

Marie-Didace

GERMAINE GUÈVREMONT

ÉDITION CRITIQUE
PAR YVAN G. LEPAGE



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Marie-Didace

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction :

Roméo Arbour, Laurent Mailhot, Jean-Louis Major

DANS LA MÊME COLLECTION

Honoré Beaugrand, *la Chasse-galerie et autres récits* (François Ricard)

Paul-Émile Borduas, *Écrits I* (André-G. Bourassa, Jean Fisette
et Gilles Lapointe)

Arthur Buies, *Chroniques I, II* (Francis Parmentier)

Jacques Cartier, *Relations* (Michel Bideaux)

François-Xavier de Charlevoix, *Journal d'un voyage I, II*
(Pierre Berthiaume)

Alfred DesRochers, *À l'ombre de l'Orford* (Richard Giguère)

Henriette Dessaulles, *Journal* (Jean-Louis Major)

Louis-Antoine Dessaulles, *Écrits* (Yvan Lamonde)

Louis Fréchette, *Satires et polémiques I, II* (Jacques Blais, Luc Bouvier
et Guy Champagne)

Alain Grandbois, *Avant le chaos et autres nouvelles*
(Chantal Bouchard et Nicole Deschamps)

Alain Grandbois, *Né à Québec* (Estelle Côté et Jean Cléo Godin)

Alain Grandbois, *Poésie I, II* (Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton)

Alain Grandbois, *Visages du monde* (Jean Cléo Godin)

Claude-Henri Grignon, *Un homme et son péché* (Antoine Sirois
et Yvette Francoli)

Germaine Guèvremont, *le Survenant* (Yvan G. Lepage)

Jean-Charles Harvey, *les Demi-civilisés* (Guildo Rousseau)

Albert Laberge, *la Scouine* (Paul Wyczynski)

Lahontan, *Œuvres complètes I, II* (Réal Ouellet et Alain Beaulieu)

Pamphile Le May, *Contes vrais* (Jeanne Demers et Lise Maisonneuve)

Joseph Lenoir, *Œuvres* (John Hare et Jeanne d'Arc Lortie)

Ringuet, *Trente arpents* (Jean Panneton, Roméo Arbour
et Jean-Louis Major)

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Germaine Guèvremont

Marie-Didace

Édition critique

par

YVAN G. LEPAGE

Université d'Ottawa

1996

Les Presses de l'Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-Ville, Montréal (Québec), Canada
H3C 3J7

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines et sociales, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Guèvremont, Germaine, 1893-1968

Marie-Didace

Édition critique / Yvan G. Lepage

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Éd. originale: Montréal: Beauchemin, 1947.

Suite de: Le Survenant.

Comprend des références bibliographiques et un glossaire.

ISBN 2-7606-1656-8

I. Lepage, Yvan G. 1943- II. Titre. III. Collection.

PS8513.U47M3 1996 C843'.52 C96-900141-X

PQ3919.G83M3 1996

«Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.»

ISBN 2-7606-1656-8

Dépôt légal, 1^{er} trimestre 1996

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1996

AVANT-PROPOS

Marie-Didace paraît destiné à vivre dans l'ombre du *Survenant*. La critique, qui avait émis des réserves lors de la parution du *Survenant*, en 1945, avait pourtant été quasi unanime, deux ans plus tard, à saluer ce chef-d'œuvre qu'est *Marie-Didace*. Les deux œuvres forment un diptyque, mais *Marie-Didace* en constitue la face cachée, sans doute parce que le personnage du *Survenant* en est absent ; le roman est traversé par la nostalgie d'un paradis perdu, comme si l'horizon était désespérément bouché. Germaine Guèvremont semble avoir elle-même complètement épousé ce point de vue. Elle a eu tendance, en effet, à négliger le texte de *Marie-Didace*, qu'elle n'a pour ainsi dire jamais retravaillé, alors que, quelques mois encore avant sa mort, elle revoit et corrigeait consciencieusement *le Survenant*, auquel alla toujours sa préférence.

Une lecture attentive révèle toutefois l'omniprésence du *Survenant*, dans *Marie-Didace*, aussi bien dans les cœurs et les esprits que dans les traces et symboles que l'auteur multiplie obsessionnellement. Et si le Grand-dieu-des-routes est désormais une figure inoubliable de la littérature québécoise, c'est bien sûr parce qu'il disparaît à la fin du *Survenant*, mais c'est surtout parce que *Marie-Didace* l'a transformé en MYTHE.

Page laissée blanche

INTRODUCTION

Le Sorel de Germaine Guèvremont

Née à Saint-Jérôme, le 16 avril 1893, et élevée à Sainte-Scholastique, au pied des Laurentides, c'est en 1920, quatre ans après son mariage, que Germaine Grignon Guèvremont découvrit Sorel et ses îles. Elle devait y passer quinze ans avant de s'établir dans la métropole, en 1935.

C'est à Montréal, rue Sherbrooke Est, à proximité du parc Lafontaine et de la Bibliothèque municipale, que Germaine Guèvremont écrivit l'essentiel de l'œuvre que le Chenal du Moine lui avait inspirée. Comme si, pour être sollicitée, l'imagination créatrice de la romancière avait dû être coupée de sa source d'inspiration. Et pourtant, les personnages qui peuplent l'univers d'*En pleine terre* (1942), du *Survenant* (1945) et de *Marie-Didace* (1947) sont tellement enracinés dans leur milieu et tellement authentiques que l'on a peine à croire qu'ils ont été conçus ailleurs qu'à Sorel¹. Peut-on trouver plus «vrai» que le père Didace, chasseur jusqu'au fond de l'âme, mais attaché en même temps à la terre de ses ancêtres et obsédé par le problème

1. À en croire, toutefois, le témoignage de Germaine Guévin, confirmé par Rita Leclerc, certains des contes d'*En pleine terre* auraient d'abord été publiés dans le *Courrier de Sorel*, vers 1933-1934, avant d'être repris dans *Paysana*, entre 1938 et 1941. Voir Germaine Guévin, «Bio-bibliographie de madame Germaine Guèvremont», f. 11-12. Voir aussi Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 36 et p. 181, note 2. Fondé en 1901, le *Courrier de Sorel* disparut en 1962 pour être remplacé par le *Courrier-Riviera*. «Il nous a été impossible, précisent André Beaulieu et Jean Hamelin, de suivre l'évolution du *Courrier* [de Sorel], tant les changements de propriétaires et d'orientations ont été fréquents et tant sa collection est incomplète. Les éditeurs actuels du *Courrier-Riviera* n'ont que quelques numéros des années 1930 et des années 1961-1962» (*la Presse québécoise des origines à nos jours*, t. IV: 1896-1910, p. 130-131).

que pose sa succession ? Et que dire de son fils Amable, «maladif et sans endurance à l'ouvrage²» ? Et sa bru Phonsine, «une petite Ladouceur, de la Pinière, une orpheline élevée pour ainsi dire à la broche³» ? On pourrait aussi évoquer sa fille Marie-Amanda, «mariée à Ludger Aubuchon, à l'Île de Grâce⁴», et tant d'autres, sans oublier, bien sûr, le maire Pierre-Côme Provençal, bouffi d'orgueil, et ses quatre garçons : Odilon, Augustin, Vincent et Joinville. Et la belle Bernadette Salvail. Et l'Acayenne. Et l'infirme Angéline. Tout ce petit monde tranquille, comme figé dans la tradition et le cycle éternel des saisons qui rythment la vie immuable du Chenal du Moine vers 1910, un intrus était un jour venu le bouleverser :

Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper, des coups à la porte les firent redresser. C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge, paqueton au dos, qui demandait à manger.

— Approche de la table. Approche sans gêne, Survenant, lui cria le père Didace.

Ainsi commençait *le Survenant*. Les uns après les autres, les habitants de la petite paroisse rurale succombaient à l'attrait de ce mystérieux et fascinant Grand-dieu-des-routes. Son brusque départ, douze mois plus tard, créait un vide impossible à combler. On s'était si bien habitué à sa présence chaleureuse et vivifiante que sa disparition ne pouvait que susciter désarroi, détresse et nostalgie, ainsi qu'en témoigne *Marie-Didace*.

Ne fallait-il pas une sensibilité «étrangère» pour oser introduire pareil spécimen d'étranger dans une paroisse repliée depuis des siècles sur elle-même, au risque de la faire éclater ? Ce faisant, Germaine Guèvremont immortalisait le Chenal du Moine, tout en élevant le personnage du Survenant au rang d'un mythe.

2. Germaine Guèvremont, *le Survenant*, édition critique par Yvan G. Lepage, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1989, p. 92. Toutes nos références renvoient à cette édition.

3. *Le Survenant*, p. 94.

4. *Ibid.*

Dire qu'avant d'en découvrir peu à peu le charme et d'en devenir durablement amoureuse, la romancière n'avait d'abord éprouvé que déception et indifférence à l'égard de Sorel ! Cette transformation, c'est à son mari qu'elle la dut, ainsi qu'elle l'a avoué devant la Chambre de commerce des Jeunes de Sorel, le 21 septembre 1943⁵. Né à Sorel, en 1892, Hyacinthe Guèvremont était le fils du notaire Alfred Guèvremont (1855-1935) et d'Olive Beauchemin (1861-1950), fille de Moïse-Didace Beauchemin, qui devait donner son nom au père Didace.

Hyacinthe Guèvremont était fonctionnaire au Service des douanes, à Ottawa, quand il épousa Germaine Grignon, le 24 mai 1916. C'est dans cette ville, où ils vécurent quatre ans, que naquirent leurs deux premiers enfants, Louise et Marthe. Mais Hyacinthe, passionné de pêche et surtout de chasse (comme le père Didace), avait la nostalgie des îles de son enfance, où abonde le canard. Il revint donc à Sorel en 1920 et, avec son frère cadet Georges (1897-1963), pharmacien de son état, il ouvrit une pharmacie à l'angle des rues du Prince et Charlotte, à deux pas du Palais de justice. C'est là, au 54 de la rue Charlotte (où s'élève aujourd'hui le Centre professionnel du Parc), qu'il installa sa famille et que naquirent trois autres enfants : Jean, Lucile et Marcelle.

La mort de la petite Lucile, en mars 1926, affecta profondément Germaine Guèvremont. Pour l'aider à surmonter sa douleur, son beau-frère, le journaliste d'origine norvégienne Bill Nyson, l'incita à devenir correspondante à Sorel de la *Gazette de Montréal*. Elle entra la même année au *Courrier de Sorel*, dont elle devint rédactrice deux ans plus tard. Le journalisme allait lui permettre de découvrir Sorel, en même temps que ses talents de conteuse et de romancière.

En mai 1928, les Guèvremont emménagent au 99A de la rue Hôtel-Dieu (anciennement rue Sophie), à l'angle de la rue Denis, à l'étage d'une maison qui n'a guère changé depuis, si

5. Germaine Guèvremont, «La découverte de Sorel en 1926», *Paysana*, vol. 6, n° 9, novembre 1943, p. 6-7. Voir aussi André Langevin, «Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 1 et 3.

l'on excepte l'addition d'un petit «Bar laitier». Cinq ans plus tard, en mai 1933, sans doute pour se rapprocher de son lieu de travail — les bureaux du *Courrier de Sorel* étaient alors situés 24, rue Georges, près de l'hôtel Frontenac, également disparu —, Germaine Guèvremont s'installe au 10, rue Georges. La famille y occupait tout l'étage supérieur, auquel on accédait par un escalier intérieur (l'actuel escalier extérieur ayant été rajouté depuis)⁶. La future romancière se rapprochait ainsi du «Carré Royal», qu'elle avait dû abandonner avec regret en quittant la pharmacie de la rue Charlotte. La vue qu'elle avait alors sur le «carré» devait en effet lui inspirer l'une des pages les plus émouvantes de *Marie-Didace*. Au chapitre VIII de la première partie, Angéлина confie à son amie Marie-Amanda un souvenir douloureux :

Une journée de marché, à Sorel, j'avais vu affichée sur un arbre du carré la pancarte «Concert ce soir», et le kiosque décoré pour recevoir la fanfare de la Musicale Richelieu. Je savais, sans le savoir, — mais ça me le disait — que le Survenant irait au concert. Comme de fait, sur le soir, il vient emprunter à mon père le Blond et la voiture légère. Quand je me suis vue fine seule pour la veillée et lui à se barauder, peut-être avec une autre, le cœur m'a manqué, et je lui ai demandé de m'amener. [...]

Après s'être fait prier, il a fini par consentir à me laisser embarquer. Mais il avait pas de la façon à revendre. Oui. Non. C'était toute la conversation. Rendus à Sorel, il m'a fait asseoir sur un banc, dans le carré, en disant qu'il allait conduire le cheval à *L'Ami du Navigateur*. [...]

Il est jamais venu me rejoindre. La musique était finie, les lumières éteintes et je l'attendais toujours. Il a ben fallu que je me décide à aller chercher le cheval et à revenir au Chenal. [...]

À la barre du jour, des poissonniers, qui venaient de porter leurs pêches au Gros, me l'ont ramené.

— Il était pas en fête ? demanda Marie-Amanda.

— Comme de raison. Dès que j'ai voulu l'apostropher, il m'a arrêtée : «Aïe ! neveurmagne !»⁷

6. Ces renseignements m'ont aimablement été fournis par Louise Gentiletti, fille aînée de Germaine et Hyacinthe Guèvremont (lettre du 21 juillet 1991).

7. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, *infra*, p. 168-171.

Cette scène illustre certes l'inconsciente cruauté et la désinvolture du Survenant, mais elle révèle avant tout la profondeur de la passion qu'Angéline ressent pour lui et qui la transforme jusqu'à la dépouiller de sa fierté. Ce n'est plus tant une vieille fille revêche, qui se livre ici, qu'une femme amoureuse, et blessée, avec son lourd secret qui lui pèse toujours, plusieurs mois après le départ de celui qu'elle aime. Et si elle s'en délivre enfin, c'est comme d'un poids qu'elle ne peut plus porter seule. Cette femme blessée a dû hanter Germaine Guèvremont, elle qui avait éprouvé le besoin de publier une première version de la confidence d'Angéline dans la revue *Liaison*⁸, dès janvier 1947, avant même la parution du roman (août 1947), marquant ainsi l'importance qu'elle accordait à cet épisode. On notera aussi que, de même que le « Carré Royal » occupe le cœur de Sorel, la scène en question se situe au chapitre VIII, exactement au centre de la première partie de *Marie-Didace*, qui comporte quinze chapitres. On peut être sûr que ce n'est pas le fruit du hasard!⁹

Tous les Sorelois de plus de trente ans connaissent le « Gros » auquel il est fait allusion dans le passage que l'on vient de citer, et les plus jeunes ont récemment pu découvrir de quoi il s'agissait en se rendant à la « Maison des Gouverneurs », où s'est tenue, à partir du 6 juin 1992, dans le cadre des fêtes du 350^e anniversaire de la fondation de Sorel, une magnifique exposition intitulée « Deux siècles de navigation de passagers ». Le « Gros » est un nom générique que l'on donnait naguère aux gros bateaux blancs à vapeur de la *Canada Steamship Lines*, assurant le transport de passagers et de marchandises sur le fleuve Saint-Laurent. Quant au *Mouche à Feu*, dont parle l'Acayenne quelques pages plus loin, c'était un bateau à vapeur affecté au transport de passagers entre Sorel et Berthier¹⁰. Il

8. Germaine Guèvremont, « Tout s'en va avec le temps », *Liaison*, vol. 1, n° 1, janvier 1947, p. 3-8.

9. Cette scène se retrouve dans le vidéo consacré à Germaine Guèvremont que Mireille Dansereau a réalisé pour Radio-Québec, en 1980, dans la série « Visage ».

10. Voir « Deux siècles de navigation de passagers à Sorel : les bateaux blancs », *le Carignan* [numéro thématique], vol. 5, n° 3, [printemps 1992], p. 13, 14 et 24 (photo p. 25).

aurait fait naufrage «sur le lac Saint-Pierre» avant l'arrivée du *Survenant* (automne 1909), ainsi que nous l'apprend l'Acayenne.

Nous ne saurions fermer cette parenthèse consacrée aux bateaux sans évoquer le célèbre brise-glace fédéral *Lady Grey*¹¹, mis en service en 1906 sur le fleuve Saint-Laurent et dont la présence était encore signalée à Sorel en mars 1945. Il avait été baptisé ainsi en l'honneur de l'épouse du comte Grey, gouverneur général du Canada de 1904 à 1911.

Le transport et la navigation, de même que la construction et la réparation navales, donnent à Sorel cette physionomie si particulière, propre aux petites villes dotées d'un complexe portuaire. Douillettement nichée au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent (que les anciens appellent toujours la «Grand-Rivière»), Sorel s'active tout le jour au port pour mieux lui tourner le dos au crépuscule et s'abandonner au repos de ses paisibles quartiers intérieurs. Quant aux affaires, elles se concentrent, comme la vie nocturne, place du Marché, à deux pas du bassin du port et de l'emplacement de l'ancien fort Richelieu, où s'élèvent depuis 1929 les hauts silos à grains.

C'est là qu'on trouvait jadis, du temps de Germaine Guèvremont, l'hôtel *City* (sur le site de l'actuelle «Brasserie au Tricolore»), l'hôtel Saurel (actuelle «Place de l'Entraide»), de même que les hôtels Frontenac (14, rue Georges) et Carlton (31, rue du Roi). À l'angle de la rue Augusta Sud et de la rue de la Reine se trouve aujourd'hui le «Lave-auto Roger». L'*Annuaire du commerce* de l'année 1944¹² nous apprend que le magasin général Michel Ayoub occupait alors cet emplacement. C'est vraisemblablement cet établissement que la romancière appelle «L'Ami du Navigateur», tenu par un «Syrien», et dont il est plusieurs fois question aussi bien dans *le Survenant* que dans *Marie-Didace*¹³.

11. Voir *Marie-Didace*, *infra*, p. 221.

12. *Annuaire du commerce et des adresses de la Cité de Sorel pour l'année 1944*, vol. 3, p. 254. Voir aussi *l'Annuaire Polk de Sorel, Tracy et Saint-Joseph (Québec)*, R. L. Polk Éditeurs (annuel).

13. *Le Survenant*, p. 211 et 216 ; *Marie-Didace*, *infra*, p. 170, 219, 222 et 233.

La rue du Roi, qui longe le Richelieu, prend le nom de « Chemin des Patriotes » à la sortie sud de la ville, en direction de Saint-Ours. Un dimanche d'été, Angéлина et le Survenant avaient emprunté ce chemin, en voiture légère, tirée par le Blond¹⁴. Non loin de la « maison du Gouverneur » et du « Petit Bois de la Comtesse [de Dalhousie] », des bohémiens avaient établi leur campement. Au grand scandale d'Angéлина, le Survenant avait sauté de voiture, séduit par le sourire d'une jeune « gipsy » qui s'offrait à lui dire la bonne aventure. Pour rentrer au Chenal du Moine, ils avaient passé de nouveau place du Marché puis obliqué à droite. Après avoir traversé le quartier du « Petit Fort », à l'extrémité est de Sorel, entre l'église Saint-Pierre et le fleuve¹⁵, puis franchi le ruisseau Jean, dans lequel « les Iroquois allaient tremper leurs armes », « dans les premiers temps de la colonie¹⁶ », on atteint le village de Sainte-Anne-de-Sorel. L'église s'y dresse, majestueuse, face au fleuve et à l'Île de Grâce, où habite Marie-Amanda et d'où s'entend, « quand le temps est écho », la « Pèlerine », cloche de plus d'une tonne, fabriquée en France et bénite le dimanche 28 juillet 1901¹⁷. Quand, à la fin de *Marie-Didace*, Angéлина sort du presbytère, après avoir payé une grand-messe pour le repos de l'âme du Survenant, c'est dans cette église qu'elle entre et qu'elle s'écroule « sur un banc de côté [...], près de la huitième station », prostrée comme « les saintes femmes du chemin de la croix¹⁸ ».

Le chemin de Sainte-Anne, qui devenait autrefois « méchant sans bon sens¹⁹ » à l'approche de l'hiver, conduit ensuite au Chenal du Moine, avec ses terres au sud, que prolongent le territoire giboyeux de la baie de Lavallière, la Grande Mare et le lieu-dit « À la prèle ». Au nord, à perte de vue, les cent îles vaporeuses du lac Saint-Pierre, que le père

14. *Le Survenant*, p. 238 s.

15. *Ibid.*, p. 163.

16. *Marie-Didace*, *infra*, p. 274.

17. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine, une histoire illustrée*, p. 160-161 (photos de l'église, p. 131, et des célèbres fresques attribuées à Suzor-Côté, p. 139).

18. *Marie-Didace*, *infra*, p. 346.

19. *Le Survenant*, p. 296.

Didace montre fièrement à sa nouvelle épouse²⁰, à l'instar d'Hyacinthe faisant partager «son culte du paysage sorelois» à Germaine Guèvremont. Entre la rive et la grande Île du Moine, la plus célèbre des communes ou pâturages communs du Chenal du Moine, où l'Acayenne et Phonsine se rendent en chaloupe pour traire les vaches²¹, voici la petite Île aux Fantômes. Un pont de bois l'amarre à la terre ferme. De l'Île aux Fantômes, un pont suspendu, seul capable de résister à la débâcle, permet d'accéder à la minuscule Îlette au Pé²². Germaine et Hyacinthe Guèvremont l'achetèrent en 1957 et y firent construire deux chalets, dont l'un pour leurs invités. La romancière y passait une grande partie de l'année. C'est là, sur sa table de travail, face à l'Île du Moine, qu'elle rédigea semaine après semaine, de 1957 à 1960, les épisodes de ses inoubliables téléromans : «Le Survenant», «Au Chenal du Moine» et «Marie-Didace».

La lampe que l'on éteint et le livre que l'on referme aux accents mélancoliques de *Greensleeves*, quel téléspectateur né avant 1950 ne relie ces gestes au *Survenant*, avec un profond sentiment de nostalgie ? Qui ne se souvient de Jean Coutu, Béatrice Picard, Clément Latour, Suzanne Langlois et Ovila Légaré, qui incarnèrent si parfaitement les fascinants personnages de Germaine Guèvremont ?

Par bonheur, les actuels propriétaires de l'Îlette au Pé, Jeanne Éthier et François Gélinas, ont tenu à préserver les chalets dans l'état où la romancière les avait laissés à sa mort, en 1968. En les transformant en musée, avec un goût très sûr, ils contribuent à perpétuer la mémoire de la «Dame des Îles», tout en offrant au visiteur le privilège insigne de découvrir le cadre émouvant dans lequel elle a vécu et créé.

20. *Marie-Didace*, *infra*, p. 135.

21. *Ibid.*, p. 114-116.

22. Ou Îlette O. P., du nom de l'ancien propriétaire, Olivier Paul.

Genèse de Marie-Didace

À l'instar de nombreux écrivains québécois des années trente et quarante, mais d'une façon encore plus exclusive, Germaine Guèvremont trouva en Alfred DesRochers (1901-1978) un véritable maître à penser²³, un mentor sur lequel elle put compter totalement, au point qu'elle n'eût rien publié sans son accord préalable. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de parcourir les cent onze lettres et billets qu'elle lui adressa, entre le 16 septembre 1942 et le 15 janvier 1951, et qui se trouvent aujourd'hui dans le fonds Alfred DesRochers, aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke. Cette période s'étend approximativement de la parution d'*En pleine terre* (13 août 1942) au début du séjour d'Alfred DesRochers chez Françoise Gaudet-Smet, à Claire-Vallée (1951)²⁴. Après ce séjour, Alfred DesRochers s'installa définitivement à Montréal, ce qui mit fin à la correspondance que Germaine Guèvremont, Montréalaise elle-même, entretenait avec lui²⁵.

La plupart des lettres que Germaine Guèvremont adressa à Alfred DesRochers s'échelonnent sur une période de trois ans, de janvier 1944 à décembre 1946²⁶. Elles concernent essentiellement le *Survenant* et *Marie-Didace*, constituant ainsi une mine de renseignements sur leur gestation.

En Alfred DesRochers, Germaine Guèvremont admirait l'homme des contrastes : poète raffiné et cultivé, mais aussi « *shantyman* » (bûcheron) ; guide littéraire, mais également « fils

23. Voir « Les correspondants littéraires d'Alfred DesRochers », *Voix et images*, vol. 16, n° 1, automne 1990. Les pages qui suivent, consacrées à la genèse de *Marie-Didace*, ont d'abord paru, sous une forme légèrement différente, dans ce dossier, sous le titre « "Cher Survenant..." : Germaine Guèvremont — Alfred DesRochers (1942-1951) », p. 64-78.

24. Voir Jeanne Desrochers, *Françoise Gaudet-Smet*, p. 145 s.

25. La cent douzième et dernière lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers est datée du 19 février 1960 ; elle a été écrite à Saint-Sauveur-des-Monts.

26. Peu de lettres portent une date ; j'ai dû me livrer à un long et patient examen pour tenter de découvrir à quel moment chacune a été rédigée. J'y suis généralement parvenu, mais les dates proposées restent évidemment hypothétiques (d'où l'addition du point d'interrogation entre crochets). Onze lettres et billets sont toutefois impossibles à dater dans l'état actuel de nos connaissances, parce qu'on n'y trouve aucun indice.

déchu » ; journaliste et coureur de bois. S'il existe quelque part un modèle du Survenant, c'est d'abord chez Alfred DesRochers qu'il faut le chercher. Symbole et double du Grand-dieu-des-routes, il en fut aussi l'inspirateur, le père spirituel, celui sans qui Germaine Guèvremont n'aurait pu « donner la vie ». Quand on découvre, par ailleurs, que la plupart des lettres qu'elle lui adresse — et qu'elle signe « Marie-Amanda » — portent comme appel, tantôt « Cher Survenant », tantôt « Cher père Didace », on mesure mieux l'ambiguïté du personnage, à la fois modèle et père.

Nous avons déjà eu l'occasion, dans l'introduction de notre édition, d'examiner les lettres qui ont trait à l'élaboration du *Survenant* (janvier 1944 - 7 avril 1945) ; nous n'y reviendrons pas ici. C'est plutôt la suite de cette correspondance qui nous intéressera cette fois. Bien qu'il soit amputé d'une voix — celle d'Alfred DesRochers, dont les lettres à Germaine Guèvremont ne semblent pas avoir été conservées²⁷ —, le « dialogue » que constitue cette correspondance des années 1945 et 1946 éclaire d'un jour tout à fait neuf la composition de *Marie-Didace*, tout au moins de certains chapitres.

Déjà, en 1944, au moment où elle se livrait à la rédaction du *Survenant*, Germaine Guèvremont écrivait parallèlement quelques épisodes qui allaient prendre place dans *Marie-Didace* :

Mon cahier est bourré de notes. [...] Ainsi quand le Survenant, — (pour vous donner une idée de la dernière note enregistrée) quand le Survenant bat un Provençal, les femmes demandent au père Didace d'aller l'arrêter. Mais le père Didace trouve que *son* Survenant, c'est un « maudit bon homme ». Il s'approche de lui et lui dit :

« Bats-le. Fesse à ta force. Aie pas peur. S'il te fait arrêter, je cautionnerai pour toé »²⁸.

27. On n'en trouve aucune dans le fonds Alfred DesRochers, aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke (ANQ-S), si ce n'est une copie dactylographiée de la lettre fictive qu'il fit paraître dans la revue *Paysana* (vol. 5, n° 12, février 1943, p. 13), et qui s'intitule « Lettre d'un Ouistipouf ». Elle est adressée à sa « Chère Amanda » et elle emprunte le ton passionné d'une jeune recrue souffrant d'être séparée de sa fiancée à la Saint-Valentin.

28. *Le Survenant*, p. 187.

Quand Angéline trouvera le bout de la gazette avec le portrait de Venant, et sa décoration « mort au champ d'honneur », elle reprendra ce que disait son Grand-dieu-des-routes : cherchez-moé [pas] dans les fossés, vous me trouverez pas. Je mourrai etc., etc.²⁹

Je lis la mort de Didace à ma belle-mère³⁰. Elle pleure et dit : Si je peux avoir le bonheur de lire ce livre-là [...] (juin 1944 [?]).

Le Survenant parut le 7 avril 1945. Dès juin, la correspondance de Germaine Guèvremont fourmille d'allusions à *Marie-Didace* et aux pages qu'elle soumet à l'appréciation d'Alfred DesRochers, son « cher Didace » :

[...] ne soyez pas surpris si vous recevez demain ou après-demain [...] quelques pages. La crise est finie. Mais je vous demande en grâce de toujours tenir compte qu'il ne s'agit là que de pages toutes nues. Il faudra les habiller avant qu'elles soient montrables.

Merci de votre patience et j'attends de vos nouvelles, un de ces jours prochains (juin 1945 [?]).

Et elle signe : « Sincèrement, Marie-Amanda ». Dans une autre lettre de la même époque, elle écrit :

Pour vous donner une « prévue » des chapitres à venir : dans la queue d'Amable avec le père Didace, celui-ci s'arrêta saisi :

La joie rajeunit sa voix : (Didace à Amable) Tu partirais, toi ? Mais aussitôt allumée, aussitôt éteinte, la joie retomba :

— Tu sais seulement pas tenir un outil comme il faut. Et quand tu le laisses tomber, c'est toujours le manche qui est en faute, jamais ta main³¹.

Pour faire écho à cette scène, elle ajoute, vers le 25 juin :

Me permettez-vous de vous dire un mot de l'Acayenne, si cela ne vous ennuie pas, après la chicane entre Didace et Amable :

— D'abord que c'est de même, je vas vous régaler de mon absence³².

29. *Marie-Didace*, *infra*, p. 348; *le Survenant*, p. 265.

30. *Marie-Didace*, *infra*, p. 295 s. Un extrait de ce chapitre parut dès juin 1945 : « Une dernière passée », *Gants du ciel*, n° 8, p. 41-46.

31. *Marie-Didace*, *infra*, p. 208.

32. *Ibid.*, p. 207.

D'autres lettres de juin-juillet 1945 font allusion au départ d'Amable et aux chapitres qui suivent, comme, par exemple, celle du 27 juillet :

La présente est donc pour vous envoyer un beau livre [*Jean Ménadiou* de Gontran de Poncins], en attendant Marie-Didace qui se porte bien, ainsi que toute la famille. Amable-Didace est parti du Chenal. Angéline n'a pas de consolation en parole à donner à Alphonsine. Seulement, un soir, elle lui apporte une plante en pot, pensant que ça la distrairait, l'occuperait :

— Je t'ai apporté un petit bouquet. Prends en soin parce que si je m'aperçois que tu le laisses dépérir, je viendrai le chercher, je te le promets³³.

Comme vous voyez je saute d'une île à l'autre et je ne puis vraiment vous envoyer [que] ce que vous appelleriez des taches de peinture, mais j'ai «l'état de grâce du romancier»³⁴.

On comprendra mieux cette allusion aux «taches de peinture» quand on aura rappelé que Valentine Labelle, mère de Germaine Guèvremont, s'adonnait à la peinture et que la romancière a maintes fois déclaré qu'elle composait un livre à la manière de l'artiste peignant sa toile :

Pour ma part je pourrais dire que j'emploie le procédé d'un artiste-peintre... je veux dire, que ce dernier ne commence pas toujours son tableau dans un coin spécifique de la toile, mais n'importe où, là où sa fantaisie le pousse ou son inspiration le commande... au beau milieu, au bas, n'importe où sur la toile. C'est ainsi que j'écris constamment des paragraphes, même des chapitres entiers, détachés, et qui plus tard trouvent place dans la trame de mon roman³⁵.

33. *Marie-Didace*, *infra*, p. 229-230.

34. On retrouve l'expression «l'état de grâce du romancier» aux pages 9 et 9^{bis} d'une conférence que Germaine Guèvremont devait alors préparer et qui fut donnée à l'automne 1945, à la Bibliothèque municipale de Montréal, sous le titre «Les petites joies d'un grand métier». Le texte dactylographié en est conservé dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

35. Rosaire Dion-Lévesque, «Quinze minutes avec Germaine Guèvremont», *le Travailleur*, 27 juillet 1950, p. 1. Voir aussi André Langevin, «Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 3, et Louis Pelletier-Dlamini, «Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant*», *Châtelaine*, vol. 8, n^o 4, avril 1967, p. 84.

Ce mode d'écriture convient certes mieux au conte et à la nouvelle qu'au roman, lequel requiert du souffle. C'est pourtant ce procédé, proche du néo-impressionnisme, que Germaine Guèvremont a appliqué, aussi bien au *Survenant* qu'à *Marie-Didace*, ainsi que nous le révèle sa correspondance. Si *le Survenant* n'en a pas trop souffert, en raison de son intensité et de la fascination qu'exerce le Grand-dieu-des-routes, on ne saurait en dire autant de *Marie-Didace*, œuvre moins cohérente et moins harmonieuse à cet égard. Ces défauts, il ne faut cependant pas les exagérer, car le rythme, « beaucoup plus rapide que celui du *Survenant*³⁶ », comme elle le déclare dans sa lettre du 27 juillet 1945, vient les atténuer.

Après les chapitres XI et XIII de la première partie de *Marie-Didace*, ce sont tour à tour les chapitres III et I que Germaine Guèvremont semble rédiger, à en juger par ses lettres d'août et de septembre 1945. Mais c'est le chapitre premier, le « commencement », qui paraît lui causer le plus de soucis : elle y revient à plusieurs reprises, exposant ses « craintes » et ses « espoirs » :

Voici Marie-Didace... avec mes craintes et mes espoirs. Et même si je voudrais vous dire le contraire, je vous demande de ne ménager ni les uns, ni les autres. Mon mari l'aime. J'attends votre jugement. Puisque c'est le point de départ de toute une envolée. La crainte de Phonsine s'y dessine. Elle ne fera que s'accroître (août 1945 [?])³⁷.

Si l'exaltation de la vie caractérise *le Survenant*, les forces vives de l'amour et de la fécondité cèdent la place à la mort dans *Marie-Didace*. La flamboyante « figure d'Éros³⁸ » une fois

36. Deux lettres de Germaine Guèvremont, d'avril 1944, laissent entendre qu'Alfred DesRochers trouvait le début du *Survenant* trop lent, reproche qu'il formula de nouveau dans le compte rendu qu'il donna de ce premier roman dans *la Revue populaire*, vol. 38, n° 6, juin 1945, p. 58.

37. Cf. *Marie-Didace*, *infra*, p. 91 : « Les bras en couronne sur la tête, Phonsine ne dormait pas. Inquiète, elle épiait dans la nuit les moindres bruits de la maison [...] ».

38. Voir Robert Major, « *Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont », *Voix et images*, vol. 2, n° 2, décembre 1976, p. 195-208. Voir aussi Richard C. Williamson, « The Stranger within : Sexual Politics in the Novels of Germaine Guèvremont », *Quebec Studies*, vol. 1, n° 1, printemps 1983, p. 246-256.

évanouie, Thanatos entre en scène, poussant devant lui les figures grimaçantes de la crainte, de l'angoisse et de la folie, toutes œuvres souterraines de la Mort. Car si la joie est bondissement, la névrose se confond avec la descente, ainsi que le montre la chute dans le puits qui hante le sommeil de Phonsine. Et c'est précisément l'inexorable marche des puissances chtoniennes que Germaine Guèvremont a choisie comme fil conducteur de *Marie-Didace*, œuvre où domine le personnage de Phonsine, au point que la romancière songea un temps à en changer le titre, substituant «Alphonsine» à «Marie-Didace», la mère folle à la fille orpheline : autant dire la mort à la vie.

Le malheur, Phonsine le comprend aussitôt, c'est avec l'Acayenne qu'il pénètre sous le toit des Beauchemin :

Pour en revenir à mon sujet, dans mon village, et le vôtre aussi probablement, il n'y avait que deux heures auxquelles un veuf pouvait convoler en secondes ou troisièmes nocés : le soir, ce qui était une sorte de cachette, et le matin, à cinq heures. J'avais songé à ce que Phonsine, entendant remuer dans la chambre voisine, quand elle ne dort pas, remarquât ou passât la remarque ou à peu près : « Ton père qui se lève déjà ! » Amable : « Il doit s'en aller à la passe. » Phonsine : « Y a-t-il du danger qu'il parte, un matin, de même, pour se remarier ? » Et ainsi de suite... Je croyais que de pénétrer au plus tôt dans l'histoire (Get into your story as soon as possible) était une bonne chose. Il est vrai que l'éclaircissement au sujet du mariage du père Didace ne changerait rien (1^{er} et 2 septembre 1945).

Alfred DesRochers dut trouver cette dernière remarque pertinente puisque Germaine Guèvremont renonça à développer la scène esquissée ici avec lourdeur et maladresse, pour ne conserver que la réplique suivante : « Remarque bien ma parole, lui dit Phonsine. À la première nouvelle, il nous ressourdra marié. » Et quand le couple pénètre dans la cuisine, au début du deuxième chapitre, c'est pour tomber en arrêt devant une étrangère qui déclare en souriant : « Je suis la femme au père Didace. » Le lecteur a compris (en même temps qu'Amable et Phonsine) : le père Didace a convolé en secondes nocés la veille au soir, dans le plus grand secret. Germaine Guèvremont put alors écrire, quelque temps après :

Je suis si avancée dans mon histoire qu'il me prend des rages de ne pouvoir le crier. J'ai tassé le commencement. J'en ai ôté tout ce

qu'il y avait de tatillon, d'Alphonsinard dans les coins ronds à tel point que je pense que vous serez content de moi [...]

En tout cas, ça va bien, gardez-moi toute votre patience, jusqu'au bout. Et votre encouragement.

À bientôt. Si vous ne venez pas dans ce bout-ci, il se peut, si ça concorde avec vos plans, que je pousse (le 28) une pointe dans vos alentours. On pourrait mettre l'O.K. à bien des pages (automne 1945 [?]).

Les quelques lettres de l'automne 1945 concernent moins *Marie-Didace* que les projets de réédition d'*À l'ombre de l'Orford* à la Société des Éditions Pascal, fondée et dirigée par Gérard Dagenais (1913-1981). Ces projets échouèrent et le recueil d'Alfred DesRochers fut finalement soumis à Fides, qui le publia trois ans plus tard, en 1948, dans la collection du Nénuphar.

À partir de décembre 1945 et tout au long de l'année 1946, *Marie-Didace* occupe une place centrale dans la majorité des lettres de Germaine Guèvremont. C'est ainsi qu'elle évoque pêle-mêle les chapitres XII et VI de la première partie et IV et III de la deuxième partie, dans une lettre écrite après le 9 décembre 1945, où elle explique à son « cher père Didace » « les raisons qui ont retardé l'écriture de Phonsine » :

À l'heure où je commençais à désespérer de ne plus voir votre écriture, pas même votre croix au bas d'un papier, je trouve une belle lettre frétilante de vie, avec un gros 9 (9 décembre) qu'on dirait bien engraisé pour les fêtes [...].

Si vous voulez être franc au sujet des raisons qui ont retardé l'écriture de Phonsine, ajoutez donc des mois de désespoir muet devant des critiques comme celles de *La Presse*³⁹, du *Canada*⁴⁰ et de *La Revue Dominicaine*⁴¹. Maintenant je connais un beau rêve, mais aussi la peur folle de toutes mes extases; de ne pas me rendre jusqu'au bout, de n'en pas connaître la fin. Ainsi quand Amable part pour Sorel, Phonsine le regarde partir. Amable s'accroche et

39. Léon Franque [pseudonyme de Roger Champoux], « Le Survenant », *la Presse*, 12 mai 1945, p. 30.

40. Berthelot Brunet, « L'exotisme de ma paroisse », *le Canada*, 21 mai 1945, p. 4.

41. Albert Saint-Pierre, « L'esprit des livres. Germaine Guèvremont, *Le Survenant*. Roman régionaliste », *Revue dominicaine*, vol. 51, septembre 1945, p. 121-122.

tombe les deux genoux dans la neige. (Il ne doit plus jamais revenir au Chenal du Moine.) Phonsine se cache pour que son mari ne la voie pas parce qu'elle a peur qu'il revienne sur ses pas. Maintenant qu'il est parti, que le coup est donné, qu'il s'en aille ! Mais quand elle ne le voit plus sur la route, elle regarde les deux trous dans la neige et ne peut en détacher ses yeux. C'est comme si toute la faiblesse de l'homme y fût enfouie⁴².

Dès le début du livre, un peddleur arrive à la maison. Moitié juif, moitié syrien, et le reste Canayen. Ah ! il y aurait trop à écrire là-dessus. Que je vous dise seulement qu'Alphonsine qui avait envie de tout, à la fin ne prend qu'un peigne de corne rose (rond) et un coupon de flanelette, tandis que l'Acayenne qui ne voulait rien hériter du beau coupon d'alpaca brun⁴³.

[...] À la fin du livre, Phonsine croit qu'elle a tué l'Acayenne, mais celle-ci a pris plus que la dose de pilules prescrite⁴⁴.

[...] Pour finir, quand le père Didace est sur le point de mourir, il parle à Phonsine et lui dit : «Fais-toi aimer de ta petite. C'est pas tout de nourrir un enfant, de l'élever, faut se faire aimer...»⁴⁵

Les quatre scènes esquissées ici se retrouvent effectivement dans la version finale de *Marie-Didace*. Il en est une cinquième, en revanche, qui ne sera pas retenue, mais que, dans la même lettre, Germaine Guèvremont évoque en ces termes :

[...] Et puis, ce n'est pas tout, la grande nouvelle c'est que le Survenant va revenir. Un dimanche, tandis que tout le monde du Chenal est à la messe, il a guetté l'arrivée des gens à l'église et s'est rendu au Chenal jusqu'à la maison de Didace. Il rencontre Marie-Didace qui ne le connaît pas ; il lui parle, lui demande son nom, puis «Va dire à ton grand-père que quelqu'un le fait demander au chemin.» «Mon grand-père est mort», répond Marie-Didace. Et ton père, où est-il, il n'est pas à la messe ? Alors il s'informe de tout le monde du Chenal, d'Angéline, si elle est mariée... Et il s'en retourne sans avoir revu personne. Marie-Didace dira à sa mère qu'un soldat lui a parlé, mais Phonsine ne fait que la gronder d'avoir parlé à un étranger, sans chercher à savoir qui l'homme était... etc, etc. Qu'en

42. Cf. *Marie-Didace*, *infra*, p. 219-220.

43. Cf. *ibid.*, p. 145-146.

44. Cf. *Marie-Didace*, deuxième partie, chapitre IV. Notons que c'est sur ce chapitre que se clôt *Marie-Didace* dans l'exemplaire dactylographié conservé dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

45. Cf. *ibid.*, p. 310.

pensez-vous? Alors quand Angéline découvrira le portrait du Survenant mort au champ d'honneur, le lecteur comprendra, sans même savoir son nom⁴⁶.

Rien ne révèle mieux que cette page la difficulté, pour la romancière, d'admettre le départ définitif de son personnage d'élection. Obsédée par le Survenant, elle aura éprouvé l'incoercible désir de le faire apparaître une toute dernière fois avant de se résigner à le faire mourir « au champ d'honneur ». Dans une lettre subséquente, de décembre 1945 ou de janvier 1946, elle s'écrie avec enthousiasme : « Le Survenant est revenu... le miracle s'est accompli. Je ne vous envoie qu'une faible partie des pages, parce que tout simplement le temps me manque pour vous en copier davantage. Si vous trouvez que l'esprit y est, dites-moi-le donc d'un seul mot qui me ferait bien plaisir. » Alfred DesRochers dut finalement la convaincre de renoncer à cette supercherie romanesque, dont on croit entendre l'écho dans ces mots : « Didace ne broncha pas. Longtemps il avait espéré, et craint à la fois, le retour du Survenant, parce qu'en revenant au Chenal du Moine, malgré la joie que le père Didace en eût éprouvée spontanément, le grand-dieu-des-routes aurait triché⁴⁷ ». Et Germaine Guèvremont supprima cette scène qui évoquait le retour du Survenant et se résigna à la remplacer par une première allusion au « Glorieux disparu » :

— En effet, reprit Provençal, comme il se préparait à partir; j'ai vu sur la gazette le portrait d'un gars qui ressemblait ben gros à ton Survenant. Mais ça peut pas être lui, parce qu'il était costumé en soldat⁴⁸.

La romancière ne s'en réserva pas moins le droit de ressusciter un jour son personnage, ce qu'elle se permit quelque quatorze années plus tard, dans la dernière tranche de l'adaptation télévisée qu'elle donna de son œuvre⁴⁹.

46. Cf. *Marie-Didace*, *infra*, p. 341.

47. *Ibid.*, p. 277-278.

48. *Ibid.*, p. 277.

49. Cf. « Le Survenant », téléroman diffusé à CBFT, du 1^{er} octobre 1959 au 23 juin 1960; hebdomadaire, 30 minutes; réalisation de Denys Gagnon. Ce téléroman succédait à trois autres du même auteur, intitulés respectivement « Le Survenant » (30 novembre 1954 - 9 juillet 1957), « Au Chenal du Moine » (17 octobre 1957 - 10 juillet 1958) et « Marie-Didace » (25 septembre 1958 - 25 juin 1959).

Une autre lettre de la même époque nous apprend que Germaine Guèvremont avait prévu entre la petite Marie-Didace et son grand-père un court dialogue apte à accentuer un trait du caractère de ce dernier :

Didace est toujours Didace : pour le premier livre, il est *sur* la tempérance : quand un étranger lui offre un coup, il refuse, mais à chaque fois, il dit au Survenant : « Prends le mien, Survenant.⁵⁰ » Il n'est pas pour laisser perdre ça.

Dans le deuxième livre, Blanche V. donne une cenne à Marie-Didace pour la quête. Quand le curé est sur le point de passer, Didace pousse la petite : « Donne-la pas. Garde-la pour t'acheter du nananne. Donne-la pas » (hiver 1945-1946 [?]).

Ce détail humoristique, qui devait sans doute prendre place quelque part dans le chapitre premier de la deuxième partie⁵¹, fut finalement sacrifié.

En février 1946, la romancière évoque tour à tour la scène du « "bee" de piquage » chez les Beauchemin⁵² et le récit de la visite de Didace chez le notaire⁵³. Ce récit, qui occupe le début du chapitre XIV de la première partie, Germaine Guèvremont y revient dans sa lettre du 2 mars 1946, en même temps qu'elle annonce le chapitre suivant :

Ainsi je vous enverrai ces jours-ci le chapitre du notaire. Ce que j'ai pu l'émonder, grands dieux. Vous vous en rendrez compte. Puis la naissance de la petite suivra. Enfin, ça va. Et je vous remercie de m'accompagner toujours dans cette rude montée.

Comme elle le précise ici, une fois rédigé dans ses grandes lignes, chacun des chapitres de *Marie-Didace* est soumis à un patient travail de révision, de corrections et de retouches :

À mesure que j'avance dans l'écriture, j'ai l'impression que le livre s'élargit, s'aère, même si je n'ai pas le temps de toujours l'élargir,

50. *Le Survenant*, p. 215.

51. Voir « Patron à l'œil », chapitre IX : « Marie-Didace à l'église » (*infra*, p. 32).

52. Cf. *Marie-Didace*, *infra*, p. 159 s. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, 20 février 1946 [?].

53. *Marie-Didace*, *infra*, p. 235 s. L'allusion à ce récit se lit dans une note manuscrite au bas du verso d'une copie dactylographiée de la lettre de la Librairie Plon à Germaine Guèvremont (25 février 1946) lui proposant une édition française du *Survenant* dans la collection « L'Épi ».

l'aérer tout de suite sur le papier, et de poser la frange de la poésie et les ornements de détail, enfin la finition (2 mars 1946).

Comme l'artiste peintre, la romancière sent bien qu'il lui faut parfois «un peu accentuer çà et là, sans déparer le récit⁵⁴» et, d'autres fois, «nourri[r] le récit qui [lui] apparaît comme schématique par bouts⁵⁵». Elle n'en recherche pas moins l'avis de son fidèle guide, ne ratant jamais une occasion de le remercier pour ses «encouragements» et ses «élogieuses remarques».

Le jour de Pâques 1946, c'est une longue lettre qu'elle rédige ; elle annonce à son correspondant qu'elle vient d'accepter l'offre que lui faisait Plon, pour la seconde fois, de donner une édition française du *Survenant* : «Refuser une telle offre, il me semble que c'est comme refuser le baiser de sa mère et si la France ne compte plus pour nous, qu'est-ce qui compte ?» Par ailleurs, Plon lui demande de «redonner à [son] prochain livre son premier titre : MARIE-DIDACE⁵⁶». Revenant ensuite à l'œuvre en chantier, Germaine Guèvremont reparle du chapitre XIII, dont il avait été question une première fois le 27 juillet 1945 :

[...] après le départ d'Amable, Didace respecte la gêne de Phonsine devant sa grossesse. La deuxième journée, il l'a passée en canot à entailler des plènes. (Car on fait les sucres en canot, à l'eau haute, et c'est unique ! à remarquer que dans les grands romans canadiens, il n'y a jamais eu de sucres) (remarque à corriger si erronée). Le soir Phonsine qui ne peut dormir entend des coups de marteau dans le fournil. Elle se lève et va regarder par la fenêtre. Son beau-père est en train de réparer le ber qu'il a descendu du grenier pour elle. Mais il faudrait s'en parler, pour bien faire.

Les pages que je vous envoie, sans me satisfaire pleinement, vous donnent une bonne idée du patron du chapitre. Il y a bien des coins à équarrir.

54. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, février ou mars 1946 [?] : «Ainsi, poursuit-elle, dès que je parle d'Angéline, j'ajoute, au bon moment — la boiteuse — et, comme nous décidions, par ce samedi après-midi, je rappelle "La Pélerine, la cloche de Sainte-Anne de Sorel, etc."».

55. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, postérieure au 3 mars 1946 [?].

56. «Marie-Didace» est effectivement le titre du livre «à paraître» qu'annonçait la première édition du *Survenant* (Montréal, Beauchemin, 1945, p. [4]).

Ce qui me dérouté c'est que vous ne semblez guère vous en tenir au barème que vous aviez établi verbalement :

ÉBLOUISSEMENT : téléphone

bon chapitre : lettre immédiate

nul : silence.

Mais les barèmes, ça doit être les descendants des promesses, de la même famille (21 avril 1946).

Bien qu'intermittente, la collaboration d'Alfred DesRochers à l'œuvre de Germaine Guèvremont tint bon, et la romancière continua à lui soumettre des « pages », si bien qu'à la fin de l'année 1946, elle en avait accumulé environ trois cents et elle était en mesure de dresser un nouveau (?) plan du roman :

Pour en revenir à Marie-Didace, croyez-le ou non, je viens d'en faire un plan. La première partie comprend quatorze chapitres, et la deuxième, cinq. Comme j'ai à peu près 300 pages écrites, ça va. J'en rejeterai [*sic*] au moins 100. Et j'en ajouterai peut-être deux cents. Ce qui fait qu'il en restera... calculez s.v.p.⁵⁷

Ce plan ne fut pas adopté tel quel, pas plus que ne l'avait été un canevas précédent, de six pages dactylographiées, comportant dix-neuf chapitres, avec l'indication « Deuxième partie » entre les chapitres IX et X. L'intérêt que ce scénario (à la fois structure diégétique virtuelle et note de repérage) représente pour l'étude génétique de *Marie-Didace* justifie que nous en donnions le texte intégral. Les références entre crochets (abréviation *MD* suivie de la mention de la partie en chiffres romains et du chapitre en chiffres arabes) permettront de mesurer l'écart entre ce canevas primitif et le plan définitif du roman.

57. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, novembre ou décembre 1946 [?].

PATRON À L'ŒIL
de
«MARIE - DIDACE»

ou Guide des tertiaires du Chenal
et des membres de la congrégation
des hommes.

- Premier Chapitre Depuis le départ du Survenant, Amable et Alphonsine ont repris leurs anciennes habitudes. Ils se lèvent tard. Alphonsine en éprouve une sorte de triomphe chaque matin en s'éveillant. Mais un matin, elle reçoit un coup au cœur en sentant une odeur de friture dans la cuisine. Elle se lève à la hâte et trouve l'Acayenne installée dans la cuisine et qui boit dans sa tasse. L'autre a un grand sourire pour la saluer et dit en manière de faire connaissance etc, etc... [Cf. *MD*, I/1 et 2]
- deuxième Tout de suite les tirailages commencent : sourds entre les deux femmes ; ouverts entre le père et le fils. Didace évite de se trouver seul avec Amable mais un bon jour il se décide et règle la question : « C'est moi le maître de la maison. J'ai assuré la vie de ma femme sur la terre. » [Cf. *MD*, I/3]
- troisième Les gens du Chenal recommencent à venir chez les Beauchemin comme au temps du Survenant. Un soir elle leur raconte l'histoire de la déportation des Acadiens (à sa façon) — les hommes d'un bord, les femmes, de l'autre. Et comment son grand-père avait perdu sa femme. Et comment il errait de village en village. Et comment un jour, pendant la procession de la Fête-Dieu il aperçut une créature qui portait un grand voile noir jusqu'aux genoux mais dont l'allure lui semblait

familière. Tout le temps de la procession il pria avec ardeur. Après il s'en fut trouvé [*sic*] la dame au voile noir et lui dit : « Je voudrais pas vous offenser, mais vous me faites tellement penser à une personne que je connaissais autrefois et qui m'était plus chère que ma propre vie. Ça serait-il un effet de votre bonté de relever votre voile pour que j'aperçoive votre visage ? » La dame consentit de grand cœur. C'était ma grand'mère. » Pensez pas que les gens du Chenal trouvent pas ça beau ! Et les hommes commencent à croire Didace bien attelé. Mais les femmes !... Les femmes y vont l'après-midi. Une fois, l'après-midi vient sur le Survenant. L'Acayenne en parle — Angéline défend le Survenant. Alphonsine en aurait fait autant mais Amable entre sur les entrefaites. Et Alp. se contente de dire avec dédain : « Un homme qui avait du poil dans les oreilles. » « Tu l'as regardé de proche », conclut l'Acayenne. Elle ajoute : En tout cas, Angéline était pas la seule à l'aimer au Chenal. Phonsine rougit etc etc. [Cf. *MD*, II/2 ; I/5 et 8].

Quatrième

Au printemps la chicane éclate pour de bon. Amable, à la suggestion de Phonsine, se fait de plus en plus pressant auprès de son père. Il invoque le travail que sa mère a fait pour enrichir la terre. Il exige une donaison. Non, riposte Didace, je te la passerai par testament. Non, exige Amable, un testament ça se casse. Une donaison. Et dans un moment de colère, il éclate : « C'était pas la peine de vous marier. Pourquoi acheter la vache quand on a le lait pour rien. » C'est là que l'Acayenne dit : Puisque c'est de même, je vais vous régaler

de mon absence⁵⁸.» Didace est terrifié. Celui qui doit partir, il se connaît. etc etc. [Cf. *MD*, I/3 et 11].

- Cinquième Amable est parti pour Sorel. Les chemins sont impraticables jusqu'au Chenal. Incapable de s'embaucher à Sorel, il décide de se rendre à Montréal. Il laisse la commission pour Phonsine à une connaissance, par l'entremise du commerçant de Sainte-Anne. Mais la connaissance boit sa paye et la commission avec. [Chapitre non retenu].
- sixième Le père Didace et Phonsine se rendent à Sorel à la recherche d'Amable. Dans la voiture Didace dit gauchement à Phonsine qu'il se rendra chez le notaire pour faire préparer un contrat de donaison, afin de décider Amable à revenir à la maison. Visite chez le notaire. [Cf. *MD*, I/14].
- septième Phonsine n'a pas trouvé d'occasion (le même soir) pour revenir à Sorel [lire *de Sorel*]. Elle marche jusqu'à Sainte-Anne. Le commerçant de Sainte-Anne qui revient du Chenal faire la commission (que la connaissance d'Amable a fini par lui confier) qu'Amable est parti pour Montréal, la trouve affaissée près de la clôture. Il la ramène chez Didace. Dans la nuit, l'enfant naît. [Cf. *MD*, I/14 et 15].
- huitième Le lendemain le curé Lebrun est venu apprendre à Didace qu'Amable a été victime d'un grave accident à Montréal sur les quais. On ne croit pas qu'il survive. Alors Didace va demander à Phonsine de faire appeler la petite comme tous les Beauchemin : Didace. [Cf. *MD*, I/15].

58. Voir *supra*, p. 19.

neuvième Marie-Didace. Sa grâce. Sa joie. Sa mauvaiseté. Visite du peddleur. Marie-Didace à l'église. Ne veut pas aller à l'école. Alphonsine ambitionne d'en faire une petite demoiselle. Mais l'enfant ne pense qu'aux choses de la terre. Didace l'adore. [Cf. *MD*, II/1 et I/6 («visite du peddleur »)].

Deuxième partie

dixième Didace n'a pas changé. Chasse avant le temps. Se chicane avec Provençal. Quand il abandonne les labours pour accompagner des chasseurs à la chasse et que l'Acayenne veut le lui reprocher, il répond sec : «C'est ça qui est la vie!» [Cf. *MD*, II/2, où les labours sont remplacés par les foins].

onzième Alphonsine et Didace vont voir Amable à Montréal. Voyage par le «Gros»⁵⁹. [Chapitre non retenu].

douzième Mort de Didace. Adieu à son fusil. Marie-Didace lui apporte des petits canards sur son lit. Entretien avec Marie-Amanda. [Cf. *MD*, II/3].

Treizième Explication d[u] testament. Alp. est obligée de garder l'Acayenne. Phons. commence à avoir des hallucinations. L'Acayenne rit d'elle. Phons. en parle au docteur qui en dit trop rien et lui prépare une «fiole» pour les nerfs. Elle fait toujours le même rêve et échappe sa tasse, que l'Acayenne ramasse. Elle jure qu'un jour cette femme-là souffrira de sa main. C'est l'idée fixe qui commence. [Cf. *MD*, II/2, moins l'«explication du testament», non retenue].

59. Ce chapitre «onzième» a été ajouté en interligne entre les chapitres «dixième» et «douzième» («douzième» est en surcharge à «onzième»).

- Quatorzième L'Acayenne commence à faire allusion à un des neveux de son mari qu'elle veut amener sur la terre: un Varieur lui aussi. Alphonsine souffre d'insomnie. Elle est de plus en plus nerveuse et la petite cherche souvent refuge auprès de sa memère. [Cf. *MD*, II/2 et 4].
- Quinzième Marie-Didace trouve la lettre. Phonsine soupçonne l'Acayenne de l'avoir mise à la portée de la petite exprès. Car après, elle la nargue avec «celles qui se [plaignent / vantent *raturés*] vaillantent mais qui sont bien trop heureuses de revenir rester sur une terre.» [Chapitre non retenu].
- Seizième Angéline va au presbytère payer une messe pour Didace et trouve le portrait du Survenant sur un morceau de gazette. [Cf. *MD*, II/6].
- 17 Phonsine et M. Didace se rendent à l'Île de Grâce, Phons. dans l'espoir d'exposer ses griefs à Marie-Amanda. Mais celle-ci refuse de l'entendre. Au retour sur la route, elles rencontrent le docteur Casaubon qui annonce à Phons. qu'il vient de rendre visite à sa belle-mère qui souffre d'angine. Première crise. Ne pas la faire manger. Questions étranges de la part de la bru. Le docteur lui demande: «Cries-tu toujours la petite?» En même temps il lui ouvre largement les paupières et lui examine l'œil dont la pupille est étrangement dilatée. Il lui dit d'arrêter le voir à son office quand elle se rendra à Sorel. Mais Phonsine se dérobe. «Laissez-moi. J'ai rien.» [Cf. *MD*, II/4].
- Dix-huit Arrivée à la maison, Phonsine renvoie madame Salvail et reste seule avec

l'Acayenne. Elle va au puits, en tire une chaudronnée de ragoût à sauce épaisse et forte en épices. À l'heure du souper, quand l'Acayenne s'en sert une bonne platée, Phonsine ne fait pas un mouvement pour l'en empêcher. Elle-même ne mange pas et regarde l'autre manger. Après le repas, l'Acayenne lui demande de la frotter dans le dos. Dédain d'Alp. devant la peau de cette femme qu'elle déteste. La figure crispée, elle frotte, frotte. Pas si fort! lui dit l'Acayenne. Alors Phonsine lui demande : «Souffrez-vous? Non, je souffre pas, répond l'Acayenne, mais c'est comme si j'avais une tête d'enfant qui me pèserait sur le cœur.» [Cf. MD, II/4].

Dix-neuf

Dernier chapitre, revu, augmenté et corrigé. Et en filigrane toute la vie du Chenal...⁶⁰

Comme on peut le constater, l'économie générale de ce « patron » diffère sensiblement de celle de la version définitive de *Marie-Didace*. Les transformations que Germaine Guèvremont lui apporta firent passer l'œuvre en gestation de neuf à quinze chapitres, pour la première partie, et de dix à six, pour la deuxième.

D'autre part, ainsi qu'elle l'annonçait dans le nouveau plan général, certaines pages furent rejetées, comme celles qui devaient développer le scénario suivant, tout plein du souvenir lancinant du Survenant :

Donc, dans le temps des fêtes, le Survenant revient pour tout le monde qui a un peu de cœur, au Chenal du Moine, sans que son nom soit même prononcé, et plus présent que s'il eût été en chair et en os, car on ne le voit que sous son meilleur jour. À tout

60. [Germaine Guèvremont], «Patron à l'œil de "Marie-Didace"», texte dactylographié de 6 pages (18 X 28 cm) accompagnant la dactylographie de «Marie-Didace», fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

moment, Phonsine court à la fenêtre. Elle a toujours l'air de chercher. Après la messe de minuit, Marie-Amanda prend le fauteuil du Survenant et le met à part, dans un coin. À la soirée des Salvail, à l'heure des chansons, Bernadette demande à Odilon : Si je te paye un coup, vas-tu chanter ? Odilon répond : Un coup ? Pourquoi faire ? Alors Bernadette lui ferme au nez la porte de la chambre des étrangers. Quand elle en sort, elle rit aux éclats mais ses yeux sont rougis et va trouver Angéline, assise seule en haut, près du tuyau de poêle. « Je me chauffe », dit-elle à B. qui lui demande pourquoi elle reste seule ainsi. Les deux veillent ensemble tandis qu'en bas, on danse et on chante (novembre 1946 [?]).

La même lettre contient par ailleurs deux autres scènes qui, elles, furent retenues. La première a trait au dialogue entre Didace et Angéline qu'on lit au chapitre IX de la première partie ; mais telle qu'elle se présente ici, cette esquisse diffère beaucoup de ce qu'elle deviendra dans le roman :

Didace a fait deux ou trois voyages chez les Desmarais afin de parler seul à seule avec Angéline. Enfin, un bon jour, il la trouve assise auprès du poêle, à peigner ses longs cheveux. Dès qu'elle reconnaît le père Didace, elle ramène ses cheveux devant ses yeux et s'en fait comme un rideau pour qu'il ne voit [*sic*] pas son visage. À force de courage, elle finit par se composer un visage et relève ses cheveux. Le père Didace, malheureux, bourru et chagrin, finit par lui demander à brûle pourpoint : « En effet, as-tu eu de ses nouvelles ? » Au lendemain des rois, la vie du Chenal reprend son cours.

Quant à la seconde de ces scènes, son intérêt réside principalement dans le fait qu'elle nous permet de voir la romancière au travail :

Si je tiens absolument à aller au Chenal, c'est qu'on a ramassé les animaux sur la commune, mais qu'un seul cheval y reste, qui ne veut pas se laisser capturer. Il paraît qu'il est superbe, vu par les yeux de mon mari, mais je veux le voir par les miens. Valdombre [pseudonyme de son cousin germain, Claude-Henri Grignon] dit que j'ai perdu beaucoup de temps à accorder tant de prix à chaque détail [...]. C'est son privilège. Mais c'est aussi le mien de prendre deux jours de mon temps et de mon argent pour aller voir un cheval farouche sur la commune.

Les hommes en causent, un jour. Odilon dit soudainement, en le

regardant, la tête haute, la crinière au vent, qui défie les hommes :
I me fait penser au Survenant !

Amable s'esclaffe mais le père Didace jette un Neveurmagne!, le
seul du livre, PROBABLEMENT. Mais il pense : Lui l'aurait attrapé
vite. C'est pas Amable...

Amable qui est le bon sens même ajoute

— Laissez-le donc faire. Il est pas encore blessé : il a de quoi man-
ger. Mais attendez que la neige prenne. Il va s'approcher du bord,
ça sera pas long⁶¹.

On a souvent insisté sur le souci du détail, qui caractérise l'art de
Germaine Guèvremont, et sur l'influence que Balzac exerça sur
elle⁶² : cette page en constitue une excellente illustration, en
même temps que s'y abolit la frontière entre la fiction et la
réalité.

L'année 1947 — qui verra la publication de *Marie-Didace* —
s'ouvre sur l'attribution du prix Sully-Olivier de Serres pour l'édi-
tion française du *Survenant* et sur la décision de la direction des
Éditions Fides de publier *À l'ombre de l'Orford* dans la collection du
Nénuphar.

Jusqu'en juin, Germaine Guèvremont et Alfred DesRochers
durent multiplier les rencontres, ce qui expliquerait l'absence
quasi totale de lettres au cours du premier semestre.

Le jeudi saint 3 avril 1947, la romancière envoie un mot à
ses « Chers amis DesRochers » pour les informer de son arrivée à
Sherbrooke : « J'arriverai donc avec au-delà de 200 pages de
textes. [...] Mais ne vous hâtez pas trop de sortir les grands mou-
choirs de poche, ni de convoquer les braillardes, car plus ça va,
moins je suis sûre de moi ». On ne connaît malheureusement
pas les dernières étapes de la lente gestation du roman, mais on

61. Cf. *Marie-Didace*, première partie, chapitre VII.

62. Voir, par exemple, Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 81-82; Pierre
Girouard, *Germaine Guèvremont et son œuvre cachée*, p. 21-22; Céline Légaré,
« Confidences "filmées" d'une romancière. Germaine Guèvremont doit à Balzac
l'art de situer ses personnages », *la Presse*, 19 mars 1959, p. 18 [à propos de
« Germaine Guèvremont romancière », film de l'ONF réalisé par Pierre Patry et
diffusé à CBFT, le dimanche 22 mars 1959].

peut parier qu'elles donnèrent encore lieu à d'interminables discussions et à de nombreuses modifications de détail. Quoi qu'il en soit, la version dactylographiée de 195 pages, conservée aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke et à laquelle il manque les deux derniers chapitres, comporte un bon nombre de corrections d'auteur, mais aussi, au début surtout, quelques remarques et suggestions de la main d'Alfred DesRochers. Il s'agit d'une copie au carbone du texte qui fut vraisemblablement remis à l'imprimeur en juillet [?] 1947⁶³ et dont l'achèvement d'imprimerie est du 15 août.

Cependant, après avoir porté et mis au monde *Marie-Didace*, Germaine Guèvremont n'éprouva plus le besoin de recourir aux services de son mentor, et, sans cesser tout à fait, la correspondance se relâcha : aucune lettre entre septembre 1947 et février 1948 et onze lettres seulement, entre mars 1948 et janvier 1951, pendant qu'elle s'efforce, en vain, d'écrire un troisième roman, dont un seul chapitre parut finalement, sous un titre significatif : « Le plomb dans l'aile⁶⁴ ».

La correspondance que nous venons d'examiner nous aura permis de suivre presque pas à pas l'élaboration des divers chapitres de *Marie-Didace*. On a vu avec quelle désinvolture Germaine Guèvremont compose, multipliant les courtes scènes par approximations, au gré de l'inspiration, bien plus proche en cela du conteur que du romancier, puis liant ces scènes les unes aux autres, mais non sans les avoir parfois aérées, élaguées, modifiées ou transformées, de manière à les articuler fermement, assurant ainsi leur cohérence et leur efficacité dans l'économie générale du récit. Ce travail de patience, ce véritable labeur, ne lui aura cependant pas trop pesé, car elle eut le rare

63. Voir lettre de Germaine Guèvremont à A. DesRochers, juillet 1947 [?] : « "Marie-Didace" est partie depuis vendredi. Non, vous ne rirez pas de moi si je vous parle de mon désespoir, depuis. J'erre, parmi mes papiers, comme une âme en peine. Depuis plus d'une semaine, je me cherchais toutes sortes d'excuses pour retarder la remise du texte à l'imprimeur [Imprimerie Saint-Joseph, 3745, chemin de la Reine-Marie]. J'ai dû m'y décider. »

64. Germaine Guèvremont, « Le plomb dans l'aile », *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 4 : *Contes et nouvelles*, 1959, p. 69-75. Voir Jean-Pierre Duquette, « Marie-Didace, roman de Germaine Guèvremont (née Grignon) », *DOLQ*, t. III, p. 609-610. On trouvera le texte du « Plomb dans l'aile » à l'Appendice III, p. 354.

bonheur de connaître un homme qui, avec une abnégation que seules une profonde amitié et une absolue confiance peuvent expliquer, accepta de cheminer à ses côtés pendant tout le temps que dura la gestation de l'œuvre. *Marie-Didace* est le fruit d'une collaboration d'autant plus admirable qu'elle est rare, sous cette forme particulière, dans le monde littéraire. Ce n'est pas le moindre mérite de ces lettres que de nous l'avoir révélé.

Dans l'ombre du Survenant

Marie-Didace forme avec *le Survenant* un diptyque, dont il constitue le volet sombre, semblable en cela au versant ténébreux de la montagne. En raison de son caractère solaire⁶⁵, le personnage du *Survenant* absorbe toute la lumière. Son arrivée inopinée, au début du *Survenant*, équivaut à une brusque bouffée d'air frais dans le monde rabougri du Chenal du Moine. Cette intrusion laisse d'entrée de jeu présager l'éclatement de l'ordre patriarcal sclérosé et l'émergence des forces de vie que sont la liberté et la fécondité, admirablement symbolisées par l'eau que le Grand-dieu-des-routes fait jaillir de la pompe et dont il s'asperge le visage et la chevelure, «d'un roux flamboyant⁶⁶», tout en éclaboussant le plancher de la cuisine des Beauchemin.

À bien des égards, *le Survenant* reproduit le schéma du roman de la terre traditionnel. Didace, fils de Didace⁶⁷, est malheureux car il n'a pas d'héritier mâle digne de ce nom, et Phonsine, sa belle-fille, a toutes les apparences de la femme stérile. Le *Survenant*, doté d'un mystérieux pouvoir de séduction, représente le substitut idéal aux yeux du père Didace, qui ne ménage aucun effort, tout au long des douze mois que dure le séjour de l'étranger, pour l'amener à entrer dans ses vues. En

65. Voir à ce sujet Sœur Sainte-Marie-Éleuthère, *la Mère dans le roman canadien-français*, p. 41-47. Voir aussi Yvan G. Lepage, «Genèse d'un mythe», introduction au *Survenant*, Montréal, BQ, 1990 (nouveaux tirages: 1992 et 1994), p. 13.

66. *Le Survenant*, p. 105.

67. «Didace, fils de Didace» est le titre primitif que Germaine Guèvremont paraît avoir donné au *Survenant*, au moment où elle en publiait deux chapitres dans *Gants du ciel*, en décembre 1943.

vain, cependant, car ce dernier repart aussi brusquement qu'il est apparu. Déçu, le père Didace se tourne alors vers une nouvelle solution. Puisque son fils Amable ne peut lui donner un petit-fils, il assurera lui-même sa postérité en épousant l'Acayenne en secondes noces. C'est sur cette décision énergique que se clôt *le Survenant*.

La première phrase du *Survenant* résumait l'œuvre, tout en précisant le ton et l'atmosphère. L'ouverture de *Marie-Didace* remplit une fonction tout à fait analogue, mais sur le mode mineur, pourrait-on dire. Cette fois, c'est Phonsine qui occupe le devant de la scène, car c'est à elle qu'est dévolu le rôle principal dans cette œuvre, à laquelle elle devait d'ailleurs primitivement prêter son nom⁶⁸. Ce faisant, Germaine Guèvremont subvertit le roman de la terre ; elle substitue à l'ordre ancien et figé du père Didace un univers nouveau, celui de la femme :

La lignée paternelle, bloquée dans *le Survenant* comme dans les romans de la terre précédents par la faiblesse du fils, s'ouvre et se déplace dans *Marie-Didace* en passant (chose inouïe) du côté de la descendance féminine⁶⁹.

Mais cette transformation ne se fera pas sans douleur.

Le *Survenant* avait surgi chez les Beauchemin à l'heure chaleureuse du repas, un soir de l'automne 1909⁷⁰. *Marie-Didace* commence exactement un an plus tard, en octobre 1910, mais à cette heure blafarde qui hésite entre la fin de la nuit et l'aube, cette heure où tout devrait dormir, alors que Phonsine, insomniaque, est rongée par l'inquiétude :

68. « Mon prochain livre, auquel je travaille déjà avec ardeur, s'intitulera probablement " Phonsine " », confiait Germaine Guèvremont au journaliste de *la Tribune*, en novembre 1945 ([Anonyme], « " Le Survenant " du rêve et du souvenir », *la Tribune*, 8 novembre 1945, p. 6). Voir Yvan G. Lepage, « " Cher Survenant..." : Germaine Guèvremont — Alfred DesRochers (1942-1951) », *Voix et images*, vol. 16, n° 1, automne 1990, p. 69.

69. Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 139.

70. Le repère chronologique principal du diptyque de Germaine Guèvremont nous est fourni au chapitre IV du *Survenant*. C'est à partir de ce renseignement que s'établit la chronologie interne des deux romans, rythmés par des repères secondaires, qui jalonnent les grandes articulations narratives. Voir Yvan G. Lepage, « L'illusion réaliste dans *le Survenant* de Germaine Guèvremont », *Mélanges Réjean Robidoux*, p. 152-163. Voir aussi Jean-Pierre Duquette, *Germaine Guèvremont : une route, une maison*, p. 41-53.

Les bras en couronne sur la tête, Phonsine ne dormait pas. Inquiète, elle épiait dans la nuit les moindres bruits de la maison : l'œuvre lente du bois, un bourdonnement d'insecte, la chute d'un tison parmi les cendres⁷¹.

Le cercle que dessinent les bras de la jeune femme, on aurait tort de le réduire à un simple geste bien observé. Il figure l'angoisse qui tenaille Phonsine depuis son enfance et qui ira croissant jusqu'à se transformer en folie, et il préfigure le puits, bouche infernale qui aspirera la malheureuse à la fin du roman⁷².

C'est en effet à une lente descente aux enfers que nous convie Germaine Guèvremont dans *Marie-Didace*. Sœur Sainte-Marie-Éleuthère, et Robert Viau après elle, ont dégagé les principales étapes de la lente régression de Phonsine :

L'arrivée de l'Acayenne provoque une remontée de tous les sentiments refoulés depuis les jours tristes de son enfance [...] La dissolution de la personnalité d'Alphonsine [...] va s'accomplir. La venue de l'Acayenne a troublé ses ambitions et ses rêves de sécurité⁷³.

«Éternelle petite fille inquiète⁷⁴», Phonsine n'est pas sitôt débarrassée de cette menace que représentait le Survenant, qu'une autre, bien plus grave, surgit en la personne de l'Acayenne, sa seconde belle-mère. En épousant Blanche Varieur, le père Didace croit s'être donné une nouvelle chance de trouver un substitut à Amable :

Ébloui, le vieux ferma les yeux. Il était exaucé dans sa chair, exaucé dans son cœur. Son bonheur lui fit peur. Ah ! si jamais l'Acayenne lui donnait un fils ! L'enfant ne pourrait être que beau et fort. Un vrai Beauchemin!⁷⁵

71. *Marie-Didace*, *infra*, p. 91.

72. Cf. *ibid.*, p. 328, 330 et 333. On peut aussi voir un signe avant-coureur de cette chute dans l'observation suivante : «En s'y rendant [à la porte], elle faillit trébucher, un orteil pris dans l'anneau de la trappe de cave» (*ibid.*, p. 95).

73. Sœur Sainte-Marie-Éleuthère, *la Mère dans le roman canadien-français*, p. 42, 43 et 45. Voir aussi Robert Viau, *les Fous de papier*, p. 166-171.

74. Robert Viau, *les Fous de papier*, p. 168.

75. *Marie-Didace*, *infra*, p. 116.

Ce nouvel espoir est également déçu. L'Acayenne aura en vain succédé à Mathilde, usurpant au détriment de la pitoyable Phonsine le titre envié de «reine du foyer».

Phonsine aura pourtant sa revanche, car c'est elle, finalement, qui porte l'héritier tant attendu, capable de lui redonner à elle la place qui lui revient de droit dans la famille des Beauchemin. Revanche de bien courte durée : l'héritier est une fille. Pour comble de malheur, Amable se tue dans un accident au port de Montréal et le père Didace meurt bientôt à son tour, si bien que Phonsine est condamnée à vivre aux côtés de sa belle-mère, qu'elle exècre et qui, de surcroît, lui vole l'affection de la petite Marie-Didace.

On le voit, contrairement à la structure du conte populaire, le «contenu inversé» ne se transforme pas ici en «contenu posé» et le malheur ne se mue pas en bonheur, malgré les épreuves que traverse Phonsine : *Marie-Didace* n'est pas un conte, mais un roman qui s'apparente au drame, avec ses personnages poursuivis par une espèce de malédiction. On aurait cependant tort de n'y voir qu'une «suite de malheurs qui viennent frapper, on ne sait trop comment, les Beauchemin⁷⁶». *Marie-Didace* est en effet beaucoup plus que ce banal mélodrame auquel Gérard Tougas le réduit injustement.

Le passage du Survenant, dont le souvenir surgit presque à chaque page de *Marie-Didace*, n'a pas fait que causer des ravages et semer la désolation, comme le lui reprochent amèrement Pierre-Côme Provençal et Amable. Symbole de la jeunesse, de l'impétuosité et du désir libéré⁷⁷, le Survenant représente la force fécondante, dans son acception ourano-solaire. Il rejoint en cela cet archétype fondamental qu'est le cheval⁷⁸. Doté, dans

76. Gérard Tougas, *la Littérature canadienne-française*, 5^e éd., 1974, p. 181.

77. Robert Major a fort bien mis en lumière la fascination érotique que le Survenant exerce sur les autres personnages, dans son article intitulé «*Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont», *Voix et images*, vol. 2, n^o 2, décembre 1976, p. 195-208. C'est la dimension symbolique de cet érotisme qui nous intéresse ici.

78. Voir Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 222-232.

la dimension de l'imaginaire, d'un pouvoir fertilisant, le cheval éveille la nature en même temps que l'ardeur sensuelle.

Germaine Guèvremont n'a pas manqué d'associer cet animal fier et indépendant au Survenant, rejoignant par là d'instinct un symbole universel. Le chapitre VII de la première partie de *Marie-Didace* est justement consacré à la capture du grand Blond, l'étalon du père d'Angéline. Toute cette scène, fortement érotisée⁷⁹, marque la fascination qu'exerce le cheval sauvage, non seulement sur la narratrice⁸⁰, mais aussi sur Joinville, qui « cherche à singer le Survenant, [...] nu-tête et éméché, la chemise à moitié déboutonnée⁸¹ », et sur le père Didace lui-même. Une guenille rouge hissée au bout d'un bâton, dont la connotation phallique est évidente, marque le « signal convenu » de la capture de l'étalon. Tant qu'il jouissait de sa liberté, en vaine pâture sur la commune, l'animal fougueux évoquait irrésistiblement, aux yeux de Joinville, ce « gars pas domptable⁸² » qu'est le Survenant. Sa capture, c'est à la fois la négation de la liberté et, métaphoriquement, la castration et la mort, puis la transformation en mythe du Grand-dieu-des-routes, en tant que figure hippomorphe.

Aussi comprend-on que le père Didace « n'en éprouv[e] pas de satisfaction. Le cœur lourd, assailli de nostalgie, il demeura songeur jusqu'au soir⁸³ ». Son rêve, auquel le départ du Survenant avait porté un dur coup deux mois plus tôt, avait trouvé un substitut en la personne de l'Acayenne. Mais ce mariage n'était qu'un mirage, et Didace en prend conscience à l'heure où le Blond, maté, perd en quelque sorte ses vertus : l'extinction de la dynastie des Beauchemin est désormais inéluctable. Contrairement à ce qui se passe dans le monde des outardes, qui choisissent précisément la même heure pour entreprendre leur

79. Cf. *Marie-Didace*, *infra*, p. 152. « La crinière au vent et les narines dilatées, le Blond hennit, son corps ferme, au poil luisant, vibrant du poitrail à la croupe ». Et la dactylographie ajoute audacieusement : « en une brève extase » (f. 46), précision qui n'est passée dans aucune des éditions.

80. Voir *supra*, p. 35-36.

81. *Marie-Didace*, *infra*, p. 141-142.

82. *Ibid.*, p. 175.

83. *Ibid.*, p. 154.

migration vers le sud, aucun jeune ne viendra succéder au vieux chef du clan des Beauchemin. D'où le désenchantement de Didace, auquel fait écho le sentiment d'abandon qu'éprouve Angéline, quelques pages plus loin, aux premières neiges : « Jamais le Survenant ne repasserait par le même chemin⁸⁴. » Comme si l'hiver sonnait le glas de l'espérance. C'est oublier cependant que, de l'automne au printemps, le Survenant, à l'instar du cheval archétypal, « comble la faille hivernale et assure l'indispensable renouveau⁸⁵ ». Et ce sont deux femmes, Phonsine et Angéline, que Germaine Guèvremont a choisies pour symboliser cette métamorphose.

Phonsine éprouve à l'égard du Grand-dieu-des-routes des sentiments qui ne peuvent être qu'ambivalents : elle lui prête tous ses malheurs⁸⁶, mais, enceinte, elle n'arrive pas à dissimuler le trouble étrange que provoque en elle la simple évocation du personnage :

L'image du Survenant, avec son grand rire et ses défauts, avec son verbe insolent et son obligeance, sillonna sa pensée. Mais elle s'interdit de trop penser à lui, de peur que l'enfant ne finît par lui ressembler⁸⁷.

Sans se l'avouer, Phonsine est amoureuse du Survenant. Son contact a éveillé ses sens⁸⁸ et l'a pour ainsi dire rendue féconde. On n'a pas assez remarqué, à ce propos, que la grossesse de Phonsine coïncide avec le départ de l'étranger. Marie-Didace naît en effet vers la mi-avril 1911, prématurée et orpheline de père, puisque ce même jour Amable est victime d'un accident mortel. Le Survenant avait quitté le Chenal du Moine au début du mois de septembre 1910⁸⁹. Il y a là comme une paternité

84. *Marie-Didace*, *infra*, p. 157.

85. Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, p. 227.

86. Cf. *Marie-Didace*, *infra*, p. 125 : « Demande-moi ce que le beau Survenant avait besoin de s'arrêter icitte, il y a un an, presque jour pour jour. On était si ben entre Beauchemin, à la tranquillité, nous trois : ton père, Amable, puis moi », confesse-t-elle à sa belle-sœur Marie-Amanda.

87. *Ibid.*, p. 93.

88. Cf. *le Survenant*, fin du chapitre IV.

89. Voir l'allusion de Didace au Congrès eucharistique de Montréal, qui se tint du 6 au 11 septembre 1910 (*le Survenant*, p. 284, note 6).

symbolique⁹⁰, qui nous aide à mieux comprendre pourquoi Amable détestait tellement celui qui menaçait d'usurper son double titre de fils et de mari. De même s'éclaire la scène pénible qui précède son départ définitif, au chapitre XII de la première partie :

— Pars, pars vite, Amable, je t'en prie, avant que les vieux repa-
raissent !

Une lueur méchante jaunit le regard d'Amable :

— T'as donc ben hâte ! J'vas finir par craire qu'il y a du vrai dans ce
que l'Autre a dit à propos de toi et de...

— Et de ? répéta Phonsine.

— Oui... du Survenant !

— Amable !

Phonsine croisa les bras sur son ventre comme pour protéger de
l'insulte l'enfant :

— Tu devrais avoir honte !

En conflit avec son mari et sa belle-mère, Phonsine se sentira de surcroît responsable de la mort de l'un et de l'autre. La générosité du Survenant n'aura pas suffi à la sauver du gouffre : elle sombrera dans la démence.

Angéлина, par contre, choisit de répondre franchement à l'appel lumineux du Grand-dieu-des-routes. Comme si elle avait attendu son heure, la vieille fille, avare et boiteuse, avait toujours éconduit les prétendants qui s'étaient présentés à sa porte. Il a suffi que le Survenant apparaisse pour qu'elle s'ouvre à l'amour et au don de soi.

On se rappellera, à ce sujet, la scène du couple de bohémiens se caressant sur le talus, au bord de la route de Saint-Ours, au chapitre XV du *Survenant*. À la prude Angéлина, scandalisée par ce spectacle, le Grand-dieu-des-routes révèle le mystère et la richesse de la nature travaillée par la sexualité :

90. «Le Survenant, source de vie, force vitale, est le véritable père spirituel de l'enfant qu'Alphonsine porte et le grand responsable de sa grossesse» (Robert Major, «*Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont», *Voix et images*, vol. 2, n° 2, décembre 1976, p. 201).

Angéline ne comprenait plus rien. Ce qu'elle avait toujours cru une honte, une servitude, une pauvreté du corps, le Survenant en parlait comme d'une richesse [...]. Ses yeux s'ouvraient à la vie. Maintenant, la richesse lui apparaissait partout dans la nature⁹¹.

C'est dans le sillage de cette initiation que Germaine Guèvremont situe on ne peut plus opportunément la remarquable description du cheval emballé, maîtrisé avec élégance par le Survenant, qui semble faire corps avec l'animal. Cette première association du Blond avec le héros, outre qu'elle évoque un tableau de Géricault, avec la puissance et la sensualité qui s'y conjuguent, annonce la scène de la capture de l'étalon sauvage, double du Survenant.

Subjuguée par l'étranger, Angéline est prête à tout lui sacrifier. L'amour qu'elle éprouve pour lui est total, au point d'embrasser jusqu'à ses défauts : « c'est une femme qui aime un homme et qui l'accepte tel qu'il est. Elle ne s'attend pas à ce qu'il se réforme pour elle⁹² ». S'il ne saurait sacrifier à l'infirme ce qu'il a de plus cher — sa liberté —, le Survenant consent du moins à lui manifester un peu de sollicitude et à lui faire de temps en temps l'aumône de sa présence. Ces rares instants d'enchantement comblent Angéline et lui permettent de transcender la médiocrité à laquelle elle paraissait irrémédiablement condamnée. L'étranger aura donc fait de la vieille fille un peu sèche une femme amoureuse, et son départ n'y pourra plus jamais rien changer. En ce sens, le Survenant l'a elle aussi fécondée. On notera que c'est chez elle, finalement, que se réfugie la petite Marie-Didace, privée de père et de mère.

Ainsi Angéline accède à son tour à la maternité⁹³, mais pour apprendre au même moment — coïncidence émouvante — que le Grand-dieu-des-routes est mort au champ d'honneur. Comme si, au delà de la tombe, le Survenant lui confiait sa « fille » :

91. *Le Survenant*, p. 242.

92. Catherine Rubinger, « Germaine Guèvremont et l'univers féminin », *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. XXII. Voir aussi Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 164-166.

93. « Maternité par procuration », comme le précise Jean-Pierre Duquette, *Germaine Guèvremont : une route, une maison*, p. 66 (voir aussi p. 23).

«Enfin», pensa-t-elle, «il a trouvé son chemin. Il est rendu.» Un grand soupir lui échappa. Et elle pensa encore : «Il sait maintenant comment je l'ai aimé !» Aussitôt elle se chagrina d'avoir pensé à lui au passé. Et elle se sentit veuve⁹⁴.

Enfouissant jalousement son secret au plus profond de son être, Angéline «redresse la tête» et se drape dans sa nouvelle «dignité [de] veuve», enfin libérée de son complexe d'infirmité. De son infirmité.

* * *

Marie-Didace n'a jamais connu la popularité du *Survenant*. Ce premier roman, si neuf et si séduisant, ne pouvait en effet que monopoliser la faveur du public, au détriment du second. Comme le fils comblé de tous les dons condamne son frère moins doué à végéter dans l'ombre. Les qualités intrinsèques de *Marie-Didace* sont indéniables, certes, mais l'absence du *Survenant* s'y fait cruellement sentir. Le sentiment qui domine, à la lecture de cette œuvre, c'est la tristesse ou la mélancolie, et ce, parce qu'elle est empreinte de nostalgie. Nostalgie d'un monde révolu, mais aussi regret d'un bonheur perdu, que le souvenir rend lancinant comme une blessure sans cesse ravivée. Qu'est-ce qui peut mettre un terme à pareille souffrance ? La mort, la folie ou encore l'énergique résignation (assumée comme une rupture définitive), trois voies qu'empruntent tour à tour Didace, Phonsine et Angéline. Mais on peut aussi refuser de guérir, et c'est l'attitude que paraît avoir adoptée Germaine Guèvremont, bien plus profondément atteinte qu'aucun de ses personnages par cette catastrophe que représente la disparition du *Survenant*. Il peuplait son univers. Le vide qu'il laissait derrière lui était tellement insupportable que Germaine Guèvremont n'eut de cesse qu'elle ne fit revivre son dieu, et cela malgré tous ses efforts pour assumer son deuil, à l'instar d'Angéline. Elle eut beau inventer de nouveaux personnages et créer de nouvelles intrigues, semaine après semaine, à la télévision⁹⁵, jamais elle ne réussit à oublier le héros ourano-solaire qui l'aura

94. *Marie-Didace*, *infra*, p. 347.

95. Voir Pierre Pagé et Renée Legris, *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision, 1952-1977*, p. 147-148.

hantée toute sa vie. Rien n'est plus révélateur à cet égard que la suite de *Marie-Didace*, à laquelle Germaine Guèvremont travailla durant des années pour n'engendrer finalement qu'un pathétique avorton⁹⁶. La romancière ne pouvait pas plus clairement montrer son absolue incapacité à sortir du mythe pour se situer dans la durée⁹⁷, à passer, en quelque sorte, du temps des dieux, cyclique et éternel, au temps des hommes, borné par la mort.

Réception de l'œuvre

Quand parut *le Survenant*, en avril 1945, Germaine Guèvremont était encore à peu près inconnue dans le monde des lettres. Les nombreux articles qu'elle avait avant cette date publiés dans *Paysana* et dans un certain nombre d'autres revues n'avaient pas réussi à la faire connaître en dehors des cercles relativement restreints de lectrices et de lecteurs attachés aux valeurs traditionnelles. Son recueil de contes, *En pleine terre*, avait bien éveillé une certaine curiosité lors de sa parution, en 1942, mais Germaine Guèvremont n'acquiesça une véritable notoriété que trois ans plus tard, grâce au concert d'éloges que suscita son premier roman. Il suffit toutefois de deux voix discordantes, celles de Léon Franque et de L'Illettré⁹⁸, pour rompre l'enchantement. Sensible, comme chaque écrivain, à toute critique un tant soit peu négative, Germaine Guèvremont en éprouva une profonde amertume. Le souvenir qu'elle devait garder de l'accueil que l'on avait réservé au *Survenant* en fut à jamais altéré. Vingt ans après, elle opposait encore la prétendue «tiédeur» de la critique d'ici à «l'accueil chaleureux de l'étranger⁹⁹». Les faits ne justifient pas cette morosité. *Le Surve-*

96. Germaine Guèvremont, «Le plomb dans l'aile», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 4 : *Contes et nouvelles*, 1959, p. 69-75. Voir *infra*, Appendice III, p. 354.

97. Voir à ce sujet Paul-Émile Roy, *Études littéraires : Germaine Guèvremont, Réjean Ducharme, Gabrielle Roy*, p. 22-28.

98. Voir l'introduction à mon édition critique du *Survenant*, p. 47-50.

99. *Ibid.*, p. 48. «Après la publication du *Survenant*, j'ai connu un moment de désespoir», confiait-elle en 1967. «Les critiques étaient hargneux, j'avais fait des dettes parce que j'avais publié à compte d'auteur, mais chose étrange, ce sont les lecteurs eux-mêmes, malgré les critiques, qui m'ont indiqué la route. Et puis l'accueil spontané, chaleureux, des pays étrangers, a tout arrangé» (Louis Pelletier-Dlamini, «Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant*», *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 84.

nant fut en effet généralement accueilli avec enthousiasme, aussi bien au pays qu'à l'étranger. Six mois ne s'étaient pas écoulés que Germaine Guèvremont obtenait le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. L'automne suivant, elle recevait le prestigieux prix David de la Province de Québec et, à Paris, la Librairie Plon faisait paraître une édition française du *Survenant* dans la collection «L'Épi», ce qui valut à son auteur le prix Sully-Olivier de Serres, fondé quelques années plus tôt par le ministère français de l'Agriculture¹⁰⁰.

En deux ans à peine, Germaine Guèvremont était pour ainsi dire passée de l'obscurité à la célébrité. Aussi n'eut-elle pas à se battre pour imposer *Marie-Didace* à sa parution, le 15 août 1947, les critiques, comme le public lecteur, étant conquis d'avance. Ce qui fit dire à la romancière, sur un ton où perce un mélange de triomphe et d'acrimonie : «Je reçois lettre sur lettre — Issalys¹⁰¹ aussi — de gens qui levaient le nez sur *le Survenant*¹⁰².»

Certains, pour ne pas être en reste, vont même jusqu'à juger *Marie-Didace* supérieur au *Survenant*. «Les tâtonnements des débuts, si prometteurs qu'ils fussent, sont aujourd'hui dépassés», écrit pour sa part Roger Duhamel¹⁰³. Julia Richer renchérit :

Ce qu'il y avait d'inachevé dans *le Survenant*, *Marie-Didace* nous le donne avec une certitude qui est comme le symbole de la maturité du talent de madame Guèvremont. Bâti au même rythme que le premier volume, ce second roman est plus dépouillé, plus rigoureux dans le choix du mot précis, de l'expression parfaitement ajustée. Et quelle savcur de langage ! Ce qui restait

100. Voir à ce sujet Yvan G. Lepage, «Du manuscrit au livre imprimé : le cas du *Survenant* de Germaine Guèvremont», dans *L'Édition littéraire en quête d'autonomie : Albert Lévesque et son temps*, p. 31 s.

101. Eugène Issalys, né à Rignac (France), le 16 avril 1884, entra à la Librairie Beauchemin en 1911. Il devint directeur des éditions en 1928, puis administrateur de la Maison en 1942, poste qu'il occupait encore en 1947, quand parut *Marie-Didace*. Voir *Vedettes (Who's who français)*, 2^e éd., Montréal, 1958, p. 142 (3^e éd., 1960, p. 147), et Thérèse Fournier, «Chez nos éditeurs. La Librairie Beauchemin», *la Revue populaire*, vol. 38, n^o 2, février 1945, p. 13 et 58.

102. Lettre de Germaine Guèvremont à Alfred DesRochers, août ou septembre 1947 [?], fonds Alfred DesRochers, ANQ-S.

103. Roger Duhamel, «Courrier des lettres. "Marie-Didace"», *Montréal-Matin*, 26 septembre 1947, p. 5.

craintif dans *le Survenant* éclate ici sans fausse honte ni pudibonderie. Un langage sain, d'homme forts et bien équilibrés.

Une autre étonnante réussite. Plus elle avance dans son art, plus madame Guèvremont acquiert la sûreté de l'analyse psychologique, si nécessaire et si féconde au romancier. [...] Avec des moyens d'une parfaite simplicité, madame Guèvremont atteint dans certaines pages au drame sans phrases, sans cris, sans gestes superflus¹⁰⁴.

Sans renier en rien les réserves qu'il avait exprimées à l'été 1945 dans son compte rendu du *Survenant*, L'Illettré n'en éprouve pas moins, lui aussi, le besoin de se racheter en portant un jugement plus favorable sur *Marie-Didace*, qu'il considère «à coup sûr [comme l']œuvre la plus forte¹⁰⁵» de la romancière.

104. Julia Richer, «La suite du *Survenant*. *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 20 septembre 1947, p. 4. Voir aussi [L. G.], «Marie-Didace», *le Droit*, 4 octobre 1947, p. 2 (repris en partie dans la *Revue de l'Université Laval*, vol. 2, n° 6, février 1948, p. 552-553); René Garneau, «Beaucoup plus qu'un roman paysan. *Marie-Didace* par Germaine Guèvremont», *le Canada*, 22 septembre 1947, p. 5 (repris dans *la Tribune*, 11 octobre 1947, p. 4); Romain Légaré, «Les livres canadiens. Guèvremont, Germaine, *Marie-Didace*», *Culture*, vol. 9, n° 1, mars 1948, p. 96-98.

105. L'Illettré [pseudonyme de Harry Bernard], «Les lettres. Le nouveau roman de Germaine Guèvremont», *le Droit*, 16 janvier 1948, p. 3. Le temps ne tardera cependant pas à rétablir un plus juste équilibre entre les deux romans de Germaine Guèvremont. Le public lecteur, par exemple, accordera sans hésitation ses faveurs au *Survenant*, choix qu'entérinera à son tour la critique. Voir, en particulier, Réjean Robidoux et André Renaud, «*Le Survenant et Marie-Didace*», dans *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, p. 52 («Des deux romans de Germaine Guèvremont, *le Survenant* nous semble le meilleur»); Madeleine Ducrocq-Poirier, «*Marie-Didace* de Germaine Guèvremont», dans *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958*, p. 490 («Aussi *Marie-Didace* laisse-t-il l'impression d'un roman mineur [...]»); Catherine Rubinger, «Germaine Guèvremont et l'univers féminin», *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. XXII («Le résultat en est que *Marie-Didace* est un moins bon roman que le premier. Malgré maints passages dont on se passerait à regret à cause de leur poésie et de leur documentation remarquables, *Marie-Didace* est superflu [*sic*]. *Le Survenant* parti, il n'y a plus d'intrigue, et plus de génie exaltant chez sa créatrice»); Gérard Tougas, *Histoire de la littérature canadienne-française*, p. 181 («Moins habile lorsqu'il s'agit de nouer une intrigue, Germaine Guèvremont a commis [dans *Marie-Didace*] l'erreur artistique d'inventer une suite de malheurs qui viennent frapper, on ne sait trop comment, les Beauchemin. [...] La mort ou la folie qui surprennent Didace, son gendre et sa fille [*sic*] appartiennent à une conception banale du roman et ternissent la qualité par ailleurs élevée du diptyque»). Quant à Gérard Bessette, Lucien Geslin et Charles Parent, coauteurs de l'*Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, ils préfèrent le «réalisme épique» de *Trente arpents* au «réalisme anecdotique» (p. 445) de l'œuvre de Germaine Guèvremont, point de vue que ne partagent ni Paul Gay («*Le Survenant et Marie-Didace*», *le Droit*, 11 août 1962, p. 7), ni Gilles Marcotte («Le roman», *Cahiers*

D'autres — et ce sont les plus nombreux — mettent en valeur le don d'atmosphère et la sensibilité de Germaine Guèvremont, la sympathie qu'elle éprouve pour ses personnages, la sobriété et la finesse de son art, le naturel des dialogues et, surtout, la saveur inégalée de la langue. François Ricard note par ailleurs avec quel talent l'auteur de *Marie-Didace* sait «évoquer le monde des femmes¹⁰⁶». Mais peut-être revient-il à Victor Barbeau d'avoir le plus nettement dégagé les qualités de *Marie-Didace*:

Il n'y a rien de préfabriqué en cette simple et rustique histoire. Rien d'un assemblage de morceaux disparates, d'un contre-placage d'effets pittoresques. Madame Guèvremont a emprunté et respecté l'architecture et le mode de construction des vieilles demeures paysannes de jadis. Et c'est ce parfait équilibre, cette harmonie entre le milieu et les êtres qui nous frappe d'abord dans ses livres. [...] La vie y suit son rythme habituel, celui du cœur de la nature et du cœur des hommes. Les alternances se succèdent sans que l'auteur les ralentisse ou les accélère. Ce qu'il raconte, ce qu'il décrit a toujours la résonance et la solidité du vrai et de l'humain. L'oreille ni le cœur ne s'y trompent. À écouter parler ses personnages, on sent presque leur souffle. Leur odeur nous enveloppe. Ils s'articulent, se peignent et se définissent par leur langage. [...] Madame Guèvremont a bien fait de conserver au parler campagnard sa force et son arôme. [...] Leurs mots sont denses et lourds de tout le passé.

[...]

Madame Guèvremont comptera parmi les classiques canadiens. Je n'ai aucune hésitation à anticiper le jugement de l'histoire et à lui en reconnaître le titre de son vivant¹⁰⁷.

de l'Académie canadienne-française, 3 : *Essais critiques*, 1958, p. 67-68), ni Jean-Paul Pinsonneault («Idéal et principes. Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne et poète terrien», *Lectures*, vol. 10, n° 3, novembre 1953, p. 98).

106. François Ricard, «Relire G. Guèvremont», *Courrier Riviera*, 21 septembre 1977, p. 70. D'autres mettent l'accent sur le point de vue féminin et sur le rôle que joue la cuisine dans *Marie-Didace*: voir Samuel Baillargeon, «Madame Germaine Guèvremont (1893-1968)», dans *Littérature canadienne-française*, p. 422; Robert Charbonneau, «Germaine Guèvremont», dans *Romanciers canadiens*, p. 51-52; Bruno Lafleur, «Le Survenant et *Marie-Didace*», *Revue dominicaine*, vol. 54, janvier 1948, p. 17; Cedric May, *Breaking the Silence: the Literature of Quebec*, p. 50-53; et Patricia Smart, *Écrire dans la maison du père*, p. 141-142.

107. Victor Barbeau, «Les livres. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace* [...] », *Liaison*, vol. 1, n° 10, décembre 1947, p. 600-602.

Il ne faudrait cependant pas conclure de ce qui précède que la critique fut unanime à vanter les mérites de *Marie-Didace*. C'est pourtant l'erreur que commet Jean-Pierre Duquette, en 1982, dans sa notice du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*: «Si quelques critiques émirent certaines réserves à la parution du *Survenant*, l'accueil fait à *Marie-Didace* fut unanime¹⁰⁸.» L'enthousiasme de Julia Richer ne va pourtant pas jusqu'à lui faire nier le fait «qu'il y a encore quelques faiblesses dans *Marie-Didace*» et qu'il ne faut donc pas crier «au chef-d'œuvre¹⁰⁹». Marc-André Perron ne sait trop s'il faut louer ce roman où l'on «ne s'ennuie pas» ou blâmer l'auteur d'avoir fait de Phonsine «un personnage assez vague et assez flou. [...] Elle ne peut pas, par conséquent, être particulièrement attachante.» Certains mots, déplore-t-il encore, «risquent de ne pas être compris même par un Canadien français authentique, tels que "fantiseux", "n'interbolise pas", "invectime"¹¹⁰». Enfin, suprême regret, le roman manque d'unité. Ce reproche, Bruno Lafleur le reprend et l'amplifie dans un article de janvier 1948 consacré au diptyque de Germaine Guèvremont :

Tel que construit, son roman manque d'unité. En effet, à peine née, Marie-Didace devient le personnage principal. Il était trop tard pour déplacer ainsi le centre de l'intérêt. Le lecteur est dérouté ; il ne suit plus. D'ailleurs, cette pauvre petite, on ne la voit pas, on ne réussit pas à s'attacher vraiment à elle. Elle vieillit si vite. [...] Ce ne sont pas les lignes de points de suspension ni les étoiles distribuées un peu partout entre les paragraphes qui peuvent créer l'illusion de la durée¹¹¹.

S'il admire la richesse du vocabulaire, Bruno Lafleur n'en est

108. Jean-Pierre Duquette, «*Marie-Didace*, roman de Germaine Guèvremont (née Grignon)», *DOLQ*, t. III, p. 612 (repris dans Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, Montréal, BQ, 1992, «Présentation», p. 11).

109. Julia Richer, «La suite du *Survenant*. *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 20 septembre 1947, p. 4.

110. Marc-André Perron, «Les livres et leurs auteurs. *Marie-Didace*», *l'Action nationale*, vol. 30, n° 4, décembre 1947, p. 315-316.

111. Bruno Lafleur, «*Le Survenant et Marie-Didace*», *Revue dominicaine*, vol. 54, janvier 1948, p. 11. Voir aussi, à ce même sujet, Anthony Mollica, «Germaine Guèvremont: from *En pleine terre* to "L'Adieu aux îles"», p. 51 s., et Réjean Robidoux et André Renaud, «*Le Survenant et Marie-Didace*», dans *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, p. 51-52.

pas moins agacé par «les anglicismes» et «les mauvais ou faux canadianismes», dont il se garde toutefois de donner le moindre exemple.

Avec infiniment plus de retenue qu'en 1945, L'Illettré critique lui aussi la présence, çà et là, d'anglicismes, «voulus sans doute pour le rendu du dialogue», concède-t-il, «mais qui donnent néanmoins sur les nerfs». Et d'ajouter : «Pour les étrangers, un glossaire s'imposerait¹¹²». Germaine Guèvremont suit fort à propos ce conseil, d'abord dans l'édition en feuilleton du *Monde français* (novembre 1947 - mars 1948), puis dans l'édition Plon (1949).

Pour sa part, bien loin d'être gêné par les quelques anglicismes parsemés dans *Marie-Didace*¹¹³, René Garneau les trouve si «agréables et pittoresques¹¹⁴» qu'il n'hésite pas à en inventer. En effet, des six qu'il relève¹¹⁵, il en est trois que l'on chercherait en vain sous la plume de Germaine Guèvremont ; il s'agit de «grocerie», «shaipe» et «poutine». Quant à «coppé», il apparaît une fois dans *le Survenant*, mais il est absent de *Marie-Didace*. On s'étonne donc de retrouver ces mêmes malheureux exemples dans le compte rendu étonnamment mesquin et acariâtre du romancier et journaliste Pierre Baillargeon¹¹⁶.

112. L'Illettré [pseudonyme de Harry Bernard], «Les lettres. Le nouveau roman de Germaine Guèvremont», *le Droit*, 16 janvier 1948, p. 3.

113. Les anglicismes sont aussi peu nombreux dans *Marie-Didace* que dans *le Survenant*. En voici la liste (pour les références, voir le glossaire) : *backstore*, *carré* (de l'anglais *square*), *ne pas prendre de chance*, *clairer la place*, *estumpille* (= timbre-poste), *frâlic*, *gypsy*, *laisser* (= partir), *chapeau de leghorn*, *neveurmagne*, *nunintium* (= investiture), *papparman(n)*, *peddleur*, *postcarte*, *steamboat* et *trimpe*. Dix de ces anglicismes n'apparaissent qu'une seule fois, les plus fréquents, *neveurmagne* et *peddleur*, ne dépassant pas quatre occurrences. Pour la liste des anglicismes du *Survenant*, on se reportera à l'introduction de mon édition critique, p. 49, note 187.

114. René Garneau, «La langue paysanne dans "Marie-Didace"», *le Canula*, 20 octobre 1947, p. 5 (repris dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 38).

115. «Grocerie», «neveurmagne», «shaipe», «coppé», «papiermane» [sic] et «poutine».

116. P[ierre] B[aillargeon], «La vie littéraire. Germaine Guèvremont : *Marie-Didace*», *la Patrie du dimanche*, 9 novembre 1947, p. 86 et 97 (repris sous le titre «Germaine Guèvremont : *Le Survenant* [sic]», dans *Amérique française*, vol. 7, n° 1, septembre-octobre 1948, p. 80-82, et dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 37-38.

En jouant sur les homonymes et les paronymes, le fondateur de la revue *Amérique française* commence par vilipender l'académicien Victor Barbeau, auteur du *Ramage de mon pays*, puis il s'attaque à *Marie-Didace* avec tant de hargne et de partialité qu'on est en droit de se demander s'il l'a vraiment lu :

Je trouve regrettable qu'un auteur tel que M^{me} Guèvremont emploie son talent à répandre davantage, sinon à perpétuer, les fautes les plus horribles de notre parler dans un roman plein de mérites par ailleurs. Que ne participe-t-elle pas plutôt à la nouvelle conquête du Canada par le français de France, à la croisade entreprise depuis plus de vingt ans contre le patois, contre les anglicismes, les fautes de toutes sortes ! Je regrette qu'elle ne prenne pas toujours la peine d'écrire une langue pure, une langue harmonieuse, une langue bien française. Qu'ajoutent donc à son originalité, à la vérité de ses caractères [*sic*], et à l'agrément de son livre, les mots *grocerie, shaipe, coppe, papermane, poutine* ? Le régionalisme littéraire dans le Québec aura été un mouvement contre le français et l'esprit français ; une tentative sournoise ou inconsciente d'*anglicisation* (et il est curieux que ce soient les plus farouches nationalistes qui y donnent tête baissée). Mais, dira-t-on, un auteur a bien le droit de faire parler ses personnages comme ils parlent en réalité. Je veux bien que l'auteur transcrive fidèlement les paroles entendues. Mais le parler des dialogues se retrouve dans la description.

Et comme exemple de « description », Pierre Baillargeon ne trouve pas mieux que de citer un extrait du chapitre XI, où la narratrice rapporte, dans le style indirect libre, le ronchonnement d'Amable¹¹⁷ ! Puis, comme pour mieux discréditer l'œuvre qu'il s'est donné pour mission de faire connaître à son public lecteur, il prend un malin plaisir à relever de prétendues « négligences de style ». Qu'on en juge :

Improprétés de termes : « Phonsine voyait perdre, de jour en jour, les couleurs du premier éclat » [p. 93] — « Souvent on lui acquittait ses charges en nature » [p. 235] — « Il devait réparer quelque pièce de rechange pour un instrument aratoire » [p. 232], etc. Phrases mal construites, phrases lourdes, charabia : « L'enfant revenait, un billet

117. « Mais lui, un faiseur [*sic*] d'almanach, quand il a fini d'une place, il secoue le monde d'une pichenotte, comme la poussière sur son bras. Aïe, neveurmagne ! Hou donc ! cours à la place qui le tente [...] » [cf. *infra*, p. 209].

à la main, qu'il remit à la marchande, rougissante d'indignation à mesure qu'elle le déchiffrait» [p. 342]. «Une fois dans la maison, les deux femmes s'abordèrent du regard, puis elles échangèrent, en guise de salutations, les remarques ordinaires sans rien dire toutefois de ce qui les préoccupait, comme mues (?) par une complicité en présence des enfants» [p. 314]. Mais ces fautes-là ne pululent point. Ce que je reproche le plus à l'auteur, c'est l'abus qu'elle fait des images, et ses images incohérentes, ses clichés. Quelques exemples : «Les yeux grands ouverts, elle cherchait à quel vert feuillage son cœur volait ainsi, léger et tout effarouché» [p. 92]. Et ce qui pis est [*sic*] : «Angelica [*sic*] s'agenouilla et pria. Peu à peu, au-dessus de sa peine, la buée d'amertume se dissipait, dégageant par larges ondes claires une pieuse résignation et le soulagement de savoir le Survenant délivré de la hantise et des embûches de la route» [p. 347]. Ouf ! Comprend-on maintenant pourquoi il faut revenir aux classiques «déshydratés» ! Et des clichés : «Une infinie lassitude lui venait aux épaules, à la poitrine, d'avoir trop pleuré» [p. 346] et des cacophonies : «Ce n'était pas par pur hasard, qu'elle, si précautionneuse» [p. 347], etc. M^{me} Guèvremont a beaucoup trop de talent pour se permettre de telles négligences.

Si Germaine Guèvremont a lu ce compte rendu, sa sérénité ne semble pas en avoir été ébranlée. Les seules modifications qu'elle consentit à apporter à son texte concernent deux des «impropriétés» relevées plus haut : «Souvent on lui acquittait ses *charges en nature*» et «[...] pièce de rechange *pour* un instrument aratoire »¹¹⁸. Pour ce qui est des autres observations, elle dut les considérer comme autant d'inepties.

L'avenir lui donna raison. Elle reçut la médaille de l'Académie canadienne-française dès 1947 et fut élue à la même Académie en décembre 1948. *Marie-Didace* fut publié à Paris en 1949 et le prix du Gouverneur général vint couronner l'année suivante la traduction anglaise de ses deux romans.

118. Voir *infra*, Note sur l'établissement du texte, p. 58, n. 10.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Contrairement à la rédaction du *Survenant*, que Germaine Guèvremont a pris le soin de dater (« Toussaint 1942, Noël 1944 »), celle de *Marie-Didace* reste plus imprécise. On sait cependant, grâce à sa correspondance avec Alfred DesRochers, que certains épisodes qui allaient prendre place dans ce second roman furent conçus, sinon écrits, dès juin 1944, parallèlement donc à l'élaboration du *Survenant*¹. Il s'agit, d'une part, de la mort du Survenant au champ d'honneur et, d'autre part, de la confession du père Didace. Le premier de ces événements, pour capital qu'il soit, n'occupe qu'une place mineure dans *Marie-Didace*; il y est fait allusion à deux reprises, sous la forme iconique d'une photographie, d'abord au chapitre premier de la deuxième partie (« En effet, reprit Provençal, comme il se préparait à partir; j'ai vu sur la gazette le portrait d'un gars qui ressemblait ben gros à ton Survenant. Mais ça peut pas être lui, parce qu'il était costumé en soldat »), puis, d'une façon encore plus explicite, dans le chapitre final, au moment où Angéline tombe par hasard sur la même (?) photographie du « glorieux disparu ». Quant au récit de la confession de Didace, il forme le noyau central de ce qui deviendra, une fois amplifié, le chapitre III de la deuxième partie. Germaine Guèvremont en publia une première version dès juin 1945, dans *Gants du ciel*, sous le titre « Une dernière passée ». Les variantes y sont relativement nombreuses par rapport à la version finale. Plus importantes, en tout cas, que les différences que l'on peut constater entre la version dernière du chapitre VIII de la première partie et l'extrait

1. Voir *supra*, « Genèse de *Marie-Didace* », p. 18-19.

intitulé «*Tout s'en va avec le temps*» que la romancière fit paraître dans *Liaison*, en janvier 1947, huit mois avant la parution du roman.

Le premier état de la version finale de *Marie-Didace* se présente, comme *le Survenant*, sous la forme d'une dactylographie², conservée dans le fonds Alfred DesRochers des Archives nationales du Québec à Sherbrooke³. Il compte 195 feuillets (21,5 x 36 cm) paginés⁴ et s'interrompt à la fin du chapitre IV de la deuxième partie. On y trouve un grand nombre de ratures, de corrections et d'additions; la plupart sont de la main même de Germaine Guèvremont, mais il s'en rencontre de la main d'Alfred DesRochers. Plusieurs des leçons de cette première version de *Marie-Didace* ne sont pas passées dans la première édition imprimée; des modifications ont sans doute été apportées au texte sur les épreuves elles-mêmes, de même qu'ont dû y être corrigées la plupart des fautes de frappe et des coquilles qui déparent la dactylographie⁵. Mais ce qui caractérise au premier chef le texte de cette première version, c'est le fait qu'il se

2. Il s'agit d'une copie au carbone, dactylographiée à triple interligne sur des feuillets de papier ministre de variétés diverses (deux types de papier mince et deux sortes de papier pelure), dont l'une est légèrement gaufrée et porte en filigrane la marque «*Rolland Extra Strong*».

3. Cette dactylographie (comme celle du *Survenant*) porte la cote «P 0006, série 2, article 10».

4. Le feuillet 68 manque. La pagination saute par erreur de 130 à 132. Entre les feuillets 13 et 14 d'une part, 123 et 124 d'autre part, se trouvent des feuillets paginés 13A et 123A. Certains feuillets portent une double pagination, la plus ancienne (à la machine à écrire) dans le coin supérieur gauche, la plus récente (à la main) dans le coin supérieur droit; il s'agit des feuillets 57 et 58 (où commence l'extrait du chapitre VIII, publié d'abord dans *Liaison*, sous le titre «*Tout s'en va avec le temps*»); 113 à 121 (début du chapitre XIV); 140 à 185 (début de la deuxième partie).

5. Cette dactylographie constitue vraisemblablement une mise au net hâtive d'une version antérieure, sans doute manuscrite. Cela expliquerait bien sûr les nombreuses coquilles et fautes de frappe (que nous n'avons pas relevées pour ne pas encombrer inutilement l'apparat critique), mais aussi les mots oubliés et ajoutés en interligne. Beaucoup de ces mots sont en effet indispensables au sens et ne représentent donc probablement pas des additions ou des corrections à proprement parler; nous les relevons systématiquement en bas de page. Quant aux accents circonflexes et aux trémas, Germaine Guèvremont les ajoute souvent à la main, mais il lui arrive de les omettre, ce que nous ne signalons généralement pas, surtout s'il est évident qu'il s'agit d'un simple oubli («*naïf*», «*Noël*», «*maitre*», «*j'aurais du*», «*relacherent*», etc.). Notons enfin que «*médecin*» est presque toujours écrit avec une cédille: «*médeçin*».

termine «en plein drame», sur la mort de l'Acayenne et la folie de Phonsine. Ainsi que le précise en effet André Langevin, dans un article publié plus d'un mois avant la parution de *Marie-Didace*⁶, la deuxième partie du roman ne devait d'abord comporter que quatre chapitres :

Madame Guèvremont avait d'abord pensé terminer son livre en plein drame, c'est-à-dire sur l'angoisse d'un personnage qui sent tout chavirer autour de lui et assiste au naufrage d'une famille et d'un patrimoine mais elle changea d'idée et ajouta des pages afin que le lecteur sente qu'au-dessus des drames familiaux continuait [*sic*] la paroisse et toute l'organisation humaine qu'elle représente, que l'équilibre social du Chenal n'était pas rompu et que les saisons continueront de mesurer en rythmes larges et sereins la vie du paysan, le seul type social que la littérature n'ait pas réussi à ridiculiser⁷.

Ce témoignage, unique, est doublement précieux : il permet d'établir que la dactylographie de *Marie-Didace* conservée aux Archives nationales du Québec à Sherbrooke est antérieure à juillet 1947 et il explique pourquoi elle ne contient pas les deux chapitres finals.

La première édition de *Marie-Didace*, tirée à 5 000 exemplaires, parut chez Beauchemin, le 15 août 1947; elle connut un tel succès qu'un nouveau tirage s'imposa dès le 15 décembre. Parallèlement, le roman fut publié en cinq tranches, de novembre 1947 à mars 1948, dans le mensuel parisien *le Monde français*, sous le titre *Marie-Didace. Scènes de la vie canadienne*⁸; des notes en bas de page y expliquent les régionalismes⁹. Au cours de cette même année 1948, Beauchemin fit paraître une seconde

6. André Langevin, «Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 3. Germaine Guèvremont lui avait sans doute transmis au préalable un exemplaire dactylographié de son roman.

7. *Ibid.*

8. Dans cette édition en feuilleton, qui tend à normaliser la ponctuation et à introduire des corrections, la première partie du roman ne contient que treize chapitres; le chapitre XII regroupe les chapitres XII, XIII et XIV, et le chapitre XIII correspond au chapitre XV de l'édition Beauchemin.

9. Une note liminaire présente Germaine Guèvremont; voir *infra*, Appendice I, p. 349.

édition, portant la mention « revue et corrigée »¹⁰. Le roman fut ensuite édité chez Plon, en janvier 1949¹¹, précédé d'une brève analyse du *Survenant*¹² et suivi d'un glossaire de trois pages, qui reprend, pour le bénéfice des lecteurs français, les régionalismes déjà relevés dans l'édition du *Monde français*.

Marie-Didace entra dans la collection du « Nénuphar » en 1956, trois ans avant *le Survenant*. Tirée à 3 000 exemplaires, cette nouvelle édition, illustrée par Maurice Petitdidier, comporte une soixantaine de fautes et de coquilles (relevées dans les variantes), de même que dix-neuf modifications de détail que l'on peut considérer comme des corrections dues à Germaine Guèvremont elle-même, ou du moins entérinées par elle, dans la mesure où elles contribuent à améliorer le texte ou à y substituer une leçon jugée plus adéquate. En voici la liste :

<i>Leçon originale</i>	<i>Correction</i>
(p. 124) grand garçon, honnête	grand garçon honnête
(p. 137) deux, trois	deux, ou trois [<i>pour deux ou trois</i>]

10. Les deux seules corrections qu'on y relève concernent deux des « impropriétés » que lui avait reprochées Pierre Baillargeon, dans son compte rendu du 9 novembre 1947 : « Il devait réparer quelque pièce de rechange *pour* un instrument aratoire » (corrigé en « d'un instrument aratoire ») [p. 232] et « Souvent, on lui acquittait *ses charges en nature* » (corrigé en « on l'acquittait *simplement en nature* ») [p. 235]. Cette seconde édition « revue et corrigée », qui ne diffère de la première qu'en ces deux endroits, connut un nouveau tirage en 1953.

11. Cette édition française, tirée à 7 000 exemplaires, fut imprimée en 1948, mais le dépôt légal est du 1^{er} trimestre 1949 et la mise en vente de janvier 1949. On y rencontre des leçons individuelles, mais en beaucoup moins grand nombre que dans l'édition du *Monde français*. N'y ont pas été incorporées les deux corrections apportées au texte de la seconde édition Beauchemin.

12. Voir *infra*, Appendice II, p. 351. Cette analyse est d'autant plus intéressante qu'elle a été rédigée par Germaine Guèvremont elle-même, ainsi que nous l'apprend sa correspondance avec Alfred DesRochers : « Donc pour en revenir à ces feuilles du début, Plon veut une introduction pour "Marie-Didace", sous la signature des éditeurs ou sous celle de l'auteur. J'ai opté pour la première. Après avoir envoyé un premier texte, j'y découvre naturellement un tas de rossignols. J'adresse donc celui-ci, quitte à faire les corrections sur les épreuves s'il y a lieu » (lettre de septembre 1948 [?]). Le « rossignol » est un terme de menuiserie désignant un morceau de bois qu'un ouvrier met en place pour cacher quelque défaut de construction (Glossaire du *Survenant*, p. 329).

(p. 137)	Le juif	Le Juif
(p. 164)	sa vaireuse	sa vareuse
(p. 170)	bête sur la commune	bête de la commune
(p. 175)	elle se tourna	elle se retourna
(p. 182)	se faire reconsoler	se faire consoler
(p. 187)	s'amusaient à	s'amusèrent à
(p. 190)	sans attrait	sans attraits
(p. 195)	usât ainsi de	usât de
(p. 206)	plancher à l'étage [supérieur	plancher supérieur
(p. 207)	J'vas-ti	J'vas-tu
(p. 241)	qui restent	qui resteront
(p. 267)	Joue bouillie,/Joue [rôtie	Joue rôtie,/Joue [bouillie
(p. 304)	lui permettrait	lui permettait
(p. 310)	de ta petite	de la petite
(p. 318)	Puis, il	Puis il
(p. 339)	la canelle	la cannelle
(p. 339)	les aveindre	les atteindre ¹³ .

Toutes ces modifications sont passées dans l'édition suivante, parue en 1958, toujours dans la collection du «Nénuphar». Certaines des nombreuses erreurs introduites en 1956 ne s'y répercutèrent cependant pas. Ainsi, la leçon fautive «il attendit que la chaloupe eût *traversé* le chenal» (p. 116, l. 126-127) fut remplacée en 1958 par la leçon originale «retraversé». De même, les bourdons des pages 116 (l. 127-129) et 146 (l. 254-261) furent éliminés. Par ailleurs, Germaine Guèvremont profita de cette nouvelle édition pour corriger trois fautes qui avaient jusque-là échappé à sa vigilance. Elle rétablit la virgule dans deux passages («Au bruit qu'il faisait, Phonsine geignit»

13. «Aveindre», archaïsme que l'on rencontre déjà dans *le Survenant* (p. 279), a sans doute été sacrifié parce qu'il se rencontre dans la narration et non dans le dialogue.

[p. 257, l. 140] et «[...] à l'entrée du fourneau, lui firent signe» [p. 257, l. 144]) et elle ajouta un *-s* à *vingt* dans l'expression «cent quatre-vingts quelques pieds de long» [p. 276, l. 230]¹⁴. Quant à la «correction» «Amable qui s'était *embauché* comme débardeur» [p. 254, l. 82-83], elle montre que Germaine Guèvremont (ou le responsable de la collection du «Nénuphar»?) a voulu améliorer le texte fautif de 1956 («s'était *embaucher*») sans prendre la peine de remonter aux éditions antérieures, où se trouve la bonne leçon: «s'était *fait embaucher*»¹⁵. Signalons encore l'introduction, en 1958, d'un malencontreux accent circonflexe sur le passé simple «rendit» dans la phrase suivante: «[...] il examinait l'Acayenne, elle-même si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'en *rendit* pas compte» [p. 212, l. 185-186]. Enfin, le mot «merlèze» [p. 258, l. 180], déformation populaire de «merlette», a été pour la première fois imprimé ici en italique.

Cette ultime édition publiée du vivant de l'auteur¹⁶ a été établie sur un texte (celui de 1956) dont on a dit qu'il était souvent fautif; elle en reproduit donc fatalement la plupart des imperfections. Comme d'autre part elle nous sert de texte de base, il importe de la corriger chaque fois qu'elle s'écarte de la bonne leçon.

Cette bonne leçon, on peut la trouver dans l'une ou l'autre ou même dans plusieurs des éditions antérieures à 1956. Mais il arrive aussi que seule la dactylographie ait conservé la leçon authentique :

14. De toutes les éditions précédentes, seule celle du *Monde français* met ici un *-s* à *vingt*, comme il se doit, «cent quatre-vingts quelques» étant mis pour «cent quatre-vingts et quelques».

15. Le collationnement permet de relever bien d'autres omissions de ce type dans la première édition de la collection du «Nénuphar», qui marque ainsi une certaine régression par rapport aux éditions antérieures.

16. L'achèvement d'imprimerie est du 2 octobre 1958 et le tirage de 3 000 exemplaires. D'autres tirages suivirent en 1965, 1968, 1969, 1971, 1974 et 1976, toujours accompagnés des six linogravures de Maurice Petitdidier. Le texte de l'édition de poche parue en 1980 dans la collection «Bibliothèque québécoise», avec une chronologie, une bibliographie et des jugements critiques d'Aurélien Boivin, constitue une simple reproduction en format réduit du tirage de 1976.

	<i>Dactylographie</i>	<i>Éditions</i>
(p. 125)	son gîte, avec	son gîte avec
(p. 141)	Si c'est pas une vraie honte !	...honte ?
(p. 177)	Ôtez le métier <i>de dans</i> nos [jambes	...dedans
(p. 197)	– Attends, que j't'époussette	...j't'époussète
(p. 199)	toujours à notre	toujours notre
(p. 209)	Celui qui reste !	...reste.
(p. 214)	la cime d'un liard <i>bercée</i> par	...liard par
(p. 218)	dépouiller par l'Autre	...l'autre
(p. 222)	Le deuxième <i>soir</i>	...deuxième jour
(p. 232)	Demain, <i>grève-toi</i>	...grève-toi
(p. 248)	Angéline : // — Ce serait	Angéline. // — Ce serait
(p. 268)	... <i>deux</i> grandes mains	Deux grandes mains
(p. 270)	raison : la cane	raison. La cane
(p. 290)	– Sais pas <i>zouer</i>	...jouer
(p. 290)	– Sais pas <i>zouer</i>	...jouer.
(p. 327)	d'un pas. « <i>Je peux pas</i> », <i>se dit-elle. Elle se</i>	d'un pas. Elle se

Le plus souvent, la correction nous est fournie par l'accord de la dactylographie et de l'édition du *Monde français*, en particulier en ce qui a trait à la ponctuation. Il arrive aussi que la bonne leçon se trouve dans la seule édition du *Monde français* («qu'elle avait» [p. 113, l. 46], «fêlure» [p. 234, l. 39], «La Petite Pipe» [p. 237, l. 95], etc.) ou dans l'accord des éditions du *Monde français* et Plon («Varieur eût vécu» [p. 182, l. 75], «acquiesça» [p. 205, l. 24], «le holà» [p. 340, l. 81], etc.).

Même ainsi attentivement collationné et corrigé à partir de la dactylographie et des éditions antérieures, le texte de l'édition de 1958, que l'on a pris pour base, contient encore quelques fautes matérielles concernant la ponctuation, l'orthographe et l'omission ou l'addition erronée d'un mot grammatical :

	<i>Éditions antérieures</i>	<i>Présente édition</i>
(p. 131)	inquiet. Elle	inquiet. «Elle
(p. 164)	la v'la	la v'la ¹⁷
(p. 171)	vinssit	vinssît
(p. 176)	– Coûte donc	– Coute donc ¹⁸
(p. 183)	même...// Les	même... »// Les
(p. 217)	C'est pas que ce que tu	C'est pas ce que tu
(p. 218)	qu'il a du vrai	qu'il y a du vrai.
(p. 272)	sera icite	sera icitte
(p. 278)	rendu icite	rendu icitte ¹⁹
(p. 289)	faisait éclater dont	faisait éclater <i>un</i> dont
(p. 338)	auto, — la sirène	auto — la sirène
(p. 338)	noire, — étincelait	noire — étincelait
(p. 347)	enfants, — le huitième	enfants — le huitième

17. On rencontre déjà «v'la» au chapitre VII, ligne 149.

18. Voir aussi p: 257, ligne 146.

19. Onze fois sur treize, Germaine Guèvremont écrit «icitte» ; il a donc paru normal de rétablir le second *i* ici et dans l'exemple précédent.

* * *

Qu'il me soit permis d'exprimer ma reconnaissance à madame Louise Gentiletti, qui m'a obligeamment autorisé à entreprendre, après celle du *Survenant*, l'édition critique de *Marie-Didace* et qui a patiemment répondu aux demandes de renseignements que je lui ai adressées concernant en particulier les appartements que sa mère a habités à Sorel. Je voudrais aussi remercier toutes les personnes qui m'ont fourni des éclaircissements sur l'une ou l'autre des difficultés que j'ai rencontrées tout au long de mon travail, et en particulier mon collègue Sylvain Simard et Christian Gariépy, archiviste à la Société historique Pierre-de-Saurel. Ma reconnaissance va également à Jeanne Éthier et François Gélinas, qui m'ont plus d'une fois aimablement reçu à l'Îlette au Pé, dans le chalet même de Germaine Guèvremont, dont ils sont aujourd'hui propriétaires, et qui m'ont fait profiter de leur connaissance intime du Chenal du Moine. Je remercie aussi mon collègue Hubert Larocque, qui a mis à ma disposition une précieuse concordance de *Marie-Didace*.

J'exprime enfin à Laurent Coderre ma plus profonde gratitude pour avoir si généreusement accepté de créer pour moi le dessin qui illustre la jaquette de la présente édition.

Page laissée blanche

CHRONOLOGIE DE GERMAINE GUÈVREMONT¹

1893

16 avril Naissance à Saint-Jérôme, comté de Terrebonne, de Marianne Germaine Grignon, fille puînée de Joseph-Jérôme Grignon, avocat, et de Valentine Labelle.

17 avril Baptême de Marianne Germaine Grignon à l'église paroissiale. Le parrain est Louis de Gonzague Lachaine, notaire, et la marraine, Alzire Grignon, tante de l'enfant et épouse du parrain.

1895

Joseph-Jérôme Grignon ayant été nommé proto-notaire adjoint avec Charles de Montigny, la famille Grignon quitte Saint-Jérôme pour s'installer à Sainte-Scholastique, chef-lieu du district judiciaire de Terrebonne.

1899[?]-1904

Fréquente le couvent des sœurs de Sainte-Croix à Sainte-Scholastique.

1. Cette chronologie reprend, avec quelques additions (marquées d'un astérisque) et quelques légères modifications, celle que j'ai publiée aux pages 63 à 73 de mon édition critique du *Survenant* (1989).

1904-1907

Élève au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne à Saint-Jérôme.

1907-1908

Élève au pensionnat des sœurs de Sainte-Anne à Lachine.

1908-1909

Élève à Loretto Abbey à Toronto, où elle apprend l'anglais.

1909-1916

Ses études terminées, elle rentre à Sainte-Scholastique; elle y travaille comme substitut occasionnel du sténographe officiel du palais de justice et elle sert de secrétaire aux avocats de passage.

1913

11 octobre

Premier article dans le «Coin des étudiants» du journal libéral *le Canada*, sous le pseudonyme «Janrhêve». «Louis Veillehaut» y publie en effet une brève lettre, signée JANRHÊVE, fustigeant le snobisme des étudiants. La «Boîte aux lettres» du «Coin des étudiants» du samedi précédent (4 octobre 1913, p. 9) avait annoncé la parution prochaine de ce «sermon».

1914

Collabore à la chronique «Le monde féminin» de *l'Étudiant*, journal des étudiants de l'Université Laval de Montréal (fréquentée exclusivement par des garçons), ainsi qu'à la chronique

« Le royaume des femmes » de *la Patrie*. Fait la connaissance de Victor Barbeau (voir Victor Barbeau, « Janrhêve », *le Nationaliste*, 13 décembre 1914, p. 5).

La famille Grignon fait la connaissance de Benedict W. (Bill) Nyson, d'origine norvégienne (né à Oslo en 1890), alors journaliste au *Star* de Montréal.

1915

25 novembre Sa sœur aînée, Jeanne, née le 22 juillet 1890, épouse Bill Nyson à Sainte-Scholastique. Deux jumelles naîtront de cette union : Jeanne et Germaine.

Fait la connaissance, à Ottawa, d'Hyacinthe Guèvremont, fonctionnaire au Service des douanes. Né à Sorel, en 1892, il était le fils du notaire Alfred Guèvremont (1855-1935) et d'Olive Beauchemin (1861-1950), fille de Moïse-Didace Beauchemin (voir [Anonyme], « C'est à Sorel que Germaine Guèvremont a trouvé "le Survenant" et "Marie-Didace" », *la Presse*, 13 juillet 1957, p. 50).

1916

24 mai Épouse Hyacinthe Guèvremont à Sainte-Scholastique. Le couple s'installe à Ottawa pour quatre ans, d'abord au 441 de la rue Nelson, puis, à partir du 26 avril 1918, au 86 de la rue Osgoode. C'est à Ottawa que naissent leurs deux premiers enfants, Louise et Marthe.

1920

Les Guèvremont s'installent à Sorel où ils habitent pendant quinze ans. Avec son frère cadet

Georges (1897-1963), pharmacien, Hyacinthe y ouvre une pharmacie, à l'angle des rues du Prince et Charlotte. Là naîtront, au 54 de la rue Charlotte, leurs trois derniers enfants, Jean, Lucile et Marcelle.

1926

4 mars

Décès de la petite Lucile Guèvremont, née le 17 juillet 1922. Pour l'aider à surmonter sa douleur, Bill Nyson incite sa belle-sœur à devenir correspondante à Sorel de la *Gazette* de Montréal. Elle entre la même année au *Courrier de Sorel* comme journaliste.

1928

Mai

Les Guèvremont emménagent au 99A de la rue Sophie (aujourd'hui rue de l'Hôtel-Dieu).

Devient rédactrice du *Courrier de Sorel*, poste qu'elle occupera jusqu'en 1935.

1930

26 avril

Décès de son père, Joseph-Jérôme Grignon (1863-1930), inhumé au cimetière de Saint-Jérôme. Il était le sixième d'une famille de onze enfants, dont les docteurs Wilfrid (père de Claude-Henri Grignon) et Edmond Grignon, mieux connu sous son pseudonyme de «Vieux Doc».

1932

11 novembre

Décès de sa mère, Valentine Labelle (1868-1932), inhumée au cimetière de Saint-Jérôme. Elle était apparentée, en lignes collatérales, au curé Antoine Labelle (1833-1891) et à la cantatrice Albani [née Emma Lajeunesse] (1847-1930).

1933

Mai Les Guèvremont s'installent au 10 de la rue Georges, à Sorel.

1935

Mai Ils quittent Sorel et s'installent à Montréal, au 1872 de la rue Sherbrooke Est. Hyacinthe devient évaluateur, au service de la ville de Montréal.

1936

Mai Ils emménagent au 1821 de la rue Sherbrooke Est.

Travaille comme sténographe et secrétaire aux Assises criminelles.

1938

Collabore à la revue *Paysana*, fondée et dirigée par Françoise Gaudet-Smet. Le premier numéro paraît en mars. Outre une chronique mensuelle, «Pays-Jasettes», qu'elle signe conjointement avec la directrice sous le pseudonyme «La Passante», elle y publiera une cinquantaine de textes, entre mars 1938 et octobre 1948, dont un feuilleton semi-autobiographique en dix-huit épisodes, intitulé «Tu seras journaliste» (avril 1939 - octobre 1940), et la plupart des contes qui constitueront le recueil *En pleine terre*.

Renoue avec Victor Barbeau, qui lui offre de succéder à Gérard Dagenais comme chef du secrétariat de la Société des écrivains canadiens, poste qu'elle occupera jusqu'en 1948. À ce titre, et grâce au fait qu'elle est bilingue, elle est déléguée aux assises annuelles de la *Canadian Authors' Association*, à Toronto.

Avec son cousin Claude-Henri Grignon, elle collabore à l'adaptation du *Déserteur*, première série radiodiffusée des «Belles Histoires des Pays d'en Haut» (CBF, 30 septembre 1938 - 29 avril 1939).

1939

26 et
27 janvier

La section française du *Montreal Repertory Theatre* monte «Une grosse nouvelle», comédie en un acte de Germaine Guèvremont, mise en scène par Mario Duliani.

Mai

Les Guèvremont emménagent dans un vaste logis, au 1010 de la rue Sherbrooke Est, à deux pas du parc Lafontaine et de la Bibliothèque municipale, que Germaine Guèvremont fréquentera assidûment. Ils ne quitteront cette demeure qu'au décès d'Hyacinthe Guèvremont (1964).

1940-1942

Collabore à la revue *l'Œil*, où elle signe une chronique sous le pseudonyme «La Femme du Postillon» (décembre 1940 - janvier 1942).

1942

13 août

Parution, aux Éditions Paysana, d'*En pleine terre*, recueil de quatorze «Paysanneries» et de trois contes, dont la plupart avaient d'abord été publiés dans la revue *Paysana*.

8 octobre

Publication, dans *la Tribune* de Sherbrooke, du compte rendu d'Alfred DesRochers consacré à *En pleine terre*.

1^{er} novembre

Commence la rédaction du *Survenant*.

1943

* 21 septembre Prononce une conférence intitulée «La découverte de Sorel en 1926 ou les débuts d'une journaliste», au congrès de la Chambre de commerce des jeunes de la province de Québec, à Sorel (texte dans *Paysana*, vol. 6, n^o 9, novembre 1943, p. 6-7).

Décembre Parution, dans le second numéro de la revue *Gants du ciel*, des chapitres I («L'arrivée de Venant») et XVII («L'abandon») du *Survenant*.

1944

25 décembre Termine la rédaction du *Survenant*.

1945

7 avril Parution, aux Éditions Beauchemin, du *Survenant*, publié à compte d'auteur et tiré à 3 000 exemplaires.

* Juin Parution, dans le n^o 8 de *Gants du ciel*, d'«Une dernière passée», première version de ce qui deviendra le chapitre III de la deuxième partie de *Marie-Didace*.

Septembre Publie le premier chapitre du *Survenant* dans la revue *Paysana* (vol. 8, n^o 7, p. 8).

Automne [?] Prononce une conférence intitulée «Les petites joies d'un grand métier», dans la série «Votre auteur préféré», à la Bibliothèque municipale de Montréal (copie dactylographiée dans le fonds Alfred DesRochers, ANQ-S).

Octobre Reçoit le prix Duvernay de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal (cinq cents dollars).

1946

- Septembre* Reçoit le prix David de la province de Québec (premier prix de six cents dollars, *ex aequo* avec Roger Lemelin pour *Au pied de la pente douce* ; le second prix, d'une valeur de deux cents dollars, est octroyé à Félix Leclerc pour *Allegro*).
- Octobre* Parution de l'édition française du *Survenant*, à Paris, chez Plon, dans la collection «L'Épi». L'achevé d'imprimer est du 10 octobre, le tirage de 2 400 exemplaires.

1947

- * *Janvier* Parution, dans le premier numéro de *Liaison* (revue fondée par Victor Barbeau), de «Tout s'en va avec le temps», première version de ce qui deviendra le chapitre VIII de la première partie de *Marie-Didace*.
- Janvier ou février* L'édition française du *Survenant* vaut à son auteur le prix Sully-Olivier de Serres, fondé par le ministère français de l'Agriculture en 1942.
- Août* Parution, aux Éditions Beauchemin, de *Marie-Didace*. L'achevé d'imprimer est du 15 août, le tirage de 5 000 exemplaires.
- Reçoit la médaille de l'Académie canadienne-française pour *Marie-Didace*.
- 12 novembre* CKAC diffuse une adaptation de *Marie-Didace* dans la série «Théâtre de la radio». Le texte de cette adaptation, comme de toutes celles qui suivront, est l'œuvre de Germaine Guèvremont.
- Novembre* Parution en feuilleton de *Marie-Didace* dans le *Monde français* jusqu'en mars 1948.

14 décembre Radio-Canada diffuse une adaptation du *Survenant* (CBF et Service international de Radio-Canada).

1948

25 janvier Radio-Canada diffuse une adaptation de *Marie-Didace* (CBF et Service international de Radio-Canada).

Avril Chargée de l'adaptation canadienne du scénario de «L'Homme aux bonbons», film dont l'action se situe en Gaspésie. Germaine Guèvremont passe le mois d'avril à Grande-Rivière, «pour se familiariser avec les expressions locales et le mode de vie gaspésien» (Lucette Robert, «Ce dont on parle», *la Revue populaire*, vol. 41, n^o 5, mai 1948, p. 9).

6 décembre Éluë à l'Académie canadienne-française.

1949

23 avril Reçue à l'Académie canadienne-française, en même temps que Roger Duhamel (voir *la Presse*, 25 avril 1949, p. 14).

Mai Publie un article intitulé «La langue paysanne du Canada», dans le n^o 3 de la revue *Liaison*.

Parution de l'édition française de *Marie-Didace*, à Paris, chez Plon, avec un résumé du *Survenant* en guise d'introduction.

Devient membre du Conseil de la Société des écrivains canadiens, après avoir été chef du secrétariat de cette société pendant dix ans (1938-1948).

1950

- Février* Publication simultanée à Londres, New York et Toronto des traductions anglaise (*The Monk's Reach*) et américaine (*The Outlander*) du *Survenant* et de *Marie-Didace* en un seul volume. Les deux traductions sont d'Eric Sutton.
- 28 février* Prononce une conférence intitulée «Les prix Nobel et les femmes» devant les membres de la Société d'étude et de conférences de Montréal (voir Lucette Robert, «Ce dont on parle», *la Revue populaire*, vol. 43, n^o 2, février 1950, p. 8).
- * 27 juin* Prononce une conférence intitulée «Un auteur doit-il être son éditeur, ou doit-il confier son ouvrage à un éditeur?» à l'hôtel Windsor, au congrès annuel de la *Canadian Authors' Association* (voir [Anonyme], «Madame Guèvremont raconte les angoisses de l'auteur-éditeur», *le Canada*, 28 juin 1950, p. 6).

1951

- 23 avril* Franklin D. McDowell lui annonce (dans une lettre reproduite dans Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 76) qu'elle a obtenu le prix du Gouverneur général de l'année 1950 pour *The Outlander*.
- Fin juin* Fait le voyage à Banff pour y recevoir son prix (Banff School of Fine Arts, Université de l'Alberta).
- 15 et 22 juillet* Radio-Canada diffuse des adaptations du *Survenant* et de *Marie-Didace* dans la série «Les grands romans canadiens».

1952

Mai Donne une série de conférences et de causeries devant les cercles littéraires de Toronto (voir Isabel LeBourdais, «Germaine Guevremont: a Canadian worth celebrating», *Saturday Night*, 17 mai 1952, p. 14).

21 juin À l'occasion du troisième Congrès de la langue française, l'Université Laval décerne des doctorats honorifiques à une trentaine de personnalités nationales et internationales, parmi lesquelles on compte Germaine Guèvremont, Ringuet et Maurice Duplessis.

1952-1955

À partir du 10 novembre 1952 et jusqu'au 6 mai 1955, CKVL et CBF diffusent une adaptation radiophonique du *Survenant*.

1953

27 mai L'Académie canadienne-française lui remet une seconde médaille, cette fois pour l'ensemble de son œuvre.

1954

23 juin La télévision de Radio-Canada diffuse une version remaniée d'«Une grosse nouvelle», à l'émission «Théâtre d'été» (voir *supra*, 1939). L'accueil, mitigé, fut une déception pour Germaine Guèvremont (voir Julia Richer, «*Le Survenant* à la TV», *Lectures*, 9 octobre 1954, p. 17).

25 juillet Radio-Canada diffuse une adaptation des «*Demoiselles Mondor*» dans la série «*Contes de mon pays*».

1954-1960

Adapte ses romans pour la télévision de Radio-Canada: «Le Survenant» (30 novembre 1954 - 9 juillet 1957), «Au Chenal du Moine» (17 octobre 1957 - 10 juillet 1958), «Marie-Didace» (25 septembre 1958 - 25 juin 1959) et de nouveau «Le Survenant» (1^{er} octobre 1959 - 23 juin 1960).

1955

13 août

«Les demoiselles Mondor», conte de Germaine Guèvremont, dramatisé par Yves Thériault, à la télévision de Radio-Canada (voir [Anonyme], *la Semaine à Radio-Canada*, 7-13 août 1957, p. 7).

1956

*10 février

Allocution au Salon de l'Agriculture de Montréal (voir [Anonyme], «En pleine terre», *le Devoir*, 10 mars 1956, p. 7).

1957

Hyacinthe et Germaine Guèvremont se font construire un chalet dans l'îlette communément appelée «au Pé» ou encore «aux Pées», déformations de l'abréviation O. P., «du nom de l'ancien propriétaire, Olivier Paul» (voir [Anonyme], «Dix-sept ans après. Le Survenant, où il a été, et ce qu'il a fait», *le Petit journal*, 22 novembre 1959, p. 112). «Pour atteindre cette île, il faut traverser le pont qui joint la terre ferme à l'Île-aux-Fantômes, puis de là, monter en chaloupe. C'est au moyen d'une solide corde qu'on fait avancer l'embarcation jusqu'à l'île O. P.» (*ibid.* Voir aussi Jean Hamelin, «Quelques minutes avec M^{me} Guèvremont. Seul le Survenant ne sera pas au rendez-vous du "Chenal du

Moine"», *Le Petit journal*, 6 octobre 1957, p. 79). Walter S. White (*le Chenal du Moine*, p. 175) signale que l'Île aux Fantômes était en 1926 propriété du notaire Alfred Guèvremont, père d'Hyacinthe.

Travaille à la rédaction du troisième volet de sa chronique romanesque.

1959

«Germaine Guèvremont, romancière», film de l'O.N.F., réalisé par Pierre Patry (30 min.).

Publie «Le plomb dans l'aile», premier et unique chapitre de ce qui aurait dû constituer le troisième volet d'une trilogie romanesque, après *le Survenant* et *Marie-Didace*.

1960

29 mai

L'Université d'Ottawa lui décerne un doctorat honorifique.

1961-1962

Du 9 septembre 1961 au 17 mars 1962, collabore au *Nouveau journal*, sous la rubrique «3 minutes avec Germaine Guèvremont».

1962

14 avril

Reçue à la Société royale du Canada, en même temps que son cousin Claude-Henri Grignon.

1962-1965

À partir du 24 septembre 1962 et jusqu'au 29 juin 1965, reprise du radioroman «le Survenant» à la station CKVL.

1964

7 juillet Décès d'Hyacinthe Guèvremont, à Montréal; inhumation au cimetière de Sorel, le 10 juillet.

1965

Mai Quitte son logis de la rue Sherbrooke et s'installe à quelques pas de là, au 1010 de la rue Cherrier, appartement 1408.

* 24 novembre Prononce une conférence intitulée «Le Survivant, homme ou dieu?» à l'Université de Montréal (voir Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 18 et 34).

1966

Avril Le Conseil des Arts du Canada lui accorde une bourse de travail libre pour lui permettre «d'écrire un scénario fondé sur un de ses romans, et de terminer la rédaction d'un autre livre» (voir [Anonyme], *le Devoir*, 26 avril 1966, p. 10).

29 juillet La télévision de Radio-Canada diffuse des extraits de ses téléromans à l'émission «Souvenez-vous...», animée par Roger Baulu et Jacques Normand (voir [Anonyme], *la Presse*, 26 juillet 1966, p. 21).

1967

Publie «À l'eau douce» (*Châtelaine*, vol. 8, n^o 4, avril 1967) et «Le premier miel» (*le Devoir*, suppl., 31 octobre 1967), deux chapitres d'un recueil de souvenirs resté inachevé.

Assume la présidence de la toute nouvelle cellule canadienne-française du Pen Club international (voir [Anonyme], *la Presse*, 7 août 1967, p. 19).

Rédaction du scénario de «L'adieu aux îles».

1968

- * 14 mai Au Ritz-Carlton, discours de présentation d'Alberto Moravia, invité de l'Académie canadienne-française (voir [Anonyme], *le Devoir*, 18 mai 1968, p. 15).
- 4 juin Diffusion à la télévision de Radio-Canada du film «L'adieu aux îles», dans la série «Provinces», avec Ovila Légaré dans le rôle principal; scénario de Germaine Guèvremont et réalisation de Jean-Paul Fugère.
- Juin Elle est hospitalisée.
- 20 juin Quitte temporairement l'hôpital pour assister à une fête donnée en son honneur, à Sorel, par la Société artistique du Québec (voir Cécile Brosseau, *la Presse*, 21 juin 1968, p. 19).
- 21 août Elle décède à l'Hôtel-Dieu de Montréal.
- 24 août Funérailles à l'église Saint-Pierre de Sorel et inhumation au cimetière de Sorel.

1974

- Mars Publication de la «version définitive» du *Survenant* chez Fides, dans la collection du «Nénuphar», n^o 45. L'achevé d'imprimer est du 28 mars.

1977

Novembre Publication d'une édition de luxe du *Survenant* chez Fides, avec dix lithographies en couleurs d'André Bergeron. L'achevé d'imprimer est du 30 novembre, le tirage de 175 exemplaires.

1978

26 avril Décès, à Montréal, de sa sœur aînée, Jeanne Grignon-Nyson (1890-1978); inhumation au cimetière de Saint-Jérôme.

Réédition de *The Outlander* (Toronto, McClelland & Stewart Ltd.) avec une introduction d'Anthony Mollica.

* 1980

«Germaine Guèvremont», vidéo couleur réalisé par Mireille Dansereau pour Radio-Québec, dans la série «Visage» (28 min.).

1986

François Gélinas, notaire à Tracy, et son épouse Jeanne Éthier se portent acquéreurs de l'Îlette au Pé et des deux chalets que les Guèvremont y avaient fait construire. Ils y aménagent un musée.

* 1989

Publication d'une édition critique du *Survenant* par Yvan G. Lepage, dans la collection «Bibliothèque du Nouveau Monde», aux Presses de l'Université de Montréal.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

ANQ-S	Archives nationales du Québec à Sherbrooke
cf.	conférer
<i>DOLQ</i>	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec</i> , Montréal, Fides, 1978-1994, 6 tomes
éd.	édition
f.	feuillet(s)
<i>GPFC</i>	<i>Glossaire du parler français au Canada</i> , Québec, Presses de l'Université Laval, 1968
<i>ibid.</i>	même ouvrage
<i>infra</i>	plus bas
l.	ligne
<i>loc. cit.</i>	lieu cité
n.	note
n ^o , n ^{os}	numéro, numéros
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page(s)
rééd.	réédition
s.	et suivant(s), et suivante(s)
[<i>sic</i>]	in correction signalée
suppl.	supplément
<i>supra</i>	plus haut
<i>s.v.</i>	<i>sub verbo</i> (renvoi à une entrée de dictionnaire)
t.	tome
trad.	traduction
vol.	volume
[...]	passage supprimé dans une citation
[?]	fait, renseignement incertain
< >	commentaire critique dans les variantes
//	changement de paragraphe
/	changement de ligne

Variantes

Sources des variantes

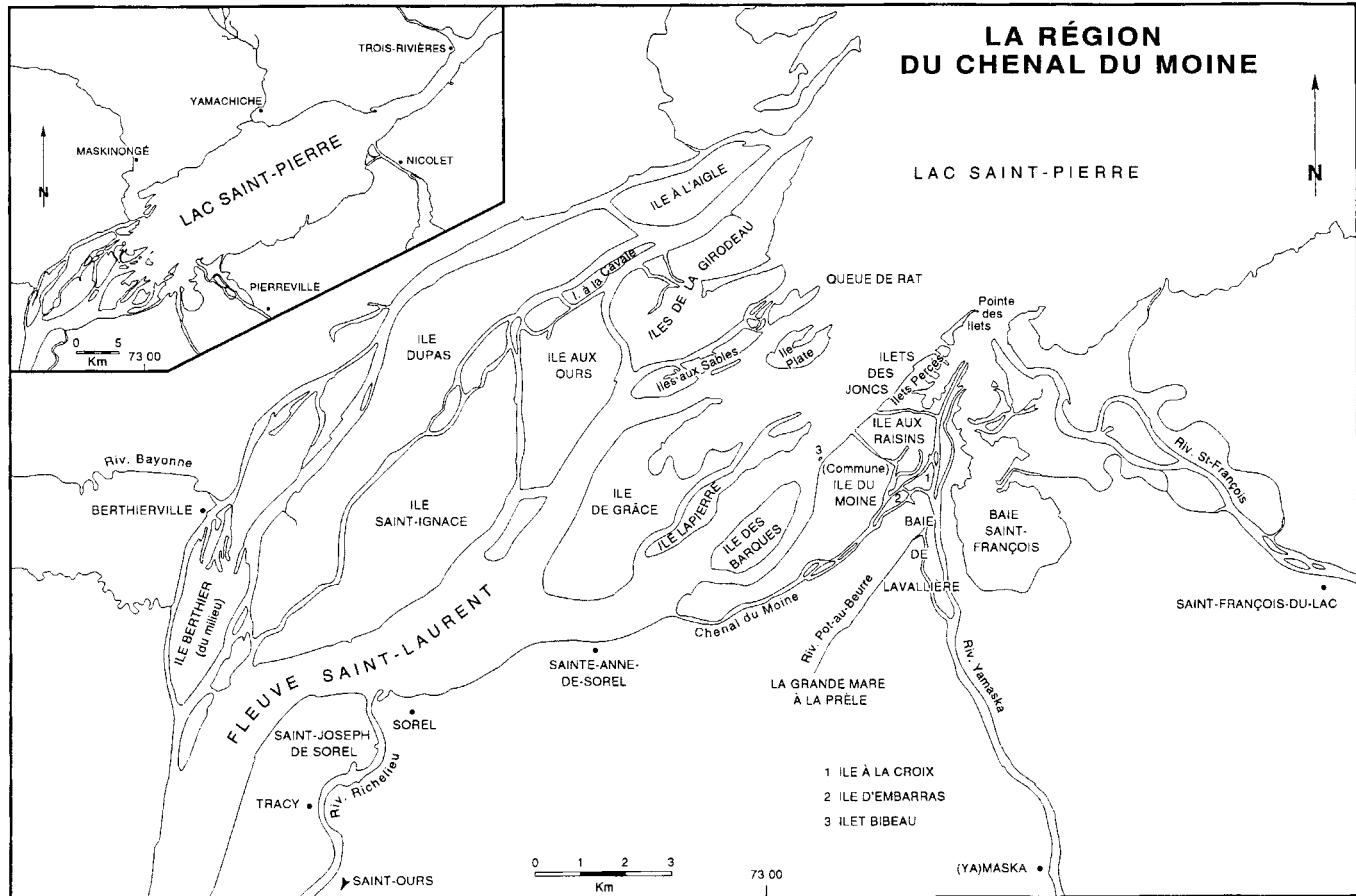
- I « Une dernière passée », *Gants du ciel*, n° 8, juin 1945, p. 41-46. Première version du chapitre III de la deuxième partie de *Marie-Didace*.
- II « Tout s'en va avec le temps », *Liaison*, vol. 1, n° 1, janvier 1947, p. 3-8. Première version du chapitre VIII de la première partie de *Marie-Didace*.
- III Dactylographie de *Marie-Didace*, ANQ-S, fonds Alfred DesRochers (P 0006, série 2, article 10), 195 f. Nombreuses corrections de Germaine Guèvremont; quelques corrections et interventions d'Alfred DesRochers.
- IV *Marie-Didace*, Montréal, Éditions Beauchemin, 1947 (achevé d'imprimer : 15 août; second tirage : 15 décembre).
- V *Marie-Didace. Scènes de la vie canadienne*, publication en cinq tranches dans *le Monde français*, novembre 1947 - mars 1948.
- VI *Marie-Didace*, Montréal, Éditions Beauchemin, 2^e éd. revue et corrigée, 1948 (second tirage: 1953).
- VII *Marie-Didace*, Paris, Librairie Plon, 1949.
- VIII *Marie-Didace*, Montréal et Paris, Fides, «Nénu-phar, 16», 1956.
- IX *Marie-Didace*, Montréal et Paris, Fides, « Nénu-phar, 16 », 1958 (nouveaux tirages : 28 mai 1965 ; 2 octobre 1968 ; 10 septembre 1971, etc.). Texte de base.

Les variantes (en italique) sont précédées du numéro de la ligne à laquelle elles se rattachent ; elles sont placées entre des mots repères (en romain) qui les situent dans le texte. S'il y a lieu, on emploie les sigles suivants pour indiquer la nature de la variante :

A	ajout
S	surcharge
D	texte déchiffré sous la surcharge
R	rature
d suscrit	correction ou intervention d'Alfred DesRochers (en romain et entre guillemets)

Page laissée blanche

LA RÉGION DU CHENAL DU MOINE



- 1 ILE À LA CROIX
- 2 ILE D'EMBARRAS
- 3 ILET BIBEAU

Page laissée blanche

Marie-Didace

Page laissée blanche

PREMIÈRE PARTIE

Page laissée blanche

Les bras en couronne sur la tête, Phonsine ne dormait pas. Inquiète, elle épiait dans la nuit les moindres bruits de la maison : l'œuvre lente du bois, un bourdonnement d'insecte, la chute d'un tison parmi les cendres. Au dehors, par rafales, les joncs secs craquaient et le serein faisait goutter du toit une eau lourde sur les feuilles tombées. Soudain un bruit — gronde-
ment, puis éboulis — couvrit tous les autres. Phonsine poussa son mari. 5

Allongé sur le dos, droit comme une flèche, Amable continua à dormir, anéanti. 10

— Amable, t'entends pas ?

Il ronflait, la bouche ouverte.

— Amable ! Le tonnerre gronde au nord !

VARIANTES : <Titre du roman :> V *MARIE-DIDACE / SCÈNES DE LA VIE CANADIENNE* <précédé, p. 178, d'une présentation de Germaine Guèvremont; voir Appendice I> <Dédicace :> IV, VI *À ma mère, / Valentine Labelle, / À mon père, / J.- Jérôme Grignon.*; VII *À MA MÈRE / À MON PÈRE* <suivi d'un résumé du « Survenant », p. i-v; voir Appendice II> <L'indication *PREMIÈRE PARTIE* n'apparaît qu'à partir de VII.> 1 III I <ajouté à la mine de plomb et encerclé> 2 III sur sa <A^d «la»> tête 3 III pas. [R *Méfiant* A *Craintive*] <A^d «(Inquiète / apeurée / nerveus?)>, elle 5 III cendres. *Au-dehors* par rafales les joncs secs craquaient, et 14 III — Amable ! // — Le <Le turet est raturé et un trait rattache «Le tonnerre gronde au nord !» à «Amable !».>

15 Amable renifla. Puis, indifférent, la voix enrouée de sommeil, il dit tout bas :

— Laisse-le gronder. Tonnerre... en octobre... présage d'une belle... automne...

20 — Une belle automne sûrement ! s'impatienta Phonsine. Il mouille à verse presque à tous les jours.

Mais Amable, face au mur, se rendormait déjà.

Après le départ du Survenant¹, Phonsine avait recommencé à traîner au lit, le matin, comme autrefois. Moins par besoin de sommeil pendant — sa grossesse la portait plutôt à l'insomnie — que par satisfaction, croyant reconquérir ainsi à ses propres
25 yeux la part de prestige que la présence de l'étranger lui avait enlevée.

Aux premiers temps, il lui arrivait même de s'éveiller de joie, au milieu de la nuit. Les yeux grands ouverts, elle cherchait à quel vert feuillage son cœur volait ainsi, léger et tout effarouché. Ah ! oui, le Survenant était parti. Il avait quitté le Chenal du Moine. Plus de gros repas à préparer pour les hommes, au petit jour, dans la cuisine humide où les ombres s'attardaient. Soucieux, le père Didace Beauchemin n'accomplissait
35 plus que les travaux urgents. Le matin, il se contentait de manger les restes de la veille, souvent froids, ou encore du pain et du lait, avec du sucre du pays. Jamais il ne se plaignait de la nourriture.

40 Mais d'être seule à la savourer, Phonsine voyait sa joie perdre, de jour en jour, les couleurs du premier éclat, elle la

1. Arrivé chez les Beauchemin à l'automne 1909, le Survenant en était reparti début septembre 1910 (cf. *le Survenant*, p. 110, n. 1, et p. 284, n. 6). *Marie-Didace* commence quelques semaines plus tard, en octobre 1910 (voir *supra*, l. 17).

16 III sommeil [A,] il 17 III gronder... Tonnerre... en octobre... présage <A^d R «(signe?)»>... d'une belle automne 25 III par *vanité*, croyant 26 III part du prestige 28 III temps [A,] il 31 III parti ! Plus de 31 V le *Chenal-du-Moine*. Plus 34 III Soucieux [R et *jongleur*] <au-dessus de «eur» de «jongleur» : A^d «ard (?)»>, le père Didace n'accomplissait 40 V éclat ; elle

voyait se faner, comme une plante à l'abandon. Sans qu'elle se l'avouât, la maison lui paraissait grande et les prévenances du Survenant² lui manquaient. Si Amable avait voulu comprendre et se rendre serviable le moins possible ! Loin de là, il avait retrouvé ses anciennes habitudes de flânerie, les jambes allongées, à fumer près du poêle. Phonsine avait essayé de lui dire, un midi : « T'es toujours dans mon chemin. » Cela n'avait pas fait. Il l'avait boudée et le père Didace s'était emporté contre lui. Depuis, Amable avait repris sa place accoutumée. Plutôt que de lui réclamer quotidiennement du bois dans le bûcher, Phonsine préférait partir à la recherche d'éclisses, même de bûches qu'elle entraînait à pleines brassées. Ce n'était pas le fend-le-vent³...

L'image du Survenant, avec son grand rire et ses défauts, avec son verbe insolent et son obligeance, sillonna sa pensée. Mais elle s'interdit de trop penser à lui, de peur que l'enfant ne finît par lui ressembler.

La jeune femme palpa son ventre, si plat, si maigre. Était-ce possible qu'en elle le mystère de la vie s'accomplît ? Vitement, elle tira les couvertures pour recouvrir ses jambes et ses hanches. La première année de son mariage, elle avait cru que, lorsqu'elle attendrait un enfant, elle en parlerait à cœur ouvert avec Amable. Maintenant qu'elle le portait, le respect humain lui imposait le silence. Et, en réunion, elle se tenait à l'écart.

Aussi longtemps qu'elle aurait un souffle, l'enfant ne manquerait de rien, elle se le promettait. Non pas seulement de ce qui s'achète, mais de ce qui se donne. Rien ne se perd dans le

2. Cf. *le Survenant*, p. 116.

3. Cf. *le Survenant*, p. 115 : « Il [le Survenant] veillait à emplir franchement la boîte à bois, sans les détours d'Amable qui réussissait, en y jetant une couple de brassées pêle-mêle, à la faire paraître comble. »

41 III plante qui manque d'eau, de tendres soins. Sans 44 III serviable dans la maison. Mais loin de 47 III midi : // — T'es toujours dans mon chemin... // Mais cela 47 V n'avait rien fait 52 III à pleine brassée. [R —] Ce n'était pas le Fend-le-vent... // L'image 58 III Vitement elle 62 III portait, un respect 63 III l'écart. Déjà prête à le défendre, elle se promettait bien que l'enfant ne manquerait de rien, aussi longtemps qu'elle aurait un souffle. Non

monde. Le Survenant le disait toujours⁴. Une neuvaine de beau temps nous récompense des jours pluvieux. Il devait en être ainsi des joies. Sa part de joie, de toutes les joies dont elle avait été privée, elle la donnait au petit.

Une clameur partit de la commune⁵. À peine assourdie par les clairs aulnages des berges, elle traversa la rivière, filant sa détresse au-dessus de l'eau. Un vent faible la répandit le long de la côte sud, éveillant les chiens du voisinage. Leurs aboiements tenaces, affolés, renforcèrent la rumeur et la propagèrent au delà des prairies.

Assise dans son lit, Phonsine écouta. Elle distingua nettement au milieu des jappements, du heurt des sabots et de piétinements du sol, le cri de porcs qu'on égorge.

— Des voleurs d'animaux. Amable ! réveille-toi, il se passe de quoi sur l'île !

«Il dort comme un bienheureux, pensa Phonsine. Il dormirait le gros bout dans l'eau. Des malfaiteurs me tueraient à ses côtés, on passerait au feu et il n'en aurait même pas connaissance.»

Pieds nus, elle marcha dans l'obscurité jusqu'à la chambre de son beau-père. Le père Didace n'avait pas couché à la

4. Cf. *le Survenant*, p. 208: «Une famille, c'est quasiment comme le sel. L'eau de pluie tombe du ciel, pénètre la terre, prend le sel dedans, puis gagne les ruisseaux, les rivières et court enrichir la mer. Le ciel pompe l'eau de la mer et retourne le sel à la terre. On dirait que faut que tout recommence dans ce bas monde.»

5. Il s'agit de l'Île du Moine, la plus célèbre des «communes» ou pâturages communs du Chenal du Moine, dont elle n'est séparée que par le chenal du même nom. Voir *infra*, p. 115-116.

70 III petit. // *Soudain une clameur* 73 III détresse *inhumaine* au-dessus 75 IV,VI,VIII,IX affolés renforcèrent <virgule rétablie d'après III, V, VII> 75 III propagèrent *au-delà* des 77 III Assise *sur* son 77 V nettement, au 80 V d'animaux ! Amable 81 III l'île. // «Il 82 III bienheureux, *se dit* Phonsine 84 III connaissance.» // Pieds nus [A.] elle

maison. Sur le coup elle ne s'en étonna point, tellement elle ne songeait qu'à se protéger. Son premier instinct fut de courir à la porte de devant qu'on ne verrouillait jamais. En s'y rendant, elle faillit trébucher, un orteil pris dans l'anneau de la trappe de cave. Trop dominée par la peur pour en ressentir aucun mal, elle se dégagea comme rien. Le loquet ne voulait pas glisser. Elle appuya le dossier d'une chaise contre la porte et attendit. Peu à peu ses yeux s'habituaient à l'obscurité. Comme elle surveillait les alentours, des ombres surgirent au quai des Provençal. Elles s'engagèrent sur l'eau, traversèrent le chenal et atteignirent la commune.

— Il y a pas de soin, se dit Phonsine, les Provençal, quand il s'agit de surveiller le bien, on les prend jamais en défaut, Pierre-Côme, avec ses quatre garçons⁶, il faut leur donner ça. Sont pas riches de rien...

À l'approche des hommes, le tapage des bêtes se calma, puis il cessa tout à fait. Phonsine frissonna. Rassurée par la tranquillité, elle se faufila sous les couvertures. Amable, au contact des pieds froids de sa femme, s'éveilla en sursaut.

Mécontente, elle lui dit :

6. Odilon, Augustin, Vincent et Joinville (cf. *le Survenant*, p. 92). Pierre-Côme Provençal, «à la fois maire de la paroisse et garde-chasse» (*ibid.*, p. 90), a aussi quatre filles : Catherine, Lisabel, Marie et Geneviève (*ibid.*, p. 118).

88 V coup, elle 88 III ne songea même point à s'en étonner, tellement elle était intentionnée à se 89 III de tirer le loquet de la porte 90 III rendant [A ,] elle 91 III l'anneau de l'entrée <A^d «(la trappe?)»> [A OK] de 92 III mal [A ,] elle le dégagea comme rien. Le verrou ne 93-99 III Elle canta le dossier d'une chaise contre la porte, et attendit, en surveillant les alentours. Soudain des ombres qu'étrait la lueur d'un fanal surgirent au quai des Provençal. Avec la lueur [A ,] [R ils A elles] filèrent sur l'eau, traversèrent le chenal, atteignirent la commune. Phonsine respira. //—II 98 V commune. // «Il 99 III se dit-elle. [R Ceux-là A Les Provençal], quand il s'agit de surveiller leur bien 100 III défaut. Il faut 102 V rien...» // À 103 III puis cessa 105 III couvertures, près d'Amable qui, au 106 III sursaut // Mécontente VII sursaut : // Mécontente

— T'es ben bâti ! Tu dors comme une bûche sans t'inquiéter de rien.

110 Dans un bâillement, il demanda :

— De quoi ?

— Le troupeau peut périr. On se réveillerait dans le chemin. Et tu dors ! Il y a eu des voleurs d'animaux sur la commune.

115 — Quelques maquignons, p't'être ben ? Des champions, tout probable...

— Que ça soit qui ça voudra, si c'est nos cochons qu'ils ont volés...

— Ouais, ben, tu veux toujours pas que je parte à la nage après ?

120 Elle pensa de l'aiguillonner.

— Les Provençal, eux autres, sont rendus il y a une bonne escousse.

Le mot resta sans effet sur Amable.

— Puis ton père qui est pas encore rentré...

125 — Ah ! il a dû attendre un chaland de pommes, au bassin, à Sorel. Il en a parlé, encore l'autre jour.

— T'as toujours quelque défaite. Mais tu trouves pas ça étrange qu'il chasse même pas c't'automne ?

Amable ne répondit pas.

108 III bâti. Tu 112 III On *peut se réveiller* dans le chemin. Et tu dors... Il 114 III ben. Des 126 III parlé encore, l'autre V parlé encore l'autre

— Remarque bien ma parole, lui dit Phonsine. À la première nouvelle, il nous ressourdra marié. 130

Amable, que ces propos contrariaient, se retourna vers le mur :

— Attire donc pas le malheur, je t'en prie, il se passera ben de ton aide. On fait rien que commencer à respirer en paix. Dors ! 135

D'indignation, Phonsine se raidit le dos. La vue rivée au rectangle plus clair que dessinait la fenêtre, mais préoccupée uniquement de ce qui se passait en elle, elle ne vit pas l'aube, brune comme la bure, s'enrouler autour du ciel velouté. Elle n'entendit point le soyeux battement d'ailes d'une migration de sarcelles⁷. Après, ses yeux se fermèrent. 140

* * *

Il faisait grand jour quand Phonsine s'éveilla. Un chien jappait près de la maison. D'abord, elle pensa qu'elle rêvait. Mais une odeur de fraîche friture et de crêpes au lard, une odeur chaude s'insinuait par les fentes de la porte de chambre. 145

— C'est Z' Yeux-ronds que j'entends !

7. Canards de surface ou de rivières, du groupe des *Anatinae* (voir *le Survivant*, p. 132, n. 5). Le « canard noir » (*Anas rubripes*), dont il est souvent question dans *Marie-Didace* (voir *infra*, p. 129, 201, etc.), fait partie du même groupe. Voir aussi « courouges », *infra*, p. 201.

130 VII Remarque *ben* ma 132 III Amable que ces propos contrariaient
 se 134 III prie. *Il se* 137 III D'indignation [A,] Phonsine 139 III en
 elle *et indifférente au monde extérieur*, elle ne vit pas *la verte* <A^d « (?) »> transparence
 de l'aurore boréale <A^d « ? »> au-dessus des mots « l'aurore boréale » encerclés et
 qu'un trait conduit au commentaire suivant, trois lignes plus bas, dans l'espace
 blanc qui marque la division du chapitre : « Cf. page 1 = tonnerre et pluie... »>
 s'enrouler autour du ciel velouté *comme autour d'un fuseau*. Elle <passage marqué
 de deux traits et d'un point d'interrogation dans la marge de gauche>
 144 III D'abord elle 146 III s'insinuait *pas toutes les* 146 V de *la* chambre
 147 V C'est *Z'Yeux-ronds* <italique> que

Quelque chose flamba en elle. Le feu courait, courait. La flamme, haute et joyeuse, monta jusqu'à sa gorge :

150 — Le Survenant est revenu !

Déjà debout, Amable, silencieux, une mèche de cheveux entre les yeux, chaussait ses bottes.

— T'as compris, Amable ? Le Survenant est revenu.

— Ben, à t'entendre, on dirait que t'en es fière !

155 La flamme s'éteignit dans la voix de Phonsine :

— Quoi c'est que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire — il hésita — habille-toi vite pour aller voir le beau merle. Mais à c't'heure, je vas lui apprendre à me reconnaître comme son maître.

160 Il prit crânement le bras de sa femme et s'élança. Mais au moment de franchir le seuil de la porte, il dit à Phonsine, en se dérobant derrière elle :

— Passe !

149 VII flamme haute 149 V gorge. // — Le 150 III revenu. // Déjà 152 III yeux [R *laçait ses bottines* A *chaussait ses bottes*], *sautant deux orillets à la fois*. // — T'as IV,VI,VII yeux chaussait 157 III dire, il hésita [D, S.] *Habille-toi* V dire, — il hésita, — habille-toi 158 V Mais, à c't'heure 160 V Mais, au 163 III Passe ! // <Une suite de points marque une division après cette ligne; suit le texte du premier paragraphe de ce qui deviendra le début du chapitre II quand Germaine Guèvremont aura ajouté 2 dans l'interligne qui sépare la ligne 163 de la suite de points.> Assise

Assise près de la table, le coude nu sur le tapis de toile cirée, une femme buvait, nonchalamment, dans la tasse de Phonsine. Se croyant seule, elle déposa la tasse et, d'une cuiller d'étain, en racla le fond, à grands coups circulaires. 5

— Ma tasse¹! pensa Phonsine, les yeux agrandis d'étonnement.

L'étrangère l'aperçut avec Amable, figés, dans l'encadrement de la porte. Elle cessa de boire.

— Je suis la femme au père Didace, leur dit-elle, à l'aise, en souriant. Vous me connaissez pas? Ils m'appellent l'Acayenne, par mon sobriquet. Pendant un bout de temps, je m'appelais : la veuve Varieur. Mais mon vrai nom, c'est Blanche. 10

Elle continua, sans les regarder toutefois :

— Vous, vous êtes la bru? Et vous, le garçon de la maison? 15

1. Cf. *le Survenant*, p. 101.

1 III 2 <ajouté à la mine de plomb et encerclé> 2 III table, son
coude 5 III d'étain, elle en 5 V circulaires. «Ma tasse!» pensa 8
V Amable, figée dans 12 III sobriquet. Mais mon 12 V m'appelais la
14 III continua en s'adressant à eux, sans

Ni l'un ni l'autre ne firent mine d'entendre. Malgré eux, ils écoutaient la voix charnelle prolongeant le son comme la laine garde la chaleur. Sur le poêle, de l'eau bouillait, débordait. L'Acayenne se prépara à se lever. De même que si ceci eût exigé
 20 de pénibles manœuvres, elle commença par appuyer sur la table, dans leur pleine grandeur, ses mains courtes et fortes. Après, elle imprima à son corps une large inclination à droite, et ensuite à gauche. Et, d'un dernier effort, tranquillement, elle se dressa dans toute sa personne, imposante de vigueur et de sérénité.
 25 Tout en tapotant, pour la défroisser, sa robe de cotonnade mauve à fleurettes plus pâles, elle alla, balancée par le même roulis, soulever le couvercle de la bouilloire, puis retourna à sa chaise. Sans raison elle se mit à rire, sa main où luisait l'anneau neuf repoussant sans cesse les frisons blondasses sur son front en
 30 sueur.

— On gèle pas dans la cambuse, dit-elle. J'ai allumé une attisée, ça tempère la maison. Pendant que le poêle prenait, j'en ai profité pour délayer des crêpes. Je vous dis, le père Didace en mangit² une ventrée. Il s'est régaté, mon vieux.

35 Penchée, tout en parlant, elle se grattait lentement la jambe, près de la cheville, à travers son bas noir. Par l'échancrure à sa gorge au delà du triangle de chair nue que le soleil avait rosie et

2. Parfait dialectal du verbe *manger* (voir Pierre Fouché, *Morphologie historique du français, le verbe*, § 129 ; Ferdinand Brunot et Charles Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*, § 503). La forme *mangeit* (leçon de IV, V et VI), sans doute devenue inintelligible, a été « corrigée » en *mangeait* à partir de VII, sans égard à la cohérence verbale. On attend ici, non pas un imparfait, mais un passé (cf. « Il s'est régaté, mon vieux »). On rencontre un parfait analogue dans « Le coup d'eau » (*En pleine terre*, 1^{re} éd., p. 97) : « v'là-ti pas que le vent se *calmit*, que la rivière se remit à couler et l'eau à baisser » (récit de l'aïeule).

16 III d'entendre. Mais malgré eux 17 III charnelle qui prolongeait le V charnelle prolonger le 18 III poêle de 19 V si cela eût 19 III ceci eut exigé diverses manœuvres elle 24 IV, VI, VII, VIII, IX personne imposante <virgule rétablie d'après III, V> 28 V raison, elle 28 III main [R repous] où 29 III frisons roux <A^d « (blondasses?) »> sur 32 III attisée [A,] ça IV, VI, VII, VIII, IX attisée ça <virgule rétablie d'après III, V> 33 III Didace, il en [D mangeit S mangit] une 33 IV, VI en mangeit une V en mangeit <italique> une VII, VIII, IX en mangeit une <voir la note> 37 V gorge, au III gorge au-delà du

tavelée de taches de son, sa peau se révéla d'une blancheur fascinante.

Vert de rage, Amable sortit, sans fermer la porte derrière lui. Phonsine ne tenta pas de le retenir. Z'Yeux-ronds, jusque-là piteux sous le poêle, rampa, longeant la cloison et se sauva au dehors. Maigre, la peau collée aux reins, le chien, disparu du Chenal du Moine en même temps que le Survenant, avait dû courir longtemps avant de retrouver son chemin.

Comme si les aîtres de la maison lui fussent familiers, l'Acayenne se dirigea à l'armoire. Déjà l'ordre en était changé : les assiettes empilées avec les soucoupes à un bout, à l'autre bout les tasses, laissant un bon espace au milieu. Rien ne traînait dans la cuisine.

Encore assommée par le choc, Phonsine ne ressentait aucun mal. Les bras inertes, elle s'effondra sur la première chaise près du buffet. Ses bras pendaient : deux rames abandonnées aux flancs d'une barque, à la dérive. Leur poids mort faillit l'entraîner à la renverse. Elle se réveilla. Alors, elle mesura l'étendue de son malheur : elle avait perdu sa place. Le père Didace était remarié avec l'Acayenne qui riait pour un rien, allait, venait, déjà reine et maîtresse dans la maison.

Si seulement elle consentait à se taire, pensa Phonsine. Mais de nouveau, l'Acayenne expliquait :

38 III tavelée [R *de tavelée*] de taches 38 IV,VI,VII,VIII,IX de sons, sa <« son » rétabli d'après III,V et d'après l'usage 41 V retenir. Z'Yeux-ronds <italique>, jusque-là 41 III Z'Yeux-ronds *jusque là* [A.] piteux [A.] sous le poêle rampa, longeant la cloison, [R prête] à *s'échapper au-dehors*. Maigre IV,VI,VIII,IX Z'Yeux-ronds, *jusque là* <trait d'union rétabli d'après V et VII et d'après l'usage> piteux 43 III reins, *il avait dû* 43 V du *Chenal-du-Moine* en 45 VII longtemps, avant 45 III retrouver *le chemin du Chenal du Moine*. // Comme 46 III familiers l'Acayenne 47 V dirigea *vers* l'armoire 47 III l'armoire *dont elle ouvrit la porte*. Déjà 48 III bout, les 54 III,V barque à la 55 III renverse. [D *Leur poids mort faillit l'entraîner à la renverse. Elle se* SR *Elle se réveilla. alors elle mesura l'étendue de son malheur*] ré-[AR *Elle se* <point d'interrogation raturé dans la marge de gauche>] // [A *Elle se ré*]veilla. Alors elle 56 III remarié. *Sa femme*, l'Acayenne V remarié. *Sa femme*, l'Acayenne, qui 58 V maison // « Si seulement elle consentait à se taire, » pensa 59 V Phonsine. // Mais

— J'ai débourbé de mon mieux. J'ai balayé le pont³ en attendant de l'écurer à fond.

65 Sous le blâme à peine voilé, Phonsine rougit. La veille au soir, elle avait négligé de ranger dans la cuisine. À quelle heure la belle-mère était-elle donc arrivée pour avoir fait tant de besogne ? Avant le jour, sûrement. Ils avaient dû s'épouser la veille, dans la soirée, à Sorel. Peut-être le père Didace avait-il craint quelque charivari⁴...

70 L'Acayenne prit une tasse commune, l'emplit jusqu'au bord de thé brûlant et l'offrit à Phonsine :

— Je vas-ti vous l'adoucir de quelques grains de sucre ? demanda-t-elle. Puis, vous devez avoir faim ?

75 Faim ? Phonsine n'a pas plus faim que la rivière a soif. Elle avança la main sans comprendre pourquoi elle obéissait. C'était cela : elle obéissait comme lorsqu'elle avait six ans. Sa mère venait de mourir. Sa seule tante — une demi-sœur de sa mère — prise de pitié spontanée, l'avait hébergée. Mais les premiers jours de deuil passés et l'élan de générosité retombé, la tante n'entendait pas garder pour rien la petite, pâlotte, la larme à l'œil, et gauche, 80 toujours à terre, un bas déchiré, tandis que le père dépensait ses gages à boire. Elle le fit demander.

3. D'ascendance acadienne (voir *le Survenant*, p. 295), Blanche Varieur garde de ses origines et de son passé de « cuisinière à bord d'une barge » (*ibid.*) la langue image du monde de la navigation. Voir aussi *infra*, p. 106, 113 et *passim*.

4. La désapprobation que suscite le remariage des veufs, et en particulier des veuves, est traditionnelle (le mot *charivari*, anciennement *chalivali*, remonte au début du XIV^e siècle) ; pour y échapper, rien de tel qu'un mariage célébré dans le plus grand secret.

64 III de *remger* <« a » ajouté au-dessus du premier « e » ; point d'interrogation dans la marge de gauche > dans 67 III soirée <A⁴ « (?) » qu'un trait conduit au commentaire suivant, dans la marge de gauche : « Se mariait-on le soir à Sorel en 1910 ? C'était plutôt à 5 hrs du matin... » >, à 74 III main *vers la tasse* [A,] sans 76 III tante, — une 78 III,V passés, et 79 III petite [R pâlotte], [A la] larme IV,VI,VII,VIII,IX petite pâlotte <virgule rétablie d'après III,V et d'après l'usage> 80 III un *accroc* à ses bas, tandis

Joseph Ladouceur arriva, éméché, à Saint-Joseph de Sorel. De plus il portait une nouvelle perruque, frisée, ce qui parut à la tante du pire dévergondage et, du coup, abolit ses dernières hésitations. Vainement chercha-t-il à l'attendrir :

85

— Ma femme... ta pauvre sœur... Pense donc, six mois au lit... les remèdes... le docteur... puis la mortalité... trois jours sur les planches... un réveillon à toutes les nuits⁵... Ma femme...

Il larmoyait, le visage enfoui dans un mouchoir blanc à larges rayures noires.

90

— Qu'elle est donc ben heureuse ! Qu'elle est donc ben débarrassée ! reprit la belle-sœur, la voix pleine d'amertume.

Indigné, le geste distant, il déclama :

— Les morts avec les morts !

— T'aurais pas pu laisser refouler la terre sur elle avant de faire ton veuf ?

95

Il l'interrompit, la main sur une large bande de crêpe à sa manche :

— Je porte un brassard, la semaine comme le dimanche.

— ... et de te remettre à boire comme un cochon ? Ivrogne que t'es !

100

5. Il était jadis de tradition, dans la famille d'un défunt, d'offrir aux parents et amis un réveillon qui servait en quelque sorte d'exutoire après la «veillée au corps». On en a un bon exemple chez Ringuet, *Trente arpents*, édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major, p. 229-230.

82 V à *Saint-Joseph-de-Sorel*. De plus, il 83 plus [A,] il portait une [A nouvelle] perruque 84 III dévergondage [D . Du S , et du] coup, [A abolit] ses dernières hésitations [R s'abolirent]. Vainement V dévergondage, et 86 V femme..., ta 87 V remèdes..., le docteur..., puis la mortalité..., trois jours sur les planches..., un 87 III puis toute la 91 III donc débarrassée ! reprit 99 V dimanche. // — ... Et de

Il se prit la tête à deux mains :

— Moi, boire ? Moi ?

— Oui, toi. Essaie pas. Tu sens la tonne à plein nez. Puis...

105 La condamnation tomba, irrévocable, de la bouche de la femme :

— Puis, t'as été vu !

Désarmé, il éclata de rire :

110 — Aïe, écoute, fais pas la folle. Un homme a beau venir de la Pinière⁶, il a ben le droit de noyer son chagrin. Il a ben le droit de se rincer le dalot avec de quoi de plus fort que l'eau de la petite rivière⁷. Il a le droit ! Viens, que je te parle ! Tu vas garder la petite...

Il cligna de l'œil :

115 — Puis, je te récompenserai comme il faut !

— Ah ! ben non, par exemple ! Puis tu m'avais jamais dit qu'elle avait les reins faibles ?

Ils ne faisaient aucun cas de Phonsine : dérobée derrière une chaise, elle fondait d'humiliation et de chagrin.

6. Située sur le chemin Saint-Roch, à l'emplacement de l'actuel «village Bonin», à Saint-Joseph-de-Sorel, la Pinière doit son nom aux nombreux «pins à corneilles» qui pullulaient jadis au confluent de la rivière Richelieu et du fleuve Saint-Laurent, à l'époque où la paroisse Saint-Joseph était encore «une immense forêt séparée, ici et là, par quelques terres arables» (Olivar Gravel, *Histoire de Saint-Joseph-de-Sorel et de Tracy, 1875-1975. Volume souvenir*, p. 128).

7. C'est-à-dire la rivière Richelieu, par opposition à la «Grand'Rivière» (cf. p. 213, etc.), nom populaire du fleuve Saint-Laurent.

107 III Puis t'as 108 III Désarmé [A ,] il 108 III,VIII,IX rire :
— Aïe, écoute <«Aïe» rétabli d'après IV,V,VI,VII> 109 III fais [R -] pas
112 III parle [A !] [R comme il faut !] Tu 118 III Phonsine qui, dérobée
derrière une chaise, fondait de honte et

Le lendemain soir, son père la conduisit à l'orphelinat⁸. Une orpheline avec des orphelins. Dans sa petite tête malheureuse, la honte se confondit avec la misère. Elle était une orpheline. 120

À un bout du corridor sombre, une religieuse faisait la surveillance sous un lampion qui brûlait jour et nuit. Le lumignon n'éclairait qu'en partie le vêtement écarlate d'une statue de saint et des pieds lisses et blancs aux orteils dorés. 125

Devant la sœur, Joseph Ladouceur se donnait de l'importance. À voix haute, il recommanda à Phonsine :

— Il faudra obéir, tu m'entends ? en tout ce que les bonnes sœurs te demanderont de faire. Autrement, tu seras renvoyée... 130

Par un geste de tendresse refoulée, Phonsine courait à son père. Elle voulait, pour un baiser d'adieu, lui jeter ses bras autour du cou. Mais se méprenant sur son geste, il ne lui en avait pas laissé le temps, pressé de s'en aller, trop heureux de se libérer d'un fardeau. 135

Une grande de dix ans, le visage fermé, portant l'uniforme gris fer, les cheveux tirés en arrière par un peigne de corne rose que Phonsine avait vu tout de suite, l'avait emmenée prendre son rang aux gradins. Les marches étaient hautes et, dans l'air, stagnaient des odeurs de craie et de pommes fanées. 140

Trop timide, trop sensible pour se plaindre, Phonsine avait souffert en silence, dans la crainte continuelle d'être renvoyée.

— Montez au dortoir !

8. Inauguré en 1896, l'orphelinat de Sorel, administré par les Sœurs de la Charité, avait été érigé sur le terrain du vieux collège, au coin des rues Georges et de Ramezay, presque en face de l'église Saint-Pierre. Il était relié à l'hôpital général par une passerelle couverte. Voir Azérie Couillard-Després, *Histoire de Sorel, de ses origines à nos jours*, p. 267.

122 III se *confondait* avec 128 III haute il 129 III faudra [R
m]obéir 130 III Autrement tu 133 V Mais, se 136 V l'uniforme
gris-fer, les 142 IV, VI, VII, VIII, IX silence dans <virgule rétablie d'après III, V>

Elle avait grelotté de froid, la nuit, quand un accident lui
145 arrivait. Et grelotté de peur.

— Descendez au réfectoire !

Face au mur blanchi, elle avalait par obéissance un peu de
sagamité, laissant les grains de blé d'Inde qui répugnaient à son
estomac faible.

150 — Et maintenant, jouez ! Courez !

Phonsine courait, pliée en deux par une barre de colique.
Elle jouait, quand elle se fût contentée de souffrir, tranquille.

La claquette se fermait pour le signal de l'agenouillement.
155 Ses genoux la supportant à peine, l'enfant restait agenouillée
jusqu'à la fin de l'office. Yeux fermés, mains jointes, elle offrait sa
fatigue pour son père qui lui avait fait promettre d'obéir.

* * *

— Buvez votre thé avant qu'il refroidisse ! ordonna
l'Acayenne.

160 Phonsine tressauta, une buée de larmes aux yeux. Dans la
tasse le liquide trembla.

— Eh ! eh ! cria l'Acayenne, votre thé va chavirer !

Phonsine ravala ses larmes. En un éclair, les regards des deux
femmes se croisèrent, celui de l'Acayenne, fuyant, glauque,
insaisissable. « Des yeux tantôt bleus, tantôt verts, changeants

146 III au réfectoir ! // Face 147 V avalait, par obéissance, un
147 III peu de [R sauce] sagamité <A^d « (blé d'Inde lessivé ?) »>, laissant les [R
grands A grains] de blé d'Inde <Les mots « de blé d'Inde » ont été mis entre
parenthèses, sans doute par DesRochers.> 151 III deux [R.] par 152
III elle [R eut été A se fut] contentée 157 III refroidisse ! dit l'Acayenne
160 V tasse, le 164 III insaisissable. « Tantôt bleu, tantôt vert, changeant
comme de l'eau

comme l'eau de rivière», avait dit le Survenant⁹. Phonsine pensa : «Une couleuvre parmi les grandes herbes. » 165

Du dehors, le père Didace, les mains en écran, regarda par la fenêtre. À la vue des deux femmes qui buvaient côte à côte, tout heureux il crut qu'elles s'entendaient déjà. De son index replié, il frappa dans la vitre pour appeler joyeusement sa femme. 170

Sitôt qu'elle fut seule, Phonsine courut à sa tasse. Elle, qui y faisait fondre le sucre à petits coups appliqués doucement, sans jamais en heurter les bords, craignait que l'Acayenne ne l'eût fêlée. Pour mieux l'examiner, elle alla près de la fenêtre la mirer à la lumière du jour. 175

Avec les années, la porcelaine se dorait de tons chauds où dansaient des lueurs nacrées. De faibles courants verts ornaient à peine l'intérieur de la tasse, fine du bas, par contraste au tour supérieur largement évasé, tandis que l'extérieur était fourni de touffes de marguerites jaunes. Phonsine se complaisait à y reconnaître des formes de visages familiers. 180

Après s'être assurée, du bout des doigts, de la tiédeur de l'eau, elle plongea la tasse dans le baquet. Puis elle choisit, pour l'essuyer, un linge doux, plutôt qu'un torchon de toile du pays. Avant de la ranger à part, sur une tablette élevée, elle enfila à plaisir son pouce dans l'anse qui s'attachait au doigt. 185

Soudainement, elle pensa à Amable. Où s'était-il enfui? Elle partit à sa recherche. Entre le fournil et la maison des Desmarais, elle l'aperçut assis sur la pierre du perron, avec Angéline, le visage en larmes. L'infirmes, qui ne se consolait pas du départ du 190

9. Cf. *le Survenant*, p. 261.

166 III pensa: «[D une S Une] couleuvre parmi les grandes herbes.»// [R Au A Du]-dehors [A ,] le 168 VII buvaient *face à face*, tout 174 III l'examiner [A ,] elle 174 V alla, près de la fenêtre, la 176 III,IV,VI,VII, VIII,IX années la <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 177 III nacrées. *Fine du bas, par contraste au tour supérieur largement évasé, de faibles* 178-179 III l'intérieur, tandis 180 III y *découvrir* [A reconnaître <au-dessus de «découvrir» mis entre parenthèses>] des 182 III assurée, *du revers de la main*, de 183 III Puis, elle choisit pour 185 III elle [R l']enfila 187 III Soudainement elle 190-191 III larmes, qui caressait

Survenant, caressait la tête maigre de Z'Yeux-ronds. Silencieux, l'homme et la femme regardaient au loin. Phonsine les rejoignit.

* * *

À la nuit tombante, le jeune couple retourna à la maison. Amable refusa de prendre place à table. Il referma sur lui la porte
195 de la chambre à coucher où Phonsine le retrouva, effondré sur le lit. Elle alla dans la cuisine lui chercher une tasse de thé chaud. Assis côte à côte, le père Didace et l'Acayenne causaient à voix basse. À l'approche de la bru, ils éloignèrent leurs chaises et se turent. Mais le vieux continua à couvrir des yeux sa femme qui lui
200 souriait.

«À leur âge!», pensa Phonsine, le visage rouge d'indignation, comme si la tendresse fût le pain de la jeunesse seulement.

Après qu'Amable eut bu son thé, elle éteignit la lampe et s'étendit à ses côtés, entre les draps de laine, un bras passé autour
205 de son cou. Des frissons parcoururent les épaules d'Amable. La main de la jeune femme s'immobilisa.

— Tu pleures ? lui demanda-t-elle.

De grosses larmes chaudes roulèrent sur sa main.

— Tu pleures !

À la fois sensible à la peine d'Amable, et gênée devant sa lâcheté étalée nue, comme un grand corps sans honte, elle le tint
210 près d'elle tant qu'il ne s'endormit pas, caressant ses tempes, caressant ses cheveux, caressant ses paupières.

Lorsqu'il fut redevenu paisible, un à un, les doigts de la jeune
215 femme relâchèrent leur étreinte. Et, petit à petit, à travers sa pitié pour lui, perça un sourd regret, croisé de rancœur et de secrète amertume.

191 V de *Z'Yeux-ronds* <italique>. Silencieux 191 III Silencieux *tous les deux, ils* regardaient au loin. *Elle alla les rejoindre.* // <division marquée par une suite de quatorze points> À 192 V rejoignit. // <sans indication de division> À 195 V coucher, où 195 III Phonsine, *après souper*, le 198 III l'approche de *Phonsine*, ils 201 III, V, VII âge ! » pensa 202 III seulement. // *Lorsque* Amable 205 III cou. *Soudain des frissons* 210 III devant *la lâcheté*

À l'heure de surveiller le bien, quand il en était encore
 temps, Amable se berçait à la chaleur du poêle. Et maintenant il
 se couchait et versait des larmes. Un homme! Oppressée, elle
 veillait, à se tourmenter, tandis que lui reposait, le souffle égal. 220
 De toute la journée, pas une fois il ne s'était apitoyé sur elle,
 condamnée, bien plus que lui, à vivre auprès d'une femme haïe.
 Et elle portait son enfant, son premier enfant!

Quelque chose d'inassouvi agonisa en elle. Des images trou- 225
 bles hantèrent son insomnie. Elle se souvenait d'avoir entendu
 des voix de femmes amoureuses dire «le mien» à un mari misé-
 rable, mais tendre. Elle voyait le reflet de bonheur sur le beau
 visage serein de Marie-Amanda, quand elle parlait de son Ludger
 Aubuchon, malgré une vie austère et pénible, à l'Île de Grâce¹⁰. 230
 Puis, Angéлина, la boiteuse, transfigurée, le midi de Pâques, sur
 le perron de l'église, tandis que la Pèlerine¹¹, la cloche de
 Sainte-Anne de Sorel, sonnait à toute volée, parce que le
 Survenant, après une trahison, lui rapportait une bonbonnière
 de rien¹². Elle-même revit sur ses genoux la botte de foin d'odeur 235
 que le Survenant avait coupée à son intention et elle pensa à la
 joie spontanée qu'elle en avait ressentie¹³.

Consciencieusement, avec remords, elle pourchassa les
 images loin de son esprit. «Amable est du bon monde, il y a pas à
 redire. Il boit pas. Il a pas de vice.» Dans l'ombre elle crut 240

10. Grande île à l'ouest de l'Île du Moine, en face de l'église de Sainte-Anne-de-Sorel.

11. Cloche de l'église Sainte-Anne-de-Sorel, bénite le dimanche 28 juillet 1901. Fabriquée en France, par A. Havard, elle pèse un peu plus d'une tonne. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 160-161 (photo de l'église p. 131).

12. Cf. *le Survenant*, p. 218-219.

13. Cf. *le Survenant*, p. 116.

221 III lui dormait, le 227 III mien», à 228 III reflet de [A u
 <au-dessus du «e»>] bonheur 229 III Ludger, malgré 230 V à l'île de
 Grâce 231-235 III Puis Angéлина lui apparut, [R le midi de Pâques, sur le perron
 de l'église.] transfigurée et à la main, une bonbonnière que le Grand-dieu-des-routes lui
 avait rapportée, le midi de Pâques sur le perron de l'église, après une trahison. Elle-
 même 232 V de Sainte-Anne-de-Sorel, sonnait 235 III la gerbe de foin
 236 III, V avait cuëillie à 236 V intention, et 240 III redire, se dit-elle.
 Il ne boit pas, il n'a pas 240 V l'ombre, elle

entendre ricaner le Survenant: «Pas un vice, mais tous les défauts¹⁴.»

Comme elle allait retirer son bras engourdi, Amable s'y agrippa. «Il est si faible, pensa-t-elle, et sans défense aucune.»
 245 Désormais il lui faudrait être courageuse pour deux. Elle aurait deux enfants, celui qui reposait en son sein et celui qui dormait dans ses bras.

Puisque tel était son lot, les joies impossibles, elle y renoncerait, comme aux retailles de velours et de soie qui
 250 n'étaient point pour ses mains gercées, mais qu'elle ne pouvait s'empêcher, à certaines heures, de tirer de leur cachette et de faire chatoyer au grand jour¹⁵.

— Seulement, le petit qui va naître, lui, sera le mien !

Avant même le lever du soleil, elle harcèlerait Amable pour
 255 qu'il allât chez le notaire, leur faire rendre justice. À peine d'atteler elle-même et de lui mettre les guides dans les mains, Amable irait... Elle ne permettrait pas à une étrangère de les dépouiller de leur bien.

— Qu'elle prenne son rang, comme j'ai pris le mien en
 260 entrant dans la famille. Et qu'elle n'ait pas le malheur !

Près du seuil, une raie de lumière trembla. Dans la cuisine, la pompe geignit. Un craquement de pas jusqu'à la chambre voisine, puis l'obscurité. Les vieux se couchaient. Brusquement,
 265 Phonsine dégagea son bras de l'étreinte d'Amable. Les yeux secs, les lèvres serrées, elle resta éveillée, dans la nuit, un poids de haine au cœur.

14. Cf. *le Survenant*, p. 207.

15. Cf. *le Survenant*, p. 115.

244 III faible», pensa-t-elle, «et 244 V aucune !» Désormais, il lui
 faudra être 250 III pouvait pas s'empêcher 253 III lui sera 258
 VII,VIII,IX bien. // Qu'elle <tiret rétabli d'après III,IV,V,VI et d'après l'usage>
 260 III malheur... ! // Par le pas de la porte, une 263 III puis la noirceur
 <A^d « (l'obscurité) ». Les

Au premier repas en commun, qu'elle redoutait, Phonsine, autant pour dominer sa crainte que pour stimuler Amable, prétendit ressentir de l'appétit. Debout près de l'évier, elle emplit d'eau le gobelet d'étain et, après une première gorgée, elle dit : 5

— J'aurais le courage de boire la pompe.

Puis à table, elle renchérit :

— Je pense presque que je vas dévorer la table toute ronde. 10

Tant d'exubérance étonna Didace. Gaiement, il dit à Phonsine :

— Prends ben garde de t'enfaler, la petite !

L'Acayenne prit place à côté de son mari. Au lieu de se servir, comme les autres, elle tendit son assiette en se faisant prier. 15

— Juste une lichette de maigre, près de l'os.

1 III *TROISIÈME CHAPITRE* <souligné> <3 ajouté au-dessus, à la mine de plomb, et précédé de la question suivante, écrite à la main par DesRochers: «(Où est le Deuxième?)»> 2 III,IV,VI,VII,VIII,IX commun qu'elle <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 4 III Debout [R,] près 5 III d'étain [R,] et 8 V Puis, à 16 III une *licharde* <A^d «ette ? » au-dessus de «arde» de «licharde»> de 16 III l'os. // *Mais du bout*

Du bout de sa fourchette, elle indiqua la plus tendre partie du rôti de porc, sans gras et sans ail, que Phonsine se réservait toujours.

20 Didace leva le filet et le donna à sa femme :

— Manquerait plus que ça que tu te laisserais mourir de faim !

25 Il lui servit encore trois pommes de terre brunes puis de la sauce, à pleine louche, et, se ravisant, ajouta une quatrième pomme de terre.

— Tiens, vieille, mange à ta faim.

L'Acayenne baissa les yeux, en entamant la viande.

— C'est pas de ce que j'ai faim, comme j'ai l'estomac faible¹.

35 Après la première bouchée, elle s'arrêta de manger. Sans un mot, du regard, l'Acayenne explora la table. Puis, elle fit mine de se lever. Didace comprit ; il ordonna, le ton bref :

— Phonsine, le thé ! Ça te prend ben du temps à te grouiller. As-tu l'onglée ?

Aussitôt la jeune femme fut debout.

35 — Rien qu'une goutte pour moi, dit l'Acayenne, tandis que Phonsine versait le thé à la rasade, dans les tasses, sauf dans la sienne qu'elle emplit aux trois quarts seulement.

1. Cette tournure, non exempte de minauderie, est fréquente dans la bouche de l'Acayenne, qui en use comme d'un idiotisme. Cf. *infra*, p. 224 et 326 (Voir « Notes linguistiques », p. 370).

23 III brunes [R,] puis [R,] de V brunes, puis 24 III,V louche et 28 III faible. // *Bientôt* [R,] elle s'arrêta 30 III regard, elle explora 30 V Puis elle 31 III comprit, il 37 V sienne, qu'elle 37 III aux trois-quarts seulement. // *Mais en reprenant sa*

En retournant à sa place, Phonsine s'arrêta, stupéfaite : de nouveau l'Acayenne buvait dans sa tasse.

— Mais c'est ma tasse ! protesta-t-elle, prête à pleurer. 40

Dans l'espoir qu'ils prendraient sa défense, elle regarda les deux hommes, l'un après l'autre. Amable, l'idée ailleurs, mangeait mollement, la tête basse. Didace, comme sourd et étranger à la chose, trempait une bouchée de pain dans le sirop d'érable.

Un doute traversa l'esprit de Phonsine : son beau-père était-il l'homme juste qu'elle avait toujours cru ? Un vrai chef de famille ? Pourtant, un jour qu'elle s'était assise dans le fauteuil du Survenant, il l'avait fait lever en disant : « Personne boit dans ta tasse²... » Le Survenant ! C'en est un qui lui aurait fait rendre sa tasse ! 45 50

L'Acayenne souriait, les yeux bas. Ainsi donc, pour une femme qui rit, un homme renierait père et mère³, et famille ? Il se laisserait conduire par elle, comme un veau par une laisse ?

D'un coup sec, repoussant son assiette à peine dégarnie, Phonsine se mit à rire. Elle voulait trop rire. Le rire tomba par orage, faux, sans gaieté et si singulier qu'il fit dresser la tête aux trois autres, à table. 55

— Arrête, cria le père Didace. Et recommence jamais !

Une nausée obligea Phonsine à courir au dehors. Amable l'y suivit. 60

— Quoi c'est qu'elle a, la bru ? demanda l'Acayenne. Elle a-ti des raz de marée ?

2. Cf. *le Survenant*, p. 167.

3. Cf. *le Survenant*, p. 262.

38 III s'arrêta stupéfaite 46 III,IV,VI,VII,VIII,IX qu'elle l'avait <« l' » supprimé d'après V et d'après l'usage> 49 III tasse. » Le 51 III yeux [R rond [?]] bas 55 III par orages, faux 58 V Arrête ! cria 59 III courir au-dehors. Amable 61 III Elle [R ati] a-ti

Didace haussa les épaules. Il ne comprenait pas toujours le langage de sa femme.

65 — Ah ! Elle a dû avoir les yeux plus grands que la panse.

* * *

Une lutte sourde pour la maîtrise de tout, dans la maison, s'établit entre les deux femmes. Outre l'accaparement de la tasse, à chaque repas, par la première sur les lieux, elles tissaient leurs journées, comme à plaisir, de rivalités autour de bagatelles. Si
70 l'une plaçait la queue du poêlon à gauche, l'autre s'arrangeait de façon à la tourner à droite. Tout en était ainsi. L'Acayenne, plus expérimentée, s'en faisait un jeu, mais Phonsine, naturellement sans détour, recourait à des ruses déprimantes et elle usait ses forces à accomplir avant l'autre les tâches que celle-ci préférait. Tou-
75 jours côte à côte, mais jamais cœur à cœur, elles ne s'entraidaient en rien.

Le dimanche suivant, Phonsine se leva tôt, afin d'être prête la première à nouer la cravate de son beau-père⁴. Même Didace s'en étonna :

80 — T'es ben matin, à matin, la petite ?

Mais l'Acayenne, toujours matinale, l'avait devancée.

* * *

Comme Didace Beauchemin, Blanche Varieur aimait faire face au vent, comme lui elle était avide d'air et, comme lui, forte et travaillante. Elle réclama, ainsi qu'une faveur, d'aller traire les
85 vaches sur la commune.

4. Cf. *le Survenant*, p. 145.

65 V panse ! // <division marquée par un double interligne> Une 66 III sourde, pour la maîtrise de tout, dans la maison s'établit 71 III L'Acayenne [A,] plus expérimentée [A,] s'en 72 III Phonsine [A,] naturellement sans détour [A,] recourait à des ruses déprimantes [R,] et 73 V déprimantes, et 75 III jamais *ensemble* cœur 75 III,V,VII ne s'*entraidaient* en 76 III rien. Le <sans alinéa> 81 III devancée. // <division non indiquée> Comme 83 V vent ; comme lui, elle

Autrefois, Mathilde⁵ s'en chargeait. À sa mort, Amable l'avait remplacée et, après lui, le Survenant. Depuis, Amable avait recommencé à s'en occuper. Non seulement Phonsine, d'ordinaire frileuse, n'aimait point traverser le chenal à l'automne, jusqu'au pâturage de la commune, ni patauger dans la glaise de la berge, mais elle n'avait pas bonne main pour la traite. Les vaches, sensibles à sa maladresse, se montraient rétives avec elle. De plus, depuis sa grossesse, l'odeur du lait chaud lui répugnait. Mais l'après-midi même que l'Acayenne parla de prendre la corvée, Phonsine trouva naturel de l'accompagner.

— Pourquoi faire ? lui demanda Amable. Laisse donc l'Autre y aller seule, puisqu'elle y tient tant que ça.

Quand ils étaient entre eux, ils ne nommaient jamais l'Acayenne autrement que : l'Autre.

— À peine de mourir là, j'y vas, s'entêta Alphonsine.

Au bout de deux pas, elle se retourna :

— Oublie pas de parler à ton père, tel que tu me l'as promis. Demandes-y carrément les arrangements qu'il a pris, puisque le notaire veut pas ouvrir la bouche. Tâche donc d'obtenir qu'il se donne à nous autres, par donaison. Pas par testament, t'entends ?

L'Acayenne enfonçait déjà les rames dans les tolets. Phonsine prit place à la pince de la chaloupe. Sur la commune, des flaques d'eau calme, ça et là dans les baissières, luisaient comme des pièces d'or. À tout moment, les vaches, alourdies de lait, meuglaient de malaise. Dociles, elles suivirent les femmes dans l'enclos. Aussitôt l'Acayenne se mit à l'œuvre, d'une main sûre. Pour soulager ses reins faibles, Phonsine ne s'assit qu'à demi sur

5. Première épouse de Didace et mère de Marie-Amanda et d'Amable, décédée deux ans plus tôt (voir *infra*, p. 137).

86 III Autrefois [A,] Mathilde 93 III Mais dès que l'Acayenne 96 V donc l'autre y 99 V que: l'autre. // — À 107 III commune des flaques d'eau [A,] [R luisaient] ça et là [R,] dans 108 VII là, dans 109 III moment [A,] les

le banc trop bas ; pliée en deux, elle appuya son front au flanc
roux de la vache. D'abord, les jets de lait cinglèrent le fond du
115 seau métallique. Ensuite, ils firent un bruit doux, comme une
pluie d'ondée. Phonsine ne voyait qu'un rond blanc. Elle tourna
un peu la tête. À côté, un veau, l'œil béat, les pattes écartées et la
queue en mouvement, buvait à la mère. Une bouffée de vent
charria des vapeurs de lait chaud, de purin et d'eau limoneuse.
120 Tout tangua autour de Phonsine. Pour ne pas chavirer, elle colla
davantage sa tête contre le ventre de la vache. La bête, impa-
tientiée, fit un écart subit et, d'un coup de sabot, renversa le seau.
Au lieu de secourir Phonsine, l'Acayenne éclata de rire.

De l'autre rive, Didace vit le dégât, mais il entendit le rire de
125 sa femme et il eut le cœur joyeux. Caché derrière le gros orme
qu'il étreignait à deux mains, il attendit que la chaloupe eût
retraversé le chenal pour se repaître de la vue de l'Acayenne.
L'eau clapota. La chaîne d'amarre racla le quai et l'Acayenne
débarqua, secouant sa jupe d'indienne fleurie que gonflaient ses
130 larges hanches. Un seau de lait à chaque main, la tête renversée
et le sourire aux lèvres, elle marchait posément, de son pas ca-
dencé.

— Elle manœuvre ben, se dit le père Didace.

Derrière elle, au delà des îles du nord, le soleil descendait en
135 éventail de pourpre. Ébloui, le vieux ferma les yeux. Il était
exaucé dans sa chair, exaucé dans son cœur. Son bonheur lui fit
peur. Ah ! si jamais l'Acayenne lui donnait un fils ! L'enfant ne
pourrait être que beau et fort. Un vrai Beauchemin !

114 III D'abord les 115 III Ensuite ils *ne* firent *plus qu'* un 117 III
côté un veau, [A *l'œil béat*] les pattes écartées, et 117 IV, VI, VII, VIII, IX veau
l'œil <virgule rétablie d'après III, V et d'après l'usage> 120 III chavirer [A ,]
elle 121 III bête [A ,] impatientée [A ,] fit 125 V femme, et 126 VIII
eût *traversé* le 127 III chenal, pour 127-129 VIII vue de l'Acayenne.
débarqua <bourdon> 131 III cadencé. // «Elle manœuvre ben», se V
cadencé. // «Elle manœuvre *bien*,» se 134 III elle, *au-delà* des 134 V du
Nord, le 134 III soleil descendait <au-dessus de «descendait» : A^d «(?) Cf. page
20 «matinale» ; DesRochers renvoie ici à la ligne 81>] en 135 III Ébloui
le

Tout près le paillis craqua. Mais, dans son extase, Didace n'en eut pas connaissance. Soudain Amable se dressa devant lui, 140 bafouillant : « Les arrangements !... Les arrangements !... »

— Quoi, les arrangements ?

— Ceux... que vous avez pris devant notaire... pour l'Autre ?

— Pars pas en peur. On est assez vieux pour se parler. D'abord il y a qu'un maître à la maison. Et c'est pas toi, si tu veux 145 le savoir.

— Mais j'aurai mon tour ! Oubliez pas une chose : vous êtes obligé à moi, quant à la part de ma mère.

— Pas une sacrable de miette. T'as renoncé sur papier.

— À condition que vous me passiez la terre. 150

— Je ferai un testament en ta faveur.

— Non, un testament ça se casse. Une donaison. Je veux une donaison.

Se donner ! quand il se sentait dans toute la force de l'âge ! quand il se voyait même à la tête d'une seconde famille ! Était-ce 155 Phonsine qui allait tout chambarder dans le règne des Beauchemin ?

Il s'éloigna de l'orme pour se rapprocher d'Amable.

139 V près, *la paille* craqua 139 III Mais dans son extase Didace *n'entendit rien*. Soudain 140 V Soudain, Amable 140 III lui. *Il bafouilla* : // — Les arrangements... *les arrangements*... // — Quoi 141 V bafouillant : // — Les arrangements !... Les arrangements !... // — Quoi 141 IV, VI, VII arrangements !... Les arrangements...» 142 III arrangements ? // — *Oui, ceux* que vous avez pris devant notaire pour 143 IV, VI, VIII, IX notaire,... pour VII notaire.... pour 143 V pour l'*autre* ? // — Pars 145 III D'abord [A.] il V D'abord, il 146 III savoir. // — *Non, mais* j'aurai mon tour. Oubliez 150 III terre... // — Je 152 III casse. *Il vaut mieux* une donaison. // Se 154 III l'âge, *prêt à élever une deuxième famille*. Il s'éloigna <sans alinéa>

— C'est Phonsine qui t'envoie? C'est elle qui veut une
160 donaison? Il cracha. Et pas même capable de tirer une vache!
Elle devrait avoir honte!

— Honte! S'il y en a un à avoir honte, c'est vous: à votre âge,
vous cacher derrière les arbres pour reluquer les créatures.

— Ah! mon bout de...!

165 Ébranlé par la querelle, Didace s'arrêta, chancelant. Amable
s'acharnait à le questionner:

— Vous l'avez avantagée de combien?

La colère de Didace se relâcha. Il était le maître. Sa voix se
raffermit:

170 — J'ai jamais demandé quartier à personne⁶, commença-t-il.

Il tourna la tête vers la commune. Le soleil maintenant tache-
tait de sang les pièces d'or des baissières.

— J'ai assuré sa vie sur la terre, tant qu'elle portera mon
nom, le nom des Beauchemin. C'est rien que juste et raison-
175 nable.

6. «Quartier» ayant vraisemblablement ici le sens ancien de «pension, rente ou gages qui se payent de trois en trois mois», il faut sans doute comprendre: «J'ai jamais demandé un sou à personne.»

159 V qui t'envoie? C'est elle qui veut une donaison? // Il cracha. // Et pas même capable de tirer une vache! Elle *peut ben* avoir 159-173 III veut ça? Et seulement pas capable de tirer une vache! // — Vous pouvez ben avoir honte: vous cacher derrière les arbres pour mieux reluquer les créatures. À votre âge! // — Ah! mon bout' de... // Didace rattrapa le juron prêt à jaillir de ses lèvres. Ébranlé par la querelle, il chancela. Il retourna s'appuyer contre l'orme. Le soleil, maintenant, tachetait de sang les pièces d'or des baissières. // — J'ai jamais demandé quartier à personne, commença le père Didace. // Mais Amable n'entendait rien. Il s'acharna à questionner son père: // — Vous l'avez avantagée de combien? // La colère de Didace se relâcha. Sa voix se raffermir. Il se sentit le maître. // — [R. Oui,] [D. Je S. Je] lui ai assuré 170 VIII, IX J'ai demandé <«jamais» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII> 174-178 III raisonnable. // Il se redressa: // — Je voudrais ben voir celui qui essayerait de me prouver le

Un défi dans le regard, il ajouta :

— Je voudrais ben voir le premier maudit qui essayerait de me soutenir le contraire.

Marie-Amanda arriva pour une première visite. Sans lui
laisser le temps de s'asseoir, Phonsine profita de l'absence de
l'Acayenne pour lui dire, dans le secret espoir de la rallier à sa
5 cause :

— Ta pauvre mère qui était si bonne ! Et déjà remplacée !

Refoulant sa peine, afin de tempérer les choses dans l'esprit
de sa belle-sœur, Marie-Amanda répondit :

— Oui, mais, pauvre mère, elle est morte...

10 — Qui aurait cru ça de ton père, sur ses vieux jours !

— Un homme est pas fait pour vivre seul, Phonsine. Tu le
sais.

— David Desmarais, lui, est ben resté veuf ?

15 — Tu vas chercher les extrêmes : il est à moitié mort. Et
oublie pas une chose : il a une Angéline pour tout gérer sur la
terre.

— Veux-tu dire que je négligeais ?

1 III CHAPITRE QUATRE 10 III jours... // — Un 13 III veuf. //
— Tu 17-19 III négligeais...? //— Ah !... Si mon père

— Je dis pas que tu négligeais et je dis pas que tu négligeais pas. Mais si mon père se trouve heureux remarié, à la bonne heure !

20

— Comme ça, reprit Phonsine, mécontente, que tu viennes à mourir, ton Ludger... ?

Marie-Amanda ne la laissa pas achever :

— Pourvu qu'il épouse une personne raisonnable, aimante envers les enfants, à la bonne heure !

25

Toutefois, la proie d'une panique, elle s'arrêta pour prier intérieurement : « Mais pas trop jolie, mon Dieu, ni trop jeune, s'il y a moyen. » Elle se promit de mieux prendre soin d'elle à l'avenir.

— Le jour que ton père se réveillera, dit Phonsine, je le plains. Je le plains de tout mon cœur.

30

Marie-Amanda alla à l'armoire. Partout dans la maison régnait un ordre qu'elle ne put s'empêcher d'admirer.

Faisant allusion à l'Acayenne, elle dit :

— Il me semble qu'une femme capable comme elle dans une maison, pour toi qui es déjà pas trop forte, c'est de l'aide ?

35

Chacune des paroles de Marie-Amanda prenait la valeur d'un arrêt. Lentes à tomber, mais pesantes de sens, de sagesse, de substance, elles collaient à l'esprit. De la terre forte ! À côté d'Amable toujours à court d'arguments, qui bégayait, bredouillait, n'achevait pas ses phrases, surtout lorsqu'il avait raison.

40

Phonsine la regarda refermer la porte de l'armoire. Marie-Amanda apportait à tous ses gestes une ampleur, une importance qui donnaient au moindre d'entre eux quelque chose

18 V tu négligeais, et 22 V Ludger ?... // Marie-Amanda 29 III l'avenir ! // — Le 32 III maison *règnait* un 40 III d'Amable, toujours 44 qui [D donnait S donnaient] au

45 de définitif. Même les objets semblaient lui obéir. Jamais elle ne renversait rien. Phonsine, gauche de sa nature, toujours hésitante, dont la main incertaine et nerveuse, maladroite, laissait tomber le pain presque à chaque repas et qui, le plus souvent, posait une chaise seulement sur trois pattes, pensa : « Elle ferme
50 une porte comme si c'était une tombe. Sans même s'en apercevoir. Être grasse et forte comme elle, je me tâterais ben de joie, devant le monde, à cœur de jour ! » Elle mesura l'injustice de la loi des corps : la fille aînée, inconsciente de sa force, héritière de la vigueur des Beauchemin. Amable, chair molle, sans muscle,
55 toujours prêt à se dérober à l'effort. Ce que l'Acayenne ne ferait de lui, si Phonsine n'ouvrait pas l'œil, et le bon !

La voix morte, elle répondit à Marie-Amanda :

— Une femme comme elle dans une maison, pour moi c'est surtout ben de la crainte.

60 Marie-Amanda se révolta :

— Vas-tu passer toute ta vie le cœur serré, dans l'angoisse de même ? Rien qu'à te regarder, il se forme une brume dans la maison. Tu vas devenir invivable.

Phonsine s'approcha de la fenêtre. Au dehors, le poulain
65 prenait plaisir à effrayer les poules.

— La belle petite bête ! s'exclama Marie-Amanda.

La vision de la terre, grasse et brune sous les frais labours, riche de promesses, ne fit qu'accroître la rancune de Phonsine.

70 Le limon de son passé qu'elle croyait déposé à jamais et que l'arrivée de l'Acayenne avait déjà fait lever, tout le limon remonta

46 III hésitante dont 47 III, IV, VI maladroite laissait 52 III jour ! »
// Puis elle mesura l'injustice de la loi des corps : La fille 53 III de toute la
vigueur 55 III l'effort... Ce 61 III vie, le 62 III regarder il 64 III
fenêtre. Au-dehors le 65-67 III poules. La vue de la terre 68 III
qu'accroître sa rancune. // Le limon de son passé que Phonsine croyait
69 V passé, qu'elle

d'un seul jet. À travers l'eau brouillée, des souvenirs bouillonnaient : souvenirs de son enfance d'orpheline élevée à la charité publique ; souvenirs de son adolescence humiliée au milieu d'adolescences choyées ; souvenirs de sa jeunesse en service.

Des bulles grises crevaient...

75

Ses premiers gages, quelques dollars gagnés péniblement à quinze ans, symbole de sa libération, qu'elle avait montrés en triomphe à son père, mais que celui-ci, esclave de la passion qui devait le tuer peu après, avait gardés pour lui. Son départ pour Montréal, lestée d'illusions sur la ville, toutes ses possessions dans une petite valise grise à courroies de cuir, objet de son orgueil et de nature, croyait-elle, à créer une bonne impression, mais qui ne provoquait qu'une grimace de dédain chez sa nouvelle bourgeoise. Puis le sourire de maîtres hautains que la gaucherie et le parler fruste de Phonsine amusaient en société, mais qui, derrière les portes closes, lui faisaient des offres honteuses. Un soir, pour divertir leurs invités, ils s'étaient moqués d'elle. Phonsine en avait pleuré de rage. Plus tard elle avait pu rire d'eux en pleine face. C'était trop drôle de voir la parade d'argenterie, de verrerie, de boissons fines devant leurs semblables en grand déploiement de carrosses à deux chevaux, de fourrures, de bijoux. Tout cela pour parler d'elle, leur servante. Ils n'avaient donc rien à se dire ? Mais le soir même, elle avait pleuré toutes ses larmes.

80

85

90

D'autres bulles gonflaient, aussi grises...

71 IV,VI,VII,VIII,IX bouillonnaient ; souvenirs <deux points rétablis d'après III,V> 73 III milieu d'adolescentes choyées 78 III passion *maladive* qui 80 III Montréal, lestée <A^d « (?) » au-dessus de «lestée»> d'illusions sur la ville et de toutes 81 III orgueil, et de nature [A ,] croyait-elle [A ,] à 83 III ne [D *procura* <effacé en partie> S *provoqua*] qu'une 84 III sourire *du maître hautain* que 85 VIII,IX parler *fruste* de <«fruste» rétabli d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 85 III société mais, qui, derrière les portes closes, lui *faisait* des <voir l'avant-dernière variante> 88 V tard, elle 88 III d'eux [D . S ,] <A^d « (en pleine face... (?)) »> C'était trop drôle de voir la parade d'*argenteries*, de *verreries*, de 93 III soir, elle

95 Ses promenades solitaires, sur les quais, au départ du Gros¹ pour Sorel, ou à la gare Bonaventure², à l'arrivée du train, cachée par les piliers, dans l'unique espoir d'apercevoir de loin une figure connue...

L'eau redevenait limpide...

100 Une avant-veille de Noël³, en chômage, elle avait vu clair en elle-même. Le salut lui était apparu dans l'image d'Amable-Didace, le grand garçon honnête, paisible et doux, qui saurait prendre soin d'elle, puisqu'il l'avait demandée en mariage. Les pieds lui brûlaient de partir pour le Chenal du Moine, de voir tomber la neige sur les longs champs infail-

105 Moine, de voir tomber la neige sur les longs champs infail-
 libles, éternels, d'entendre les grelots des traîneaux, de s'asseoir à la table accueillante, dans la maison carrée, sans embûche où, un jour, après le règne de la mère Mathilde, à son tour elle serait reine et maîtresse. Là était le salut, la sécurité pour toujours !

1. Nom générique donné aux gros bateaux blancs à vapeur de la compagnie *Richelieu and Ontario Navigation* (devenue *Canada Steamship Lines* en 1913) assurant le transport de passagers et de marchandises sur le fleuve Saint-Laurent, des Grands Lacs au Saguenay. Les plus célèbres de ces «gros» furent, au XX^e siècle, les navires de croisière *Richelieu*, construit au Delaware en 1912, *St. Lawrence*, *Québec* et *Tadoussac*, construits à Lauzon en 1927 et 1928. Sorel leur servait à tous quatre de port d'hivernage et d'appareillage. Le *Québec* fut détruit par un incendie en 1950. La compagnie *Canada Steamship Lines* se départit de ses trois autres navires en 1965. Voir «Deux siècles de navigation de passagers à Sorel : les bateaux blancs», *le Carignan* [numéro thématique], vol. 5, n^o 3, [printemps 1992], 48 p.; François Trépanier, «Un retour à la belle époque des croisières sur le fleuve», *la Presse*, 8 mai 1993, p. 1-7. Voir aussi Claude-Henri Grignon, «Germaine Guèvremont», *le Digeste français*, vol. 23, n^o 138, mars 1951, p. 70.

2. Gare principale du Grand Tronc à Montréal, à faible distance de la gare Windsor (Canadien Pacifique). Le Grand Tronc devait fusionner avec quatre autres compagnies ferroviaires, au cours des années 1917-1923, pour donner naissance au Canadien National.

3. Voir «Chauffe, le poêle!», premier conte du recueil *En pleine terre*. Ce conte avait d'abord paru dans la revue *Paysana* (vol. 1, n^o 1, mars 1938, p. 11-12), sous le titre «Les survenants».

95 III du Gros < souligné à la mine de plomb > pour 97 III l'unique [R attente A espoir] d'apercevoir 102 III, IV, V, VI, VII garçon, honnête 103 III l'avait déjà demandée 104 V le Chenal-du-Moine, de 105-107 III de [R traverser A voir tomber la neige sur] les longs champs infail-
 libles, éternels, [R de franchir le seuil de A d'entendre les grelots des traîneaux, de s'asseoir à la table accueillante, dans] la

Phonsine porta la main à son front.

110

— As-tu mal à la tête ? lui demanda Marie-Amanda.

— On dirait que la tête me touche toujours au plafond.

Toute à son idée, elle reprit :

— Quand on pense que ton père lui a assuré sa vie sur la terre, tant qu'elle portera le nom des Beauchemin.

115

— T'es toute seule avec Amable à trouver à redire là-dessus.

Phonsine se renfrogna :

— J'aime encore mieux avoir raison toute seule que d'être dans le tort avec tout le monde.

Marie-Amanda ne pouvait pas comprendre. Elle n'avait jamais tremblé pour son pain, jamais tremblé pour son gîte, avec, pour tout partage, la rue. Pas même la route. La rue !

120

— Demande-moi ce que le beau Survenant avait besoin de s'arrêter icitte, il y a un an, presque jour pour jour. On était si ben entre Beauchemin, à la tranquillité, nous trois : ton père, Amable, puis moi.

125

— Ah ! Phonsine, s'il fallait commencer à chercher la raison de chaque chose, on finirait jamais. Pourquoi qu'une feuille verte tombe de l'arbre tandis qu'une autre à côté continue à grandir ?

130

— Il aurait si ben pu passer tout droit, ou encore aller nicher à la place voisine, et on aurait vécu en paix. Il nous aurait épargné

112 III plafond. // [D Tout S Toute] à son idée [A,] elle 115 III qu'elle porterait le nom des Beauchemin. // — Mais tu manques de rien, Phonsine ? T'es 118 III J'aime mieux 119 III monde. // [R — Mais tu manques de rien, Phonsine ? Attends pour te plaindre.] // Marie-Amanda 121 IV,V,VI,VII, VIII,IX gîte avec <virgule rétablie d'après III et d'après l'usage> 122 IV,V,VI,VII route. La route ! // — Demande-moi 122-160 III rue ! // Une lumière étrange s'alluma dans le regard de Phonsine : // — Je 129 V l'arbre, tandis qu'une autre, à côté, continue

tant de déboires : d'abord, ton père serait pas remarié avec
 l'Acayenne... ensuite, c'te pauvre Angéline verserait pas toutes les
 135 larmes de son corps pour s'être tant affolée de lui... puis Joinville
 Provençal boirait pas⁴... Et nous autres...

— Arrête ! T'en parles comme de l'antéchrist. Pourtant mon
 père a toujours prétendu que le Survenant avait de grandes
 qualités.

140 Phonsine rougit :

— Parce qu'il était presque pris comme une île et qu'il
 savait se servir de ses mains ? Un chef-d'œuvreux ! comme l'ap-
 pelle Pierre-Côme. En v'là des qualités ! Pour un passant pas
 même capable de dire son nom... un fend-le-vent s'il y en avait
 145 un, qui se faisait gloire de courir les routes. Il avait une coche à
 l'épaule, à force de charroyer son paqueton. Puis, le mois passé,
 il a-ti fait ses preuves, hein, en partant comme un sauvage ? Pas
 seulement un petit signe de la main⁵.

— Oublie pas que Z'Yeux-ronds l'a suivi : il est pas un chien
 150 à s'attacher à n'importe qui.

— Et le Survenant a pas même eu le cœur de le garder.

— Tu le sais pas ! Ils ont pu se perdre en chemin... Tu nieras
 toujours pas que le Survenant était prévenant comme on en voit
 rarement ? Et pas haïssable, il s'en faut. Pas ravagnard, non plus.
 155 Puis, à part de ça, hein ? ben regardable, avec sa belle démarche
 et sa chevelure flambant rouge, pire qu'un feu de forêt, comme
 disait Angéline⁶.

4. C'est en effet le Survenant qui a initié le cadet des Provençal à l'alcool (cf. *le Survenant*, p. 255-259). Voir aussi *ibid.*, p. 180, où il est précisé que jusque-là aucun des frères Provençal « ne buvait [...] une goutte de liqueur alcoolique ».

5. Cf. *le Survenant*, p. 273 : « Parti, le Survenant ! Sans un mot. Sans un signe. Sans un geste de la main. [...] Un vrai sauvage, quoi ! »

6. Cf. *le Survenant*, p. 105.

135 V lui..., puis 137 V de l'*Antéchrist*. Pourtant 142 V chef-
 d'œuvreux ! En v'là 145 III, IV, VI, VII, VIII, IX un qui <virgule rétablie d'après
 V et d'après l'usage> 145 IV, V, VI, VII faisait une gloire 146 IV, VI, VII
 Puis le 147 VIII, IX hein, partant <«en» rétabli d'après IV, V, VI, VII>
 149 V que Z'Yeux-ronds <italique> l'a

Phonsine détourna la tête et demeura songeuse. Une lumière étrange dans le regard, elle murmura :

— Je sais pas si je verrai jamais la fin de cette Acayenne-là? 160

— Parle pas de même, lui reprocha Marie-Amanda.

— Je te le dis carrément, Marie-Amanda, j'ai peur pour plus tard. J'ai peur. J'ai toujours comme une souleur au cœur.

Le profil de Phonsine se détacha, maigre et tourmenté sur la pâleur du jour. Elle se mit à trembler. Marie-Amanda la prit affectueusement par les épaules : 165

— Pauvre Phonsine, va !

Elle sentait les os de la jeune femme à travers ses vêtements. Plus émue de sa maigreur et de sa faiblesse que de son inquiétude qui lui paraissait puérile, Marie-Amanda eut pitié d'elle : 170

— Crains pas... je t'aiderai. Plus tard, si t'as besoin, lâche-moi un cri !

Quand il faut demander, c'est pas riche, pensa Phonsine. Mais toutefois sa détresse s'assoupit. Le charme de la parole de Marie-Amanda opérait. 175

160 III Acayenne-là ? // — Parle-pas de 163 III peur ! J'ai 164 III
 Le profile de 170 III Marie-Amanda lui dit: // Crains pas... Si t'as besoin, plus
 tard je t'aiderai. T'auras qu'à me le demander. // Quand 171 V pas..., je 172
 V, VII cri ! // « Quand il faut demander, c'est pas riche, » pensa 173
 V Phonsine. // Mais

Les femmes du Chenal, quoique méfiantes envers l'Acayenne, ne se montrèrent pas trop distantes avec elle, par égard pour le père Didace. Mais aucun de ses gestes ne leur échappait. Elles pesaient toutes ses paroles. Une femme dont le passé leur demeurait muré, sauf qu'elle avait fait du cabotage dans les chalands, une femme grasse et belle, à son âge, ne pouvait qu'avoir eu une vie facile. Trop facile. Elles, qui s'étaient toujours esquinées sur l'ouvrage, lui en voulaient d'autant plus. Puis leurs maris, sûrs de réussir à les faire endêver, ne se privaient guère de l'admirer devant elles.

Pierre-Côme Provençal, tout le premier, avait dit :

— Ah ! la belle pièce de femme !

— Batêche, oui ! carrée comme une maison de pierre, avait renchéri Jacob Salvail.

— Moi, je vous le dis franchement, avoir une femme de même dans ma ouache, je mettrais pas le nez dehors de l'hiver, pas même pour aller m'qu'ri une chaudiérée d'eau.

1 III CHAPITRE CINQ < souligné > 2 III Chenal [A ,] quoique 8 III Trop facile. [R *Et de s'être* A *Elles, qui s'étaient*] toujours 10 III maris *ne se gênaient guère de l'admirer devant elles, sûrs de réussir à les faire endêver.* // Pierre-Côme 12 III dit, *la veille*: // [f. 30] — Ah! <Au bas du f. 29, DesRochers écrit « (Où est la page 30 ?) », à quoi G. Guèvremont répond, au haut du f. 30 : « Elle est-t-icite ! »> 18 III aller *me qu'ri* une [D *chaudière* S *chaudiérée*] d'eau VIII, IX aller *m'q'ri* une <«m'qu'ri» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences>

— C'est pas à demander si le père Didace ira pas coucher aux noirs souvent c't'automne. 20

Et comme David Desmarais entrait :

— Jusqu'à Dâvi qui louchait en la regardant hier...

David posa sa casquette noire sur le plancher à côté de sa chaise, et, de sa voix tranquille :

— Pas de danger ! J'envisage jamais une créature. 25

— On te pensait pas si foin que ça !

Les rires fusaient, mais les femmes pinçaient les lèvres en une ligne dure. À la vérité les hommes trouvaient reposante cette femme au front lisse qui les laissait fumer en paix, quand ils en avaient le goût, ou causer paisiblement sans jamais les interrompre ni leur poser de questions. 30

Un soir qu'ils veillaient tous chez les Beauchemin, Pierre-Côme dit, sans préambule :

— Eh ! oui ! le grand Paul, du Nord-ouest, qui est en promenade dans sa parenté. 35

— Tu veux pas dire Tit-Pierre à Grand'Paul, des Îles ? l'interrompt Laure Provençal.

Pierre-Côme s'emporta :

— Non, mais c'est-ti assez épouvantable d'avoir une femme belette de même ? Laisse-moi donc finir. 40

22 III,V Jusqu'à *David* qui 24 III et de 28 V vérité, les hommes trouvaient reposante cette femme, au front lisse, qui les *laissaient* fumer 29 III les [D *laisser* S *laissait*] fumer 30 III interrompre, ni 33 V dit sans 34 V,VII du *Nord-Ouest*, qui 34 III Nord-ouest, [A *qui*] est 36 III à *grand'Paul*, des 36 V des *îles*? l'interrompt 39 III mais [R *ces A c'est*]-ti assez

Il tira une touche puis reprit, de sa voix naturelle :

— Il dit qu'il a par là deux cent cinquante acres¹ de belle terre, toute labourée, parée à recevoir le grain au printemps.

45 — Ouais ! c'est de la terre ! admit Didace. Seulement, on l'a pas vue !

— Aïe ! deux cent cinquante acres, on rit pas ! Loin comme d'icitte... à l'autre bout du monde.

— Puis, c'est pas tout : ils vont commencer à bâtir un brise-lame², dret en face de Sorel.

50 — Qui ça ?

— Les gars du gouvernement !

— Un brise-lame d'élection, trancha Didace. Dès qu'ils commencent à creuser et à planter quelques fondations, c'est immanquable : les élections s'en viennent³.

55 La discussion s'anima.

— Et vous, l'Acayenne ? Quoi c'est que vous en dites ? lui demanda Jacob Salvail, pour le plaisir de la faire parler.

Elle n'entendit pas. Au bout de sa rêverie, un chaland se berçait. Et, sur le pont, allaient des mariniers efflanqués, d'autres

1. Soit une superficie d'une centaine d'hectares.

2. On attendrait « brise-lames ».

3. Allusion aux élections fédérales du 21 septembre 1911 qui devaient entraîner la victoire du Parti conservateur de Robert Borden, lequel s'opposait au traité de réciprocité négocié avec les États-Unis par le gouvernement libéral de Wilfrid Laurier (voir *infra*, p. 149).

41 V touche, puis 44 III terre, admit Didace. Seulement on 45 III vue ! // — Aïe ! deux 46 III pas ! [A Loin comme d'icite à...] // — Puis 48 V un brise-lames, dret <voir la note> 49 III Sorel. // — Les gars du Gouvernement ? // — Un 51 V gouvernement ! // — Une brise-lames d'élection 56 III l'Acayenne ? quoi c'est 59 III Et sur 59 III d'autres [R^d courteaux A^d courtauds], toujours

courtauds, toujours affamés, qui passaient, sans y penser, de la prière au juron, à l'heure du danger. 60

« À quoi c'est qu'elle jongle tout le temps ? » se demanda le père Didace, inquiet. « Elle est jamais avec nous autres. On dirait une île éloignée de la terre ferme. Chaque fois qu'elle vient nous retrouver, c'est comme si elle faisait un effort, comme si elle devait traverser de l'eau, ben de l'eau. Ça doit donc être ennuyant ! » 65

Il la plaignit.

— Eh ! vieille, ils te parlent, lui dit-il doucement.

L'Acayenne battit des cils : 70

— Hein ! quoi ?

Elle se redressa, de ce port de tête fier que donne à certaines femmes l'opulence de la chair.

— Ils te demandent ce que t'en dis.

— Ah ! moi ? Rien. 75

Ce fut tout.

— J'en connais une qui a pas dû se coucher tard dans sa vie, dit le commerçant de Sainte-Anne en clignant de l'œil vers le groupe des hommes.

— Pourquoi ? questionna une des femmes. 80

— Parce que... elle me fait pas l'effet d'une personne éreintée.

60 III passaient sans 63 III,IV,V,VI,VII,VIII,IX inquiet. Elle <guillemets rétablis d'après l'usage> 63 III est *toujours seule*. On dirait une île, éloignée 65 III effort *pour* traverser de l'eau, *puis de l'eau*, ben de l'eau ! Ça 67 V ennuyant ! // Il 68 III Il *eut pitié d'elle*. // — Eh ! 74 III Ils demandent 81 III Parce *qu'elle fait pas* l'effet d'une personne *fatiguée*. // Flattée

Flattée de l'hommage naïf, l'Acayenne éclata de rire. Phonsine n'y vit rien de drôle. Loin de là, elle trouva sa belle-mère
 85 effrontée de rire ainsi des propos du commerçant. Et risible aussi. Semblable à une poule qui glousse.

Ses épaules grasses encore agitées de rire, l'Acayenne se dirigea vers la chambre. De son long service dans les chalands où les
 90 portes étroites exposent aux heurts fréquents, elle avait gardé l'habitude de ne jamais franchir de front une porte, mais de biais, présentant d'abord à l'ouverture son épaule, puis sa hanche qu'elle avait puissantes et bien fournies.

Cette façon de passer une porte offensait Phonsine, si mince qu'elle pouvait faire son chemin entre deux brins de foin.

95 « Si la première femme du père Didace la voyait faire, en robe d'indienne claire, pensa Phonsine, avec un regret sincère. Pauvre mère Mathilde, si effacée, toujours en mantelet noir, qui avait le don de disparaître derrière les portes, quand il venait du monde le moindrement gênant. »

* * *

100 Sur la route du retour, Laure Provençal dit à la mère Salvail :

— La langue doit pourtant y démanger de parler, par escous-ses. Devant les hommes, comme de raison, elle a pas trop de faire sa belle...

105 — Les hommes ? Eux autres, du moment qu'une créature a un gros estomac, ils prennent même pas la peine d'y regarder le visage avant de jurer qu'elle est belle comme une image.

92 V avait *puissante* et bien *fournie*. // Cette 93 III porte [R *avait le don d'*] [D *offenser* S *offensait*] Phonsine 95-97 III la *mère Mathilde* la voyait [A *faire, en robe d'indienne claire*], pensa Phonsine, avec un regret [R *secret* A *sincère*]. « Elle, toujours en 96 V *claire !* pensa 99 V *gênant !* » // <division marquée par un double interligne> Sur 102 III *faire la belle* 105 III *même* [A^d «pas»] la *peine* [R *de lui* A *d'y*] regarder le visage avant de jurer qu'elle est belle. // — Je

— Je viendrai ben à bout de la faire parler. J'ai dans l'idée qu'elle en sait long sur le beau Survenant. Elle a ben dû pacager avec...

L' été des Sauvages!

À tout moment les hommes, la pipe au bec et le nez méprisant, se rendaient sur la grève prendre l'erre de vent : cette
 5 paix assoupie entre les chaumes roux... ce ciel azur et blanc sans menace de pluie... ce souffle irrespirable à force de douceur, ne leur disaient rien de bon. Mais les belles journées tiraient au reste. Déjà les rats d'eau bâtissaient leur ouache. En effet, ça et là, des buttes de joncs émergeaient de la rivière.

10 Il fallait hâter les besognes au dehors. Les femmes, à la suggestion de la grande Laure Provençal, prirent prétexte d'une corvée de savon¹ pour se réunir une après-midi sur la grève, près du gros orme, en face de la maison des Beauchemin. Le père

1. Sur la fabrication du savon de ménage, ou savon domestique, voir Jean Provencher, *les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, p. 84-85.

1 III 5 <encercle et surmonté d'un point d'interrogation, sans doute par DesRochers, a ensuite été biffé d'une croix et remplacé par «6» à la mine de plomb> 2 III Sauvages!.. // [R Une corvée de savon servit de prétexte] // À tout 3 III hommes se rendaient sur la grève [R.] [D La S la] pipe au bec, et le nez méprisant, [R ils prenaient A prendre <après transformation de la phrase, un trait conduisant «se rendaient sur la grève» après «méprisant»>] l'erre 5 III chaumes [R d'or A roux]... ce 5 V roux..., ce ciel azur et blanc sans menace de pluie..., ce 6 III pluie... cet air irrespirable à force de douceur... [A ne leur disaient rien de bon.] Mais 8 III effet, ça et là des 10-12 III besognes au-dehors. [R Une corvée de savon servit A Les femmes [R prirent] à la suggestion de la grande Laure Provençal, prirent prétexte] d'une corvée de savon pour se réunir [A, une après-midi,] près

Didace avait fait un feu, avant l'arrivée des voisines. L'Acayenne regardait au loin. Il s'approcha d'elle :

15

— Ce que tu vois là-bas, vieille, c'est l'Île Plate², avec ses arbres, quasiment tous des saules, couchés par la glace. L'eau passe par-dessus, à chaque printemps. Plus loin, la Queue-de-Rat, à la fin des Îles aux Sables. À côté, t'as la plus belle petite île en forme de lune !

20

Ses yeux s'allumèrent de plaisir :

— Je chasse là des fois. Plus loin encore, t'aperçois les Îles de la Girodeau, avec l'Île à la Cavale parmi. Là, on se met à l'abri, tard, l'automne, quand les gros vents nous poignent pendant qu'on chasse ou ben donc qu'on pêche sur les battures. La mer qui lève sur le lac³, dans les tempêtes, c'est pas disable. Ça fait peur !

25

Un sourire indulgent passa sur les lèvres de l'Acayenne : elle qui avait navigué sur l'Atlantique, qui avait rencontré des tourmentes, avec des vagues hautes comme des montagnes.

30

— Il y en a des îles, dit-elle, un peu plus tard.

— S'il y en a ? Je saurais pas les compter.

— Mais il y a pas grand'côtes, par exemple.

2. Située au nord de l'Île du Moine. Au-delà se trouvent les autres îles que le père Didace fait admirer à sa femme : la Queue-de-Rat, dans le prolongement des Îles aux Sables, puis les Îles de la Girodeau et l'Île à la Cavale, à la pointe de l'Île aux Ours.

3. C'est-à-dire le lac Saint-Pierre, dont toutes les îles nommées plus haut forment pour ainsi dire l'avant-poste.

14 III feu de cambuse <A^d « (?) » au-dessus de « cambuse »>. Il s'approche de l'Acayenne qui, en attendant les voisins, regardait au loin : // — Ce 16 V c'est l'île Plate 18 V par-dessus à 19 V des îles aux 19 III côté t'as 22 III, V les îles de la Girodeau, avec l'île à 23 III Là on se met à l'abri, tard l'automne 24 III nous poignent [A i <au-dessus de « ô »>] pendant 25 III battures du lac. La mer [R qu'il fait A qui lève] sur 29 III avait traversé des tempêtes, avec des vagues, comme des montagnes d'eau... // — II

Le père Didace crut qu'elle partageait son culte du paysage
35 sorelois. Il redressa la tête :

— Non, l'œil accroche pas nulle part. Il voit... tant qu'il veut
voir.

Elle ne bougea point. Sa figure vigoureuse tendue à l'air, elle
restait là, à humer l'odeur d'eau douce qui flotte, molle, sur la
40 peau qu'elle exaspère seulement, et à regretter l'odeur forte de
l'eau salée, des cales lestées dru, du poisson saur et de la marée,
qui pénètre les chairs.

— Quoi c'est que t'attends? lui demanda le père Didace,
soudainement impatient de la voir ainsi immobile et distraite.
45 Avance !

* * *

L'Acayenne se montra serviable comme pas une. Elle aida à
clarifier la graissaille, à peser l'arcançon, à agiter la cuite. Bien
que plusieurs, de leurs allusions, l'eussent poussée à jacasser, elle
50 laissa les langues aller leur train, sans échapper elle-même une
parole de trop.

Le travail achevé, comme le jour baissait, Laure Provençal,
dépitée, allait se retirer avec les voisines lorsqu'une exclamation
leur fit dresser la tête :

— Zarovitch⁴! cria Bernadette Salvail.

4. Le nom que Germaine Guèvremont donne au colporteur (*Zaro*, transformé en *Zarovitch* à la suggestion de DesRochers) a pu lui être inspiré par celui de son photographe montréalais, Basil Zarov. Voir Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 43 (photo Annette et Basil Zarov, vers 1944) et p. 86.

34 III paysage *sorelois*. Il 37 III voir. // *Mais elle ne* 39 III qui [R rampe A *flotte*], molle, [R *sur* A *sur*] la 44 III immobile [A *et distraite*]. Avance 48 V,VIII,IX plusieurs de <virgule rétablie d'après III,IV,VI,VII> 48 V allusions l'eussent 49 V sans *laisser* échapper 52 V voisines, lorsqu'une 52 III exclamation *leur fit dress* <au bas du f. 34> / [f. 35] leur fit dresser la tête : // — Zaro <A⁴ «vitch (?)»> ! cria

Perdu dans ses vêtements, voûté sous le faix, un ballot au dos, une valise à chaque main, le colporteur, un Juif roumain, tournait le coin de la maison. 55

On le connaissait de longue date, au Chenal du Moine. Des années il y faisait deux ou trois visites. D'autres, il n'y passait même point, assuré de retrouver son territoire intact. 60

— Ça fait ben proche deux ans qu'on t'a pas vu dans le pays ?

Le Juif leva deux doigts, tout en cherchant des yeux quelqu'un dans l'assemblée. Il zézayait :

— Dzeux ans !

— Ouvre vite tes valises. Montre-nous si tu nous apportes de quoi de beau. 65

Mais le Juif, désappointé de trouver là tant de femmes, fit signe que non. Il alla déposer ses valises le long de la maison. D'un mouchoir de fil rouge et bleu il s'épongea le front. Puis, il demanda à la ronde : 70

— La femme ?

Phonsine s'avança vers lui.

— Pas la tit-femme ! La femme !

Quand il eut appris la mort de Mathilde, ses yeux se posèrent sur l'Acayenne, qu'il ne connaissait pas. 75

55 III *faix de ballots, un au dos, un à V faix* — un ballot au dos, une valise à chaque main — le 58 V au *Chenal-du-Moine*. Des 59 III, IV, V, VI, VII deux, trois VIII, IX deux, ou trois <virgule supprimée d'après l'usage> 59 III D'autres [A,] [R fois] il 62 III, IV, V, VI, VII Le *juif* leva 63 III II [R zézayait <Les deux « x » qui devaient couvrir les lettres « it » sont légèrement déportés vers la droite, laissant le « i » à découvert.>] : // — Dzeux 65 III Montre-nous [R *ce que A si*] tu 67 III, VII le *juif*, désappointé 68 III déposer *sa charge* le 69 V Puis il 72 III Phonsine [R *sortit du fourmil. E*] s'avança 75 III, IV, VI, VII, VIII, IX l'Acayenne qu'il <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage>

— L'autre femme ?

Au silence qui accueillit sa question, il comprit qu'il avait deviné juste.

80 Le groupe se dirigea vers le fournil. Une fois la lampe allumée, les jeunes filles surtout, de leurs paroles cajolèrent le colporteur afin de le gagner à déballer sa marchandise.

85 La figure maigre, les cheveux collés au front, le chapeau derrière la tête, ses yeux mordorés tranchant à peine sur son teint basané, le colporteur, perplexe, restait debout au milieu de la pièce. Il gardait les bras près du torse, les genoux serrés, comme s'il eût craint de perdre la moindre chaleur de son corps.

— Quiens ! Zarovitch ? T'es pas mort ? demanda le père Didace qui entra en compagnie d'Odilon et d'Amable. Il alla s'asseoir à côté de sa femme.

90 — Il a le grain fin, le *peddleur*, lui murmura l'Acayenne en souriant.

Zarovitch céda à la prière des femmes, sans empressement toutefois. À mesure qu'il étalait de menus articles de pacotille, il les énumérait sur un ton de litanie :

95 — des couteaux à ressort... des épingles à couches... des bretelles... belles bretelles...

Il les étira. On comprenait difficilement sa voix faible à prononciation trop douce :

79 III allumée les 80 V surtout de 80 III paroles, cajolèrent IV, VI, VIII, IX paroles *cajolèrent* le <<cajolèrent> rétabli d'après III, V, VII et d'après l'usage> 81 III marchandise. // [A *La figure maigre*,] [D *Les S les*] cheveux 86 III s'il *eut* craint de perdre la moindre [R *parcelle de sa chaleur corps* A *chaleur de son corps*.] //— Quiens 88 III compagnie de *Beau-Blanc* et 88 V d'Amable. // Il 90 III grain [A *fin*], le *peddleur* <non souligné>, lui 90 IV, V, VI, VII, VIII le *peddleur* <romain>, lui 94 V litanie : //— *Des couteaux à ressort...*, des épingles à couches..., des bretelles..., belles 98 V douce : // ... *Des scaipulaires...*, des chapelets..., des peignes de corne..., des

... des scaipulaires... des chaipelets... des peignes de corne...
des peignes fins... 100

Clignant de l'œil vers les autres, Bernadette Salvail lui demanda :

— As-tu encore de ces beaux petits peignes de côté, comme t'avais la dernière fois, il y a deux ans ?

Le colporteur s'immobilisa. Il parut chercher en lui-même avant de fouiller dans sa valise. Sa figure s'illumina : 105

— Des petits peignes de faice ?

Tout le monde s'esclaffa. David Desmarais et Pierre-Côme Provençal passaient sur la route. Attirés par les rires, ils entrèrent.

— Aïe, Dâvi ! demande donc au *peddleur* de te montrer ses peignes. Ça te ferait ben, un de chaque côté de la face, avec un beau coq sur le dessus de la tête. 110

— ... des peignes de faice... répéta le colporteur, satisfait de la bonne humeur de chacun, exagérant à dessein sa prononciation comique. 115

Le rire repartit à fuser.

Dans un coin, les deux petits Salvail⁵ examinaient un couteau à ressort dont ils faisaient claquer les lames. Les femmes formaient un cercle, à double rangée de têtes par endroits, autour du colporteur. Seule l'Acayenne s'en tenait éloignée. 120

5. Des «deux petits Salvail», frères cadets de Bernadette (ou «Bedette») : voir *infra*, p. 272), seul Eugène, «le benjamin de la famille», nous a été présenté dans *le Survenant* (p. 178).

106 III dans [D la S sa] valise 109 III entrèrent. // — Aïe, David! demande donc au *peddleur* <non souligné> de 110 V Aïe, David! demande 110 IV,V,VI,VII,VIII au *peddleur* <romain> de 111 V peignes. Ce te 112 V tête. // — ... Des peignes IV,VI,VII,VIII,IX tête. // ... des <tiret rétabli d'après III, V> 116 V repartit. // Dans 117 III examinaient [R le A un] couteau 118 V ressort, dont

— Approche-toi, vieille, approche, lui dit Didace. De ta place tu vois pas.

— Je suis ben icitte, répondit l'Acayenne. J'ai pas besoin de rien.

125 Elle continua à se bercer sans se soucier des regards furtifs qu'on lui jetait de temps à autre.

— ... Une harmonica...

— Oh ! s'exclama Bernadette Salvail, v'là la belle musique à bouche d'une piasse et demie !

130 D'une année à l'autre le colporteur trimbalait avec la marchandise l'instrument qui n'était pas à vendre. Sitôt que quelqu'un faisait mine de vouloir l'acheter, il retournait l'harmonica à l'étui, ou bien il en haussait le prix.

— ... Une har-mo-ni-ca, singea un enfant.

135 — Il parle bon français, dit Rose-de-Lima Bibeau⁶.

Les femmes l'approuvèrent.

— Il a toujours eu un beau langage, admit Laure Provençal. On voit qu'il a parcouru les vieux pays. Il soigne son langage.

Pierre-Côme s'indigna :

6. Il s'agit de la maîtresse d'école, dont il est précisé, dans *le Survenant* (p. 118), qu'elle est « d'une laideur de pichou, laideur que la nature, par caprice, s'était plu à accentuer en la couronnant d'une somptueuse chevelure noir-bleu ».

123 VII suis bien icitte 123 III ben [A à ma place.], répondit 126-148 III autre. // ... une musique à bouche [A harmonica <à la main au-dessus de «musique à bouche»>] ... // [R D'une gaine de suédine ?ars] Dépassant une gaine de suédine, les côtés étincelèrent à la lueur de la lampe. Après avoir / [f. 38] [A l'harmonica d'une piastre et demie <au haut du f. 38>] réchauffé l'instrument entre ses mains, puis contre sa joue, Zaro ferma les yeux. Un instant ses lèvres IV, VI, VII, VIII, IX autre. // ... Une <tiret rétabli d'après III,V> 130 V l'autre, le 137 V toujours un

— Regardez-les donc, toutes pââmées, devant un étranger qui
 a même pas été baptisé ! Et parées à lui donner notre dernière
 cenne. Quand on a, dans la paroisse, un commerçant alerte qui
 passe à la porte, deux fois la semaine, qui nous fait du bon, qui
 vend à crédit au besoin. Et toujours une belle façon ! Une his-
 toire attend pas l'autre... 140 145

Sourd à leurs propos, le colporteur réchauffa entre ses
 mains, puis contre sa joue, l'instrument dont les côtés d'étain
 étincelèrent un instant. Il ferma les yeux. Ses lèvres humides,
 d'un rouge ardent, luirent sous les moustaches tombantes. Puis
 il commença à jouer lentement, péniblement, comme s'il arra-
 chait un morceau de son cœur, un air si langoureux, si nostal-
 gique, que chacun pausa croyant entendre la plainte de sa
 propre nostalgie. 150

Lorsqu'il eut terminé, on fit le saut d'apercevoir Joinville
 Provençal, nu-tête et éméché, la chemise à moitié déboutonnée.
 La veille, il avait disparu du Chenal. Personne ne savait d'où il
 revenait. 155

— As-tu fini tes garouages ? lui demanda Pierre-Côme, d'une
 voix sévère.

Sa mère s'approcha, lui criant : 160

— Boutonne-toi vite ! Si c'est pas une vraie honte !

Mais elle se pencha et lui dit plus bas :

141 V baptisé ? Et 144 V besoin ! Et 145 V l'autre... // *Comme s'il n'eût rien entendu*, le 149 IV,VI,VII,VIII,IX ardent luirent <virgule rétablie d'après III,V> 149 VIII,IX Puis, il 150 III jouer [R un] lentement, péniblement, comme s'il [R s'] [D arracher S arrachait] un morceau [R de] [D cœur SR l'eur] de son 153 III nostalgie. *Quand il eut terminé* [A,] on 155 III à moitié [R -] déboutonnée. [R Parti de] [D la S La] veille 156 III il [A re]venait. //— As-tu 159 III sévère. // [R Mais] [D sa S Sa] mère s'approcha [R de lui,] lui 160 III,IV,VI,VII,VIII,IX s'approcha lui <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 161 IV,V,VI,VII,VIII,IX honte ? // Mais <point d'exclamation rétabli d'après III et d'après l'usage>

— Tu vas prendre du mal. As-tu faim ? Veux-tu de quoi manger ?

165 Les yeux agrandis, Angéline le regardait. De loin, le père Didace l'observait aussi. Il se dit : « Il cherche à singer le Survenant, comme si, en prenant ses défauts, il pourrait lui ressembler. L'autre avait assez de qualités pour se faire pardonner ses défauts. Mais, lui ? Jamais de la vie ! »

170 Sans faire cas de qui que ce soit, Joinville écarta les enfants et il s'agenouilla sur le plancher. Les doigts passés dans l'anneau de fer, il tentait vainement de lever la trappe de cave.

— Quoi c'est qu'il fait là dans le monde ? demanda une des femmes.

175 L'Acayenne riait aux larmes. Les chairs lui tremblaient de gaieté. À tout moment elle devait essuyer son visage en chaleur. Le père Didace, un étonnement enfantin dans le regard, l'admirait.

180 — Que j'suis donc ricaneuse ! lui dit-elle. Il faut pas que je rie trop, parce que quand je ris de même, on dirait que la pointe du cœur m'enfle.

Odilon Provençal releva durement Joinville, par les épaules, et partit avec lui.

185 — J'vas vous dire, expliqua Catherine Provençal, il se pense chez nous.

— Comment ça ? demanda Bernadette Salvail.

163 VIII, IX faim ! Veux-tu <point d'interrogation rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 165 III agrandis [A,] Angéline le regardait. De loin le 166 III Survenant comme si [A,] en 169 IV, VI, VII, VIII, IX vie.» // Sans <point d'exclamation rétabli d'après III, V et d'après l'usage> 170 VIII, IX faire de cas de 172 III la porte de <cf. *supra*, p. 95, l. 91> 176 V moment, elle 176 III visage [R *humide*] en chaleur. // [R—*j'suis*] Le père [A,] [R *la*] [D *regardaient* SR *regardait*] [R *avec*] un 178 III l'admirait. // — [R *j'suis ricaneuse*] Que 180 V parce que, quand 184 IV, VI, VII pense chez-nous. // — Comment 186 III Salvail. // — [A *Ben.*] L'autre samedi

— Ben, l'autre samedi, il est revenu de Sorel ben chaud, pas rien que chaudasse, ben en fête. Mon père l'attendait. Comment, s'il l'attendait ! En l'apercevant, il lève la porte de cave et l'envoie réfléchir à la fraîche. Il pensait de le punir comme il faut. À c't'heure, quand mon Joinville arrive en boisson, la première chose qu'il fait, de lui-même, il va s'enfermer dans la cave. T'as vu ? 190

— Pareil à la chatte à mon oncle Barthélémy, dit Bernadette Salvail. Quand elle commettait une malpropreté sur le plancher, mon oncle la faisait sortir par le châssis pour la corriger. Après, aussitôt qu'il y arrivait malheur, ho donc ! elle se garrochait dehors, toute seule, le yâble était pas pire ! 195

— Venez pas rire, protesta Rose-de-Lima Bibeau qui avait un penchant pour Joinville. Il se pense fin en faisant son Survenant. Lui ! 200

— Aie jamais le malheur de prononcer ce nom-là devant ma mère !

— Le grand-dieu-des-routes fait pourtant p'us grand'poussière au Chenal du Moine, observa Bernadette. 205

— Tu trouves pas qu'il en a fait assez ? demanda Geneviève Provençal.

À l'autre extrémité du cercle, les femmes causaient :

— Joinville boit-il encore ? questionna tout bas la mère Salvail. 210

189 III l'attendait [D . S ?] En [A l']apercevant [R Joinville], il V l'attendait ? En 189 III et [D l'envoie S l'envoie] réfléchir 190 III À c't'heure quand mon Joinville [R rentre chaud] arrive en boisson, la première chose [A qu'il fait], de 194 III dit [R Rose-de-Lima Bibeau A Bernadette Salvail]. Quand elle commettait [R quelque A une] malpropreté 196 III faisait passer par le *chassis* pour 199 III pas [A rire], protesta 201 V Lui ! // — Aie ! jamais 203 III,IV,VI,VII,VIII,IX mère. // — Le <point d'exclamation rétabli d'après V et d'après l'usage> 205 V au *Chenal-du-Moine*, observa 206 III assez ? demanda [AR dit <au-dessus de «demanda»>] [D queneviève S Geneviève] Provençal. // [A À l' [A autre] extrémité du cercle, les femmes causaient [A .] [R aussi : A de leur côté :] //— Joinville

— Cher petit maître ! t'es ben la seule à te le demander. Il prend son coup comme un homme.

215 Le colporteur tirait un éventail plié en accordéon. Il le passa à la ronde. Phonsine l'ouvrit dans sa pleine grandeur. On voyait au fond l'Hôtel Ponce de Léon⁷, et, en avant, des nègres, des palmiers et des crocodiles tous ensemble. Quand l'Acayenne l'eut dans les mains, au lieu de l'examiner, elle se mit à s'éventer à coups rapides avec une aisance que les autres femmes envièrent en secret.

220 — ... du savon d'odeur... du fil... des épingles de couleur...

Phonsine se pâmait devant chaque objet que le colporteur mettait à la vue. À la fin elle en eut les bras encombrés. Mécontent de la voir aussi ambitieuse, croyant qu'elle voulait tout acheter, Didace avertit Amable :

225 — Tu vas lui faire passer ses fantaisies ? On bûche pas toute l'année rien que pour enrichir le *peddleur*.

En dernier, Zarovitch sortit les tissus. Les femmes resserrèrent leur cercle. Mais elles ne pouvaient tout palper à la fois : le padoue⁸ laineux, la satine, la finette⁹, la valenciennes¹⁰ de

7. Dans l'île de Porto Rico (Antilles), conquise au début du XVI^e siècle par le conquistador espagnol Juan Ponce de León (1460-1521). Porto Rico, dont la capitale est San Juan, devint possession des États-Unis en 1898 avant d'acquiescer son autonomie en 1952.

8. Graphie aujourd'hui vieillie pour *padou* : ruban mi-fil, mi-soie, qui doit son nom à la ville où il se fabrique.

9. Étoffe de coton croisée dont l'envers est pelucheux.

10. Dentelle fine, fabriquée initialement à Valenciennes, puis en Belgique.

215 III fond l'hôtel Ponce de Léon V fond l'hôtel Ponce-de-Léon <italique>, et 217 III dans ses mains 217 III s'éventer [A à coups rapides] avec 218 V rapides, avec 219 III secret. // ... du V secret. // — ... Du savon d'odeur..., du fil..., des 221 III colporteur [R tirait de ses ballots. A mettait à la vue. [R é]] À la fin elle [A en] eut 222 V fin, elle 223 III voir ainsi [A aussi ambitieuse <au-dessus de « ainsi, croyant », « ainsi » n'ayant pas été raturé>], croyant qu'elle voulait [R les A tout] [D achetés S acheter], Didace 225 III lui [D pas S faire] passer 226 III enrichir les *peddleurs* <non souligné>. // En dernier Zarovitch 226 IV, V, VI, VII, VIII le *peddleur* <romain>. // En 227 III tissus. Aussitôt les femmes 228 III fois ; le 229 III la [R valenciennes A valenciennes] de <Ce mot, non raturé, est repris au haut du f. 41.> différentes VIII, IX la *valencienne* de << valenciennes » rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage>

différentes longueurs. Puis il étala à part, sur le dossier d'une chaise, un coupon d'alpaca noisette qui miroitait or. Aux exclamations des femmes, l'Acayenne se leva. Elle vit le tissu et le caressa du regard. Le colporteur s'en aperçut. Pressentant une vente, le regard bridé, il se mit à énumérer les qualités de l'étoffe, comme uniquement pour l'Acayenne : double largeur... tout soie... se fripe pas... six verges... pour grosse personne. 230 235

Il froissait à dessein le tissu qui reprenait sa forme.

— Ça me ferait une bonne robe, dit Phonsine. Elle songeait au temps prochain où il lui faudrait dissimuler sa taille sous un vêtement plus ample. 240

— Un coupon de six verges, murmura l'Acayenne au père Didace, c'est pour le coup qu'elle se perdrait dedans.

— Quel prix, le coupon ? demanda Phonsine.

— Bon marché... pas cher... pour rien...

— Combien ? questionna Phonsine. 245

Il étendit une main en repliant le pouce, comme s'il ne pouvait compter sans l'aide de ses doigts :

— Quatre piastres, quatre, des piastres.

La jeune femme y renonça. Sa dernière robe ne datait que de trois mois et elle ne voulait point révéler à son beau-père son état de grossesse. 250

230 V étala, à 231 III qui *mirait* [A *miroilait* (<pour «miroitait»>), au-dessus de «mirait» non raturé] or 234 III bridé il 235 V l'Acayenne : // — Double largeur..., tout soie..., se fripe pas..., six verges..., pour 237 V tissu, qui 237 III qui [R *se*] reprenait 238 V Phonsine. // Elle 244 III rien... // — Encore ? questionna 245 III Phonsine. // [R —] Il étala une main [R *puis* [R *l'indé*] *leva l'index de l'autre*], comme IV,VI Phonsine. // — Il 247 III doigts : // — [R *Six A Quatre*] piastres. [R *Six A Quatre*]... des piastres. // [A — *Quatre piastres*] // Phonsine y 250 V mois, et

Les voisines remirent leurs emplettes au lendemain. Le
colporteur arrêterait à leur maison. Déjà elles avaient échangé
avec lui des œillades complices au sujet de tel ou tel article
255 qu'elles voulaient se réserver.

Zarovitch coucha chez les Beauchemin. Le lendemain matin,
après le déjeuner, il s'apprêta à partir. Phonsine le regarda repla-
cer la marchandise dans les ballots : un monde de merveilles à ses
yeux. Elle n'avait acheté qu'un peigne rond de corne rose, une
260 inutilité, pensa Didace, et un coupon de finette qu'elle destinait
à son trousseau de bébé.

Au bras de l'Acayenne luisait le coupon d'alpaca noisette qui
miroissait or.

— Vous, l'Autre ! cria Phonsine — dans sa surprise le nom lui
265 avait échappé — vous oubliez de remettre le coupon au *peddleur*.

— Ben non, répondit doucement l'Acayenne. Le père
Didace me l'a acheté en présent.

Phonsine pâlit. Le cœur serré de rancune et de chagrin, elle
alla s'asseoir sur la pierre du perron. « De quelle sorte de race de
270 femme était donc l'Acayenne, pour se faire tout donner ainsi du
père Didace ? Elle était capable d'avoir inventé quelque
chimère. »

Dire que c'était elle, Phonsine, qui portait le prochain Beau-
chemin et qui ne cédait à aucun caprice. Avec tendresse, elle
275 pressa contre son cœur le petit coupon de finette.

254 V complices, au 254 VIII article qu'elle destinait à son trousseau de
bébé. // Zarovitch <bourdon; cf. l. 260> 257 III replacer dans les [A ballots],
toute la marchandise: un 259 V rose. « Une inutilité », pensa 262 V noisette,
qui 262 III qui mirait <cf. supra, l. 231> or 264 V Vous l'Autre 264
III surprise [A,] le V surprise, le 265 III au *peddleur* <non souligné>. //—
Ben IV, V, VI, VII, VIII au *peddleur* <romain>. //— Ben 267 III l'a [R donné
A acheté] en 270 III l'Acayenne [R], se demanda Phonsine, [R «] pour V
l'Acayenne pour 271 III Elle [R est A était] capable 273 VII Phonsine
qui 274 III tendresse elle

Au large des îlets¹¹, de lentes fumées grises se déchiquetaient à la cime des arbres. Au-dessus du chenal, une sarcelle¹² rameuse, égarée du volier, ramait, ramait d'un vol bas, soucieux. Le colporteur, le dos arrondi par le faix, s'éloignait sur la route. Une rafale s'éleva. La poussière s'enroula autour de l'homme et finit par le dérober à la vue. 280

Didace approchait. Pour ne pas le regarder, quand il passa près d'elle, Phonsine fit semblant de ramasser un objet. La terre, à ses doigts, était chaude comme en plein cœur d'été.

11. Îlets des Jons, dans le prolongement de l'île aux Raisins (voir *infra*, p. 151).

12. Voir *supra*, p. 97.

277 III la cime <L'accent circonflexe a ensuite été raturé, peut-être par DesRochers.> des 278 V du volier, ramait, ramait, ramait d'un 278 III volier, ramait, ramait, ramait d'un vol bas soucieux 282 III approchait. [A *Pour ne pas le regarder, quand il passa près d'elle*] Phonsine

Le surlendemain, on s'éveilla, sans transition, au pire de l'automne. Il tomba même des brins de neige. À la criée du dimanche, on donna un dernier avertissement d'aller ramasser
 5 les animaux sur la commune.

De trois comtés¹, les propriétaires se mirent à arriver au Chenal : de gros propriétaires, silencieux et mafflés, à la face rubiconde, et de petits habitants, remplis de suffisance, le verbe haut, le fouet à la main, toujours prêts à engendrer chicane.
 10 Ceux qui n'étaient point de la paroisse enfermaient leur bétail dans l'enclos temporaire formé de piquets et de broche.

Deux jours durant, le Chenal du Moine ressembla à une fête foraine. Une étrange rumeur emplit la campagne de cris, de jurons, de rires où se mêlaient des bruits de galop, de piétinements et du meuglement des animaux. Chaque fois que le bac
 15 traversait un troupeau, la route s'animait de taches de rousseur, au passage des bœufs. Parfois d'un buisson, d'une haie, ou par

1. Ce passage rappelle la description de la noce normande dans *Madame Bovary* (I, 4).

1 III VI [A I <ce qui transforme «VI» en «VII »>] // [R Deux jours plus tard A Le surlendemain], on 4 III dimanche, [R on avertit] on donna [R l'avert] un 7 III gros cultivateurs, silencieux et mafflés, à la face rubicaude <A^d «onde» au-dessus de «aude» de «rubicaude»>, et 8 III remplis [R d'assurance A de suffisance], le 12 V le Chenal-du-Moine ressembla 12 III une foire <au-dessus de «foire» mis entre parenthèses : A^d «fête-(foraine est l'adjectif de foire)»> foraine 15 III des bêtes captives. De la berge des anciens dirigeaient le ralliement des animaux. Chaque 16 III de [R traces A taches] de 17 V,VII par l'entre-bâillement d'une

l'entrebâillement d'une porte s'échappaient des voix de femmes raillant d'un ton joyeux le conducteur du cortège.

Le soir, les hommes s'assemblèrent à la barrière, sur le sol battu, pour causer et fumer, à la lueur de la lanterne. Pierre-Côme voulait parler de politique; mais les propriétaires de Maska² ne s'en laissaient point remonter aisément. 20

— Réciprocité... réciprocité³... tant que tu voudras. Avant les élections, c'est : donne-moi un œuf, je te donne un bœuf. Mais après, mes vieux, c'est une autre chanson : donne-moi un bœuf, je te donne un œuf. 25

— T'es rouge, t'es rouge. On est bleu, on est bleu. Essaie pas de nous faire revirer notre capot.

D'autres maquignonnaient. 30

— Si je te cède ma pouliche en échange de ton gris, combien que tu me donnes de retour ?

— Un coup de pied à la bonne place.

2. C'est-à-dire «Yamaska», par aphérèse. Village agricole, un peu au sud de l'embouchure de la rivière Yamaska, situé à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Sorel.

3. Comme l'explique Germaine Guèvremont, dans le glossaire joint à l'édition Plon (p. 239), le mot «réciprocité» désignait, depuis l'été 1910, «un projet d'accord douanier entre le Canada et les États-Unis. Mesure mi-électorale, mi-économique, elle visait à capter le vote paysan du Québec et des Prairies [...]. Les adversaires du gouvernement, selon qu'il s'agissait de centres industriels ou agricoles, se firent donc tour à tour "protectionnistes" vociférant contre la *réciprocité* ou "anti-impérialistes" déblatérant contre la *marine*. L'électorat des villes rejeta la première; celui des campagnes, l'autre. Les Rouges [de Laurier], en fonction depuis 1896, cédèrent la place aux Bleus [de Borden, le 21 septembre 1911]».

18 V porte, s'échappaient 21 III lueur [R d'une lanterne A de la lanterne]. Pierre-Côme [R entendait A voulait] parler 23 III aisément. // — réciprocité... réciprocité tant 25 IV, VI, VII, VIII, IX élections c'est <virgule rétablie d'après III, V> 26 III après, par exemple, c'est toute une autre chanson, mes vieux: donne-moi 28 III rouge [D, S:] t'es rouge. On est bleu: on V rouge! t'es rouge! On est bleu! on est bleu! Essaie 31 III te passe ma 33 III place. // — Aie, Pierre-Côme V place. // — Aie! Pierre-Côme

— Aïe, Pierre-Côme ! C'est-il ça, la réciprocité ?

35 Didace s'entretenait avec des chasseurs :

— Ça se comprend qu'il y ait pas grand'chasse. L'eau est haute comme en printemps. Les canards ont resté au rang de Rimbault⁴ où il y a encore du sarrasin. Apparence que les habitants de par là en tuent, par centaine, en plein jour, sans grouiller
40 de chez eux.

— Ah ! cré yé !

— Sur le lac, il paraît que c'est pauvre en canards comme jamais.

— Quoi ! le père Didace chasse pas c't'automne ?

45 — Il peut pas laisser, comme de raison. Un jeune marié, faut qu'il guette les Sauvages.

— Il manquerait p'us que ça que le père se mêlerait de faire la barbe au garçon.

— Faudrait ben qu'il eût fait pâque avant rameaux.

50 — Il a ben assez de serpent dans le corps pour ça.

Le père Didace les écoutait d'une oreille complaisante, mais Amable serra les poings :

— Fermez donc vos grand'goules !

4. Ce «rang» se situe dans la paroisse de Sainte-Victoire-de-Sorel, à huit kilomètres au sud-est de Sorel.

35 III Didace [R s'entretenaient A s'entretenait] avec 37 III rang [R des] Rimbault 38 V Rimbault, où 38-42 III du sarrasin sur les terres. [A Mieux que ça] [D J'ai S j'ai] rencontré au marché un habitant qui m'a dit en avoir tué une centaine à lui seul, une journée, rien que dans son [D ell [?] S champ] à lui. // — Ah ! crèyez ! // — Sur 39 V par centaines, en 47 III ça si le père se mêlait de 48 V garçon ! // — Faudrait

— En tout cas, reprit le chasseur de Maska, si vous vous décidez, pas de gêne ! Servez-vous de mon affût, c'est le premier du long de la petite batture. 55

Dans la nuit, le phare de l'île aux Raisins⁵, de son œil allumé, clignota comme de complicité.

* * *

À la fin de la deuxième journée, il ne resta plus qu'un cheval sur la commune, le grand Blond à David Desmarais⁶. Les plus habiles n'avaient pas réussi à le capturer. L'on tint conseil chez les Beauchemin afin de le cerner au plus tôt. Les plus vieux étaient d'avis de conduire sur l'Île du Moine soit des chevaux frais reposés qui, en courant, entraîneraient l'indocile avec eux, soit un cheval blanc doué du don de se faire suivre de ses semblables. 60 65

Les jeunes, eux, voulaient qu'on laissât le Blond à l'abandon pour quelques jours.

— Là, il a ni faim, ni fret. Il est pas blessé, dit Odilon. Mais attendez que les neiges prennent pour tout de bon. Il viendra ben se livrer sur le bord de la grève. 70

— Il peut toujours piocher sa nourriture et boire l'eau des marais, observa Amable.

Mais Angéline et les anciens ne l'entendaient pas ainsi :

— Pourquoi laisser une bête à pâtir pour rien ?

— Sans compter qu'elle s'abîmera les sabots sans bon sens. 75

5. Île située dans le prolongement nord-est de l'Île du Moine.

6. Cf. *le Survenant*, p. 238 et 243.

55 III affût, le V affût ; c'est 59 III plus [A qu'un cheval] sur la commune, [R que] le 60 V grand Blond <italique> à 61 III conseil [A chez les Beauchemin] afin 63 III.V sur l'île du 63 III Moine [A soit] des 64 V reposés, qui 64 III courant, [R l']entraîneraient 66 III le cheval à l'abandon 68 VII ni frette. Il 68 III blessé [A dit Odilon]. Mais attendez que [R la neige prenne A les neiges prennent] pour 75 III qu'elle va s'abîmer les

— Le Blond va devenir farouche vrai !

— Mon Varieur, lui...

Le nom claqua dans la cuisine, comme un volet qui bat au vent. Tout le monde se tourna du côté de l'Acayenne. Mais sentant le blâme muet qui l'entourait, elle ne finit pas sa phrase.

— Rappelez-vous...

Pierre-Côme cherchait ses mots. On sentait qu'il parlait surtout pour chasser la gêne qui s'était emparée de chacun.

— Rappelez-vous l'automne qu'on a perdu deux vaches sur la commune. On n'a retrouvé que leur carcasse, au printemps suivant.

Le lendemain, les hommes, par équipes de deux, recommencèrent la poursuite de l'animal. Joinville Provençal et le père Didace se tenaient courbés, au guet, près d'un buisson branchu. Ils entendirent au loin le galop du cheval en liberté qui se rapprochait rapidement. Il s'arrêta près d'eux. La crinière au vent et les narines dilatées, le Blond hennit, son corps ferme, au poil luisant, vibrant du poitrail à la croupe.

— Savez-vous à qui c'est qu'il me fait penser ? demanda Joinville.

Didace se contenta de hausser les épaules.

— À votre Survenant, quand il...

— Aïe, neveurmagne ! cria Didace, mécontent.

76 V Le *Blond* <italique> va devenir farouche, vrai 88 III l'animal. [R *Quand il ne broutait pas les plantes desséchées, le Blond galopait au cœur du pâturage A Joinville Provençal et le père Didace se tenaient courbés, au guet, près d'un*] buisson 91 III rapidement. *Soudain il s'arrêta* 92 V le *Blond* <italique> hennit 93 III vibrant [D d' S du] poitrail à la croupe *en une brève extase.* // — Savez-vous 97 III il... // — Aïe, neveurmagne V il... // — Aïe ! neveurmagne

Au son des voix, le cheval reprit à galoper, faisant voler des mottes de terre sur son chemin. 100

— Tu vois ? dit le père Didace... On a manqué notre chance de l'attraper, par ta faute...

Mais Didace se tut. Debout, le sang aux tempes, tout son être tendu, il écouta : il venait de reconnaître dans le ciel une clameur unique. Une bande d'outardes, encore invisibles, approchaient, criant, claironnant leur fuite des glaces arctiques et leur course à des eaux chaleureuses. Bientôt elles obliquèrent au-dessus du fleuve et volèrent plus bas. Soudain, brisant l'ordre du triangle, une outarde, puis deux, et plusieurs autres après s'en dégagèrent et brouillèrent leur vol. Elles planaient tantôt à droite, tantôt à gauche, dans un nonchalant remous d'ailes, comme s'abandonnant aux fantaisies du vent. Aussi subitement elles reprirent leur rang et soumièrent leur essor à la discipline première, mais en forme de double triangle, cette fois. De nouveau elles se dispersèrent, volant chacune pour soi, les ailes molles, sans élan. Puis, à un commandement secret, elles reprirent leur vol strict, la tête fixe, dardée par une même volonté et l'instinct de la race, vers des grèves plus blondes, vers des roseaux moins tristes, vers la fécondité. 105 110 115

Elles avaient disparu au delà des terres du sud, que Didace, de son regard perçant, fouillait encore le firmament. 120

— C'est-il beau ! dit-il à Joinville. C'est-il assez beau de les voir passer en herse !

— Qui c'est qui leur dit où aller ? Qui c'est qui leur ordonne de partir ? 125

101 III Didace.. On 103 III Mais [R il A Didace] s'arrêta. Debout, le sang aux tempes, tout son être [R dressé A tendu], il écouta : il venait [D d' S de] reconnaître 106 III glaces nordiques <A^d « arctiques » au-dessus de « nordiques » encerclé et qu'un trait réunit au commentaire suivant, ajouté dans la marge de droite : « nordiques ne se dit que des races humaines » ; sous « nordiques », Germaine Guèvremont a ajouté « outarde » au crayon.> et 108 III triangle, [R elles brouillèrent leur vol.] [D Une S une], puis deux, et [R les A plusieurs] autres après, s'en IV, VI, VII, VIII, IX triangle une <virgule rétablie d'après III,V> 112 VII subitement, elles 120 III disparu au-delà des 120 IV, VI, VII, VIII, IX Didace de <virgule rétablie d'après III,V> 122 III beau [D, S /] dit-il

Dans un geste d'impuissance, Didace leva les bras. Cela le dépassait :

— Ah! l'ordre leur vient de ben loin... et de ben haut... Les Sauvages disent que, quand les outardes brouillent leur vol, comme t'as vu, le vieux chef cède sa place à un plus jeune qui s'exerce, puis qui prend la tête ensuite.

Une heure plus tard, à l'autre bout de l'île, l'on hissa une guenille rouge au bout d'un bâton. C'était le signal convenu : on venait de capturer le cheval. Didace n'en éprouva pas de satisfaction. Le cœur lourd, assailli de nostalgie, il demeura songeur jusqu'au soir.

* * *

Après, la vie recommença inchangée en apparence au Chenal du Moine. Mais l'Acayenne avait perdu son importance aux yeux de tous, sauf de Phonsine et d'Amable qui entretenaient pour elle la même aversion. La paroisse ayant repris la première place dans l'esprit des hommes, les voisines, leur jalousie étanchée, eurent vite ramené l'Acayenne au même plan qu'elles.

Même le père Didace ne portait plus à sa femme une attention aussi grande, ni aussi affectueuse, depuis qu'elle lui avait fait honte, en parlant de son Varieur, devant les autres. Quand il la voyait distraite, à regarder dans le vide, ou bien à écouter le cri d'une sirène de bateau, il devenait bourru. « Quiens, se disait-il, la v'là encore repartie avec son Cayen⁷¹ »

7. C'est-à-dire «Acayen» [= Acadien], par aphérèse.

130 VII jeune, qui 132 III heure [R après] plus tard, [R de A à] l'autre [R rive A bout de l'île], l'on 132 IV, VI, VII, VIII, IX l'île l'on <virgule rétablie d'après III, V> 136 VIII, IX soir. // Après <astérisques marquant une division rétablis entre ces deux lignes d'après III, IV, V, VI, VII> 137 V au Chenal-du-Moine. Mais 139 V d'Amable, qui 142 III vite [R réléguée] [R ramenée] l'Acayenne 145 V grande ni 149 IV, VI, VII, VIII, IX la v'la encore <«v'là» rétabli d'après III, V et d'après l'usage>

— **Q**uand c'est qu'on pique ? demanda soudainement Laure Provençal, un soir que les femmes veillaient ensemble.

Devant leur étonnement, elle précisa :

— Vous avez pas l'air de vous douter qu'on marie notre fille Lisabel, le lendemain des Rois¹ ? Il nous reste deux courtépintes à piquer². On est déjà dans les avents³... 5

— Jeudi⁴ ça adonnerait-il ? demanda avec émpressement l'Acayenne dont le zèle s'excitait à la nouvelle d'une noce prochaine. Vous pourriez venir icitte, vu que le métier est tout rendu. 10

— En même temps, vous nous donneriez un coup de main pour nos beignes, sur la fin de l'après-midi, proposa Phonsine.

1. C'est-à-dire le samedi 7 janvier 1911.

2. Sur la corvée du « piquage » des courtépintes, voir Jean Provencher, *les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, p. 415-416.

3. En 1910, les quatre dimanches de l'Avent tombent le 27 novembre et les 4, 11 et 18 décembre.

4. C'est-à-dire le 1^{er} ou le 8 décembre, sans doute (voir la note précédente).

1 III VI 1 VIII, IX 8 // Quand <tiret rétabli d'après III, IV, V, VI, VII>
4 III Devant [R l' A leur] étonnement 6 III Lisabel, [R aux Rois] le
8 V Jeudi, ça 9 III l'Acayenne [R que la noce prochaine excitait le zèle. A dont le
zèle s'excitait à la nouvelle d'une noce prochaine.] Vous pourriez venir icitte, vu 10
V icitte, vue que 13 III l'après-midi [D . S .] [A proposa Phonsine] //
L'Acayenne

L'Acayenne s'indigna :

15 — Depuis quand c'est que j'amène le monde à la traïlle, pour faire mon ordinaire ? Quand je naviguais sur l'eau salée et que j'avais des trente, quarante hommes à nourrir, j'en venais à bout. À plus forte raison...

20 — C'est bon, c'est bon ! trancha Laure Provençal. Mais petite aide fait grand bien quand même.

Le jeudi, Angéline, sur le point de quitter la maison pour se rendre chez les Beauchemin, jeta un regard à la ronde afin de s'assurer que rien ne traînait dans la cuisine. Une chaise dépassait un peu, un quartier de bois excédait légèrement le bûcher, elle alla les aligner. La main sur la clenche de la porte, elle pausa encore, pensivement. Son père l'observait. Depuis le départ du Survenant, il l'admirait de ne pas se laisser dominer par son chagrin. « Elle porte sa croix », pensa-t-il. Par instinct il ployait les épaules. Il en savait le poids. Lui-même avait porté la sienne, à la mort de sa femme. Mais le temps avait allégé sa peine.

30 — Habille-toi chaudement, fille, lui dit-il. Il tombe quelques brins de neige. Tantôt il neigera à plein ciel. C'est l'hiver.

Il décrocha sa casquette à oreilles, au montant d'une chaise, et sortit en même temps qu'Angéline, pour mieux interroger le temps. Plus encore que les parcelles blanches qui étoilaient l'espace, le saisissement partout disait l'approche de l'hiver. La campagne prenait la figure dure des femmes, secrètes et austères, qui ne permettent jamais à leur douleur de les trahir.

Sur la route le père Didace avançait, luttant contre le froid.

15 III monde, à 15 V traïlle pour 16 III naviguais [A sur l'Atlantique] et que j'avais des trente [A,] quarante 19 V bon ! c'est 19 III trancha [R l'Acayenne A Laure Provençal]. Mais petite aide [R faite] grand 21 III de [R laisser A quitter] la 23 III Une [R le] chaise 24 V bûcher : elle 28 VII croix, » pensa-t-il 28 III pensa-t-il, en la voyant ainsi songeuse. Par instinct il ployait les épaules. [A Il en savait le poids.] Lui-même 31 III chaudement, [A^d « fille »] lui 38 III de se [A les <surmonté d'un point d'interrogation, au-dessus de « se » non raturé>] trahir 39 V route, le

— Arrête te chauffer, lui cria David Desmarais. Viens tirer une touche. 40

Chaque syllabe se détachait, nette, dans l'air sonore.

— Non, refusa brièvement Didace.

— C'est-il l'hiver, quoi ? Y va-t-il neiger pour tout de bon ?

— Ah ! je peux rien te promettre. Mais... ça sent la neige. Temps pommelé, fille fardée, de peu de durée⁵... 45

— Quand le monde commence à avoir le dos rond, c'est l'hiver, dit encore David Desmarais en regardant Didace s'éloigner, la tête dans les épaules.

Il n'était pas retourné à la maison qu'un nuage de neige s'abattit. 50

« Non, c'est pas la neige. Non, c'est pas l'hiver. Seulement un brouillard », s'entêta Angéline, en allant prendre dans la remise le balai de sapinage pour enlever la neige sur les marches et sur le routin. 55

Mais au bout, la route lui apparut toute blanche, comme un grand bras endormi sur la terre. Aussi longtemps que la route gardait l'aspect de l'automne, Angéline avait cru au retour du Survenant. Avec les neiges, la route changeait. L'hiver ramènerait les balises, les rencontres difficiles, les détours tracés en pleins champs. Jamais le Survenant ne repasserait par le même chemin : un pressentiment en avertit l'infirme. Maintenant l'abandon, de plus en plus lourd, tombait sur elle, comme la neige sur la plaine. 60

5. Diction populaire très répandu. Voir Pierre DesRuisseaux, *le Livre des pronostics, dictons, croyances et conjurations du temps au Québec*, p. 158.

53 VII brouillard, » s'entêta 64-66 III plaine. // Soudain, déraisonnant de chagrin, elle saisit à pleines mains le balai de sapinage et en frappa

65 Un tel désespoir l'envahit qu'elle saisit à pleines mains le balai de sapinage et frappa à grands coups le sol blanchi : «Route infâme, c'est toi, avec ton vaste monde, qui me l'as pris, le Survenant.»

70 À la tête d'un liard, une chouette fit entendre son ululement plaintif. Au cri apeuré, Angéline se calma. La poudrerie l'aveuglait.

75 Des oiseaux, il n'en restait plus guère, au Chenal du Moine. Des mauves ? Quelques-unes, les dernières. Des hiboux ? Les plus voraces seulement, qui chassent le mulot sur la commune. Des canards sauvages ? Les caducs et les blessés que le grand volier, au départ, abandonne à leur sort.

Un charroi de bois que conduisait Joinville Provençal faillit heurter Angéline. Elle ne l'avait pas entendu approcher.

80 — C'est l'hiver, lui cria joyeusement Joinville. Regarde les oiseaux de neige s'ils sont joyeux !

Une bande de petits oiseaux blancs, en effet, traversait la bourrasque au-dessus des derniers chaumes. Ils s'égaillaient⁶ à voler avec le vent. Ils s'élevaient puis se laissaient choir : de vraies boules de neige.

85 — C'est l'hiver, dit Angéline, vaincue.

Elle attendit que la voiture se fût éloignée. Puis elle alla ramasser une croûte qui en était tombée.

6. C'est-à-dire «s'égayaient» (= s'amusaient), sans doute, plutôt que «s'égaillaient» (= se dispersaient).

67 III toi [R qui me l'as pris A, avec ton vaste monde,] qui me l'as pris, mon Survenant 69 III entendre [D un S son] ululement 70 III poudrerie [R av] l'aveuglait 72 V au Chenal-du-Moine. Des 72 VIII, IX Chenal du Moines. Des 75 III canards [R sauvés ? A sauvages ?] Les 75 V grand volier, au <cf. supra, p. 147, l. 278> 75 IV, VI, VII, VIII, IX volier au <virgule rétablie d'après III, V> 81 III effet, [R traversaient A traversait <<t> en surcharge au «e»] la bourrasque [A au-dessus des derniers chaumes.]. Ils 83 III vent, s'élevant puis se laissant choir 83 V s'élevaient, puis 85 IV, VI l'hiver dit 86 III se fut éloignée

* * *

Angéline fut la première rendue chez les Beauchemin. Aussitôt, elle se mit à délayer de la pierre bleue avec un peu de farine. La courtepointe était déjà tendue sur le métier, soutenu par une chaise aux quatre coins. Au fur et à mesure que les voisines arrivaient, apportant leurs ciseaux et leur dé, elles se taillaient de l'ouvrage. Deux trempèrent dans le liquide bleu une ficelle qu'elles tirèrent au bout de leurs bras. Puis elles la laissèrent retomber, tantôt sur le droit, tantôt sur le biais, de façon à dessiner sur le tissu des pointes à diamant. D'autres préparaient à l'avance de longues aiguillées de fil, des aiguillées de paresseuses, disaient-elles, qu'elles plaçaient près des ciseaux passés à la pierre douce.

Encore plus emmitouflée que de coutume, la mère Salvail arriva la dernière. Tout essoufflée, les mains tendues à la chaleur du poêle, elle ne se décidait pas à se dépouiller de ses atours.

— T'as senti les beignes, hein, ma sorcière ? lui dit Laure Provençal en jetant un regard de malice aux autres.

— Ça doit venir de su' le voisin, répondit l'Acayenne qui avait saisi l'allusion.

Les rires éclatèrent dans la cuisine.

— Ôte une pelure, cria Laure Provençal à la mère Salvail, si tu veux pas rôtir.

— Laisse-moi le temps de me réchauffer au moins. On n'est pas à la tâche. Depuis deux jours, j'ai mes douleurs. Je pressens du mauvais temps.

— Hou donc ! hou donc ! ôte encore une pelure.

88 III Beauchemin. *En attendant les autres* elle 90 III farine. [R *Le métier*]
 La 94 III qu'elles [R *tendirent* A *tirèrent*] au 97 III fil — des aiguillées de
 paresseuses, disaient-elles — qu'elles 101 III mains [A *étendues*] à 104
 III regard [A *de malice*] aux 105 III doit [R *être*] venir 111 III deux
 [R ,] jours 113 V pelure ! // Elle

Elle avait un nuage de laine, un petit châle, une chape.

115 — Bonté divine, dit une des demoiselles Mondor⁷, si elle continue à en ôter, il va ben lui rester rien que le trognon.

120 Trois prirent place aux côtés du métier, une à chaque bout, les meilleures piqueuses se chargeant des pointes les plus difficiles. Les mains se donnaient avec autant d'agilité à la tâche que les langues à la conversation.

— Nous ferez-vous un frâlic⁸ pour notre peine? demanda subitement l'Acayenne à Laure Provençal.

— Un frâlic? questionna Laure qui ne comprenait pas.

— Tu vois ben qu'elle veut parler du fricot des noces.

125 — Ah! si c'est ça qui vous inquiète, dormez sur vos deux oreilles. Vous verrez la vraie noce.

— Avec un violoneux, renchérit Bernadette Salvail.

— Pas rien qu'un, deux, pour pas que la musique arrête.

— Et du manger en masse.

130 — Si vous voulez, proposa l'Acayenne, je vous préparerai un six-pâtes⁹, avec trois, quatre sortes de viande, puis un beau rang de pâte entre.

7. Ombéline et Ènervale. Cf. *Le Survenant*, p. 167, n. 8, et p. 169.

8. De l'anglais *frollic* («ébats, espiègleric»), «frâlic» est un acadianisme. Voir Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, p. 209.

9. Le «six-pâtes» (souvent appelé «cipaille») recouvre une grande variété de recettes. Celui dont l'Acayenne énumère plus bas quelques-uns des ingrédients qui le composent (p. 186) est d'origine gaspésienne, comme celui qu'avait préparé la mère Mathilde pour les noces d'Amable et de Phonsine (voir «Une grosse noce», *En pleine terre*, 1^{re} éd., p. 46).

115 V divine / dit 116 V trognon! // Trois 117 III une, à 120 III langues, à 123 III frâlic? [R s'étonna la ga] questionna 130 III vous ferai un six-pâtes. [A avec trois, quatre sortes de viandes, puis un beau rang de pâtes entre.] // — C'est-il 131 V de viandes, puis

— C'est-il bon ? demanda Lisabel Provençal.

— Si c'est bon ?

L'Acayenne se passa la langue sur les lèvres : 135

— Rien qu'à en parler, l'estomac me gargouille de faim.

— Je veux ben croire, dit la mère Salvail, mais pour la pâte, Angéline est pas battable¹⁰.

Laure Provençal continua :

— Personne s'est jamais levé de notre table, sans avoir mangé à sa faim. À plus forte raison à une noce. C'est pas un mariage de veufs qu'on fait. 140

Phonsine, intentionnée à écouter, s'accrocha dans le berceau d'une chaise. Elle faillit trébucher, tellement elle riait.

— Non, mais vous la voyez pas qui tâtinne tout le temps ? dit l'Acayenne, qui se revengeait sur la bru. 145

Enhardie par la présence des autres, Phonsine, toute rouge, demanda :

— C'est de moi que vous parlez ?

— De qui c'est que tu veux que ça soye ? Je fatigue assez de toujours te voir aller doucement. 150

— Pis moi, qui c'qui vous dit que je fatigue pas autant de toujours vous voir aller vite ?

La réponse de Phonsine égaya les voisines. On n'aurait pas cru celle-ci capable de si bien se défendre. Est-ce qu'il 155

10. Cf. *le Survenant*, p. 171.

137 V mais, pour 140 III de [A *notre*] table, [R *c'es*] sans 140 V table sans 155 III défendre. [A *Est-ce qu'il commencerait à lui pousser des crocs ?*] La

commencerait à lui pousser des crocs? La grande Laure Provençal rajusta ses lunettes; la mère Salvail s'assit confortablement, pour ne rien perdre de la prise de bec.

160 Dans l'excitation et la tempête, elles n'avaient pas entendu une voiture approcher de la maison. L'arrivée de Marie-Amanda leur fit pousser des exclamations de surprise.

— Vous pourrez toujours pas dire que je suis avaricieuse de ma personne. Deux fois, c't'automne, que je viens vous voir!

— L'eau doit commencer à être forte sur le fleuve?

165 — Elle épaissit tout le temps. Et par icitte, demanda Marie-Amanda, toujours la même tourloutte?

— Comme tu vois, on pique, pour Lisabel.

— Ben oui, Lisabel qui se marie, j'ai su ça.

170 — Faut ben, dit Lisabel. Ça fait six mois francs que le Bon me fréquente¹¹.

Lorsqu'elle fut réchauffée, Marie-Amanda alla chercher des petits présents dans un sac : des noix longues pour les femmes de la maison, du tabac fort pour son père et des confitures de cerises de terre pour Angéline qui en raffolait.

11. Cf. *le Survenant*, p. 237 : « Lisabel Provençal, les yeux ronds comme deux globes frottés clair, regardait dans le vide. Elle se balançait, sans penser à rien. Il faisait beau soleil. Son prétendant, du Pot-au-Beurre [voir *infra*, p. 188], irait la voir, le soir même. Comme tous les soirs de bonne veillée, plutôt que d'y manquer, il serait en avance. De l'attente d'un être aimé que l'on tremble à tout instant de perdre et qu'il faut reconquérir à chaque nouvelle rencontre, elle ne connaîtrait jamais ni les ravissements, ni les angoisses : la ponctualité de son prétendant lui garantissait une sécurité étoffée. Au bout de six mois francs de fréquentation, il lui demanderait de bon cœur de l'épouser. De bon cœur elle l'accepterait. Et leur vie d'époux s'accomplirait sans plus d'émoi. » Cette scène, qui met en relief la passion déçue d'Angéline, se situe en juin 1910, précisément six mois plus tôt.

160 III voiture *s'approcher* de 165 III par *icitte?* demanda Marie-Amanda. // — [R *Toujours la même ture*] Comme 168 VIII, IX oui, *Isabel* qui 169-172 III que [D *Le S le*] Bon me fréquente. // [R *Quand A Lorsqu*] elle fut réchauffée *Marie Amanda* alla chercher [R *dans un sac de présents A des petits présents dans un sac*]: des 173 III père, et [R, *pour Angéline*,] des confitures de cerises de terre, pour

— Quand c'est que t'auras rien à donner ? lui demanda Angéline en guise de remerciements. 175

— C'est vrai, Marie-Amanda arrive toujours les mains com-
bles.

— Quoi c'est qui vous prend ? s'indigna Marie-Amanda. Un
pot de confitures, quelques terrinées de noix longues, une
torquette de tabac, c'est rien. J'appelle pas ça donner. 180

— Quoi c'est que t'appelles donner ? dit l'Acayenne.

— Donner ?

La belle figure de Marie-Amanda s'éclaira malicieusement
d'un sourire. Elle pensait : « C'est de se priver de quoi qu'on aime
pour en faire présent à quelqu'un qu'on n'aime pas. » 185

— Faudrait pas qu'elle retiendrait de sa mère, la bonté en
personne, si elle était pas donnante.

Laure Provençal cria à la face de Marie-Amanda, comme si
elle l'invectivait d'injures : 190

— J'ai jamais vu une créature comme elle. Je jurerais qu'elle
a pas tout ce qu'il lui faut, à l'Île de Grâce. Et jamais une graine
de jalousie contre le prochain.

— Ah ! écoutez ! madame Provençal, faites-moi pas passer
pour meilleure que je suis. Si je me mettais à jalouser tous ceux
qui ont plus que nous autres, il y aurait gros de monde et ça me
ferait trop d'ouvrage. 195

Comme on continuait à la louer, elle se leva et fit sem-
blant de s'emporter :

176 III remerciements. // — [D M S C]'est vrai 179 III prend,
s'indigna 184 III s'éclaira d'un sourire. Elle [R pensait] : « C'est [R prendre A
de se priver] de quoi 187 III Faudrait [A pas] qu'elle retiendrait [R pas]
de 190 III l'invectivait [D d'ingures S^d d'injures] : // — J'ai 192 V à l'île
de Grâce 194 V écoutez, madame 195 III je mettais 196 III gros [A
de] monde 198 III elle [A se leva et] fit

200 — Phonsine, donne-moi mon butin que je m'en retourne
aussi raide !

— Quiens ! la v'là-ti qui s'emmalice à c't'heure ?

— On l'a vantée trop vite.

205 — Elle serait pas Beauchemin si elle portait pas sa charge de
mauvaiseté.

Les rires cliquetaient dans les gosiers.

* * *

— Le Survenant...

210 Qui eut le malheur de nommer le Survenant ! Avant même
qu'on le sût, les femmes, sauf Marie-Amanda et Angéline qui cau-
saient à l'écart, s'entretenaient de lui.

— Il riait donc d'un bon cœur, dit Rose-de-Lima Bibeau.

— Pour moi, il riait trop, dit l'Acayenne. Un homme qui rit
tant que ça, la plupart du temps, il est pas vraiment gai dans son
cœur.

215 Catherine Provençal reprit :

— Il me semble de le voir, sur le seuil de la porte, avec sa tête
rouge¹², et toujours époitraillé dans sa vareuse carreautee¹³. Tape
un clin d'œil icitte et là. Penche d'un bord, penche de l'autre,
comme un bateau qui se décide pas à décoster.

12. Cf. *le Survenant*, p. 105.

13. Allusion au « *mackinaw* », ou veste de grosse étoffe à carreaux rouge vif et
vert, dont il est souvent question dans *le Survenant* (voir le Glossaire, s.v.).

200 V Phonsine ! donne-moi 202 III, IV, V, VI, VII, VIII, IX la v'là-ti
<«v'là» rétabli d'après l'usage; cf. *supra*, p. 154, l. 149> 202 III qui [D
s'emmalice S^d s'emmalice] à c'heure? // — On 207 II <début de II, précédé
du titre:> TOUT S'EN VA AVEC LE TEMPS // Le 211 II dit *Rose de Lima*
Bibeau III dit Rose [A -] de [A -] Lima Bibeau V dit *Rose de Lima-Bibeau*.
// — Pour 217 II, III, IV, V, VI, VII sa vareuse carreautee 217-218 II
carreautee. Penche 218 III d'œil icitte et

— Il était pareil à un oiseau. On savait jamais où c'est qu'il voulait se brancher. 220

— Oui, sûrement, un bel oiseau, ricana Laure Provençal. Le héron à grand'pattes, sur le bord de la commune !

— Parlez-moi pas d'un garçon qui a du poil dans les oreilles, dit une des jeunes filles. 225

— Pour des filles qui se pensent pas garçonnières, vous avez l'air de l'avoir regardé joliment de près, le Survenant, dit l'Acayenne.

Voyant que les jeunes filles se défendaient, l'Acayenne renifla de plaisir. 230

— Allez pas vous inventionner de croire qu'il avait jamais rencontré de filles avant d'arriver au Chenal du Moine, le Survenant ! Il en connaissait, de quoi en saler ! Des créatures de toutes les sortes.

Laissant à peine filtrer une pâle ligne verte entre ses cils d'or, d'une voix plus douce, elle reprit : 235

— Mais lui, il aimait personne.

Depuis un moment Angéline, qui s'était approchée, l'écoutait. En furie, elle se leva et demanda à l'Acayenne :

— Où c'est que vous l'avez si ben connu, le Survenant ? C'est-il dans la petite rue¹⁴? 240

— Je l'ai pas connu, répondit l'Acayenne, mais toi non plus tu l'as pas connu, comme t'aurais voulu.

14. Les anciens de Sorel se souviennent que l'on surnommait ainsi une rue aujourd'hui disparue, perpendiculaire aux rues du Roi et de la Reine et longeant le marché, donc près du port, au confluent du Richelieu et du

232 V au *Chenal-du-Moine*, le 238 VII moment, Angéline 238 II s'était *rapprochée*, l'écoutait 239 II,III leva, *en demandant* à 242 II l'Acayenne. *Mais toi*

245 Angéline ramassa ses ciseaux. Elle prit son dé, planta son
aiguille dans la canette de fil, et décrocha sa chape.

— Va-t-en¹⁵ pas, je t'en prie, supplia tout bas Phonsine.
Occupe-toi pas d'elle.

250 Mais sans un mot de plus, Angéline passa la porte.
Marie-Amanda la rejoignit sur la route. Silencieuses, elles allaient
du pas calme des femmes qui ont à soi du temps et de l'espace.
La neige tombait toujours et brouillait à mesure l'empreinte de
leurs pieds, sur le sol blanchi.

Sans se retourner, Angéline demanda :

255 — Penses-tu ça, Marie-Amanda, que c'est une de ces
femmes-là qui me l'a pris, le Survenant ?

L'image de la Bohémienne¹⁶ rencontrée à l'été, près du petit
bois de la Comtesse¹⁷, la hantait. Qui sait si le grand-dieu-des-
routes n'avait pas retrouvé la gypsy, avec ses yeux et ses étirements
de chatte.

260 — Pense pas ça, folle. Pour moi...

— Parle !

Saint-Laurent. Là se trouvaient plusieurs hôtels, tavernes et autres établissements fréquentés en particulier par les marins de passage. Peut-être est-ce dans cette rue mal famée, ou dans les environs, que l'Acayenne, avant son remariage, donnait « à chamber à des navigateurs », ce qui expliquerait que l'on ait parlé « de contre, comme d'une méchante » (*le Survenant*, p. 262). On se souviendra aussi du coup que, par son indiscretion, cette « mauvaise langue » de Beau-Blanc avait porté au cœur d'Angéline le samedi saint : « Si c'est le Venant aux Beauchemin que vous cherchez, attendez-le pas : je viens de le rencontrer avec sa compagne, dans la Petite-Rue » (*le Survenant*, p. 217).

15. Pour « Va-t'en ».

16. Cf. *le Survenant*, p. 241 s.

17. Cf. *le Survenant*, p. 242, n. 8.

244 VII dé planta 245 II,V fil et 246 V Va-t'en pas 248 V Mais,
sans 248 II,V porte. // Marie-Amanda 254 III ça, Marie Amandu, que
256 V la bohémienne rencontrée 257 II la comtesse, la hantait. Qui sait si le
Grand dieu des routes n'avait III la [D comtesse S^d Comtesse], la hantait. Qui
sait si le Grand-dieu-des-routes n'avait 259 V chatte ? // — Pense

— ... c'est ni un tel, ni une telle qui nous prend ce qu'on aime...

Marie-Amanda s'arrêta dans le vent afin de respirer, puis reprit :

265

— C'est le temps. Le temps qui vient à bout de tout. T'as l'exemple de mon père. Il aimait ma mère. À sa façon, si tu veux. Mais il l'aimait gros. Et à c't'heure qu'elle est morte, il en a une autre.

La voix enrouée de chagrin, elle ajouta :

270

— Ma mère avait fait son temps.

Des parcelles de neige et des larmes brillant à ses cils, Angéline se retourna tout d'une pièce.

— Je te comprends pas. L'autre fois tu me prêchais que le temps arrange tout. Aujourd'hui tu dis le contraire.

275

— Je dis pas le contraire. Je t'ai dit que tout se calme à la longue, notre joie comme notre peine. Tout s'en va avec le temps¹⁸.

Angéline ralentit le pas. Les souvenirs affluaient à son esprit torturé. Trois surtout la quittaient rarement. Pareils à trois jeunes chats en jeu, ils se frôlaient à elle. Les deux premiers, vivants et chauds — première apparition du Survenant bien découpé dans le vent, à la clarté du jour¹⁹, le grand rire clair aussi sonore que

280

18. C'est sous ce titre que Germaine Guèvremont avait publié, dans le premier numéro (janvier 1947) de la revue *Liaison*, fondée par Victor Barbeau, une première version de la longue conversation d'Angéline avec Marie-Amanda, qui allait constituer la partie centrale du chapitre VIII de *Marie-Didace*. Le texte en fut diffusé à CBF le dimanche 8 juin 1947, un peu plus de deux mois avant la parution du roman, dont l'achèvement d'imprimerie est du 15 août.

19. Cf. *le Survenant*, p. 105.

263 III aime... / [f. 59] aime // Marie-Amanda 273 II,III pièce : // —
Je 274 V fois, tu 275 V Aujourd'hui, tu 283 V jour ; le 283-285
II,III clair, premier tutoiement, et la main

285 la Pèlerine, la cloche de Sainte-Anne-de-Sorel quand le temps est
 écho, la main en étoile posée sur la table²⁰ — ceux-là, elle les gar-
 dait volontiers. L'un se collait à son cou, l'autre se serrait près
 d'elle. Mais le troisième ! Chaque fois il la griffait au cœur d'où
 la peine s'échappait goutte à goutte, sans jamais s'épuiser.

— Tu sais, Marie-Amanda, je t'ai pas tout dit.

290 — C'est pas nécessaire de tout dire non plus.

— Ce que je vas t'apprendre, peux-tu me jurer sur la tombe
 de ta mère que jamais t'en souffleras mot à âme qui vive ?

— Tu me connais !

Angéline hésita :

295 — Je pense que j'ai couru après mon malheur.

Marie-Amanda s'arrêta :

— Comment ça ?

300 — Tu vas voir. Une journée de marché, à Sorel, j'avais vu
 affichée sur un arbre du carré²¹ la pancarte « Concert ce soir », et
 le kiosque décoré pour recevoir la fanfare de la Musicale
 Richelieu²². Je savais, sans le savoir, — mais ça me le disait — que

20. Cf. *le Survenant*, p. 127 et p. 172-173.

21. « Carré » ou « Parc Royal » (en anglais *Royal Square*), au cœur de Sorel. C'est le major John French qui, en 1785, après la Conquête, en traça les plans, lui donnant la forme du drapeau anglais. Le parc servait alors de place d'armes. Il fut ouvert au public au lendemain de la Confédération. On y érigea le premier kiosque en 1869 ; l'habitude se prit dès 1878 d'y donner des concerts. Le kiosque actuel date de 1940. Voir Collectif, *Sorel et son histoire*, p. 18-19.

22. Aucune fanfare soreloise ne semble avoir porté ce nom. On connaît la « Fanfare de Sorel », rebaptisée « Orphéon de Sorel », puis « Harmonie de Sorel » vers 1915. Voir Johanne Hébert, « Coup d'œil sur la musique d'ensemble d'autrefois », *le Carignan* [numéro thématique consacré à la vie musicale à Sorel], vol. 5, n° 1, [1991], p. 20-24.

285 V écho ; la 287 V fois, il la griffait au cœur, d'où 291 II la tête
 de 292 III de [D la S ta] mère 298 II Sorel. J'avais vu 298 VIII, IX vu
 affiché sur 299 VII soir et 301 II savoir, mais ça me disait que III
 savoir, [A^d —] mais ça me [A^d «le»] disait [A^d —] que 301 VII disait, — que

le Survenant irait au concert. Comme de fait, sur le soir, il vient emprunter à mon père le Blond et la voiture légère. Quand je me suis vue fine seule pour la veillée et lui à se barauder, peut-être avec une autre, le cœur m'a manqué, et je lui ai demandé de m'amener. 305

— T'étais pas fière ! lui reprocha Marie-Amanda.

Sur son visage pur comme l'air du matin, un nuage passa. Elle songeait : « Se plier à toutes les fantaisies d'un homme, s'humilier devant lui, ce n'est pas le bon moyen. » 310

L'infirmes la dévisagea :

— Aurais-tu fait mieux à ma place ?

Marie-Amanda ne répondit pas. Angéline continua :

— Puis j'avais vu la belle Bernadette Salvail toute toilettée prendre le chemin de Sorel. 315

Son sens de l'économie dominant soudainement sa peine, l'infirmes s'indigna :

— Elle, dépensière comme elle est, quoi c'est que ça peut ben lui faire de mettre au serein son beau chapeau de leghorn ?

L'indignation d'Angéline fit sourire Marie-Amanda. L'infirmes se radoucit : 320

— Après s'être fait prier, il a fini par consentir à me laisser embarquer. Mais il avait pas de la façon à en revendre. Oui. Non. C'était toute la conversation. Rendus à Sorel, il m'a fait asseoir

303 V père, le *Blond* <italique> et 304 VII se *barrauder*, peut-être
314 II Salvail, toute toilettée, prendre 319 III leghorn. // L'indignation
324 II conversation. // Rendus 324 II, III Sorel il

325 sur un banc, dans le carré, en disant qu'il allait conduire le cheval à *L'Ami du Navigateur*²³.

Les cils d'Angéline battirent. Sa figure changea :

330 — Il est jamais venu me rejoindre. La musique était finie, les lumières éteintes et je l'attendais toujours. Il a ben fallu que je me décide à aller chercher le cheval et à revenir au Chenal. Après avoir dételé, au lieu d'aller me coucher, j'ai commencé à l'attendre.

— Tu l'as attendu ?

335 — Si je l'ai attendu ? Demande-moi pas quelle sorte de nuit j'ai passée. J'étais pas dans le monde. Au moindre bruit sur l'eau, je courais au quai. C'était quelque bête de la commune qui allait

23. Dans la note que j'ai consacrée à « *L'Ami du Navigateur* », dans l'édition du *Survenant* (p. 211), c'est dans la rue du Roi, face à l'hôtel Carlton, que j'avais cru devoir situer le magasin auquel la romancière donne ce nom de son invention et qui aurait été tenu par un « Syrien ». J'inclinerais aujourd'hui à penser qu'il se confond plutôt avec le magasin général Michel Ayoub (qui, du temps de Germaine Guèvremont, faisait aussi mercerie pour hommes), situé au 4, puis au 8 de la rue Augusta, à proximité des locaux du journal *Le Sorelois* (2, rue Augusta) et dans le voisinage immédiat de trois autres merceries pour hommes : la « Maison Brothman », « Letendre & Frère » et « J.-A. Péloquin & Frères », respectivement situés aux 20, 24 et 28 de la rue Augusta. En face, le Marché Richelieu et, au n° 1, rue Augusta Nord, à l'angle de la rue de la Reine, l'hôtel *City*, devenu en 1941 « *L'Auberge du Marin* » (« le rendez-vous de la population ouvrière de Sorel aussi bien que des marins », clamait la publicité). C'est le trottoir en face de cette auberge qu'Angéline devait arpenter, le samedi saint précédent, dans l'espoir d'en voir sortir le *Survenant* (cf. *le Survenant*, p. 216). Tout près aussi, la « Petite-Ruc », que l'on n'évoque pas sans rougir (voir *supra*, l. 241). « *L'Ami du Navigateur* » a de nos jours cédé la place au peu romantique « *Lave-auto Roger* », à l'angle des rues Augusta Sud et de la Reine. « *L'Auberge du Marin* », elle, s'élevait sur le site de l'actuelle « *Brasserie au Tricolore* ». Quant au magasin général-mercerie Michel Ayoub, il a emménagé en 1971 au 53, rue Augusta, dans les locaux que Georges Zakaïb, un autre « Syrien » (Libanais, en réalité), venait de libérer, après s'être retiré des affaires. Voir l'*Annuaire du commerce et des adresses de la Cité de Sorel pour l'année 1944*, vol. 3, p. 252 et 254 ; voir aussi l'*Annuaire Polk de Sorel, Tracy et St-Joseph*, 1965, 1966.

325 II allait *attacher* le III allait [R *attacher* A *conduire*] le 326 III à « *L'Ami du Navigateur* » <non souligné>. // Les II, IV, VI, VIII à « *L'Ami du Navigateur* » <romain>. // Les VII à « *L'Ami du Navigateur* » <romain>. // Les 329 II éteintes, et 331 II j'ai *recommencé* à 336 II, III, IV, V, VI, VII bête *sur* la

boire à la rivière. Ou ben rien. Allons donc, je regagnais le chemin. Et toujours avec la crainte que mon père vinssît²⁴ se réveiller et me surprendre de même. À la barre du jour, des poissonniers, qui venaient de porter leurs pêches au Gros²⁵, me l'ont ramené. 340

— Il était pas en fête ? demanda Marie-Amanda.

— Comme de raison. Dès que j'ai voulu l'apostropher, il m'a arrêtée : «Aïe ! neveurmagne !»

— Tu savais pas qu'on n'interbolise jamais un homme en boisson ? 345

— Je le savais, mais... Toujours est-il qu'il m'a empêchée de continuer, en disant : «Moi, la Noire, j'ai fait tout mon possible pour te faire comprendre que c'était pas de ta compagnie que je voulais. C'était à toi de comprendre.» Puis, alors... 350

Angéлина se mit à pleurer.

— Pleure pas, lui dit Marie-Amanda, les larmes aux yeux. Tu pourras plus parler...

— Alors, reprit Angéлина, de sa grande main en étoile, il m'a repoussée loin de lui, pour m'ôter de son chemin. Te dire si je me suis débattue contre moi ? J'ai compris que si j'acceptais ma 355

24. Suivi de l'infinitif, le subjonctif imparfait de l'auxiliaire «venir» sert à exprimer le passé dans une complétive. Voir Ferdinand Brunot et Charles Bruneau, *Précis de grammaire historique de la langue française*, § 536 : «Il est [...] des parlers canadiens qui ont créé un substitut de l'imparfait du subjonctif au moyen des auxiliaires *aller, venir*». Voir aussi *infra*, p. 277 et p. 305.

25. Voir *supra*, p. 124, n. 1.

337 II rivière.. Ou 338 II,III père *se réveille et me surprenne* de IV,V, VI,VII,VIII,IX père *vinssit* se <accent circonflexe rétabli d'après l'usage; cf. *infra*, p. 277, l. 261> 340II,III,IV,V,VI,VII,VIII,IX au *gros*, me <majuscule rétablie d'après l'usage; cf. *supra*, p. 124, l. 96> 341 III était [A *pas*] en 342 II,III l'apostropher il m'a arrêtée : «Aïe! *neveurmagne!*» // — Tu 345 II qu'on n'*apostrophe* jamais III qu'on n'*apostrophe* [A *interbolise* <au-dessus de «apostrophe» non raturé> jamais 348 II disant. «Moi 349 III que [D *c'est* S *c'était*] pas 353 II pourras *p'us* parler 354 II,III étoile il 355 II,III chemin. *Le reste de la nuit*, je me suis débattue contre moi. J'ai 356 V que, si

honte une première fois, je l'acceptais pour tout de bon. Au jour, le bruit d'une charrette à foin m'a réveillée. Odilon marchait à côté. J'ai juste eu le temps de m'écraser dans la coulée. Heureusement qu'il m'a pas aperçue. Quoi c'est que Pierre-Côme Provençal aurait pensé? Là, à genoux dans la rosée et à bout de mes forces, j'ai demandé au bon Dieu qu'il y ait un changement entre nous deux, le Survenant puis moi. Il m'a exaucée. Mais pas comme je le voulais.

365 La voix brisée de douleur, elle acheva :

— J'aurais peut-être pas dû.

— Parle pas de même, lui reprocha Marie-Amanda, scandalisée. C'est mal ! Sais-tu ce qui t'aura été épargné de malheur ? Peux-tu le dire ?

370 Pour l'entraîner au large de son chagrin, elle lui demanda :

— Tu lui en as jamais reparlé de cette nuit-là ?

— Une fois, une seule fois, qu'il était de bonne humeur, je lui ai demandé de me dire la vérité.

— Quoi c'est qu'il t'a répondu ?

375 — Ah ! il a commencé par s'éclater de rire. Puis il a passé sa grande main dans ses cheveux.

— Il me semble de le voir, dit Marie-Amanda. Je le reconnais ben là.

380 — Puis la tête tout en paille, et la voix encore pleine d'éclats de rire, il a dit : « Ah ! les maudites femmes ! Elles sont toutes pareilles, toujours la question à la bouche, toutes !

358 II, III d'une *charrette* à 359 III, IV, VI, VII, VIII, IX Heureusement, qu'il <virgule supprimée d'après II, V et d'après l'usage> 361 II, III Là à genoux dans la rosée, et 363 II m'a *exaucé*. Mais 367 II scandalisée. Sais-tu 370 II, III chagrin elle 379 V Puis, la

toutes ! toutes !... depuis... » Il s'est arrêté net comme un homme qui craint d'en avoir trop dit. Et il a ajouté : « Jusqu'à toi. » Là, il m'a regardée d'une curieuse de façon. Il riait plus. La tête renversée, il a commencé à parler sérieusement : 385
 « Écoute, la Noire, d'abord tu vas me dire ce que t'appelles la vérité. C'est-il ce que j'ai fait au meilleur de ma connaissance ? Ou ben ce que j'ai pu faire en dehors de ma connaissance ? Ou ben ce que tu voudrais que j'aie fait ? Si tu veux me questionner, questionne. Seulement plains-toi pas de la réponse. » 390
 Quoi c'est que tu veux qu'on fasse d'un gars de même ? Il y a qu'à endurer son mal.

— Ou ben à l'éloigner, conclut Marie-Amanda.

— C'est ce qui est arrivé, mais sans le vouloir de ma part.

— T'as pas idée où il peut être allé ? Il te parlait jamais de places qu'il aimerait visiter ? 395

L'infirmes haussa les épaules d'indifférence. Une place ou une autre, du moment qu'il était loin d'elle.

— Ah ! des fois il disait qu'il aimerait revoir la France.

Les yeux de Marie-Amanda s'allumèrent de fierté : 400

— Qui c'est qui aimerait pas ça voir la France ?

— D'autres fois il avait rien que le bois dans l'idée. Il parlait d'un pays assez sauvage qu'il y a pas même d'oiseaux qui rôdaient dans le ciel, ni de bêtes farouches dans les bois.

Le doute fit aller la tête de Marie-Amanda. 405

— Ça se peut pas.

382 Il toutes... depuis 384 Il m'a regardé d'une curieuse de façon. Il riait p'us. La 390 V Seulement, plains-toi 398 V d'elle... // — Ah 401 V ça, voir la France? // — D'autres fois, il 405 Il Marie-Amanda : // — Ça

— Oui, dans les brûlés, tu sais, où il y a tant de têtes-de-femmes, les grosses souches qui ont l'air molles à arracher mais qui tiennent toutes par la racine ?

410 Elles arrivaient près de la maison. L'infirmes dit :

— Je l'aurais suivi partout.

De nouveau la peine s'échappait goutte à goutte.

Marie-Amanda, incrédule, étendit la main :

— T'aurais laissé tout ça ?

415 Il y avait les champs plans et féconds, il y avait la maison tassée dans sa chaleur et, à côté, le fournil si frais pour les longs jours d'été. Il y avait les granges solides, regorgeantes et, en face, la grande commune pour les pâturages. Il y avait le jardin et ses allées bordées de plantes endormies sous le paillis, mais qui
420 s'éveilleraient plus belles à l'été : le Chenal du Moine où l'air est vaste et le monde paisible.

— T'aurais laissé tout ça ? Je te crois pas. Et sais-tu une chose, ma fille ? Je commence à penser que t'aimes ça te masser le cœur ?

* * *

425 Dans la maison les femmes continuaient à piailler comme corneilles en champ de blé mûr. Maintenant qu'elle n'était plus là, chacune parlait sans gêne d'Angéline.

— Elle avait en belle... dit l'Acayenne.

Didace et Amable entrèrent.

407 II,III Oui, où le feu a passé, tu sais où 407 VIII,IX de tête-de-femmes, les 409 V arracher, mais 415 II champs, planches et 415 III maison enrobée dans 416 VII chaleur, et, à côté, le fournil si frais, pour 420 V le Chenal-du-Moine où 423 V ça, te 424 II le cœur ? <fin de II, suivi de la mention: «(Extrait de MARIE-DIDACE, en préparation)»> 425 V maison, les 428 VIII,IX belle.. dit

La grande Laure leur expliqua : 430

— On parlait justement d'Angéline puis de votre Survenant. La vôtre dit qu'Angéline avait en belle.

— En belle de quoi ? demanda Amable. Ah ! l'yâble ! pas de le dompter toujours ben ?

— Non, approuva Didace. Si tu parles de dompter quel- 435
qu'un, t'as pas l'homme en mains.

— C'est en quoi, reprit Laure Provençal. Quand une fille a le malheur de s'amouracher d'un gars qui est pas domptable, elle a toujours la ressource de se dompter, elle !

— Pas Angéline ! dit Phonsine. 440

Les femmes parlaient toutes ensemble.

— Pourquoi pas elle ?

— Parce que le Survenant lui dépensait son argent à boire ?

— Parce qu'il riait d'elle ?

— Il a jamais ri d'elle, protesta Phonsine. Il s'est même 445
battu pour elle²⁶.

— Je sais ben une chose : pour chaque cenne qu'il m'aurait dépensée, cent larmes j'y aurais fait verser.

Laure Provençal crut que l'Acayenne venait de parler. Elle se retourna de son côté : 450

— Vous m'avez l'air d'une femme capable de faire votre chemin ?

26. Cf. *le Survenant*, p. 174, 185-187 et 188.

431 V d'Angéline, puis 432 III La *votre* dit 433 III Ah ! [D *le yâble* S *l'yâble*] ! pas V Ah ! *l'yâble* ! pas de le dompter, toujours 436 VII en *main*. // — C'est 437 V quoi ? reprit 438 III d'un *gâs* qui V d'un *gas* qui 440 III Angéline [D, S ! <ou vice versa ?>] dit 449 III se *tourna vers elle* : // — Vous IV, V, VI, VII se *tourna* de

— Mon chemin ? Il me coûte le prix qu'il me coûte. Seulement... aujourd'hui, j'ai pas un souci.

455 Phonsine, en colère, se dit : « Je crois ben. Sa vie est assurée sur la terre, tant qu'elle portera le nom de Beauchemin. Elle est pas à plaindre. »

— Mon Varieur, lui... commença l'Acayenne.

460 Mais aussitôt, Laure Provençal se mordit les lèvres. Puis se penchant du côté de la mère Salvail :

— Coute donc, le Varieur, à c't'heure, c'est presque de leur parenté, aux Beauchemin. Le père Didace a autant d'acquêt de le garder à coucher.

465 Didace, devant les paroles de moquerie, coupa net au murmure des voix et aux rires.

470 — Le Survenant s'est jamais donné pour ce qu'il était pas. Ceux qui l'ont pris autrement et qui se sont fait des chimères avec lui, c'est qu'ils l'ont ben voulu. On n'a pas à y voir ! Quant à Angéline, la pauvre fille, c'est ben de valeur qu'elle se soye amourachée de lui et elle a toute ma compassion, parce que lui, il avait qu'une blonde...

De son gros poing, Didace dessina dans le vide un grand rond qui signifiait la route, le vaste monde...

475 — Quoi c'est que vous faites de celle-citte ? demanda Amable, la tête renversée, en faisant mine de tenir par le goulot une bouteille qu'il vidait dans sa bouche.

453 III chemin ? [D *Où S Il*] me 455 III Phonsine [A,] [R *pâlit pensa avec col*] en colère, *pensa* : « Je *pense* ben 455 V Je *crois* ben 459 V aussitôt Laure 460 III, IV, V, VI, VII, VIII, IX Salvail : // — *Coûte* donc <« Coute » (aphérèse de « Écoute ») rétabli d'après le sens; voir aussi *infra*, p. 257, l. 146> 464 III Didace devant les paroles de moquerie coupa 470 V lui, et 472 III poing Didace

— Pauvre Angéline ! dit Phonsine, les larmes aux yeux. Elle l'aimait donc, le Survenant ! Elle l'aimait assez, c'est ben simple, pour lui demander pardon des affronts qu'il lui faisait à elle.

L'Acayenne murmura, en souriant :

480

— Elle était pas la seule à l'aimer.

Phonsine rougit. Sentant le regard d'Amable s'appesantir sur elle, elle se rendit au poêle pour se donner une contenance.

— Quoi c'est qu'il a, le poêle, à chauffer en démon de même ? Je brûle.

485

Mais, levant le premier rond, elle vit le feu presque éteint et se pencha vers le bûcher pour en tirer un quartier de bois. Prise de court par sa distraction, elle se retourna carrément vers les autres :

— Non ! Elle était pas la seule à l'aimer !

490

— Allons ! dit Laure Provençal qui jugea bon d'en finir, en secouant les brins de fils à son tablier, il est temps qu'on s'en aille. On a assez piqué pour cette après-midi.

— Ouais, reprit Didace. Vous me faites l'effet d'avoir piqué en masse.

495

Puis s'impatientant :

— Ho ! Ho ! Clairez la place. Ôtez le métier de dans²⁷ nos jambes. Dégrez ! Vite, qu'on mange !

27. Pour « de d'dans », conformément à la leçon de la dactylographie : *de dans*, que toutes les éditions impriment à tort en un seul mot (*dedans*).

478 VIII,IX Survenant. Elle <point d'exclamation rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 479 III faisait, à 480 III murmura [A,] [D : S en souriant :] // — Elle 486 III vit *que* le feu *était* presque éteint. Elle se 489 III autres *et dit* : // — Non 491 III qui [R jugeait] bon [R venir] d'en 493 V pour *cel* après-midi 497 VII Ho ! ho ! Clairez 497 IV,V, VI,VII,VIII,IX métier *dedans* nos <<de dans> rétabli d'après III> 498 III jambes. *Dégrez ! Vite*

— On a fini à net vingt-quatre belles pointes, dit avec enthousiasme Lisabel Provençal, qui n'avait rien saisi.

Le soir, Phonsine se remit à harceler Amable pour qu'il obtînt de son père un acte de donation.

Grâce à la présence de Marie-Amanda et de sa famille, le jour de l'An, que Phonsine appréhendait, se passa sans incident, bien qu'elle et l'Acayenne ne se fussent souhaité la bonne année que du bout des lèvres.

5

Puis les préparatifs des noces de Lisabel Provençal occupèrent les femmes. À tout moment de la journée elles trottaient sur la glace vive, pour aller donner un coup de main aux Provençal ou tout bonnement pour voir ce qui s'y fricotait. À la fin l'excitation et la fatigue les faisaient se pâmer de rire pour un rien ou provoquaient entre elles des querelles aussitôt oubliées.

10

La veille du mariage¹, l'Acayenne préparait son fameux six-pâtes dans la cuisine des Provençal. Tout en parlant, elle se trouva coincée. Sans se rendre compte que les autres observaient ses efforts pour se dégager, elle continua : « Nous autres, sur l'eau salée... » Levant la vue, elle les aperçut qui éclataient de rire, sauf Angéline. L'infirmes était au poêle, à tirer des beignes. Rouge de colère, l'Acayenne demanda :

15

— Quoi c'est que vous trouvez de si drôle ? Parce que je parle de mon Varieur ?

20

1. Vendredi 6 janvier 1911.

1-25 III <manquent par suite de la perte du f. 68> 7 V, VII journée, elles 8 V vive pour 10 V fin, l'excitation 15 V continua : // — Nous autres, sur l'eau salée... // Levant

Geneviève Provençal essuya une larme. Elle n'en pouvait plus.

— Non, non, fit-elle. C'est pas à cause de ça.

25 Elle fit signe à Bernadette Salvail. Les deux jeunes filles poussèrent la table.

Encore essoufflée, l'Acayenne s'appuya à la commode :

— Puis c'est pas la première fois que je vous vois rire. Ça fait longtemps que je veux vous tirer votre horoscope. J'vas en profiter. Vous êtes toute² une bande de peureuses, de la première
30 jusqu'à la dernière.

— Voyons, l'Acayenne. Modérez vos transports, protesta Laure Provençal.

— Vous, comme les autres. Vous avez peur d'entendre la vérité. Quand on veut vous la dire, vous vous sauvez.

35 La mère Salvail, qui se levait pour partir, se rassit à côté du poêle, près du plat qu'Angéline remplissait de beignes.

— ... ou ben vous vous bouchez les oreilles, comme vous fermez les contrevents de vos maisons, l'été, pour empêcher le soleil d'entrer.

40 Pendant que les femmes étaient intentionnées à écouter l'Acayenne, la mère Salvail glissa furtivement un beigne entre ses deux tabliers.

2. On attendrait «toutes» (leçon de V), pronom en apposition à «vous», plutôt que «toute», adjectif s'accordant avec «une bande».

23 V Non, non ! fit-elle 26 III essoufflée l'Acayenne 29 V êtes toutes une 32 III Provençal. // — Toi, comme 33 V Vous comme 35 III Salvail qui se levait pour partir se rassit, à 36 V beignes. // — ... Ou ben 38 III maisons l'été 40 VII étaient attentionnées à 41 III glissa [A furtivement] un

— D'abord, continua l'Acayenne, vous riez parce que je suis ben bâtie? Ma graisse, c'est moi qui la porte. Puis c'est pas du suif.

45

Elle montra ses bras fermes.

— Puis, mon Varieur, c'était mon premier mari. J'en parlerai tant que je voudrai, tant que je vivrai, si vous voulez le savoir. Il y a pas de déshonneur là-dedans. Quand j'en parle, je vous ôte rien. Sa part d'amitié personne peut la prendre, pas plus que lui prendra celle du père Didace. C'est pas parce qu'un homme est mort depuis des années... C'était un pêcheur, pêcheur d'éperlan, et c'était pas un ange, si vous voulez le savoir. Il buvait. Des fois il buvait toutes ses pêches. En fête il se possédait pas. Il faisait maison nette, le tuyau du poêle à terre, tout revolait. Mais à jeun, par exemple, il y avait pas meilleur cœur d'homme. Quand il disait: La Blanche, en parlant de moi, il avait tout dit. Une nuit qu'il s'était endormi sur la corvette, un raz de marée a tout lavé sur le pont, lui avec.

50

55

«J'avais jamais connu ce que c'était de le soigner. Il était charpenté fort, et ben dur à son corps. Un gaillard. En santé. Jamais une minute de maladie pour me permettre de le dorloter. Tout ce que j'avais pu faire pour lui, c'était de l'attendre, la main sur la clenche de la porte, et de tâcher de le ramener à lui par la douceur. De son vivant je l'ai ben attendu. Et j'ai même pas eu la consolation de le recevoir une fois mort. Son corps, ils me l'ont jamais ramené.»

60

65

Phonsine jeta un regard autour d'elle : les visages attentifs et émus étaient levés vers l'Acayenne. «Elle est en train de les embobiner correct», pensa-t-elle.

70

48 III voudrai, [R *et*] tant 49 V Il n'y a pas de déshonneur là dedans. Quand 49 III ôte [R *de*] rien 50 V d'amitié, personne 52 III pêcheur, pêcheur d'éperlan, et 57 III disait: la Blanche [A *en parlant de moi*], il y avait V disait «La Blanche», en 59 V avec. // J'avais 65 V vivant, je 66 III pas connu la 67 V ramené. // Phonsine III ramené. // [A <dactylographié en rouge dans l'interligne qui sépare les deux paragraphes> Phonsine jeta un regard autour d'elle: tous les visages, attentifs et émus, étaient levés vers l'Acayenne. «Elle est en train de les embobiner correct», pensa-t-elle.] // «Après 70 V correct,» pensa-t-elle. // — Après VII correct,» pensa-t-elle. // Après? Après, il fallait

«Après ? Après, fallait ben vivre. J'ai élevé son petit gars de mon mieux. C'est l'enfant d'une autre femme qu'il avait eue avant moi. Mais je lui ai servi de mère comme il faut. Il a pas trop à se plaindre de moi. Du moins je pense pas. Si mon
75 Varieur eût vécu, des enfants je lui en aurais donné tant qu'il aurait voulu. À la trâlée ! Mais j'ai pas eu c'te joie-là ! »

Du revers de la main elle repoussa les frisons sur son front.

«Puis j'ai navigué pour gagner ma vie et celle du petit. Des fois j'étais la seule femme à bord, avec des vingt, trente hommes.
80 J'étais pas grosse comme à c't'heure, il s'en faut. Et j'étais jeune. Et pas laide. Il y en avait de toutes les sortes parmi, des bons, des méchants, des taupins, des pleins de détours et d'autres qui étaient foin à lier. J'aimais à rire. Il y a du monde, quel temps qu'il fait, qui gardent toujours leur grand visage, même sans le
85 moindrement de chagrin. Moi j'aime à rire. Ça me commande. Je riais souvent, en portant mon chagrin que je cachais. Quand les hommes m'entendaient rire, l'un après l'autre ils venaient me trouver, chacun avec une bonne raison. Un, c'était pour se faire recoudre son buïn, un autre, pour se plaindre, un autre avait besoin de se faire consoler. Ben j'en ai jamais redouté un
90 seul, parce que je me redoutais pas. »

L'Acayenne qui achevait son six-pâtes y plaça le dernier rang de pâte.

«Le petit gars était pas vieux quand il a commencé à réchapper sa vie. Il aurait voulu gagner la mienne. J'ai jamais
95 consenti. J'ai continué à naviguer tant que j'ai pu. Le fait d'être

71 III,V petit gâs de 72-74 III mieux. *Il était pas à moi.* C'est l'enfant d'une autre femme qu'il avait *aimée* avant moi. Mais je lui [A⁴ «ai»] servi de mère comme il faut. Il a pas eu trop 75 III, IV, VI, VIII, IX Varieur eut vécu << eût » rétabli d'après V, VII et d'après l'usage > 76 III j'ai [D eu S pas] eu c'te joie-là ! » // [R L'Acayenne A <dactylographié en rouge> Du revers de la main elle] repoussa 76 V joie-là ! // Du revers de la main, elle repoussa les frisons sur son front. // — Puis 83 V étaient fous à 85 V Moi, j'aime 87 VII l'autre, ils 89 V autre pour 90 III, IV, V, VI, VII faire reconsole. Ben 91-94 III pas. » // [A <dactylographié en rouge> L'Acayenne qui achevait son six-pâtes y plaça le dernier rang de pâte.] // « Le V pas. // L'Acayenne, qui achevait son six-pâtes, y plaça le dernier rang de pâte. // — Le 94 III, V petit gâs était 96 III à navigué tant

sur l'eau, on aurait dit que je me sentais moins seule et comme un peu plus proche de mon Varieur.»

«Après encore, il y a eu le naufrage de la "Mouche à Feu"³ sur le lac Saint-Pierre. Puis j'ai connu le Survenant. Puis le père Didace. C'est de même.» 100

L'Acayenne baissa la voix : « Sur la terre ferme, vos morts, vous les avez à vous autres pour leur fermer les yeux, pour les ensevelir. Vous pouvez vous agenouiller sur leur tombe, leur porter des petits bouquets. Pas moi. En mer, sur l'eau salée, les morts se perdent. Mon Varieur, appelez-le comme vous voudrez. Traitez-moi de folle, si vous aimez. Donnez-moi tous les noms. Mais d'un homme qui, malgré ses défauts, puis sa pauvreté, a eu pour moi des bontés, quand même que j'en parlerais de temps à autre, je me demande pourquoi ça vous porte à rire ou ben, c'est pire, à penser mal de moi ? Quand même... » 105 110

Les mots filèrent, troublants, comme la sirène d'un bateau en détresse dans la brume.

Un peu calmée, mais encore rouge d'avoir tant parlé, l'Acayenne étira de deux doigts les coins de sa bouche. La mère Salvail, voyant que l'autre avait terminé son histoire, en profita pour se préparer à partir. 115

3. Cf. *le Survenant*, p. 295 : «Elle [l'Acayenne] était cuisinière à bord d'une barge, vous savez "La Mouche" qui a pris en feu l'été passé [= été 1909, quelques mois avant l'arrivée du Survenant au Chenal du Moine] ? Ah ! l'Acayenne a ben failli périr ». Plus d'un bateau à vapeur a porté ce nom de *Mouche à Feu*. L'un fut détruit par un incendie le mardi soir 9 avril 1867 (voir la *Gazette de Sorel*, 13 avril 1867); son successeur fut affecté au transport de passagers entre Sorel et Berthier dans le dernier quart du XIX^e et au début du XX^e siècle (voir «Deux siècles de navigation de passagers à Sorel: les bateaux blancs», *le Carignan*, vol. 5, n^o 3, [printemps 1992], p. 13, 14 et 24 [photo p. 25]).

98 V Varieur // Après 99 V la *Mouche-à-feu* <italique>, sur 101 III même..» // [A L'Acayenne baissa la voix:] // «Sur V même. // L'Acayenne baissa la voix : // — Sur 105 III mer, dans l'Atlantique, les 107 III vous voulez. Donnez-moi 108 III malgré [R sa pauvreté, malgré ses défauts] ses défauts puis 110 III ben c'est 111 III,IV,V,VI,VII,VIII,IX même... // Les <guillemets rétablis d'après l'usage> 112 III bateau qui demande son chemin, dans 116 III Salvail voyant que l'autre avait terminé son histoire en

— Maintenant, dit-elle, en se levant, je vous tire ma révérence.

120 Une dizaine de beignes qu'elle avait enfouis à la dérobée entre ses deux tabliers roulèrent sur le plancher.

— Ah ! un mystère ! fit-elle, plus étonnée que tout autre⁴, d'avoir ainsi oublié sa cachette.

125 — Il y a pas de mystère là-dedans, dit Laure Provençal, c'est toi avec tes grand'mains.

L'Acayenne aussi voulut s'en aller. Laure insista pour la garder.

— Restez, qu'on parle ! Tantôt je vous payerai la traite.

130 — Attends-moi, dit Phonsine à Angéline qui attachait les cordons de son tablier, après en avoir secoué toute trace de farine.

L'infirme, comme si elle n'eût rien entendu, alla droit à l'Acayenne. Tout haut, afin que chacune la comprît, elle lui demanda :

135 — Si vous voulez, à soir, on fera route ensemble, nous deux ?

— C'est bon, dit l'Acayenne.

4. On attendrait « plus étonnée que toute autre ».

118 III dit-elle, je vous tire ma révérence. // *Mais en se levant une dizaine V dit-elle en 120 V beignes, qu'elle avait enfouis à la dérobée entre ses deux tabliers, roulèrent 122 V autre d'avoir 123 III cachette. // — [R II] [D y S Y] a 124 VIII, IX Il n'y a <«n'» supprimé d'après III, IV, V, VI, VII> 124 V mystère là dedans, dit 126 III aller. Mais Laure 128 III traite. // [R Angéli <Ce mot qui introduisait un nouveau paragraphe a été raturé et la réplique de Phonsine a été tapée au-dessus, dans l'interligne.>] — Attends-moi dit 130 III après l'avoir enlevé pour en [R enlever A secouer] toute trace de farine. // *Mais l'infirme, comme si elle n'eut rien 133 III chacune [R l'entendit A la comprît], elle 136-138 III deux ? // [A <au crayon au bas du f. 72 :> — C'est bon, dit l'Acayenne.] // [f. 73] Les**

Les femmes, étonnées, regardèrent Phonsine à la dérobée. « Pourvu qu'il neige pas demain, dit l'une d'elles en entr'ouvrant la porte. La lune vous a un de ces grands cernes⁵... » 140

Le cœur navré, Phonsine vit l'Acayenne et Angéline partir ensemble. L'Acayenne et Angéline bras-dessus, bras-dessous ! Chaque jour la belle-mère lui rognait quelques-unes de ses possessions : aujourd'hui, l'amitié d'Angéline ; demain, ça serait autre chose. « Avant longtemps, se dit-elle, il nous restera plus rien, à Amable et à moi, ni personne pour prendre notre part. » 145

* * *

— Ah ! que la belle noce !

Dans la cuisine des Provençal, Jacob Salvail, le coude au genou et le menton dans la main, fixant un rond de tapis, parut réfléchir avant de répondre : 150

— Ouais, une grosse noce ! comme il s'en est rarement vu, même à Sainte-Anne !

Durant deux jours et une nuit, la table resta mise et regarnie de bord en bord à mesure. Sans parler des tournées de petit-blanc. 155

Le six-pâtes fut sans contredit la pièce de résistance. Les premiers y goûtèrent avec une légère méfiance.

— Vous me jurez, demanda un vieux de Maska, qu'il rentre rien de ce qui porte plume dans ce plat-là ?

5. Le dicton populaire dit en effet : « Petit cerne à la lune, beau temps, / Grand cerne, mauvais temps. » Voir Pierre DesRuisseaux, *le Livre des pronostics, dictons, croyances et conjurations du temps au Québec*, p. 113.

138-140 III Phonsine. *La mère Salvail, sur le seuil* [A .] [D de S dit] [R] [A en grimaçant] avant de refermer la porte : « Pourvu qu'il neige pas demain. La lune 138 V dérobée. // — Pourvu 140 III cernes... » // *Phonsine lascia partir Angéline et l'Acayenne, mais elle les suivit peu après.* [A *Le cœur navré*] Elle les regarda aller. L'Acayenne et Angéline, bras-dessus V cernes!... // Le 141 VIII, IX partir bras-dessus <bourdon> 145 III longtemps, [D il S se] dit-elle 151 III rarement vu, [A même <au-dessus de «nt» de «rarement» et du «v» de «vu»] à 153 III et [R deux A une] [R nuits] la 157 III y goûtèrent avec 159 III,IV,VI,VII plume, dans 159 III plat-là? // — [D *Quoi S Pourquoi*], le

160 — Pourquoi, le père ? demanda une jeunesse.

— C'est contraire à mon estomac. J'en ai jamais mangé. Je commencerai pas à mon âge.

— Ah ! ben, misère à poil ! Ils m'avaient toujours dit que les gros casques de Maska avaient l'estomac tôle.

165 — Pour boire, mon jeune : à Maska, plus on boit, moins on est chaud. Mais pas pour manger !

— En tout cas, si vous voulez savoir ce qui rentre dedans, allez le demander à la grosse femme qui se berce à côté du poêle. Apparence que c'est elle qui a préparé la mangeaille.

170 Le vieux loucha :

— Pas la belle créature, avec le corps de robe comme doré sur tranche, qui trône dans la chaise berçante ?

Phonsine qui, malgré une migraine, servait les autres à table, entendit. « C'est ben vrai, se dit-elle : elle trouve le tour de trôner partout. Elle a pas assez d'être belle femme, de jouir d'une bonne santé, il faut encore que les hommes vantent son ordinaire. L'eau qui s'en va à la rivière... »

180 Les convives de la première tablée firent un tel éloge du six-pâtes qu'ils s'en trouvèrent le plus punis : ils ne purent en reprendre une deuxième fois, chacun des autres qui n'étaient pas à table en réclamant sa part. L'Acayenne dut en expliquer la recette : « Vous prenez, dit-elle, une volaille de bonne grosseur, puis un lièvre d'une grosseur... raisonnable que vous coupez par bons morceaux. Après, vous hachez une brique de lard de la grosseur du poing que vous faites revenir dans la poêlonne. Pendant ce temps-là, vous préparez une galette... »

169 III mangeaille. // [A Le vieux loucha:] // — Pas 171 III robe fleuri, qui 173 V Phonsine, qui 174 V entendit. // « C'est 179 III plus [A punis] : ils 182 V recette : // — Vous 183 III raisonnable [A que vous coupez par bons morceaux]. Après 186 III préparez une [AR de <au-dessus de «une»>] galette 186 V galette... // — Les

— Les Beauchemin, comme de raison, dit, la bouche amère, une veuve du Pot-au-Beurre⁶, qui eût volontiers épousé le père Didace, il faut toujours qu'ils aient de quoi de mieux que les autres. L'année passée, c'était leur Survenant qui leur faisait honneur. C't'année, c'est une survenante... 190

— Allez jamais l'appeler de même ! l'avertit David Desmarais. C'est la femme au père Didace.

— Je le sais, je le sais comme vous. Est-ti bonne femme au moins ? 195

— Ah ! personne a rien à dire de contre.

À la veillée, les chansons à répondre alternèrent avec la danse agrémentée de cabrioles, de virevoltes, de claquements de talon, au son de la musique que deux violoneux entretenaient à la relève. 200

Au début de la noce, il n'y avait eu que révérences, compliments et embrassades. Mais au milieu de la deuxième journée, les liens d'amitié se relâchèrent. Des jeunes gens surnommés les Barbottes⁷ de l'Île Saint-Ignace⁸, en manche de chemise, s'amuserent à tirer au poignet. À propos de rien, Joinville, passablement gris, donna une jambette au marié qui trébucha sur le coin du poêle et se fit une bosse au front. La parenté de celui-ci 205

6. Le rang du Pot-au-Beurre était situé au sud du Chenal du Moine. Il tirait son nom de la rivière Pot-au-Beurre, laquelle sépare les paroisses de Sainte-Anne-de-Sorel et de Saint-Michel-d'Yamaska et traverse la baie de Lavallière pour enfin se jeter dans la rivière Yamaska, à la Pointe à Vallée, à faible distance de l'Île d'Embaras.

7. Pour « Barbotes ». Au sens propre, la barbote est un poisson d'eau douce.

8. Grande île qu'un service de bac relie en permanence à Sorel, qui se trouve en face. Ce service était jadis assuré par la *Mouche à Feu*, à laquelle l'Acayenne faisait allusion un peu plus haut.

187 VIII, IX dit la <virgule rétablie d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 188 III qui eut volontiers 190 III passée c'était 194 III sais en masse. Est-il bonne [R au] femme 194 V vous. Est-il bonne 197 III veillée les 202 V Mais, au 204 VII en manches de 204 III, IV, V, VI, VII chemise, s'amusaient à 205 III Joinville passablement gris donna 206 V marié, qui 207 III, V front. Toute sa parenté s'en trouva offusquée et

s'en trouva mortifiée et parla même de retourner au Pot-au-Beurre avant la fin de la noce. Il fallut l'intervention de Pierre-
210 Côme pour la décider à rester.

Puis, les enfants avaient repris leur naturel. Ils faisaient de leur pire. Échevelés, leurs habits froissés et tachés, quand ils ne se chamaillaient pas, ils glissaient à califourchon sur la rampe de l'escalier. Ou encore ils sortaient et rentraient du dehors, secouant sur les invités leurs mitaines mouillées de neige. Dans
215 un coin, un innocent s'acharnait depuis le matin à jouer mollement de la guimbarde, comme à la corvée. On riait encore, mais sans gaieté, par accoutumance.

Les jeunes délaissaient la danse pour les jeux de société. Après la chaise honteuse⁹ et le clin d'œil¹⁰, ils jouaient à
220 échanger des « papparmannes d'amour », pastilles blanches à la graine de thé, sur lesquelles était tracée en sucre rouge une question ou une réponse, telle que : « Voulez-vous m'accorder

9. Jeu de société. « Au moyen d'une comptine, on choisit d'abord un confesseur et celui qui, le premier, occupera la chaise honteuse. Celle-ci est placée en évidence, en face des autres joueurs assis en rond. Le confesseur s'approche de chacun des joueurs pour entendre à mi-voix toutes sortes de défauts inimaginables sur le compte de celui qui est sur la chaise honteuse. Sa tournée faite, le confesseur s'approche de l'accusé. "Il y en a un qui trouve que tu as le cou tout croche [...]" Après avoir entendu cette litanie, l'accusé choisit l'accusateur qui a piqué le plus son amour-propre [...]. Celui qui a été choisi doit prendre place sur la chaise honteuse. L'accusé précédent devient à son tour confesseur, alors que son devancier rentre dans le rang des accusateurs. On arrête le jeu quand tous les joueurs ont subi le supplice de la chaise honteuse » (Madeleine Doyon-Ferland, *Jeux, rythmes et divertissements traditionnels*, p. 86 et 88).

10. Autre jeu de société, que Madeleine Doyon-Ferland décrit ainsi : « Il faut un garçon de plus qu'il n'y a de jeunes filles. Celles-ci s'assoient sur les chaises placées autour de la pièce et les garçons se tiennent debout derrière. Le garçon qui se trouve placé derrière une chaise vide fait un clin d'œil à une jeune fille. Aussitôt, elle doit aller s'asseoir sur la chaise non occupée. Dès qu'elle veut se lever, le garçon qui est derrière elle doit la retenir en appuyant ses mains sur ses épaules. Tant pis pour lui s'il est distrait » (*ibid.*, p. 97).

209 V de *Pierre Côme* pour 212 III tachés quand 215 III secouant leurs mitaines mouillées de neige sur les invités. Dans 218 V sans gaieté, par 220 III et les clin d'œil, ils jouaient à échanger des « [R par papparmannes] d'amour 221 V des « papparmannes d'amour

un baiser?» «Allez le demander à mon confesseur.» «Si maman vous entendait!» Odilon, qui courtoisait Bernadette Salvail, y prenait un plaisir fou. Angéline observait le couple. Elle regrettait les instants de bonheur avec le Survenant, que Bernadette lui avait dérobés¹¹. Une main sur son épaule la fit tressauter; le père Didace s'était approché d'elle. Et lui qui, la rencontrant chaque jour, n'avait jamais osé prononcer devant elle le nom du Survenant, demanda, tout ému, au milieu de la fête :

— Le Survenant t'a jamais redonné signe de vie? T'as jamais eu de ses nouvelles?

— Comment voulez-vous?

— Non, mais je pensais, des fois, qu'il aurait pu t'écrire... t'envoyer une postcard pour te dire ce qu'il devient, ce qu'il fait par là...

— M'écrire!

Angéline, les yeux bas, demeura immobile sur sa chaise. Rien ne trahit, dans son maintien, l'émotion qui la transportait. Sans comprendre quel feu d'espoir il venait d'allumer au cœur de l'infirmes, sans voir la lueur d'amour flamber dans son regard, le père Didace crut qu'elle préférerait ne point reparler du Survenant. Doucement il s'éloigna.

Assis sur les marches de l'escalier à côté, Amable et Vincent Provençal fumaient en silence. Ils avaient tout entendu.

— C'est ben curieux, dit tout bas Vincent, comme ton père

11. Cf. *le Survenant*, p. 236-238.

224 III baiser? «Allez 225 III Odilon qui courtoisait Bernadette Salvail y 226 III couple d'amoureux. Elle songeait avec regret à tous les instants de bonheur [R que Ber] avec le Survenant que 228 III tressauter. [R Le père A Sans qu'elle] en eût connaissance le père V tressauter, le 231 IV,VI,VIII,IX fête! // — Le <deux points rétablis d'après III,V,VII et d'après l'usage> III fête: // — [R T'as jamais] Le 242 III l'infirmes sans 246 III Provençal qui fumaient en silence, avaient

a toujours l'air de craire que le Survenant peut accomplir mer et monde.

250 — Ouais, répondit brièvement Amable. Comme si un gars, en changeant de place, pouvait se changer en même temps. Le Survenant aura beau trotter l'Afrique puis l'Amérique, il restera toujours survenant par-devant. Mais j'ai beau le dire au père, il veut pas comprendre.

* * *

255 Comme la danse soulève la poussière, le plaisir avait fait lever un nuage de tristesse. Peu à peu il envahit les visages, même les meubles, même les mets affaîsés, sans attraits maintenant aux yeux des convives rassasiés.

260 La grande Laure, affalée sur une chaise près de la fenêtre, poussa un soupir de satisfaction quand elle vit la dernière voiture fermer le cortège qui allait reconduire les mariés jusqu'au Pot-au-Beurre.

* * *

265 Le lendemain, un mardi¹², jour de tournée dans le rang, Angéline guetta le commerçant qui était aussi postillon. Sans lui laisser le temps de franchir le seuil de la porte elle s'informa s'il n'avait pas une lettre à son adresse. D'ordinaire, elle s'intéressait davantage aux prix et à la marchandise qu'au courrier.

12. 10 janvier 1911.

248 III a [A toujours] l'air 250 III répondit [A brièvement] Amable. Comme si un gâs en changeant de place [A ,] pouvait 250 V un gâs, en 253 V toujours Survenant par-devant 254 V comprendre. // <sans indication de division> Comme 256 III tristesse qui peu à peu envahit 257 III,IV,V,VI,VII sans attrait maintenant 260-263 III voiture se joindre au cortège qui allait reconduire les mariés jusqu'au Pot-au-Beurre et s'engager dans la montée. // — Ah ! que la belle noce ! dit la mère Salvail. // — La belle noce tant que tu voudras, admit l'autre, faut une fin à tout ! // <division marquée par une suite de quinze points> Le 263 III mardi, [R journée] de 264 III postillon. Il n'avait pas franchi le seuil de la porte qu'elle s'informa V postillon *boc* <sic>. Sans 265 V porte, elle 266 III D'ordinaire elle 267 V courrier. // — J'ai commandé des grainages par la poste, expliqua-t-elle

«J'ai commandé des grainages par la poste», expliqua-t-elle, le visage rouge, mentant mal.

— Ah! cré yé! tu vas ensemer de bonne heure, dit le commerçant flairant quelque mystère. 270

Comme il s'éloignait, elle mit la tête dans l'entrebâillement de la porte, la main sur la bouche afin de ne pas avaler d'air froid, et lui cria :

— À votre prochain voyage, rapportez-moi donc une estampille de deux cennes. En cas... 275

Mais le lendemain, elle n'y tint plus et se rendit à Sorel choisir des cartes postales illustrées. Un restaurant en exposait à tous les goûts. Pour l'infirm habitué à ne jamais dépenser un sou mal à propos, la moindre emplette méritait de la considération. Le jeune commis, pressé d'aller rejoindre sa blonde à l'arrière-magasin, débita à la course, à mesure qu'il tendait des cartes à Angéline : 280

— Ça, c'est une Paimpolaise... Vous savez, Botrel¹³?

Angéline haussa les épaules. 285

— Mon doux, la chanson : «J'aime Paimpol et sa falaise, son église et son grand pardon, j'aime surtout la Paimpolaise...»

13. Théodore Botrel (1868-1925), chansonnier français né à Dinan (Bretagne), auteur de nombreuses chansons, dont la célèbre *Paimpolaise*.

268 III,VII poste, » expliqua-t-elle 270 III Ah! *créyé!* tu vas ensemer de bonne heure, dit le commerçant *qui flairait* quelque 272 III tête, dans 272 V,VII dans *l'entrebâillement* de 273 V porte *et*, la main sur la bouche, afin de ne pas avaler d'air froid, lui 277 V Mais, le 278 III illustrées. *Dans un restaurant un tourniquet* [A^d «(?)» <au-dessus du mot «tourniquet»>] *en était* à 281 III rejoindre *la belle fille qui l'attendait* à l'arrière magasin, débita 285 III épaules [R :] // — Mon doux, la chanson, *vous savez* : «J'aime 286 V chanson : // *J'aime Paimpol et sa falaise, / Son église et son grand pardon, / J'aime surtout la Paimpolaise...* <italique> // Angéline

Angéline examina le costume de la femme, son fichu de dentelle, et, dans ses cheveux, le grand papillon de velours noir.
 290 Elle se demanda comment on pouvait le faire tenir ainsi en place.

— Ça, c'est la Suisse...

Le paysage étalait un ciel gros bleu, la neige d'une blancheur aveuglante, et au bas, le vert criard des pâturages. Une
 295 bergère y gardait de blancs moutons. Angéline, le cœur à la peine, songea à la chanson du Survenant :

« Si vous voulez, belle bergère¹⁴... »

Alors, elle choisit deux cartes : une qui représentait une fille brune et maigre, à sa propre ressemblance, croyait-elle, et une
 300 autre, le chemin de Sainte-Anne-de-Sorel.

Mais Angéline ne reçut pas de nouvelles du Survenant et les deux cartes postales restèrent au fond d'un tiroir.

* * *

Puis l'on ne parla plus que d'élections municipales au Chenal du Moine. L'on vit sourdre des agents politiques, à la
 305 solde d'adversaires de Pierre-Côme, ne négligeant aucun élément, en vue des élections générales. Gros farceurs et conteurs d'histoires comiques, ils jetaient à la volée, de maison en maison, la semence d'une doctrine d'occasion qu'ils renieraient au premier jour en faveur d'un plus haut enchérisseur de leurs
 310 services. Didace les avait jugés : « Des jappeux, des jappeux... »

14. Extrait de la chanson *Belle Rose du printemps* (cf. *le Survenant*, p. 182-183 et 265). Voir *les Cent plus belles chansons*, p. 107.

293 III paysage *exposait* un 294 V aveuglante et 296 V Survenant : // *Si vous voulez, belle bergère...* <italique> // Alors 298 III choisit une carte qui 298 V cartes, une 300 III autre qui représentait le chemin de *Sainte-Anne*. // Mais 301 V Survenant, et 302 V tiroir. // <sans indication de division> Puis l'on ne parla plus que d'élections municipales au *Chenal-du-Moine*. L'on 304 III politiques à 310 III jugés au premier coup d'œil [A <immédiatement en dessous>, dès le premier jour <mots qu'une suite de « x » situés juste en dessous semble raturer>]: « [D ces S Des] jappeux, des jappeux... » // Mais comme

Cependant comme ils traînaient avec eux une ample provision de boisson forte¹⁵, c'était à qui les aurait pour la veillée. L'œil sur la cruche de petit-blanc, au milieu de la table, pendant huit jours francs les habitants burent leur content. Ils se dilatèrent la rate à rire et ils écoutèrent sans broncher les étrangers leur expliquer les besoins de la paroisse. 315

Toutefois le jour de la nomination, personne ne voulut faire opposition à Pierre-Côme qui se trouva réélu par acclamation.

Deux jours plus tard, pour l'amour d'une bagatelle, ils recommencèrent à tempêter contre lui. 320

— Maudit Provençal !

Le Chenal du Moine retombait à sa routine.

Toujours la même turelure !

15. La distribution d'alcool au cours des campagnes électorales constituait jadis l'un des moyens mis en œuvre pour « acheter » des votes. Voir Jean Hamelin, John Huot et Marcel Hamelin, *Aperçu de la politique canadienne au XIX^e siècle*, p. 110.

311 V Cependant, comme ils traînaient avec eux une ample provision de boissons fortes, c'était 313 V de petit blanc, au 315 III à [R entendre] rire et ils écoutèrent sans broncher [D des S les] étrangers 315 V rire, et 317 V Toutefois, le 318 V Pierre-Côme, qui 319 VIII, IX ils recommencèrent à 322 V Le Chenal-du-Moine retombait 323 III même turelure ! // <Une suite de dix-sept points marque la fin du chapitre IX, le reste du f. 80 étant resté blanc ; mais le f. 81 ne porte aucune mention de chapitre.> Toujours

Toujours la même turelure !

5 Pour les hommes, le train du matin, le bois, les charrois, parfois une visite clandestine à quelque ouache de rats musqués, le train du soir et de longues heures d'oisiveté à fumer la pipe. Un voyage au marché de Sorel, le samedi, la grand'messe, à Sainte-Anne, le dimanche, demeuraient leurs meilleures distractions.

10 Pour les femmes, les trois repas interrompant les besognes domestiques, parfois une assemblée entre voisines, à tailler de la catalogne ou à natter de la guenille, tout en se faisant aller la langue.

15 Avec février une tempête se leva sur la campagne. Pendant deux jours au delà, elle souffla sans répit. Et tout le temps la neige tomba. Elle tomba par étoiles, par flocons, par brins, tantôt fine et poudreuse, tantôt folle et tantôt frivolante. Peu à peu elle combla les creux, coucha les clôtures qu'on avait négligé d'enlever et abolit les frontières. Bientôt elle emprisonna chaque habitation. Puis elle isola le Chenal du Moine.

1 III <pas d'indication de chapitre> 2 III même *turelure!* // Pour les hommes le 5 III soir, et de longues heures d'*oisiveté* à 9 III,IV, VI,VII,VIII,IX femmes les <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage; cf. *supra*, l. 3> 14 III jours *au-delà*, elle 15 III par [D étoile, S étoile:] [A,] par 16 V peu, elle 17 III clôtures qu'*avait* [A *on* <au-dessus de «av» de «avait»>] négligé 19 V le *Chenal-du-Moine*. // On

On ne parvenait pas à réchauffer les maisons. Bien qu'on eût calfeutré de tapis le seuil des portes, un air froid courait sur le plancher ; il pénétrait les murs. 20

Le premier soir, les Beauchemin se couchèrent tôt, mais à tout moment, la plainte des liards autour de la maison ou l'éclatement de clous leur faisaient ouvrir les yeux. À peine endormie, l'Acayenne s'éveilla en criant : 25

— Le bourgot ! le bourgot¹ !

Didace la poussa :

— T'as le pesant ! Réveille-toi !

— Le bourgot qui appelle ! 30

— Voyons donc ! Tu rêves ! C'est le vent qui rafale dans la cheminée.

L'Acayenne tâta le drap de laine, la courtepointe rude, la main velue du père Didace.

— Ah ! dit-elle, frissonnante et mal éveillée, je me pensais encore par chez nous. 35

Elle bâilla :

— À c't'heure que tu m'as réveillée, je pourrai p'us me rendormir. Va falloir que tu me parles...

Furieux qu'elle usât de détours envers lui et surtout qu'elle eût sans cesse l'esprit à ses Cayens², le père Didace se mit à crier à toute voix : 40

1. Comme le mot « frâlic » (voir *supra*, p. 160), « bourgot » (= sirène) est un acadianisme. Voir Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, p. 73.

2. Voir *supra*, p. 154, n. 7.

20 III maisons. [R *Malgré* A *Bien* <en surcharge à « non ! » ajouté par DesRochers, qui a également encerclé « Malgré qu' »>] qu'on eut calfeutré 22 III plancher. Le froid pénétrait 23 III soir les 23 V mais, à 26 III endormie l'Acayenne 31 III donc ! tu rêves 40 III,IV,VI, VII usât ainsi de

— J'étais-ti pour te laisser réveiller toute la paroisse? T'hurlais à la mort. Tu menais un sabbat du yâble!

45 Le lendemain, ils s'éveillèrent plus tard que d'ordinaire. Une faible lumière bleue passait avec peine par les fenêtres qu'obscurcissaient des bancs de neige. La cuisine offrait l'aspect d'un caveau. Avant même de manger, les hommes se hâtèrent de déblayer une ouverture afin de laisser pénétrer la clarté, puis
50 de pelleter une allée jusqu'aux bâtiments. Phonsine, debout près de la porte, prit plaisir à regarder travailler Amable et le père Didace : armés de pelles de bois, ils ouvraient une tranchée en découpant de grands carrés ouateux qu'ils lançaient par-dessus leur épaule. Soudain, une folie s'empara d'elle. Nu-tête, à
55 moitié vêtue, elle courut au dehors. Les bras écartés, de tout son long elle se jeta dans le premier banc de neige, y laissant l'empreinte de son corps en forme de croix, un geste qu'elle rêvait d'accomplir depuis son enfance. En se relevant, elle entendit, à travers la tempête, le rire éraillé du père Didace.
60 Toute réjouie, elle retourna dans la maison :

— Le père Didace qui rit, dit-elle.

— T'es ben assez folle, lui répondit l'Acayenne qui avait été témoin de la scène. Quand t'auras attrapé quelque inflammation de poumons, tu seras guère avancée. Et cherche qui c'est
65 qui te soignera? Vas-tu devenir fantiseuse à c't'heure? ajouta-elle en examinant la jeune femme de la tête aux pieds.

Sa joie subitement éteinte, Phonsine, s'efforçant de paraître encore plus maigre, abaissa lentement la vue sur son ventre. Non, personne ne pouvait deviner son état de grossesse. À l'idée
70 qu'un jour elle devrait peut-être abandonner son corps aux mains de l'Acayenne, elle frissonna. Le moment venu de mettre

45 III lendemain ils 50 III Phonsine *se tenait* près de la porte, *pour l'ouvrir et la refermer sur eux*, [D elle S Elle] prit plaisir à les regarder travailler : armés de pelles de bois ils 51 VIII, IX le Père Didace <«père» rétabli d'après IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 54 III Soudain une
55 III courut *au-dehors*. Les VIII, IX courut dehors <«au» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage; cf. *supra*, p. 101, l. 42; p. 113, l. 59, etc.> 56 V long, elle 58 III depuis [R *qu'elle était* A *son enfance*.] En 64 III de *poumon*, tu
68 III son [R *corps* A *ventre*.] Non 70 III devrait [A *peut-être*] abandonner

son enfant au monde, elle demanderait à Laure Provençal de l'assister, ou même à Angéline, si Marie-Amanda n'arrivait pas à temps. Elles, sauraient la soigner.

Le père Didace revenait, les pieds gros de neige. 75
L'Acayenne courut à lui, un petit balai à la main :

— Attends, que j't'époussette la neige !

— Une vraie bordée ! dit le père Didace.

— On en a-t-il encore pour longtemps ? s'impacienta l'Acayenne qui avait hâte au printemps. 80

Avant de rendre oracle, le père Didace leva la tête :

— Pour toute la journée... la nuitte... et une partie de la journée de demain. Le temps est blanc.

— Miséricorde ! on va ben être enneigés à tout jamais ! Moi qui me fiais sur les patates, qui commencent à avoir des ergots, pour craire que c'était le printemps ! dit-elle en ouvrant le petit tiroir de la commode, dans toute sa grandeur. 85

— Quoi c'est que tu furettes là ? lui demanda Didace.

Dans le fond du tiroir étroit on rangeait les papiers importants ; au bord, les livres de prière et les images. Quand quelqu'un y avait à faire, il ne le tirait toujours qu'à demi. Seul Didace, en tant que chef de famille, usait du droit de l'ouvrir en entier. Phonsine pensa que l'Acayenne devait en avoir inspecté le contenu. 90

74 V Elles sauraient 77 III que [D j't'époussète S j't'époussète] la IV, V, VI, VII, VIII, IX que j't'époussète la <Le second «t» a été rétabli d'après III et d'après l'usage.> 77 V neige : // — Une 79 III On en-a-t-il encore 80 III hâte [A d'être] au IV, V, VI, VII hâte d'être au 82 III Pour [A toute] la 83 V journée demain. Le temps est blanc. // — Miséricorde ! On va 87 V commode dans 88 III tu furetes là 89 III tiroir [A étroit] on 91 V avait affaire, il 91 III toujours qu'à-demi. Seul, Didace

95 — Je furette pas, répondit l'Acayenne. Je cherche l'almanach. Je le trouve pas nulle part.

— Pourquoi faire, l'almanach ? demanda Phonsine.

— Quiens, pour connaître le temps.

— On n'n'a pas.

100 — Une maison pas d'almanach, j'ai pas encore vu ça, s'étonna l'Acayenne. C'est plus que rare !

Piqué, le père Didace ne perdit pas de temps :

— Pour le monde ignorant, p't'être ben, mais pas pour nous autres qu'on lit le temps dans le firmament comme sur la paume
105 de notre main.

Alphonsine aurait voulu courir au père Didace et l'embrasser.

Mais l'Acayenne ne désarmait pas :

— C'est pas un mystère à prédire : neige... neige... puis
110 neige tout le temps. Par chez nous, il tombera ben quelques brins de neige, mais jamais de même.

« C'était d'y rester », se dit Phonsine, l'œil soudain allumé de malice.

115 Le troisième jour, vers midi, la neige, qui voltigeait plus rare depuis le matin, cessa tout à fait. Alors l'on vit qu'elle avait tout nivelé, comme à la main, à perte de vue : les champs, le chenai,

95 III Je *furete* pas 97 VIII, IX Phonsine. // — *Quiens*, pour <«Quiens» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 99 III On *n'a* pas 100 III maison [R,] pas 100 V ça ! s'étonna 101 IV, VI rare : // Piqué VII, VIII, IX rare. // Piqué <point d'exclamation rétabli d'après III, V et d'après l'usage> 102 III Piqué le 110 III nous il 112 VII *rester*, » se 112 III soudain [R *assombri* A *allumé*] de 114 III jour vers

la commune. Dans le ciel blanc, le soleil, rouge sang, s'arrondit puis disparut aussitôt, comme un grand œil blessé qui s'entr'ouvre puis qui se referme sur sa peine. Après, une lueur rose dansa sur la neige, autour des ombres bleues.

120

À la tombée du soir, on entendit au loin le carillon d'un premier traîneau. Le père Didace se rendit à la fenêtre :

— Ah !... ah !... dit-il, la lune a les deux cornes en l'air³. Le frette veut pas encore céder.

Et apercevant le traîneau :

125

— Qui c'est qui peut ben battre la route à soir ? Faut que ça presse en yâble ! Va donc voir au chemin, Amable !

Amable sommeillait, les pieds en chaussons à l'entrée du fourneau, à se chauffer. Il sursauta :

— C'est pas à notre tour à battre le chemin.

130

— C'est toujours à notre tour de donner un coup de main à quelqu'un de mal pris. Le cheval est à la nage dans la neige. Il en a par-dessus les menoirs.

— Qu'il se déprenne tout seul !

— Non, mais ça fait-il pitié d'être mal bâti de même ? dit le père Didace en enfilant son paletot de chat sauvage et en s'apprêtant à sortir.

135

3. Comme le rappelle Pierre DesRuisseaux, c'est un « signe de froid quand les deux cornes de la lune sont dirigées vers le haut » (*le Livre des pronostics, dictons, croyances et conjurations du temps au Québec*, p. 114).

117 III rouge [R *terne* A sang], s'arrondit, puis 119 III peine. [R *Long-temps*] après, une 121 III le [A *son*] des premiers grelots aux traîneaux. Le 123 V l'air ! Le 131 III toujours à [R *son* AR *no* <au-dessus des deux premières lettres de «son»> A *notre* <au-dessus de «no» et de «à son»>] tour IV,V,VI,VII,VIII,IX toujours notre <«à» rétabli d'après III et d'après l'usage; cf. l. 130> 133 III a, *pardessus* les 136 III son [R *capot* A *paletot*] de 136 III,IV,VI,VII,VIII,IX sauvage, et <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage>

Lorsqu'il revint, dix minutes plus tard, silencieux, la tête basse, l'Acayenne lui dit :

140 — T'es ben caduc ! As-tu perdu un pain de ta fournée ?

En silence il enleva son paletot et se mit à fumer.

— Y a pas personne de malade dans la paroisse ? demanda Alphonsine.

— Pire que ça !

145 — Pas de la mortalité ?

— Canard Péloquin vient de mourir. Son garçon s'en va qu'ri la tombe à Sorel.

— Ah ! fit Phonsine, si c'est pas de valeur !

— Canard ! en v'là un nom ! s'exclama l'Acayenne. Qui, ça ?

150 — C'est Péloquin le chasseur, le meilleur guide, le plus beau coup de fusil qu'on puisse voir !

— À vous entendre, renâcla Amable, j'avais toujours cru que c'était vous le grand chasseur en personne.

155 — Lui, dans son temps, moi, dans le mien, on se faisait pas grand'dommage.

— Pauvre Canard Péloquin ! s'apitoya Phonsine. On dira cinq pater, cinq ave pour lui, après la prière en famille.

— Une grosse perte pour la paroisse !

160 — Ah ! dit Amable, un vieux qui était en enfance depuis des années...

140 III fournée ? // *Sans répondre* il 142 VIII, IX Y a personne <<pas>> rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage populaire ; cf. p. 140, l. 123 ; p. 240, l. 155 ; etc. > 149 VIII, IX ça ! // — C'est <point d'interrogation rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 154 V moi dans 157 V cinq *Pater* <italique>, cinq *Ave* <italique> pour

— T'es pas capable de comprendre ! T'as seulement jamais pris un fusil dans tes mains pour chasser. C'est lui, Canard, qui m'a montré à chasser, à tirer au vol plutôt qu'à la rasade de l'eau. Qu'il était donc fin ! Il avait réussi à dresser un vieux jars qui allait s'abander avec les canards noirs, puis qui les conduisait à ses canes, dret à côté de l'affût. 165

— Pourquoi que tu l'appelles Canard ? demanda l'Acayenne.

— Parce qu'il imitait le cri du canard, à s'y méprendre. C'était toute beauté de le voir tirer. Je me rappelle une avant-midi, pas ben des années avant d'arrêter de chasser, à lui tout seul il avait abattu cent cinquante-quatre canards, tous des courouges⁴. Il en avait l'épaule toute bleue à force de tirer. À midi, il lui restait p'us une seule cartouche. Mon Péloquin a monté à Sorel à l'aviron se chercher des cartouches. Puis, toujours à l'aviron, il a descendu se replacer à l'affût. Et il en a tué encore quelques-uns comme une quarantaine. V'là ce que j'appelle chasseur ! 170 175

— V'là ce que j'appellerais cochon, dit Amable, en bâillant.

Phonsine fit signe à Amable de se taire. Le père Didace, la figure rouge et fâchée, alla au cabanon. Du fond, il tira la vieille paire de raquettes que le Survenant avait réparées l'année précédente⁵. Ses pouces s'attardèrent à éprouver le nerf tressé. 180

4. « Courouge », nom populaire du milouin à cou rouge (*Aythya americana*): canard plongeur ou de mer, du groupe des *Fuligulinae* (ou *Aythiinae*). Cf. *le Survenant*, p. 132, n. 5.

5. Cf. *le Survenant*, p. 190.

167 III tu l'appelles Canard ? demanda l'Acayenne. // — Parce qu'il imitait le [A cri du] canard 170 III tirer. Une avant-midi, pas [R longtemps A ben des années] avant 171 VIII, IX lui seul << tout » rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage populaire > 172 III abattu, dans une avant-midi, cent 174 V, VII restait plus une 175 III l'aviron il 177 VIII, IX j'appelle un chasseur <article supprimé d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage > 179 III que j'appellerais cochon 181 III, IV, VI, VII, VIII, IX fâchée alla <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage > 181 III fond il en tira la vieille paire de raquettes que le Survenant avait réparée l'année

— Mes souliers mous, sortez-les ! ordonna-t-il aux femmes
185 pendant qu'il se déchaussait.

Phonsine lui apporta ses mocassins.

Devinant le dessein de son père, Amable lui dit sincère-
ment :

— Vous êtes trop vieux pour vous barauder la nuitte, en
190 raquettes, à travers les champs. Restez donc contre le poêle.
Votre place est icitte, pas dehors.

Didace éclata :

— Faut-il être simple d'esprit pour parler de même. Si on
dirait pas que la mousse est à la veille de prendre après moi.
195 Vieillir... vieillir... j'suis pas tout seul. Oublie pas une chose,
mon gars, pour chaque jour d'âge que j'attrape, t'en attrapes
d'autant !

Il se leva :

— J'ai jamais vu un Beauchemin avoir si peu l'esprit de
200 paroisse ! On dirait qu'il est comme le poisson armé : il a la chair
de travers.

Aux yeux de Didace Beauchemin, la mort de Péloquin
représentait plus que la mort d'un homme, c'était le commence-
ment de la fin, un signe des temps : l'effritement d'un pan de
205 l'ancienne paroisse, le raisonnement imbécile de la jeunesse, les
changements dans la migration des canards que la civilisation
refoulait plus au nord, d'année en année, le poussaient au dos,
comme pour le précipiter plus tôt dans la fosse.

196 V mon gâs, pour 200 III paroisse ! [A On dirait qu'il est comme le poisson armé : il a la chair de travers] // Aux 203 III homme [A c'était le commencement de la fin.], un signe des temps : [D L' S l'] effritement 205 III raisonnement [R individualiste A imbécile] de 206 III civilisation [R repoussait A refoulait] plus au nord, d'année en année le 208 III la [R tombe A fosse.] // — Où

— Où c'est que tu vas sur c't'erre-là? demanda l'Acayenne.

— D'abord prier le bon Dieu au corps... Puis parler. Parler, 210
torriâble! avec du monde de mon temps, puis du monde de ma
race!

Depuis quelque temps, Phonsine languissait. Un matin, à la fin de mars, après une nuit d'insomnie, elle se leva avec l'idée de consulter le médecin, le jour même. Elle s'alarmait, non pas tant de grossir à peine, ce dont elle tirait une satisfaction de vanité, que de ne plus sentir la vie de l'enfant dans son sein. Amable, qui connaissait l'aversion de son père pour la maladie et pour la médecine, hésita avant d'accéder à ce qu'il croyait un caprice de sa femme.

— Ouais... tu choisis mal ton jour, un lundi. Deux voyages coup sur coup¹. Puis le doux temps a massacré les chemins..

Devant l'hésitation d'Amable, Phonsine suggéra :

— Il y a quelqu'un chez Pierre-Côme qui doit se rendre à Sorel à matin. Je profiterai de l'occasion. Personne pourra trouver à redire de même ?

Vers midi, Amable, à l'insu de l'Acayenne, cherchait un outil dans le grenier² quand le heurt d'une porte refermée avec

1. Dimanche 26 mars (cf. «à la fin de mars», *supra*, l. 3), pour la grand-messe à Sainte-Anne, et lundi 27 mars à Sorel, chez le médecin.

2. Le coffre à outils apporté jadis de France par l'ancêtre des Beauchemin dort en effet sous la poussière dans le grenier. Voir *le Survenant*, p. 142-143.

1 III IX 2 III temps Phonsine 6 III sentir *les mouvements* [A la vie <au-dessus de «les mouvements» non raturé>] de 7 III pour [R les] la 16 III à l'insu [R nuit (?)] de l'Acayenne, [R travaillait A cherchait un] outil 17 V grenier, quand

vigueur le fit sursauter. Il reconnut aussitôt la manière de son père. En entrant, Didace s'exclama :

— Ça pue ben ! 20

En effet, plus fort que l'odeur de lait et de cuir mouillé qui, à certains jours, s'attachait à la cuisine, un parfum vulgaire saisissait l'odorat.

L'Acayenne acquiesça :

— Une vraie peste ! C'est Phonsine qui est partie à Sorel. Elle s'est frottée au savon d'odeur, pour vrai ! 25

Le rire aux lèvres, elle ajouta :

— Elle se savonne pas tant que ça pour rester avec nous autres, hein ?

Didace fit mine de ne pas avoir entendu : 30

— C'est étrange qu'elle en ait pas soufflé mot. J'lui aurais donné une commission. Quoi c'est qu'elle est allée bretter à Sorel ? Avec qui c'est qu'elle est partie ?

— Quiens ! Y avait pas de quoi s'en vanter. Elle est partie toute seule avec le beau Joinville à Provençal. Demande-moi ce que les autres vont dire... 35

— Avec Joinville ? Elle le fait ben exprès pour faire jacasser le monde...

— Y en fallait un pour remplacer le Survenant...

— Torriâble ! commença Didace... 40

21 V que *les odeurs* de lait et de cuir mouillé qui, à certains jours, s'attachaient à 24 III, IV, VI, VIII, IX L'Acayenne *acquiesca* : // — Une <cédille rétablie d'après V, VII et d'après l'usage> 33 III est *partir* [A e <au-dessus du «r» final, non raturé>] ? // — Quiens 39 III pour [R *rele*] remplacer

Des pas sur le plancher supérieur leur coupèrent la parole. Déjà Amable dégringolait l'escalier étroit. Au lieu d'expliquer calmement à son père que Phonsine était allée consulter le médecin et qu'il l'avait envoyée avec Joinville afin de ménager les chevaux, il se planta devant sa belle-mère, criant comme un perdu :

— Salissez pas ma femme ! Phonsine est pas de votre race. Elle est respectable. Salissez-la pas, elle est en famille.

La main levée, il la menaçait :

50 — Vous allez la respecter ou ben vous prendrez la porte, je vous le promets.

De son poing fermé, Didace lui rabattit la main :

— Arrête. Laisse ta mère tranquille !

55 Il voulait dire : ta belle-mère. Dans l'excitation, le mot lui avait échappé.

— Ma mère... c'te langue sale-là ?

Sa mère, Mathilde, la sainte femme, qui n'avait rien à soi, qui pouvait s'arracher le cœur pour combler les autres.

60 Des souvenirs se bousculèrent en lui : les fréquentes absences de Didace durant son veuvage, ses randonnées à Sorel avec le Survenant³, les taquineries des propriétaires de Maska, à la barrière, sur ses espoirs de paternité⁴. Il dit à Didace :

3. Cf. *le Survenant*, p. 188-189: «Souvent les deux hommes en grande amitié transportaient les effets à Sorel. Rarement en revenaient-ils de clarté. Amable et Alphonsine s'inquiétaient bien de ce qu'ils pouvaient bretter là si tard [...]» Voir aussi *ibid.*, p. 204-205.

4. Voir *supra*, p. 150.

41 III,IV,V,VI,VII plancher à l'étage supérieur 48 III respectable. [R Puis] [D salissez S Salissez]-là pas, elle est en famille. // [R Debout,] [D la S La] main 54 VIII,IX dire ta <deux points rétablis d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 56 V mère..., c'te 59 III se bousculaient en [R Amable A lui]: les

— Vous aviez beau à pas vous marier : Pourquoi acheter la vache quand on a le lait pour rien ?

L'insulte, pire qu'un crachat, vola à la face de Didace. D'un bond il se leva, retroussant déjà les manches de sa chemise de laine. 65

— Approche !

Amable ne bougea pas. Il blêmit seulement. Didace, bien qu'il eût tassé, le dominait encore de la moitié de la tête. Ses épaules larges et épaisses dépassaient celles du fils, faiblement voutées. Il s'élança pour le frapper, mais soit violence de l'émotion, soit douleur subite, son poing retomba. Au même moment, un rayon de soleil frappa les médaillons de tilleul. Sur les portraits de zinc⁵, les anciens Beauchemin, de leur regard strict comme planté dans le sien, semblaient le juger. Il comparaisait devant les premiers de sa race. Se battre contre plus faible que soi, c'était déjà faillir ; mais contre son propre enfant, c'était une trahison. Il eut honte. 70 75

— J'vas-tu me mettre à fesser sur mon sang à c't'heure ? 80

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son crâne. Il s'effondra dans son fauteuil.

— Chicanez-vous pas pour moi, dit l'Acayenne, faisant mine de ramasser ses nippes. J'ai jamais été un élément de discorde nulle part. Puisque c'est de même, j'm'en vas vous régaler de mon absence. 85

Encore essoufflé, Didace l'arrêta :

5. Cf. *le Survenant*, p. 203.

63 V marier : *pourquoi* acheter 68-70 III Approche ! // *Un silence de mort s'établit dans la cuisine*. Amable ne bougea pas. Il blêmit seulement. [R Mal] Didace, *malgré* [A^d « bien » et « quoi » <au-dessus de « malgré qu' » encerclé >] qu'il 71 III,V celles d'Amable, faiblement 73 III douleur *subit*, son 74 III de [R zinc] tilleul 78 III faillir, mais 79 III,V honte. *La franchise le poussa à s'accuser tout haut* : // — J'vas-ti me IV,VI,VII honte. // — J'vas-ti me 80 III c't'heure ? // *Mais de grosses* 84 III,VII de *discord* nulle

— Toi, reste à ta place. C'est pas à toi à céder le pas.

— C'est ça, reprit Amable, hors de lui, mettez-moi à la porte.
90 Maudissez-moi dehors, pendant que vous y êtes. Mais vous perdez
votre temps. Je pars, mais je pars de moi-même. J'vas chercher ma
vie ailleurs.

— Où ça ?

— Dans le monde... dans le vaste monde...

95 Le mot rendit un son rapetissé, il n'avait plus de sens. Le
vaste monde n'était plus qu'un jouet d'enfant dans la main
d'Amable.

— Tu partirais, toi ? lui demanda Didace soudainement ému.
Mais aussitôt, une lueur de moquerie s'alluma dans son regard.

100 — Tu partirais ? T'es seulement pas capable de tenir un outil
dans tes mains. Et quand tu le laisses tomber, c'est toujours le
manche qui fait défaut, jamais ta main⁶. Tu t'apercevrais vite que
t'as les dents molles pour manger de la misère. T'as pas de
métier...

105 — Non ? Quoi c'est que vous faites du débardage ? Un métier
facile qui exige pas d'apprentissage, où c'est qu'on gagne des
grosses gages quasiment à rien faire. Le Survenant le disait
ben⁷...

110 Le Survenant, lui, aurait pris soin de la terre. Un regret vint
au cœur du père Didace :

— Laisse le Survenant tranquille ! Le Survenant puis toi,
c'est deux !

6. Cf. *le Survenant*, p. 191.

7. Cf. *le Survenant*, p. 193-194.

92 III ailleurs. [R *Dans le*] // — Où 94 V monde..., dans 95 III sens
[A . R *dans la bouche d'Amable*] Le 98 III soudainement ému [R *e, à*]. Mais
aussitôt une 99 V Mais, aussitôt 100 III tenir [A *un outil*] dans 101 V Et,
quand

Toujours le Survenant !

Amable s'écroula, la tête entre les mains. Il ne comprenait plus rien. Passe un passant, un soir d'automne. Il rentre en bourrasque dans la maison et s'y installe comme si tous les honneurs lui étaient dus. Tout le monde l'accepte, le père Didace le premier, parce que le Survenant a les reins forts, la tête haute et qu'il a appris à se battre⁸; les femmes, parce qu'il est bel homme, parce qu'il leur chante des chansons et parce qu'il remplit la boîte à bois à temps⁹.

Mais lui, un faiseur d'almanach¹⁰, quand il a fini d'une place, il secoue le monde d'une pichenotte, comme la poussière sur son bras. Aïe, neveurmagne ! Hou donc ! cours à la place qui le tente. Après, il s'en trouve pour déplorer sa perte, pire qu'un parent défunt. Mais qui c'est qui va au bois, l'hiver, abattre les arbres ? Qui c'est qui apporte le pain sur la table, trois fois par jour ? Celui qui reste !

Celui qui reste, sourd à tous les appels, d'abord à cause d'une mère vieillissante que son départ chagrinerait, ensuite à cause d'une femme malade à qui il a promis protection, on finit par ne plus le voir, parce qu'on l'a toujours vu à la même place, comme la commode dans le coin.

— Demain¹¹, dit le père Didace, si le doux temps se maintient, on devrait commencer à entailler pour faire les sucres.

8. Cf. *le Survenant*, p. 186-187; cf. aussi p. 229.

9. Cf. *le Survenant*, p. 115 et 156.

10. Cf. *le Survenant*, p. 147.

11. Mardi 28 mars.

115 V d'automne. Rentre en 117 III étaient dus. Tout le monde l'accepte, le père Didace [A le premier], parce que 119 III homme, [A parce] qu'il 120 V remplit à temps la boîte à bois. // Mais 123 III place il 123 VII d'une pichenotte, comme 124 III bras. Aie, neveurmagne 125 III perte, [R mieux A pire] qu'un [A parent défunt.] // Mais qui c'est [A qui] va 128 III reste [A ?] <Un crochet renvoie la suite à un nouveau paragraphe.> Celui IV,V,VI,VII,VIII, IX reste. // Celui <point d'exclamation rétabli d'après III et d'après l'usage> 129 III appels, à cause peut-être d'une V appels d'abord, à 131 III par [D le S ne] plus [A le] voir 132 V parce qu'il est toujours là, comme

Comme Amable se taisait, il demanda :

— T'as compris ?

— Ouais, répondit Amable. Puis le petit pot sur la table, qui c'qui le remplit de sirop d'érable ? La commode dans le coin !

140 — Quoi, la commode dans le coin ? Tu déparles ?

Lorsqu'Amable fut sorti, l'Acayenne demanda à son mari :

— Tu penses pas qu'il est parti pour tout de bon ?

— Faudrait pas connaître les gars de par chez nous. Ils partent pour mettre le feu aux quatre coins du monde, mais au
145 bout de deux jours, ils reviennent chercher leur étoupe par icitte.

Didace haletait.

— Tu pompes ben, le mien ? lui dit l'Acayenne.

Didace, les yeux fermés, fit simplement une moue d'indiffé-
rence. Mais en lui un voile se déchirait : cette douleur qu'il fei-
150 gnait d'ignorer, il ne la reconnaissait que trop. Elle l'avait déjà
visitée¹². Il resta ainsi immobile jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée.
Une fois soulagé, il appela :

— La Blanche !

L'Acayenne tressauta :

155 — Mon doux, que tu me fais peur !

12. Cf. *le Survenant*, p. 138.

138 III Amable. [A *Il se leva* <Un soufflet renvoie la suite à un nouveau paragraphe.>] [A *Puis*] [D *Le S le*] petit 139 III sirop [A *d'érable*] ? La 140 V déparles ? // *Lorsque* Amable 144 V mais, au 145 III jours ils reviennent chercher leur étoupe par *icite*. // Didace 148 III d'indifférence. [R *L'Acayenne continua à se bercer* A *Mais en lui un voile se déchirait*.] Cette douleur 153 III Blanche ! // [R *Elle* A *L'Acayenne*] tressauta : // — Mon doux, que tu [R *m'as*] me

— J'ai pas rêvé ça ? Amable a ben dit que sa femme est en famille ?

Un léger mouvement de recul, pour toute réponse, lui fit comprendre qu'elle avait entendu. L'œil méfiant, il insista :

— Tu t'en doutais pas, toi, qu'elle était grosse ? 160

— Elle me l'a jamais dit.

Mais se voyant prise au piège, elle se mit sur ses gardes, prête à attaquer :

— C'était à elle de le dire.

Légalement, elle ajouta : 165

— Faute de parler, on meurt sans confession.

— Même sans le dire, entre créatures qui vivent côte à côte dans la même maison, ces choses-là se devinent, sans qu'il soit besoin d'en parler, il me semble ?

Au lieu de répondre, l'Acayenne regarda dans le vide. Impatenté, Didace continua : 170

— Comment ça se fait que tu m'en aies rien dit ? Regarde-moi dans les yeux. As-tu peur d'envisager le monde en face ? As-tu de quoi à cacher ? Arrête-les de bouger, tes yeux couleur d'eau¹³. Calme-les un petit brin. 175

— C'est les mêmes que j'avais avant qu'on se marie.

13. Voir *supra*, p. 106-107.

157 III famille ? // [R Seul] [D un S Un] léger mouvement de recul [A pour toute réponse] lui 162 V Mais, se 165 III Légalement [A,] elle 170 III répondre l'Acayenne regarda dans le vide. Impatenté Didace 176 III avant [R de me marier. A qu'on se marie.] // À deux ou trois reprises les

À deux ou trois reprises, les paupières de l'Acayenne battirent comme des ailes. Puis elle ouvrit tout grands les yeux, les posa à peine sur Didace, puis sur les portraits des Beauchemin. Et, fixant ses mains jointes, elle dit presque bas :

— Tout le monde peut pas avoir, comme les Beauchemin, des yeux qui coupent !

Autrefois pareille réponse eût comblé de joie le cœur du vieux Didace. Mais plus maintenant. Enfoncé dans son fauteuil, il examinait l'Acayenne, elle-même si absorbée dans ses pensées qu'elle ne s'en rendit pas compte. De fines rides la marquaient de la patte d'oie aux tempes et des cheveux blancs ternissaient la chevelure d'or roux. Toutefois le regard de Didace s'arrêta avec complaisance aux plis rosés de la nuque. « Elle est grasse comme une caille. Ben logée. Ben nourrie. Sa vie assurée; pas l'ombre d'un souci. Ça peut pas se faire autrement. »

Mais au delà de la chair et de la blancheur de l'Acayenne, il lisait autre chose : elle l'avait épousé pour la sécurité de ses vieux jours; de cœur, elle appartenait au Cayen Varietur. « Je suis pas fou à demeure, pensa-t-il. Elle a beau m'appeler « le mien », elle peut pas oublier l'autre. Comme de raison c'est avec lui qu'elle a mangé sa misère. »

L'Acayenne l'avait-elle triché? Certes, elle avait passé l'âge d'élever une famille. Mais c'était à lui, Didace, à être plus attentif, au moment de son second mariage.

La maison luisait de propreté. Il avait une table garnie de bon manger, des habits propres et rapiécés à point. Mais il ne

183 III réponse *eut* comblé 186 IX s'en *rendit* pas <«rendit» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII, VIII et d'après l'usage> 187 V tempes, et 192 III Mais *au-delà* de V Mais, au 192 III la *blondeur* [A de l'Acayenne], il lisait [R en] [R sa femme AR l'Acayenne <au-dessus de «sa femme»> A autre chose <au-dessus de «l'Acayenne»>]: elle 194 V Varietur. // «Je 195-198 III demeure», pensa-t-il. «Elle a beau m'appeler le mien... [A <en interligne> Comme de raison <qu'un trait relie à la suite de la phrase>] [D G' S c] est avec [R l'autre A lui] qu'elle a mangé sa misère [R :] elle peut pas [R l'] oublier [A l'autre] <Un trait conduit ce dernier membre de phrase dans le prolongement de «le mien...»>» // L'Acayenne 196 V raison, c'est 200 III mariage. Depuis leur mariage la maison <sans alinéa>

suffit pas à une vraie femme que l'ordre règne autour des meubles et dans la nourriture, il faut encore qu'il règne sur les esprits. Autrement, la maison penche.

205

Les femmes qui possédaient le don de faire régner les deux étaient donc bien rares ? Sa mère, la première, l'avait eu. Puis ses sœurs. Mathilde aussi, sûrement. Ensuite, Marie-Amanda. Mais elle était mariée. Une fille mariée, c'est une branche qui s'échappe de l'arbre pour prendre racine plus loin. Elle avait traversé la Grand'rivière¹⁴ pour vivre à l'Île de Grâce et devenir Aubuchon. Vrai, quand elle arrivait au Chenal, elle se retrouvait Beauchemin comme devant. Seulement, le dimanche, à Sainte-Anne, à la messe, quand les habitants de l'Île de Grâce, après avoir échangé contre des bottines plus fines leurs bottes qu'ils déposaient sous un perron, se rendaient à l'église, en bande à part, Marie-Amanda se tenait avec eux, ses gens; elle se contentait de sourire de loin à ses connaissances et à sa parenté du Chenal du Moine.

210

215

L'Acayenne avait-elle le don ? Didace fit signe que non. Mais personne ne le saurait. Quand un Beauchemin a le malheur de tracer un sillon croche, il ne va pas demander au voisin de le redresser. Le sillon reste croche, mais il reste Beauchemin.

220

C'était donc Phonsine, cet humble repoussis, qu'il avait souvent traitée de haut parce qu'elle venait de la Pinière, et bousculée parce qu'elle ne tenait pas la maison à son gré, la bru qui donnerait aux Beauchemin le septième Didace, l'enfant tant espéré. Plus que son propre fils même. Son premier fils¹⁵, certes

225

14. Nom populaire du fleuve Saint-Laurent. Voir Olivar Gravel, *Histoire de Saint-Joseph-de-Sorel et de Tracy*, p. 128.

15. Des quatre enfants que Germaine Guèvremont attribue à Didace et Mathilde, dans *En pleine terre*, seuls Amable et Marie-Amanda réapparaissent dans *le Survenant* et *Marie-Didace*. «Un malheur» raconte la mort tragique d'Éphrem, noyé «dans une jonchaie, un midi de juillet» (*infra*, p. 304), alors qu'il «n'avait

203 III pas [A à une vraie femme] que 207 III mère, [R d'abord] la première l'avait [A eu.] Puis [R sa A ses] [A sœurs]. Mathilde 210 III la grand'rivière pour 211 III à l'île de Grâce V à l'Île-de-Grâce et 214 V de l'Île-de-Grâce, après 215 III fines, leurs bottes qu'ils déposent sous un perron, se [R rendent A rendaient] à 217 III gens [D, S.] [A Elle] se [D contentant S contentait] de 218 V du Chenal-du-Moine. // L'Acayenne 222 III croche mais 223 III avait [R <au bas du f. 98> souvent traitée de haut parce qu'el] / [f. 99] souvent 225 III gré [R.], la 227 V certes, il

il l'avait reçu dans l'allégresse, mais aucun doute n'en avait précédé l'arrivée; en douter eût été douter de son sang, de sa force, de la lumière du jour. Tandis que ce petit-là, l'enfant d'Amable, l'avait-il assez attendu, trois, quatre ans au delà¹⁶?

Un air de cantique montait en lui. La tête tantôt à droite, tantôt à gauche, comme la cime d'un liard bercée par une brise d'été, Didace se mit à chanter :

235 Venez, divin Messie¹⁷...

— Es-tu écarté? lui demanda l'Acayenne. On n'est p'us à Noël. On marche sur Pâques ben vite¹⁸.

Solennel, la tête haute, il croisa les bras :

240 — Dorénavant, faudra prendre ben soin de la bru, rien lui laisser porter de pesant, ni faire des ouvrages fortes. Tu m'entends?

Sans répondre, l'Acayenne pensa :

245 « C'est pas tant pour la bru que pour le petiot, toutes ces précautions-là. Apparence qu'il prendra de la place dans la maison. Il est pas encore au monde et il en prend déjà! »

pas seize ans » (*le Survenant*, p. 156). Quant à leur petite sœur Alix, présente dans presque toutes les « paysanneries » d'*En pleine terre*, il n'est curieusement plus question d'elle dans l'œuvre romanesque.

16. C'est « le mardi de la troisième de juin » qu'Alphonsine et Amable se sont mariés (voir « Une grosse nocce », *En pleine terre*, 1^{re} éd., p. 43), donc sans doute le 19 juin 1906, puisque le père Didace déplorait déjà, en octobre 1909, l'absence d'un petit-fils « après trois années de ménage » (*le Survenant*, p. 94). Nous sommes maintenant fin mars 1911.

17. Célèbre cantique du temps de l'Avent.

18. Pâques tombe le 16 avril, en 1911.

229 III l'arrivée; [R parce qu']en douter eut été douter de son sang, de sa [R race A force], de la lumière du jour, quoi! Tandis 231-233 III ans au-delà? // Un air de cantique, accompagné de joie, montait en lui. La tête lui allant à droite, à gauche, comme [A la cime d'un <au-dessus de «un liard», «un» n'ayant pas été raturé>] un liard [D bercé S bercée] par 233 IV,V,VI,VII,VIII,IX liard par <«bercée» rétabli d'après III et d'après le sens> 234-236 V chanter: // Venez, divin Messie... <italique> // — Es-tu 236 V,VII n'est plus à 242 III Sans [D réponse S répondre], l'Acayenne 245 V Il n'est pas

Après, elle eut son visage lointain des jours où elle disait ne penser à rien, mais le père Didace ne lui en demanda pas la raison. Il se dit :

« Qu'elle reste avec ses Cayens ! Les Beauchemin se passeront d'elle ! »

250

Il devait être près de quatre heures quand Phonsine revint à la maison, l'après-midi. Amable était seul. À son air taciturne, elle comprit que tout n'allait pas bien. Sans attendre, il lui fit le récit de la querelle, en atténuant toutefois ses propres remarques.

Ne retenant d'abord que les insultes que l'Acayenne lui avait décernées, Phonsine s'indigna :

— Ah! la grosse morue d'Acayenne! Elle, du moment qu'elle fait son lard! Non, mais, ça mériterait pas d'être pendue au clocher de l'église? En tout cas, j'aime autant ma propreté que la sienne... Si on dirait pas qu'on est de la vermine à côté d'elle!

Le reste de la querelle lui revint à l'esprit :

— Je te blâme pas de partir, dit-elle à Amable. Il y a un bout pour endurer. Appareille-toi vite, avant que les deux autres reviennent.

— Tu veux que je parte? demanda Amable, au comble de l'étonnement.

1 III X 3 III taciturne elle 5 III,V remarques. Ne <sans alinéa>
10 V mais ça 12 III sienne... [A <en interligne> Si on dirait pas qu'on est de la
charogne à côté d'elle.] // Mais le reste 12 V la charogne à 15 III Il a [A un]
bout 18 III veux [R pas] que

— Quoi ? C'est pas ce que tu viens de dire ? C'est pas ce que t'as dit à ton père ? 20

Il bégaya, les traits tirés :

— Je voulais leur faire une bonne... peur... C'est... tout.

— Non, dit Phonsine, décidée. À présent que tu leur as dit que tu partais, pars. Autrement, il y aura p'us de vie possible pour nous deux dans la maison. Puis, tu verras, ton père sera le premier à te faire demander. Les sucres vont commencer. Va-t-en à Sorel. Tu peux t'engager. 25

— Puis, si je trouve pas ?

— Ah ! tu trouveras ben... Même si tu restais quelques jours à rien faire, ça vaudrait mieux que d'être icitte à te laisser maganner. 30

Quelques hardes entassées au fond du paqueton, en poche l'argent provenant de la vente des œufs, plus les économies que Phonsine cachait dans un sucrier cassé, et Amable fut prêt. Mais il ne se décidait pas à quitter la maison. Phonsine, énervée de le voir traîner d'une chaise à l'autre, aller à l'armoire, fureter dans les tiroirs, ne cessait de l'exhorter à s'en aller : 35

— Pars, pars vite, Amable, je t'en prie, avant que les vieux reparaissent ! 40

Une lueur méchante jaunit le regard d'Amable :

20 III,IV,V,VI,VII,VIII,IX pas que ce que tu <premier «que» supprimé d'après l'usage> 22 III traits étirés : // Je voulais leur faire une.. peur 23 V bonne peur 23 VIII,IX peur.. C'est <troisième point de suspension rétabli d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 24 III décidée à tout. À 25 V,VII aura plus de 27 V commencer. Va-t'en à Sorel. Tu peux toujours t'engager... // — Puis 28-30 III t'engager débardeur. // — Puis, si je trouve pas à m'engager ? // — Ah ! tu trouveras [R pas] ben à t'employer. [R Mais A Même] si 30 V ben. Même 31 III,IV,VI,VII d'être icite à 31 III te [R faire A laisser] maganner 31 VII laisser magnaner. // Quelques 34 III,IV,VI,VII, VIII,IX œufs plus <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 35 III sucrier sans anse, et

— T'as donc ben hâte ! J'vas finir par craire qu'il y a du vrai dans ce que l'Autre a dit à propos de toi et de...

— Et de ? répéta Phonsine.

45 — Oui... du Survenant¹ !

— Amable !

Phonsine croisa les bras sur son ventre comme pour protéger de l'insulte l'enfant :

— Tu devrais avoir honte !

50 Se repentant aussitôt, Amable attira sa femme, lui releva les cheveux et, gauchement, l'embrassa près de l'oreille.

— Veux-tu que je reste, Phonsine ? supplia-t-il tout bas.

C'était la première fois qu'il lui manifestait une pareille tendresse. Elle dut se raidir pour ne pas céder :

55 — Écoute, Amable, si tu restes, si tu te laisses faire, ça sera la fin. On doit le respect à ton père, mais il faut tout de même pas qu'il nous manque d'égards non plus. Il a bon cœur, je l'admets, mais tu sais, il est de chair humaine comme les autres. La leçon lui fera pas de tort. Puis, on est-ti pour se laisser dépouiller par
60 l'Autre ? Elle a le trait sur nous deux. Du train qu'elle va là, elle se fera tout donner. Ton père mort, on sera dans le chemin. Il est temps qu'on lui ouvre les yeux. Pense au petit qui s'en vient...

1. Voir *supra*, p. 177 : « Elle [Angéline] était pas la seule à l'aimer. »

41 III, IV, V, VI, VII, VIII, IX qu'il a <« y » rétabli d'après l'usage et d'après les autres occurrences ; cf. l. 25, 66, etc.> 42 V que l'autre a 43 V de... ? répéta 47 III comme [A pour] protéger 51 III et gauchement l'embrassa 52 III Phonsine [D , S ?] supplia-t-il tout bas. // C'était [D le S la] première 56 III même [A pas] qu'il nous [R respecte. Il a AR porte le respect qu'on mérite. A manque d'égards non plus.] Il 58 V mais, tu 59 III on [AR va A est]-ti [A pour] se laisser dépouiller par [D l'autre S l'Autre] ? [A Elle a le trait sur nous deux.] Du 59 IV, V, VI, VII, VIII, IX par l'autre ? Elle <« l'Autre » rétabli d'après III et d'après les autres occurrences>

Amable voulut se raccrocher à l'enfant :

— As-tu pensé que tu pourrais l'avoir pendant que j'y serais pas ? 65

— Il y a pas de danger. Le docteur m'a dit de dormir sur mes deux oreilles. J'en ai encore pour cinq grosses semaines à attendre². Quand le fruit est mûr seulement, il tombe de l'arbre. Pas avant.

Ils convinrent de se retrouver le samedi suivant, à *L'Ami du Navigateur*. 70

— Mais ton père te fera demander avant, le rassura Phonsine. Pars, vite, comme un homme !

Il la regarda dans les yeux :

— Je pars, Phonsine, mais j'aime autant te le dire, ça sera pas pour revenir de moi-même. Jamais. À peine de rentrer par la porte de devant, ajouta-t-il, faisant allusion à l'entrée principale qu'on n'utilisait que dans les grandes circonstances. 75

Phonsine, le cœur serré, le vit s'éloigner de la maison. Il marchait à pas lents, la tête à moitié tournée vers elle. Une motte de glace le fit buter et tomber à genoux dans la neige, une main en sang, labourée par la croûte, encore épaisse par endroits. Son regard chercha à travers la vitre un signe de Phonsine. Lentement, elle s'éloigna de la fenêtre. Si elle restait là à le voir agenouillé dans la neige, elle le rappellerait. 80 85

2. Ce qui nous reporte à la première semaine de mai, puisque nous sommes le lundi 27 mars.

63 III raccrocher [D : S à] l'enfant 69 III avant. [R Pars comme un homme.] // Ils 70 III à « *L'Ami du Navigateur* » <non souligné>. // — Mais IV, VI, VII, VIII à « *L'Ami du Navigateur* » <romain>. // — Mais V à *L'Ami-du-Navigateur*. // — Mais 72 V Phonsine. Pars vite 73-75 III homme ! // [A <en interligne> *Il la regarda dans les yeux* :] // — Je 75 V mais, j'aime 81 III neige. *La croûte, encore épaisse par endroits, lui avait labouré une main qui saignait.* Son 83 III Lentement elle / [f. 103] [R *elle s'éloigna de AR les yeux fermés, elle*] s'éloigna de la fenêtre. Si elle restait [R à] là 85 V rappellerait. // «Non

— Non, non, non ! se dit-elle avec résolution, comme pour s'en convaincre en même temps. Maintenant que le coup est donné, qu'il parte ! Ça leur apprendra, ça leur apprendra !

Il lui semblait qu'une révolution jaillirait du départ d'Amable et rétablirait l'ordre dans les esprits. Après, la vie serait facile et juste, pour tout le monde.

Amable s'était redressé. Brusquement, comme s'il s'arrachait, il se mit à marcher à longues enjambées. Il courait presque, en déambulant le talus pour prendre la route tracée sur la glace. Cachée derrière les rideaux, Phonsine vit ses épaules voûtées et son bras libre qu'il balançait, mollement. Puis, plus rien. Elle attendit au cas qu'il rebrousserait chemin. Mais non. Alors elle courut à la porte, cherchant à voir au loin. Le soir tombait rapidement. Même les buissons disparaissaient. Elle alluma la lampe et, pour mieux distinguer au dehors les traces d'Amable, la haussa au-dessus de sa tête. Près de la maison, deux trous seulement demeuraient visibles dans la neige, deux trous, comme des orbites vides, que la nuit violaçait.

88 V apprendra / ça leur apprendra ! » // Il 89 III révolution [R s'en A se] dégagerait du 92 III Brusquement comme 94 III glace. [R De sa retraite, A Cachée] derrière 97 V attendit, au 97 III elle [R regarda] courut à la porte, cherchant à voir au loin. Mais le soir 100 III distinguer au-dehors [A les traces d'Amable], la 103 III,V violaçait. // <Une suite de points en III et trois astérisques en V marquent une division après cette ligne, mais sans indication de nouveau chapitre.> Le temps

Le temps alla en s'adoucissant. La saison des sucres commençait. Elle s'annonçait favorable : de la gelée, la nuit ; du beau soleil, le jour. Mais nul ne pouvait en prévoir la durée, à la merci des giboulées, de l'hiver des corneilles, ou d'un printemps trop court. Déjà les brise-glaces étaient à l'œuvre. Par les temps clairs, on voyait la fumée du *Lady Grey*¹. L'eau monta. Un premier couple de canards noirs se posa sur une mare, dans le champ. Puis d'autres arrivèrent. Et encore d'autres. Didace les regarda passer. D'ordinaire, au printemps, il chassait en maraude tandis qu'Amable faisait les sucres. C'était le fils qui entaillait les planes, en recueillait l'eau et la faisait bouillir, à un bout de la grange, en gagnant le marais. Les Beauchemin n'en faisaient point le commerce : ils ne récoltaient que leur provision de sirop et de sucre d'érable.

1. Brise-glace fédéral, mis en service en 1906 sur le fleuve Saint-Laurent, et baptisé ainsi en l'honneur de l'épouse d'Albert Henry George, quatrième comte Grey, gouverneur général du Canada de 1904 à 1911. Construit en Angleterre, par la compagnie *Vickers, Sons and Maxim* (Barrow-in-Furness), le *Lady Grey* mesurait 183,5 pieds (55,93 m) de long et 32 pieds (9,75 m) de large. Sa présence était encore signalée à Sorel, en mars 1945 (*l'Écho de la Marine* [journal des employés de *Marine Industries Ltd.*], vol. 4, n° 1, 16 mars 1945, p. 1). Le *Lady Grey* coula en 1955. Voir Thomas E. Appleton, *Usque ad mare. A History of the Canadian Coast Guard and Marine Services*, Ottawa, Department of Transport, 1968, p. 179-180 et 285.

1 III,V <pas d'indication de chapitre> 5 III,V ou, *pire que tout*, d'un 6 III court. // Déjà 7 III du « *Lady Grey* » <non souligné>. L'eau IV,VI,VII, VIII du « *Lady Grey* » <romain>. L'eau 10 III D'ordinaire au printemps il 11 III les plènes, en 13 III Beauchemin [R n'amassait [AR ne récoltait] que l'eau nécessaire à A n'en faisaient point le commerce : Ils ne récoltaient que] leur 14 V et du sucre

Le premier soir, après le départ d'Amable, Didace revint du bois, fourbu et ayant pris du froid. L'eau était si haute qu'il avait dû voyager en canot d'un arbre à l'autre. Après un regard au clou dégarni, auquel Amable avait l'habitude d'accrocher sa casquette, il alla se coucher, sans avoir dit une parole.

De toute la journée, les femmes n'avaient pas échangé deux mots. L'Acayenne voyait déjà le fils de son Variateur installé auprès d'elle. En présence de Didace, elle accabla Phonsine de prévenances que celle-ci refusa avec dignité.

Jusque-là Phonsine avait surtout éprouvé de l'orgueil du départ d'Amable. Enfin, il avait accompli un geste d'homme, un geste de Beauchemin, qui le ferait reconnaître à sa juste valeur ! Mais, émue devant l'accablement de Didace, elle en porta le remords, toute la nuit suivante, comme une pierre au cœur.

Le deuxième soir, après une autre journée aux sucres, Didace de nouveau jeta un coup d'œil au clou, puis il sortit. Il revint peu après avec Beau-Blanc qu'il venait d'embaucher pour la saison des sucres.

Le samedi², quand Phonsine partit pour Sorel, le père Didace n'avait pas encore prononcé le nom d'Amable dans la maison, ni posé une question à son sujet. Elle attendit vainement son mari à *L'Ami du Navigateur*. Le commis qui avait l'habitude

2. 1^{er} avril. Voir *supra*, p. 219.

18 III clou [A dégarni,], auquel 19 III casquette, [R il mangea peu et en silence. Puis] il alla se coucher, sans avoir [R prononcé A dit] une 21 III deux [R paroles. A mots.] L'Acayenne 23 III Didace elle 23 V prévenances, que 24 III,IV,VI,VIII dignité. // Jusque là Phonsine 26 III d'Amable. [A Enfin,] [D Il S il] avait [R fait A accompli] un 27 V valeur. Mais 28 III Mais émue 29 V remords toute 30 III deuxième [D jour S soir], après IV,V,VI,VII,VIII,IX deuxième jour, après <«soir» rétabli d'après III et d'après le sens> 30 III sucres, Di / [f. 105] Didace 32 V Beau-Blanc, qu'il 32 III venait [R d'engager A d'embaucher] pour 34 III samedi, le père Didace n'avait pas encore [AR été] prononcé le nom d'Amable dans la maison [D. S.] [A ni posé une question à son sujet.] Phonsine attendit 37 III à « L'Ami du Navigateur » <non souligné>. [AR On avait remplacé] Le IV,VI,VII,VIII à « L'Ami du Navigateur » <romain>. Le V à L'Ami-du-Navigateur. Le

de le servir n'était plus là. On l'avait remplacé par un nouveau qui ne le connaissait pas même de vue.

Là elle commença à s'inquiéter pour vrai ! Le temps n'avait plus de mesure : parfois les aiguilles de l'horloge n'avançaient pas, d'autres fois, elles faisaient le tour, sans que Phonsine s'en rendît compte. C'était lorsqu'elle était perdue en méditation à la fenêtre. Dans la maison on disait toujours : la fenêtre, pour désigner celle qui faisait face au nord, comme s'il n'y en eût qu'une. Toute la vie des Beauchemin y avait défilé. Des femmes y avaient accueilli un compéragé, une noce ; d'autres, d'un dernier regard, y avaient accompagné un cortège de mort. De là, Phonsine avait vu Amable à genoux avant de s'éloigner. Le soleil et le vent avaient mangé la neige où il était tombé : deux flaques d'eau luisaient, mirant deux morceaux de ciel printanier.

Un midi que, de la fenêtre, Phonsine surveillait la route, elle vit une voiture s'arrêter devant la maison et deux étrangers, accompagnés d'un charretier, en descendre. Défaillante, à la pensée qu'ils apportaient peut-être de mauvaises nouvelles d'Amable, elle courut se réfugier dans sa chambre. Par l'entrebâillement de la porte, elle les entendit se nommer, un juge et un avocat, de Montréal, ce qui la rendit inquiète davantage. Que venaient faire, chez le père Didace, deux hommes de loi ? Le charretier qui les conduisait examina l'Acayenne occupée à retourner des grillades de lard dans la poêle. Il la reconnut :

38 III servir [A n'était plus là.] On l'avait remplacé par un nouveau qui ne la connaissait pas même de vue. // [R Alors A Là], elle 41-43 III de [R durée : A mesure] : parfois les aiguilles [A de l'horloge] n'avançaient pas, d'autres fois, elles faisaient [R la roue A le tour], sans que Phonsine [R sût comment A s'en rendit compte]. C'était lorsqu'elle était [R plongée dans sa rêverie A perdue en méditation] à 48 III y [R avait A avaient] accompagné [R du] d'un dernier regard, un 49 III genoux [R dans la neige], avant 53 IV,VI,VII,VIII,IX maison, et <virgule supprimée d'après III,V et d'après l'usage> 53-56 III deux, étrangers, accompagnés d'un charretier, en descendre. À la pensée qu'ils apportaient peut-être de mauvaises nouvelles d'Amable, [A défaillant d'inquiétude] elle 56 III Par [R la porte entr'ouvert A l'entrebâillement de la porte,] [R elle pourrait] elle VII Par l'entrebâillement de 58 III qui fit, qu'étant inquiète d'avance, elle le fût davantage 60-65 III conduisait s'adressa à l'Acayenne [R qui retournait A occupée à retourner] des grillades de lard dans la poêle : // — Vous avez ben grossi ? // [R — C'est pas de ce que j'ai grossi A L'eau de la bombe déborda.] Quelques gouttes tombèrent dans la [A^d «poêle. La»] graisse [R^d qui] grésilla, répandant une odeur apétissante dans la cuisine. Puis

— Vous avez ben grossi ?

L'eau de la bombe déborda. Quelques gouttes tombèrent dans la poêle. La graisse grésilla, répandant une odeur appétissante. Puis l'Acayenne répondit :

— C'est pas de ce que je grossis, comme j'appesantis !

De sa cachette, Phonsine la vit se tapoter le front du coin de son tablier retroussé, découvrant ainsi l'ampleur de sa taille.

Les étrangers demandèrent à acheter des canards sauvages. Phonsine respira en apprenant le but de leur voyage. Didace ne pouvait leur en vendre, mais il offrit de leur en trouver, en clignant de l'œil vers eux :

— À condition que ça soye sans témoin.

* * *

Pierre-Côme Provençal avait vu les étrangers s'arrêter chez les Beauchemin. Il attendait Didace. Il laissa celui-ci lui demander : « T'aurais pas du fruit défendu à me passer ? » Et il lui répondit : « Non ! »

Didace sortit des écus³ qui brillèrent au soleil :

— Essaye pas, t'en as de caché dans le quart d'avoine, à la grange. C'est pas pour moi, tu comprends ben que si j'avais le

3. Pièce de monnaie encore très connue dans la première moitié du XX^e siècle, l'écu valait cinquante cents.

67 III cachette Phonsine la vit se tapoter le front, du 72 III l'œil [D : S vers] [A eux :] // — À 74 III vu [R passer] les 75 III Didace. *Quand celui-ci lui demanda* : [D — S «] T'aurais pas du fruit défendu à me passer ? » il 76 V demander : // — T'aurais pas du fruit défendu à me passer ? // Et il lui répondit : // — Non 78-81 III Didace *fit briller au soleil des écus* : [A *sortit des écus qui brillèrent au soleil* : <au-dessus de « fit briller au soleil des écus : » non raturé] // [A <en interligne> — *T'en as de cachés dans le quart d'avoine, à la grange* [R ?]. [R —] C'est pas pour moi [D . Tu S , tu] comprends ben que si j'avais le goût [R *d'aller A d'em*] manger 78 V soleil. // — Essaye pas, t'en as de cachés dans 80 V moi ; tu comprends ben que, si

goût d'en manger, j'aurais qu'à aller me tuer un bouillon. C'est pour deux gros messieurs de Montréal qui en veulent, une vraie démangeaison. Ils te les paieraient jusqu'à trois trente-sous⁴ le couple, mais pas une taule de plus.

«À ce compte-là, pensa Didace, je ferai encore un joli profit sur lui.» 85

— Non ! répondit Pierre-Côme.

Les bons gardes-chasse se recrutent parmi les meilleurs chasseurs. Après avoir été un fameux tireur et un rusé braconnier comme il s'en trouvait peu, Pierre-Côme mettait au service de la loi sa connaissance du pays et ses anciens tours. De plus, il se piquait d'honneur d'être aussi strict avec ses quatre gars qu'avec le premier maraudeur. 90

Devant le monde, il faisait la leçon à ses fils. Sévère, le verbe haut, ses gros pouces arrogants levés aux entournares, il disait pour que chacun l'entendît : 95

— Que je vous prenne jamais à chasser en temps défendu ! Garçons ou pas garçons, vous paierez l'amende comme les autres !

Mais quand il partait en tournée d'inspection, il ne manquait jamais de leur en signaler la région. Une heure après, les fils s'en allaient braconner dans la direction opposée. 100

4. On utilisait au Canada avant 1858 la livre de cent vingt sous et le quart d'une livre valait alors trente sous. Lorsqu'on introduisit le dollar décimal, l'habitude d'appeler le quart de livre «trente sous» s'est maintenue pour le quart du dollar, bien qu'il ne valût désormais que vingt-cinq cents.

83 VIII,IX jusqu'à trente <«trois» rétabli d'après III,IV,V,VI,VII> 83 IV,V,VI,VII,VIII,IX trente sous <trait d'union rétabli d'après III et d'après l'usage> 87 III Pierre-Côme. // [R C'est parmi les meilleurs chasseur qu'on recrute les bons garde-chasse. A Les bons garde-chasse se recrute [A n] parmi les meilleurs chasseurs.] Après. 94 III monde il 96 III chacun l'entende : // — Que 97 V je ne vous 100 V Mais, quand

— Tu leur diras de ma part, à tes gros messieurs de Montréal, que Pierre-Côme Provençal, le garde-chasse du Chenal du Moine, respecte la loi. Il vend pas de canards sauvages en temps défendu, ni pour or, ni pour argent.

Son cou déjà gros s'enfla d'orgueil, comme si la chair trop riche voulait déverser. Il était plus qu'un homme. Il était la loi même, inflexible, inexorable. Une statue.

«Que je le dégraisserais donc à mon goût, ce gros bouffi-là ! pensa Didace. Puis avec un couteau croche !»

Du dos de la main, il fit reluire sur les écus le profil à double menton d'Édouard VII⁵ et remit son portefeuille en poche. Quel dommage, ce bel argent perdu pour la paroisse !

Il allait déboucher sur la grand'route⁶ quand un cri de Pierre-Côme le fit retourner.

— Quoi donc ?

Pierre-Côme attendit que Didace fût tout près :

— As-tu dit tantôt que t'avais affaire à mon garçon ? Parce qu'Odilon est là, à ras la grange, si tu veux y parler...

* * *

Le soulagement que Phonsine avait éprouvé à constater que les étrangers ne lui apportaient point de mauvaises nouvelles

5. Roi de Grande-Bretagne, d'Irlande et du Canada de 1901 à 1910. De ce fait, les pièces de monnaie du pays étaient frappées à son effigie.

6. Chemin du Chenal du Moine. Comme son nom l'indique, ce chemin longe le chenal depuis Sainte-Anne-de-Sorel jusque dans l'Île d'Embaras où il prend brusquement fin.

103 III part à tes gros messieurs de Montréal que 104 V du *Chenal-du-Moine*, respecte 108 III riche [R ,] voulait 110 III bouffi-là !, » pensa Didace. «Puis IV,VI bouffi-là !, pensa 112 III le *profit* à 115 V grand'route, quand 115 III cri *le* <non raturé> de 118 III Didace *fut* tout 119 III Parce *qu'il* [R y] est là, à ras la grange [D . Si S , si] tu

d'Amable fut de courte durée. Aussitôt elle retomba dans son inquiétude. Son front, puis le haut de ses joues prirent le masque de la grossesse. Elle mangeait à peine. Et de savoir son état l'objet des conversations, des discussions et des calculs, elle se sentit frustrée en sa personne, et plus abandonnée. 125

Si le départ d'Amable fit rêver quelques jeunes gens, il laissa indifférents la plupart des hommes. Amable, quitter le Chenal du Moine ? On le connaissait trop bien pour ce qu'il était : une sorte d'herbe qui pousse tout en orgueil. Un bon matin, il aurait repris sa place à la maison, Amable comme devant. 130

Mais les femmes ne se rassasiaient pas d'en parler. Elles en voulaient à Phonsine d'avoir si bien gardé le secret de sa grossesse, quoique l'une et l'autre prétendissent s'en être aperçues depuis longtemps à tel et tel signe. 135

Une après-midi⁷ qu'elles étaient réunies chez les Provençal, la mère Salvail augura :

— Sainte bénite, c'est sûrement un petit chat qu'elle aura. Elle est grosse comme rien. Moi, à mon premier... 140

À les entendre, une ne marchait pas, elle roulait. Une autre avançait à l'aide de deux chaises. Une troisième se pencha vers la voisine pour lui dire un secret à l'oreille.

— En tout cas, Phonsine est pas belle comme elle est là, dit l'Acayenne. 145

Laure Provençal se redressa :

7. Un mercredi (voir *infra*, p. 235, l. 50).

123 III d'Amable, fut 123 III retomba à son 124 III masque de grossesse 127 V personne et 129 V le *Chenal-du-Moine*? On 131 III matin il 135 III quoique [A l'une] et l'autre *prétendirent* s'en 135 VII être *aperçus* depuis 136 III signe. [A *Une après-midi qu'elles étaient réunies chez les Provençal*, <au-dessus de «La mère Salvail augura:»>] [D *La S la*] mère 140 III Moi à 141 III autre, avançait 143 III dire *quelque chose* à 143 V l'oreille : // — En 144 III cas Phonsine

— P't'être ben à c't'heure. Mais vous auriez dû la voir fille. Il y avait pas plus beau dans tout le canton : les yeux bleu-de-vaisselle⁸ et des joues rouges à en saigner⁹.

150 — Vous m'en direz tant ! Je me la figurais une grande élinguée, les yeux morts...

— Vous voulez dire comme moi ? demanda la mère Salvail.

Elle haussa les épaules :

155 — Elle est là qui me regarde. N'empêche que quand j'étais fille, j'étais assez rougeaude que j'en avais honte. Les cavaliers se suivaient en filée à la porte pour me demander la faveur de la veillée. Un dimanche...

160 — Tellement, interrompit la grande Laure, que son vieux père parlait de la faire crier, à la sortie de la messe, sur le perron de l'église, avec la grosse citrouille pour les âmes¹⁰, les pommes de chou et les animaux de race.

8. Ou, plus justement, «bleu faïence», comme l'écrit la narratrice d'«Une grosse noce» (*En pleine terre*, 1^{re} éd., p. 48). Nuance de bleu sans doute nommée d'après un décor de faïence. On peut songer en particulier à la faïence anglaise *blue willow*, très populaire depuis les années 1830, avec son légendaire couple d'amants transformés en colombes, dans un paysage chinois.

9. *En pleine terre* exalte à deux reprises la beauté de Phonsine et, en particulier, les «roses fraîches de [ses] joues». Voir «Chauffe, le poêle!» (p. 17) et «Une grosse noce» (p. 45).

10. La «criée des âme» est une vieille coutume française liée au Jour des morts (2 novembre) et qui s'est longtemps maintenue au Québec, comme le rappelle Jean Provencher: «Les paroissiens apportent de tout: un minot de grains, une citrouille, une main de tabac, une pièce d'étoffe du pays, un coq, quelques anguilles salées, etc. Après la messe, le crieur prend place sur le perron de l'église ou à la tribune et, avec toute la verve dont il est capable, soumet ces biens à l'encan. Les sommes recueillies vont au curé, chargé de chanter des messes pour les âmes des fidèles défunts» (*Les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, p. 355). Voir aussi Adjutor Rivard, «La criée pour les âmes», *Chez nous*, Québec, Garneau, 1976 (1^{re} éd. 1914), p. 129-138.

147 V Il n'y avait 148 III avait [A pas] plus beau dans tout le canton : [D des S les] yeux 148 III,V yeux bleu de vaisselle et 154 V que, quand 156 III la veiller <A^d «é» au-dessus de «er» de «veiller». [A Un dimanche...] // — Tellement

Les rires filaient.

À l'écart Angéline les écoutait parler de Phonsine. Leurs propos légers lui faisaient mal au cœur. Est-ce qu'on demande à l'automne de ressembler au printemps ? Un arbre ne porte pas en même temps et la fleur et le fruit. La peine de Phonsine et l'entêtement d'Amable la bouleversaient. 165

Sachant Phonsine seule, elle partit pour se rendre chez les Beauchemin. En route, elle entra à la maison et prit un pot de géranium, avec l'intention de l'offrir à la jeune femme. « Ça la désennuiera », pensa-t-elle. Mais elle s'aperçut qu'elle avait choisi le plus gros ; elle se ravisa : un moyen ferait aussi bien. Après avoir regardé l'un et l'autre à plusieurs reprises, elle apporta le premier. Dans son cœur elle mesura le plaisir de Phonsine au sacrifice que l'offrande lui coûtait. 170 175

— Tiens, dit-elle en entrant, et s'exerçant à paraître indifférente, je t'apporte un petit bouquet.

Phonsine n'y prêta pas attention. Alors la voix de l'infirmes se réchauffa :

— C'est un de mes fameux géraniums d'exposition¹¹, tu sais. 180

Du bout de ses doigts maigres, elle en flatta les feuilles veloutées :

11. « Sources de joie, les fleurs lui [Angéline] étaient aussi motifs de fierté et d'orgueil : à l'exposition régionale, elles lui valaient toujours quelques mentions honorables et plusieurs premiers prix » (*le Survenant*, p. 123).

162 III,V rires *fusaient*. // À 163 V l'écart, Angéline 163 III les *écoutaient* parler de Phonsine. [A <en interligne> *Leurs propos malveillants* [D *leur S lui*] *faisaient mal au cœur*. <qu'un trait conduit entre «Phonsine.» et «Estce qu'on »>] *Estce qu'on* 165-168 III arbre [A *ne*] porte pas en même temps et la fleur et le fruit. [R *Pauvre Phonsine!*] La peine de [R *la jeune femme A Phonsine*] et l'entêtement d'Amable la bouleversaient. // [A *Sachant Phonsine seule*, <au-dessus de «Elle partit pour»>] [D *Elle S elle*] partit [R .] pour 169 III entra [R *chez*] à 171 VII *désennuiera,* pensa-t-elle 171 III elle [R *après avoir A s'aperçut qu'elle avait*] choisi le plus gros [D , S ;] elle 172 III bien. [R *À plusieurs reprises, elle r A Après avoir regardé l'un et l'autre à plusieurs reprises,*] elle apporta le *plus gros*. Dans 174 V cœur, elle 177 III bouquet [D , S .] [R *pour t'*] // Phonsine 182 V veloutées. // — II

— Il est à la veille, à la veille de fleurir. Faudra que t'en prennes bien soin, lui donner du soleil et de l'eau, mais pas trop.
185 Moyennement. Prends-en bien soin, tu m'entends? Parce que, si tu le laisses dépérir, je viendrai te l'ôter, aussi vrai que t'es là, je te le promets.

Phonsine, les yeux dans l'eau, s'efforça de sourire, mais elle éclata en sanglots.

190 Angéline la prit près d'elle :

— Voyons, faut que tu sois plus courageuse que ça. Oublie ta peine : elle s'en ira. Pense à la joie qui s'en viendra. Si tu tricotais, ça t'aiderait à passer le temps. Veux-tu que je te monte un tricot?

— J'ai essayé, répondit Phonsine. Mais je perds la centaine¹²
195 à tout coup.

— Pourquoi que tu couds pas d'abord? C'est moins mêlant. Tiens, j'ai pas mal tissé de laine, à l'hiver. Je peux t'apporter les bouts de pièces, si tu veux. Dans les peines, tu trouverais de quoi faire des belles bonnettes pour ton petit.

200 Phonsine, pour toute réponse, regarda au loin. Puis elle dit :

— J'aurais jamais cru, Angéline, que c'était dur de même d'attendre quelqu'un.

Angéline frissonna. Elle remonta sa chape près du cou. Et, les yeux bas, elle répondit :

12. Brin de laine par lequel tous les fils d'un écheveau sont liés ensemble et par lequel on commence à le dévider. «Perdre la centaine», c'est donc perdre le fil, s'embrouiller, ne plus savoir où l'on en est.

188-194 III sourire [D . S .] [A <dactylographié directement sur la copie au carbone dans le prolongement de «sourire» et en interligne> *mais elle éclata en sanglots.*] [R — *Si tu tricotais, continua Angéline, ça t'aiderait à passer le temps. Veux-tu que je te monte un tricot ?*] // [f. 111] [A <à simple interligne dans la marge supérieure du f. 111> *Angéline la prit près d'elle : // — Voyons, faut que tu sois plus courageuse que ça. Oublie ta peine: elle s'en ira. Pense à la joie qui s'en viendra. Si tu tricotais, ça t'aiderait à passer le temps. Veux-tu que je te monte un tricot ?*] — J'ai 203 IV, VI, VII, VIII, IX Et les <virgule rétablie d'après III, V et d'après l'usage>

— Il y a pire... 205

— Pire ?

L'infirmes baissa la voix :

— C'est... de p'us attendre quelqu'un... quand t'as connu ce que c'était... de l'attendre...

— T'as aucun espoir ? lui demanda Phonsine. 210

L'infirmes leva la tête, transfigurée :

— Qui me promettrait que, dans dix ans, le Survenant reviendrait passer une heure avec moi au Chenal, j'attendrais sans me plaindre, sans presque trouver le temps long. Mais... non... aucun espoir... 215

— Comme ça, lui dit Phonsine, à c't'heure tu peux laisser le Chenal du Moine ? Tu peux aller te promener à l'Île de Grâce, chez Marie-Amanda¹³ ?

Angéline, le regard dardé sur la route, se leva subitement :

— Moi, m'éloigner, tu y penses pas ? 220

«Elle en gardera un reliquat toute sa vie», se dit Phonsine, oubliant un instant sa propre peine.

* * *

13. Cf. *le Survenant*, p. 283.

208 V de *plus* attendre 209 III l'attendre... // [R *Étonnée Phonsine* A — *T'as aucun espoir ? lui demanda Phonsine.*] // L'infirmes 212 III, IV, VI, VII, VIII, IX que dans <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 213 III moi [A *au Chenal*], j'attendrais 216 V le *Chenal-du-Moine* ? Tu peux aller te promener à l'*Île-de-Grâce*, chez 221 III vie » se V, VII vie, » se

Le même soir, des coups de marteau éveillèrent Phonsine. Ils partaient du fournil. Elle se leva. Penchée à la fenêtre, elle vit le père Didace incliné, des clous à la bouche. Il devait réparer quelque pièce de rechange d'un instrument aratoire. Il passait et repassait sa main sur le bois comme pour en adoucir le grain. Subitement il s'en écarta, découvrant à la vue le ber, l'ancien ber des Beauchemin, qu'il avait descendu du grenier.

Il n'avait donc plus de rancune contre Amable et Phonsine? Elle qui croyait qu'il les avait pris en aversion.

Didace l'aperçut. Son premier mouvement fut de dérober le ber, mais il le laissa en place. Après avoir éteint la lanterne du fournil, il s'avança vers la maison. Phonsine tremblait comme une feuille. Elle eût voulu se jeter à genoux, se confesser à lui, obtenir son pardon.

— Mon beau-père, commença-t-elle...

Mais Didace l'arrêta. Des larmoyages, des renotages, il n'en voulait point. Chacun avait assez de ses fautes qu'il portait à morte charge. Au lieu de ça, il lui dit :

— J'ai pensé à une chose, ma fille. Demain, grêye-toi de chaud matin. On ira voir ce qui se passe à Sorel.

223 III marteau sur du bois éveillèrent 225 III Didace [R, des A penché,] clous à la bouche, [R qui répareit A incliné sur un objet.] [R Elle] Il V Didace, incliné 226 III, IV, V, VII rechange pour un instrument 228 VII Subitement, il 228 III écarta découvrant 233 III la [R lampe A lanterne] du 235 III Elle [A eut R voulu] se 237 VII commença-t-elle. // Mais 238 III Des larmoyages, [A Des renotages, <au-dessus de «Des larmoyages,»>] il 241 III Demain, grêye toi de IV, V, VI, VII, VIII, IX Demain, grêye-toi de <«grêye» rétabli d'après III et d'après les autres occurrences> 242 III, V Sorel. // <Une suite de points en III et trois astérisques en V marquent une division après cette ligne, mais sans indication de nouveau chapitre.> De

De bonne heure, le lendemain matin¹, Didace et Phonsine partirent pour Sorel. La jeune femme suggéra de prendre un raccourci sur la glace, pour arriver plus tôt. Mais Didace refusa :

5

— Les bonnes routes allongent jamais, ma fille. Tu sauras ça.

Sorel. Sanglée d'un pont de glace, la ville, somnolente sous ses voiles de brouillard, ne semblait pas bouger.

Après *L'Ami du Navigateur*, ils visitèrent les grands quais, les caves du marché, les chantiers², s'encourageant l'un l'autre, à mesure que le temps passait, avec l'espoir d'apprendre au prochain endroit quelque chose d'Amable. Mais personne ne pouvait rien dire de lui.

10

Dans les rues passantes, les ornières étaient à la terre. Le cheval y avançait péniblement. Plutôt que de prendre les chemins cahoteux des petites rues, Didace laissa les patins du traîneau racler la chaussée, afin d'épargner des secousses à Phonsine.

15

1. Un jeudi, comme cela est précisé à la l. 50.

2. Sorel est en effet depuis longtemps célèbre pour ses chantiers navals situés sur les rives du Richelieu, au confluent du fleuve, à deux pas du marché.

1 III,V <pas d'indication de chapitre> 4 III un raccourci sur la glace ébrantée, pour 7 III somnolente [R^d,] sous 9 III Après *L'Ami du Navigateur* <non souligné>, ils IV,VI,VII,VIII Après «*L'Ami du Navigateur*» <romain>, ils V Après *L'Ami-du-Navigateur*, ils 10 III marché, [R d'autres établissements A les chantiers], s'encourageant l'un [R^d,] l'autre 16 III Didace [R laissait] les

Peu à peu, la ville s'éveilla. Dans le port le radoub des
bateaux commençait. Parfois d'un hublot émergeait une tête de
manœuvre. Des peintres ceinturaient de vermillon les cheminées
noires. Par intervalles, l'air perméable apportait le résonnement
de grands coups de maillet que des calfats³ appliquaient au flanc
des chalands de bois.

Au seuil des maisons, des rentiers s'attardaient à prédire la
débâcle. Place Royale⁴, des jeunes gens, par grappes, navigateurs
ou compagnons, s'entretenaient de leur engagement prochain.
À l'approche des filles, ils se taisaient. Mais dès qu'elles les
avaient dépassés, de nouveau ils haussaient la voix, la plaisanterie
à la bouche. Si l'une d'elles, plus hardie, se retournait pour leur
donner la riposte, ils se tordaient de rire. Leur figure basanée
portait à la fois l'assurance des garçons élevés dans les villes et la
marque de l'air marin. Après l'engourdissement d'un hiver
sédentaire, il leur tardait de reprendre à naviguer.

Vers midi, Didace, las d'errer, abandonna Phonsine à ses
recherches.

— Je me rends chez le notaire. Viens me retrouver là à deux
heures. Surtout, ajouta-t-il, fais-toi pas mourir à le chercher. Là
où il est, il est toujours pas planté en terre. Il nous reviendra ben.

Il s'efforçait de bourrasser, c'était visible, mais une fêlure
brisa sa voix, quand il reprit :

— Si tu le rejoins, arrange-toi, sans faire semblant de rien,
pour lui dire que j'ai passé chez le notaire.

3. Ouvriers dont le métier est de calfater les navires.

4. Voir *supra*, p. 168, n. 21.

18 V port, le 21 III intervalles l'air 22 III calfats *donnaient* [A *asse-
naient* <au-dessus de «donnaient» non raturé>] au 26 III compagnons s'en-
tretenaient 27 V Mais, dès 32 III marin. [R *L'impatience de naviguer
qu'ils avaient dans le sang* A *Après l'engourdissement d'un hiver sédentaire, il leur*
tardait 36 III là [D ; S à] deux 38 VIII, IX toujours planté <«pas» rétabli
d'après III, IV, V, VI, VII et d'après le sens> 39 III, IV, VI, VII, VIII, IX une *fêlure*
brisa <«fêlure» rétabli d'après V et d'après les autres occurrences>

— Advenant que je sois pas rendue à deux heures, dit seulement Phonsine, la voix basse, il faudra pas m'attendre : ça sera signe que j'aurai trouvé une occasion.

45

* * *

On entrait sans frapper chez le notaire. Le moindre entrebâillement de la porte déclenchait une sonnette. Une odeur de volaille cuite dans son jus accueillit Didace qui se trouva, du fait, encore moins dispos. « Il se prive pas, le notaire : de la volaille, le jeudi ; du pur gaspillage. »

50

Le notaire tenait bureau à toute heure du jour. À l'occasion, il se levait la nuit, sans hésiter, pour aller rédiger un acte urgent. Parfois il devait traverser le fleuve, au mauvais temps. Souvent, on l'acquittait simplement en nature. Selon les moyens ou la générosité du client, il acceptait volontiers un porcelet, un quartier de veau, une échelle, une partie d'attelage, un cordon de bois, ou encore quelque volaille, tel que le jour même.

55

Didace s'en souvint. Des voix, par éclats, parvenaient de la pièce voisine. Il crut reconnaître le ton de Pierre-Côme Provençal et il s'empourpra à la pensée que le Gros-Gras pût encore agrandir son bien. Avant longtemps, il serait Pierre-Côme le riche, avec une maison de briques... puis une clôture de fer... un château, quoi !

60

45-46 III <Une ligne ondulée et un trait ont été ajoutés à la main entre ces deux lignes.> 46 V,VII moindre *entre-bâillement* de 48 III Didace *et il se trouva, du fait, fort mal disposé.* « Il V Didace, *et il se trouva, du fait, fort mal disposé.* « Il 50 III jeudi, du 53 III fleuve, *au mauvais temps* <Ces trois mots ont été mis entre parenthèses par DesRochers, qui a de plus souligné «temp» ici et dans la phrase qui suit.>. *La plupart du temps, on lui [R en] acquittait [D les S ses] charges* en 53 IV,V,VII *on lui acquittait ses charges* en 55 III volontiers [R *pour sa peine*] un 58 III voix [A, *par éclats,*] *lui parvenaient* 59 III reconnaître [R *celle A le ton*] de 60 III,V Provençal, et 61 III longtemps il 63 V *quoi ! // Il chercha quelle pièce de terre le maire de Sainte-Anne pouvait bien acquérir. Si Pierre-Côme lui en avait donc parlé ! Peut-être que lui-même aurait pu l'acheter. Mais non, celui qui est riche n'aime jamais voir un autre s'enrichir. // La III quoi ! // [A <en interligne> La voix du notaire fit tressauter Didace :] // — Ah*

La voix du notaire fit tressauter Didace :

65 — Ah! monsieur Beauchemin! Je suis à vous à l'instant même, dit-il en traversant la pièce.

Didace savait à quoi s'en tenir sur la vitesse du notaire. De son côté, une brève visite chez l'homme de loi ne l'eût point satisfait, estimant pour son compte qu'un contrat doit être mûri, ses conséquences pesées, avant que d'y faire sa croix au-dessus du paraphe notarial. Et comment réfléchir plus à son aise qu'en fumant dans une antichambre, devant un diplôme dont les dimensions déjà imposantes se trouvaient encore accrues par un large encadrement de noyer?

75 D'ailleurs, Didace était maître de son temps. Il se remit à fumer. Par la porte entr'ouverte il pouvait voir dans le bureau. Pierre-Côme n'y était pas. Assise à contre-jour, une petite vieille, toute ratatinée, disparaissait presque au fond d'un vaste fauteuil de bois, à côté de trois gaillards. Didace la reconnut. C'était, avec ses fils, une femme de journée qu'on surnommait la Petite Pipe parce qu'elle fumait la pipe de plâtre parfois. Elle avait dû être fort jolie. Ses traits gardaient une certaine finesse, mais ses yeux pâles, décolorés, n'avaient plus de vie.

85 À force de privations, à laver au caustique les bateaux, à écurer des parquets de bois mou qu'elle s'enorgueillissait de faire reluire «jaune comme de l'or», à nettoyer des coquerons,

66 III même [D. S.] [A dit-il en traversant la pièce.] // Didace 68 III côté une brève visite chez l'homme de loi ne [R le] l'eut point 69 III être mûri, ses 70 III croix [R sous le] au-dessus 72 III dans [A une] antichambre 75 III D'ailleurs Didace 76 V entr'ouverte, il 76 III dans l'[R office A étude], Pierre-Côme 77 V pas. *Didace en épreuve de la satisfaction.* Assise IV, VI pas. Assis à 77 III, IV, VI, VII, VIII, IX contre-jour une <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 79 III gaillards, [R ses fils] Didace 80 V Pipe, parce qu'elle 82 III une [A certaine] finesse 83 III vie. *Ses pieds ballaient dans le vide.* <Les trois derniers mots sont précédés d'un crochet et soulignés, interventions de DesRochers sans doute; l'expression sera transférée au début de la ligne 98 dès la première édition.> // À 84 III laver les bateaux au caustique, [R le] [D p S à] écurer 86 III reluire [A «jaune [A^d s] comme de l'or.», à

besognes que les autres femmes de journée refusaient, elle avait amassé de quoi acquérir un petit lopin de terre, puis de quoi y faire bâtir une cabane à simple rang de planches, lambrissée de papier goudronné, près du cimetière, comme pour être plus vite rendue dans la tombe. 90

— Savoir qu'elle vivrait pas trop vieille, dit d'une voix avinée le plus vieux des garçons.

Didace comprit que la vieille passait son bien à ses fils.

— La Petite Pipe qui se donne à ses trois veaux, se dit-il. Si c'est pas misérable ! 95

— Ben oui ! Savoir que je vivrais pas trop vieille...

Ses pieds balançant dans le vide, la Petite Pipe participait à la conversation, comme s'il se fût agi d'une étrangère. Ses yeux flétris allaient de l'un à l'autre de ses enfants, cherchant où appuyer sa faiblesse, sa vieillesse. Que n'eût-elle consenti pour accommoder ses garçons ! 100

— Qui saurait qu'elle ferait pas une trop longue maladie avant de mourir... je la prendrais ben.

Ils s'entendaient à merveille pour partager le bien, mais aucun ne voulait de la mère, usée plus de misère que d'âge. 105

87 V avait ramassé de 89-92 III cabane, à simple rang de planche, lambrissée de papier goudronnée, [R près du cimetière, comme pour être plus vite rendue dans la tombe. A <en interligne, au-dessus de «simple rang [...] goudronnée»> près du cimetière, comme pour être plus vite rendue dans la tombe, <comme si ce membre de phrase eût dû prendre place après «cabane»>] // — Savoir 92 III dit le plus vieux des garçons [D . S .] [A d'une voix avinée.] // Didace 94-97 V fils. // «La Petite Pipe qui se donne à ses trois veaux, se dit-il. Si c'est pas misérable !» — Ben 95 III,IV,VI,VII,VIII,IX La petite Pipe <«Petite» rétabli d'après V et d'après les autres occurrences.> 95 III trois [R vauriens A veaux], se 97 III vieille... // La Petite 98 VII la petite Pipe 101 III Que n'eut-elle consenti pour [R les] accommoder 104 III de mourir. <Ce mot, ajouté à la main à l'encre rouge au bas du f. 117, est repris à la machine à écrire en interligne au haut du f. 118, au-dessus de «... je»>... je la prendrais ben // Ils s'entendaient [R bien] à

— Qui saurait ? dit la vieille sur le même ton.

Les deux qui avaient parlé ainsi sortirent de la maison. Aussitôt la vieille s'approcha du troisième qui n'avait pas encore ouvert la bouche.

— Prends-moi avè toi, tu seras regagnant, lui dit-elle. Je vivrai pas vieille, tu sais. Je te le promets.

— Il y a ben du sort là-dedans, s'indigna le père Didace. L'un est ivrogne, l'autre sans-cœur et paresseux, le troisième est ivrogne, puis sans-cœur, puis paresseux et c'est avec celui-là qu'elle veut s'en aller vivre. Y aura-t-il jamais moyen de comprendre une créature ?

Après le départ de la Petite Pipe avec ses trois fils, Didace passa dans l'étude. Sans une parole il prit place en face du notaire qu'il laissa parler le premier, comme s'il ne devait l'aider en rien.

— Venez-vous me voir pour votre testament, comme il en avait été question l'autre fois ?

— Oui puis non.

— Enfin, monsieur Beauchemin, vous avez tout de même affaire à moi ?

Didace se décida à parler :

109 III vieille [R dit au A supplia le] troisième qui n'avait pas encore [R parlé] fait connaître son idée : // — Prends-moi V vieille cessa de balancer ses pieds et s'approcha du troisième, qui n'avait pas encore fait connaître son idée : // — Prends-moi 111 III regagnant. Je 112-115 V promets. // « Il y a ben du sort là dedans, s'indigna le père Didace. L'un est ivrogne, l'autre sans cœur et paresseux ; le troisième est ivrogne, puis sans cœur, puis paresseux, et 114 III sans-cœur [R, A et] paresseux IV, VI, VII, VIII, IX sans-cœur, et <virgule supprimée d'après III, V> 117-119 III créature ? // Bientôt la Petite Pipe quitta l'étude avec ses trois fils [R q]. Didace [A y] passa [R dans l'office AR à son tour <au-dessous de « dans l'office »> AR après eux <au-dessus de « dans l'office »>]. Sans V créature ? // Bientôt la Petite Pipe sortit avec ses trois fils. Didace passa dans l'étude. Sans une parole, il prit place en face du notaire, qu'il 123 III Oui [R et A pis] non

— Je voudrais me faire dresser un plan de donaison⁵. Vous allez me défricher ça, clair, net, sur le papier, sans rien oublier.

— Si je comprends bien, vous... songez à donner votre terre à Amable ?

130

— En plein ça, avec mon droit de commune.

— Ainsi qu'un certain montant d'argent. Je l'insérerai plus tard. En échange, votre fils s'engage à vous nourrir... avec votre vieille... bien entendu...

— À sa table, et comme lui. Je suis pas la Petite Pipe, moi.

135

À mesure qu'il écrivait ses notes, le notaire lisait :

— À vêtir le donateur et son épouse.

— Comme il faut. Pour le dimanche comme pour la semaine.

— À les éclairer, à les chauffer...

140

— Avec lui, et comme lui...

— À leur fournir une place de banc⁶ à l'église de Sainte-Anne... à aller quérir le prêtre en cas de besoin, à leur procurer les soins de médecin...

5. Sur la coutume de la «donaison», c'est-à-dire la donation, on pourra se reporter à Hector Grenon, *Us et coutumes du Québec*, p. 322 s.

6. Traditionnellement, les paroissiens avaient à l'église leurs propres bancs, qu'ils devaient «acheter» moyennant une somme forfaitaire et des rentes annuelles. Voir Jean Provencher, *les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, p. 456-457.

132 III d'argent [D . S ?] [AR *Didace fit signe que oui.*] Je l'insérerai plus 134 III vieille... [A <en interligne> *bien entendu...*] // — À IV,VI,VIII, IX entendu,... // — À <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage> VII entendu.... // — À 135 III moi. // [A <en interligne> *À mesure qu'il écrivait ses notes, le notaire lisait :*] // — À [R *vous*] vêtir [D ... S *le*] donateur 140 III À [R *vous A les*] éclairer, à [R *vous A les*] chauffer 142 III À [R *vous A leur*] fournir 142 V Sainte-Anne; à aller quérir le prêtre en cas de besoin; à 144 III,VII soins du médecin

145 Didace se raidit :

— J'ai jamais eu le docteur de ma vie. J'ai pas de maladie sur moi.

— Tout de même, par mesure de précaution...

— Mettez-le, consentit Didace.

150 — Est-ce tout ? demanda le notaire.

— Non. Je voudrais encore avoir ben à moi un jeu de canards qui meurt pas, deux jars, dix canes, avec leur nourriture, mon petit canot de chasse pour chasser quand je voudrai, en temps défendu comme en temps permis par la loi, puis quelques piastres pour payer l'amende au besoin. C'est pas personne qui
155 m'empêchera de chasser, ni Amable, ni Pierre-Côme. Puis je voudrais m'apporter une collation quand je couche à l'affût. J'ai-ti le droit ?

160 — Assurément, vous pouvez faire toutes les réserves nécessaires. Quant à votre vieille, en auriez-vous quelques-unes pour elle ? Du tabac à priser, par exemple ?

— La mienne prise pas.

— Des bonbons ? Les vieilles aiment ça avoir quelques douceurs à elles.

165 — Correct. Mettez-y une livre de mélange — des surettes, des papparmanes fortes, comme elle aimera — tous les premiers vendredis du mois.

Le notaire se leva.

146 III eu [D le S de] docteur 156 III chasser [A ni Amable, ni Pierre-Côme [R, ni l'Acayenne]]. Puis je voudrais m'apporter [A une] collation 159 III les réserves <point d'interrogation raturé au-dessus de «réserves»> nécessaires 163 V ça, avoir 164 III elles.. // [A <en interligne> Elle est pas vieille] // — Correct

— Pendant que vous irez chercher vos témoins, je vais dresser l'acte. J'ai tous vos titres ici. 170

Saisi de surprise, Didace serra sa ceinture de laine davantage :

— Aïe, notaire ! Vous y pensez pas ? Une terre à donner, c'est pas une dent qu'on s'arrache après la porte de cave.

Au moment de le céder, le bien des Beauchemin se rattachait à lui par des fibres tenaces, innombrables. 175

— Laissez-moi souffler encore un peu. Qui sait ? J'vas peut-être aimer mieux un testament ?

Avec la même patience, le notaire élaborait un plan de testament. Quand il eut terminé, il dit à Didace : 180

— Vous n'avez pas pensé à votre enterrement ?

— Ah ! ben, batêche ! Faut-il que je pense à ça par-dessus le marché ? S'ils veulent pas me faire enterrer, ils me saleront.

Le notaire éclata de rire :

— Il y aurait aussi des messes. 185

— Quoi, des messes ?

— D'ordinaire on en met.

— Si ceux qui resteront ont pas le cœur de m'en faire dire, je m'en passerai. Moi, je meurs, c'est ben le moins qu'ils me regrettent. Qu'ils fassent leur part ! Je fais la mienne. 190

171 III Didace *ceignit davantage sa ceinture de laine*. // — Aïe, notaire V Didace *ceignit davantage sa ceinture de laine* : // — Aïe 174 VIII, IX qu'on arrache <« s' » rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après le sens> 175 III le [R vieux] bien [A des B] se 180 III il [R demanda A dit] à 188 III, IV, V, VI, VII qui *restent* ont

— D'accord ! dit le notaire. Mais vos héritiers, tout en vous regrettant, peuvent bien négliger de vous faire dire des messes. Tandis que si vous en exprimez la volonté dans votre testament, des messes seront chantées pour le repos de votre âme, dans un
195 délai raisonnable... Tenez, j'ai connu des gens... la veuve Caouette, du Marais⁷...

Le notaire énuméra des cas pénibles dont il avait été témoin au cours de sa carrière. Plié en deux, tout pensif, Didace l'écou-
200 tait, en regardant la doublure de son casque dont il s'efforçait de tirer un fil. Brusquement il demanda :

— Crèyez-vous ça, vous, notaire, qu'il y a un enfer, avec des flâmes, des démons à grand'fourches, le yâble et son train, comme sur l'image de la mauvaise mort ?

Le notaire caressa son menton, avant de répondre :

— Je crois, cher monsieur Beauchemin, qu'il y aura une récompense et une punition, pour chacun de nous, selon nos
205 bonnes ou nos mauvaises œuvres. Quant au feu de l'enfer, il se peut fort bien qu'il ne ressemble pas du tout au feu de la terre.

L'étude s'emplit du bruit métallique de la pipe que Didace
210 secoua sur le crachoir.

— Ouais, ben, des messes... c'est peut-être pas une méchante idée, parce que, j'vas dire comme vous, si j'attends après les autres, je pourrais ben en avoir rien que de loin-z-à-loin...

7. Situé au sud de Sainte-Anne-de-Sorel et au sud-ouest du rang du Chenal du Moine, le rang agricole du Marais était traversé d'ouest en est par le ruisseau du même nom. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 115 (carte de 1880).

191 III D'accord dit 193 V que, si 195-197 III gens... // Le 197 III témoin [A la veuve... <en interligne au-dessus des mots suivants>] au cours de sa carrière. <Un trait vertical barrant le point semble signaler la place que devait occuper l'addition « la veuve... »> Plié 199 III regardant [R le fond A la doublure] de 201 III des [D flammes S flâmes], des 203-205 III mort? // [A <en interligne> Le notaire caressa son menton, avant de répondre :] // — Je 204 V menton avant 208 III pas [D à S du] tout 213 III loin-z-à-loin... // Soudain, il

Subitement, il se décida :

— Mettez-en ! Je prends pas de chance. J'ai pas envie que l'yâble me souffle du feu au derrière pendant l'éternité. 215

— Combien voulez-vous en faire dire ?

— Ah ! j'ai pas l'idée. Combien que je devrais en mettre, d'après vous ?

Le notaire se gratta la tête : 220

— C'est difficile à dire. Cela dépend évidemment de bien des choses. De la vie que vous avez menée, de votre jeunesse. Je ne vous ai pas toujours suivi...

— Ah ! ben, torriâble ! éclata Didace, toute la terre va y passer ! Il restera rien pour les héritiers ! 225

* * *

À deux heures, Phonsine n'avait pas paru. Sans avoir pris de décision au sujet de la donation ou du testament, Didace se prépara à retourner seul au Chenal du Moine.

Gaillarde partit à fond de train sur la route de Sainte-Anne⁸, mais les mauvais chemins la forcèrent vite à ralentir son allure. 230
Après la ville et les amas de vieille neige à la crête noircie de suie, en bordure des trottoirs, Didace respira devant l'immensité, propre et blanche, de la plaine du Chenal. Tout reposait alentour. Ce n'était plus la lourde somnolence hivernale, mais le

8. Route qui va de Sorel à Sainte-Anne-de-Sorel et qui débouche sur le Chemin du Chenal du Moine.

218 III Ah! [R *je sais pas trop* A *J'ai pas l'idée.*]. Combien 224 III ben, balèche, éclata 228 V au *Chenal-du-Moine.* // *Gaillarde* <italique> partit 229 III Gaillarde, [R *les naseaux givrés*, <ces mots ayant été mis entre parenthèses, sans doute par DesRochers>] partit IV,VI,VIII Gaillarde, partit 229 III,V sur le *chemin* de 231 III ville, et les *amoncellements* de 234 III somnolence [R *des longs mois* A *hivernale*] mais

235 léger assoupissement qui précède un réveil. Non plus le vent
bourru qui rafale autour des maisons et qui vous pénètre jusqu'à
la moelle, mais la brise qui passe et qui repasse comme une main
caressante. Le cœur serré en pensant à Amable, Didace fumait,
la cheminée de sa pipe tournée en bas, par la bruine⁹ qui se
240 formait. Malgré son inquiétude, il huma à plaisir l'air printanier,
qui venait de loin, avec l'espoir d'un recommencement. Amable
reviendrait bientôt. Après le coup d'eau et les grandes mers de
mai, un autre mois, et tout reverdirait. Quelques mois encore et
les joncs bleus sortiraient de l'eau. On serait en été. L'odeur du
245 sarrasin... Le premier coup de faux... l'entame du champ
d'avoine. Les femmes travailleraient au jardinage. Ce petit enfant
devrait apporter la paix entre elles. Puis, en été, les femmes
s'écoutent moins...

250 Un rayon léger obliqua dans la brume. Le soleil parut. La
neige avait fondu. Des ronds de terre entouraient les arbres.

Didace vit des bourgeons roux, aux ramilles d'un liard, et, à
la tête, cinq merles tout penauds, les premiers arrivés.

* * *

255 Des enfants, à la sortie de l'école de Sainte-Anne de Sorel,
trouvèrent Phonsine prostrée contre la clôture. Ils coururent au
magasin en avertir le commerçant qui s'empessa de la recon-
duire chez elle.

— C'était de prendre un charretier, s'indigna le père Didace,
quand il sut que Phonsine avait marché de Sorel à Sainte-Anne.

9. On attendrait « à cause de la bruine ».

240 III printanier, [R avec le] qui 242 III bientôt. Un autre 244 III du
[D sarrasin S sarrasin]... Le 246 III au[dehors] jardinage 246 jardinage.
L'enfant devrait 247 III Puis en été, les femmes s'écoutent moins... // Sou-
dain un rayon 250 III terre [R entouraient A cernaient] les 251 V liard et
252 III tête de l'arbre, cinq 253 III l'école [A de Sainte-Anne de Sorel], trou-
vèrent 253 V de Sainte-Anne-de-Sorel, trouvèrent 255 III commerçant [R
de Sainte-Anne] qui <cf. variante 253> V commerçant, qui

Mais il la vit, pitoyable près du poêle, un petit châle serré sur sa poitrine, la déformation de son corps accentuant la maigreur de ses épaules et de sa figure. Il se radoucit : 260

— T'avais pas peur au moins que je gronde par rapport aux cennes que ça coûterait, hein, la Petite ?

Dans le temps que les Beauchemin étaient pauvres, ils avaient pu lésiner même sur le strict nécessaire, mais aujourd'hui ils avaient du bien, de l'argent chez le notaire, à la fabrique... 265

Comme étrangère à ce qui se passait autour d'elle, l'Acayenne se berçait, en mangeant une pomme dont le jus coulait sur son menton. À la voir impassible, Didace s'emporta :

— Grouille-toi, emplâtre. Fais chauffer le thé. As-tu envie de la laisser périr de misère ? Tu vois pas qu'elle est gelée d'un travers à l'autre ? 270

— Aussi, on dirait qu'elle fait exprès pour avoir l'air misérable, dit l'Acayenne qui déjà agitait la théière.

* * *

Phonsine n'avait pas dormi deux heures qu'elle s'éveilla net, comme si quelqu'un l'eût poussée à l'épaule. Le cœur battant, elle attendit. Peu à peu ses yeux s'habituaient à l'obscurité, mais elle s'était trompée : il n'y avait personne dans la chambre. Malgré cela, convaincue d'une présence auprès d'elle, elle voulut s'asseoir dans son lit. Une douleur violente aux reins la força à se recoucher. La douleur s'éloigna, comme la vague se retire, et Phonsine put s'assoupir. Mais une heure plus tard, de nouveau le mal l'éveilla, portant au ventre, cette fois. 275 280

259 III pitoyable, près du poêle, un petit châle serré [R *près de*] sur sa poitrine, [R *le poids*] la 263 V la *petite* ? // Dans IX Petite. <Le point d'interrogation est si pâle qu'il se réduit pratiquement au point.> // Dans 265 III aujourd'hui [R *qu'ils*] 268-270 III jus *roulait en coulisses* sur son menton. À la voir impassible, *de nouveau* Didace s'emporta [A, [D : S *contre*] elle, cette fois :] // — Grouille-toi, emplâtre. Fais [R -] chauffer 272 III l'autre ? // [D « S —] Aussi 276 III quelqu'un l'eut *poussée* 282 V Mais, une 283 III, IV, VI, VII, VIII, IX l'éveilla portant <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage>

— J'aurais pas dû tant marcher, se reprocha la jeune femme.
285 Ni rester si longtemps sans manger.

Et elle pensa, affolée :

— J'ai attrapé la colique cordée.

Elle prit peur. On lui avait parlé de personnes ainsi affligées
qu'on avait dû retourner bout pour bout, afin de leur dénouer
290 l'intestin.

De ses mains étendues, elle se massa le ventre avec précaution, en geignant tout bas : Mon pauvre corps... mon pauvre corps...

Si le jour pouvait seulement arriver. À la clarté du jour, on
295 endure mieux son mal. Puis, elle demanderait qu'on lui envoyât chercher un emplâtre de la sœur Agnès¹⁰.

Au troisième éveil, la même poussée douloureuse l'envahit avec plus de vigueur, comme une marée montante. Soudain Phonsine comprit : les premières tranchées.

300 Elle allait avoir son enfant. Et Amable n'était pas là. Mais il n'y avait plus que l'enfant. Rien que l'enfant. Marie-Amanda avait déjà dit devant elle : « À un premier, c'est toujours long. Il faut prendre son mal en patience. Après, quand t'as ton petit dans les bras, tu te rappelles même pas d'avoir souffert le martyr. »
305 Phonsine mordit son poing pour ne pas crier. Dans un moment de répit, elle pria : « Mon Dieu, je vous offre tout, mes épreuves, mes souffrances, ma peine... » Mais le mal recommençait déjà... « ma peine, mes épreuves à venir, pour que l'enfant vive et qu'il ne soit pas infirme. »

10. Cataplasme qu'il n'a pas été possible d'identifier.

284 VII dû *marcher tant*, se 286-288 V affolée : // « J'ai attrapé la colique cordée. » // Elle 289 III bout. afin 291 III étendues elle 292 V bas : « Mon pauvre corps !... mon pauvre corps !... » // Si 292 III corps... [D *Mon S mon*] pauvre 295 V Puis elle 299 III comprit : [D *Les S les*] premières IV, VI, VIII, IX comprit : *Les* premières « les » rétabli d'après III, V, VII et d'après l'usage > 303 III patience. *Mais après*, quand 305 III martyr. Phonsine 307 V peine !... » Mais le mal recommençait déjà «... ma III peine... » // Mais 309 V infirme ! » // Un

Un courage extraordinaire la força à se lever. Son corps mou- 310
 lu n'obéissait plus à sa volonté. Assise sur le rebord du lit, à trois
 reprises, elle tenta en vain de se mettre debout. Ses jambes lui
 refusèrent leur aide. Elle glissa à genoux. Elle ne crierait point.
 D'autres avant elle ont livré le combat, mais ce n'était pas le sien.
 Mon Dieu! Des mains de feu la pétrissaient, la poussaient, 315
 l'entraînaient; elles l'abandonnèrent, solitaire, dans la rouge
 vallée de la maternité. Un cri résonna à travers la maison : le mys-
 tère commençait.

L'Acayenne, éveillée en sursaut, accourut en robe de nuit, la 320
 natte sur le dos :

— Crie pas de même. Tu vas empêcher les hommes¹¹ de
 dormir !

Au cri qui annonçait l'approche d'une vie nouvelle, et
 auquel il ne pouvait se méprendre, Didace s'était levé, lui aussi,
 et habillé en hâte. Sans pénétrer, par respect, dans la chambre de 325
 Phonsine, il ordonna, le parler bref :

— Vite, de l'eau à chauffer, en masse !

L'Acayenne commença par dire :

— Il y a pas de presse. La nièce de mon Varieur, elle...

Mais aussitôt, au regard tranchant de Didace, elle comprit 330
 qu'elle avait mal fait.

— Pour c'te nuitte, lâche-moi tes Varieur, je t'en prie!
 Occupe-toi des Beauchemin. Ça te portera plus bonheur.

11. C'est-à-dire Didace et son « engagé » Beau-Blanc (voir *infra*, l. 334 et 348).

310 III lever. *Mais son corps* 313 III,V genoux *près du lit*. Elle 314 III
 combat, [D *Mais* S *mais*] ce 316 III l'entraînaient [D . *Elles* S ; *elles*]
l'abandonnaient 316 V *elles l'abandonnaient, solitaire* 318 III,V commen-
 çait. // *Au cri, l'Acayenne, éveillée* 322 III *dormir ! // Mais au cri* 325 III
 pénétrer [A *par respect*] dans 326 III,V *bref, à l'Acayenne : // — Vite*

Et à Beau-Blanc :

335 — Attelle vite en double pour aller quéri le docteur. En passant chez Pierre-Côme, réveille les Provençal, pour leur faire savoir, de ma part, que la maladie de Phonsine est commencée. Tâche que la grand'Laure vienne nous donner un coup de main au plus vite.

340 — Pourquoi faire? questionna l'Acayenne. On n'a pas besoin d'elle.

Didace ouvrit la bouche, mais il se tut. À quoi bon lui répondre? Il y a des choses qui s'expliquent seulement à qui veut les comprendre : ceux du Chenal ont tout droit de se battre, de se quereller à leur aise. Mais à l'heure de la naissance comme à
345 l'heure de la mort, ils n'en ont plus souvenance. Ils ne font plus qu'un. La paroisse parle plus fort que leur personne.

La lanterne à la main, Didace sortit, précédant l'engagé. Tout en l'aidant à atteler les deux chevaux de trait, il lui
350 recommanda :

— Surtout amuse-toi pas en chemin, parce que je le saurai et tu te souviendras de moi.

Et il pensa à Angéline :

— Ce serait p'tête pas un mal que t'arrêtes chez elle en
355 même temps pour lui demander son aide.

Puis il se trouva seul. Seul, désœuvré, il se dirigea vers les bâtiments. Une tiédeur animale se dégagait de l'étable.

336 III passant [D pres S chez] Pierre-Côme 338 V la *Grand'Laure* vienne 340 III, IV, VI, VII, VIII, IX faire, questionna l'Acayenne? On <ponctuation corrigée d'après V et d'après l'usage> 343 III répondre [D ! S ?] Il 345 V Mais, à 353 IV, V, VI, VII, VIII, IX Angéline. <deux points rétablis d'après III et d'après l'usage> //— Ce

C'est cette nuit¹² que Didace, fils de Didace, va naître. Le septième Didace.

Tout son sang crie d'une clameur qui sourd de la race
ancienne. 360

C'est cette nuit !

Didace ne vit plus d'impatience, lui qui connaît pourtant les lois de la nature, lui qui sait qu'avant de le faucher, il faut accorder à l'épi le temps de se gorger de pluie et de soleil, et qu'il ne sert de rien de vouloir hâter le fruit de mûrir. 365

Cette nuit !

Et Amable n'est même pas là pour recevoir l'enfant !

Une sourde colère montait en Didace d'être seul à attendre, impuissant à faire rien de mieux. 370

Soudain, Didace saisit la lanterne qu'il avait posée sur le plancher et l'accrocha au mur. Puis, le visage vieilli d'émotion, il se mit à fourrager à tâtons, d'un parc à l'autre, au milieu des bêtes étonnées.

Au moins que les bêtes veillent avec lui ! Du bout du fourchon, il harcela le cochon, le flanc haletant et repu. D'un coup d'épaule méprisant, il tassa contre l'entre-deux la Gaillarde, 375

12. Nuit du jeudi au vendredi. On peut sans doute préciser davantage en s'appuyant sur les indices chronologiques fournis aux chapitres XII (l. 67) et XV (l. 14-17): Phonsine devait accoucher dans le courant de la première semaine de mai 1911; mais, prématurée, Marie-Didace n'a que « huit mois » à sa naissance. Elle naît donc vraisemblablement au plus tôt le 7, sinon le 14 avril. Quand on sait par ailleurs que l'accident mortel dont Amable est victime coïncide avec cette naissance, il y a fort à parier que Germaine Guèvremont a dû songer plutôt à la date symbolique du 14, qui tombe le vendredi saint, en 1911. Et c'est le lendemain, samedi saint, que Marie-Didace est baptisée.

363 V plus, d'impatience 364 III de [D la S le] faucher, <virgule presque invisible> il 364 V faucher il <cf. variante précédente> 368 III pour [R le] recevoir 370 III à [R^d ne] faire rien de mieux. // Soudain Didace 377 III méprisant il 377 V la *Gaillarde* <italique>, comme

comme si, à dormir, la jument l'eût trahi. De se voir déjucher,
maussades, les poules, la fale basse, aussitôt commencèrent à
380 caqueter, tandis que le coq, ébloui de cette aube précoce, exer-
çait son clairon.

378 III jument l'eut trahi 379 III,V la phale basse

Pour la troisième fois, Laure Provençal se pencha au-dessus de Phonsine :

— C'est une fille... Phonsine. Tu veux pas la regarder ?

Plus blanche que l'anémone, Phonsine gisait, inanimée, au creux de l'oreiller. 5

— Une belle petite fille... pas infirme !...

Elle leva l'index sur sa bouche pour demander aux femmes d'être complices :

— ... et qui a bonne envie de vivre. 10

Dans la cuisine, le médecin, en train de se restaurer, expliquait au père Didace, tout en reprenant des pommes de terre fumantes et une tranche de lard entregelé :

— Non, voyez-vous, monsieur Beauchemin, l'enfant n'est pas à terme. Même si elle était née il y a quelques semaines, elle aurait eu plus de chance de vivre. Mais une enfant à huit mois, c'est un cœur bleu¹. 15

1. C'est-à-dire un enfant ayant la maladie bleue, due au défaut d'oxygénation du sang.

1 III *CHAPITRE* < sans précision de numéro> V XIII 15 V Même, si 15 III,IV,VI,VII,VIII,IX née, il <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage>

Didace eut un mouvement de recul.

20 — Un cœur bleu ! Et la mère ? demanda-t-il, au bout de quelques instants.

— La mère ?

25 Le docteur hocha la tête. Il but une gorgée de thé. La saveur âcre du liquide bouillant le fit grimacer. Il alla soulever les paupières de Phonsine. Puis, reprenant sa place à table, il baissa la voix :

— Elle n'est pas réchappée. Je ne peux pas en répondre.

Il avala une autre gorgée de thé et se leva.

— Allez-vous lui laisser une fiole de remède à prendre ? demanda l'Acayenne.

30 — Non, pour le moment tenez la malade éveillée autant que possible, c'est tout ce que je vous demande. Même si elle ne donne pas signe de vie, parlez-lui tranquillement, pour qu'elle ne s'endorme pas.

— Elle a-t-elle sa connaissance ?

35 — Toute sa connaissance, répondit le docteur. Dans une heure, faites-lui prendre une petite gélatine. Ç'a pour effet d'épaissir le sang. Ça l'aidera peut-être à conserver le peu qu'il lui reste. Je crains les hémorragies. Et surtout, toujours la tête basse, le pied de la couchette levé, d'ici à ce que je repasse. Je
40 vous le recommande.

— Et à boire ? Quoi c'est qu'on lui donnera ?

26 VIII, IX Elle est pas <« n' » rétabli devant « est » d'après III, IV, V, VI, VII ; cf. « Je ne peux pas en répondre » > 30 V moment, tenez 30 III tenez [R -] la 36 III heure faites-lui 38 III les *hémorragies*. Et 41 VIII, IX boire ? *Qu'est-ce* qu'on < tournure populaire « Quoi c'est qu'on » rétablie d'après III, IV, V, VI, VII >

— Le moins possible, pour empêcher la montée du lait. Un peu de café, si elle cherche à dormir, mais du vrai, et pas trop chaud. Pas du café d'orge, vous m'entendez ? Du café de magasin, fort. Du café de noces.

45

— Je me charge de le faire, dit Angéline. Je connais sa tasse.

— Oui, ben, dans ce cas-là, dit le docteur avec une pointe de malice, ferme les yeux quand tu mets la main dans le sac de café, et jette pas rien qu'une pincée au fond de la cafetière, mais une bonne poignée.

50

* * *

Didace n'en pouvait plus. Après le départ du docteur, il alla s'étendre tout habillé au pied du lit, l'Acayenne s'allongea à ses côtés. Comme si elle eût compris son désappointement, elle dit :

— Au moins si ç'avait été un garçon, hein ? Un petit garçon, c'est plus câlin, il me semble.

55

Didace, face au mur, ne répondit pas.

La voix d'Angéline le réveilla deux heures plus tard. Il croyait s'être assoupi seulement :

— Monsieur le curé et Pierre-Côme qui arrivent par la porte de devant².

60

D'un grand effort, Didace se mit debout. Son sang se retira au cœur : les deux visiteurs, en effet, se dirigeaient vers la porte

2. Voir *supra*, p. 219, l. 76-78.

49 III et [A jette] pas rien qu'une pincée au fond de la cafetière, [A mais] une 50-51 VIII, IX poignée. // Didace <astérisques marquant une division rétablis entre ces deux lignes d'après III, IV, V, VI, VII> 53 III elle eut compris 54 III, IV, VI, VIII, IX garçon hein <virgule rétablie d'après V, VII et d'après l'usage> 54 III garçon c'est 55 III, IV, VI, VIII, IX câlin il <virgule rétablie d'après V, VII et d'après l'usage> 56 III Didace [A ,] face au mur [A ,] ne 58 V seulement : // — M. le Curé et 60-63 III devant [A !] // D'un grand effort, Didace se mit debout. [A Son sang se retira au cœur :] [D Les S les] deux visiteurs en effet se dirigeaient vers la porte de devant. [R Son sang se retira au cœur. À peine coiffé, [A À peine coiffé il s'élança à leur rencontre,] comme

de devant. À peine coiffé, il s'élança à leur rencontre, comme pour parer le coup, sans témoin.

65 — C'est-il pour Phonsine que vous venez ? leur demanda-t-il.

Pierre-Côme fit signe que non.

— Soyez bien courageux, monsieur Beauchemin, dit le curé Lebrun.

— C'est Amable, quoi ?

70 Aucun ne répondit.

Didace fit « Ah ! » seulement, tout son corps pris de tremblement. Ils voulurent l'appuyer au tronc d'un ormeau. Un instant l'homme et l'arbuste oscillèrent comme bercés par la même rafale. Un rameau encore vivace, mais affaibli par le dernier
75 verglas, se détacha de la branche³ avec un bruit sec. Il tomba sur l'épaule de Didace.

Peu après le vieux se redressa, refusant tout appui :

— Parlez ! dit-il.

80 — Tout ce qu'on sait, monsieur Beauchemin, commença l'abbé Lebrun, c'est qu'Amable a mal manœuvré.

Pendant qu'un steamer prenait un chargement de minerai, dans le port de Montréal, une poulie avait terrassé Amable qui s'était fait embaucher comme débardeur. Le crâne fracturé, il gisait, entre la vie et la mort, sur un lit d'hôpital.

3. Cf. *le Survenant*, p. 151.

65 III C'est-t-il pour 65 III,IV,VI,VII,VIII,IX Phonsine, que <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage> 65 III venez [D , S ?] leur 67 V Beauchemin /dit 71 V fit « ah » seulement 72 V instant, l'homme 73 III,V et l'arbre oscillèrent 75 III verglas, [R s'en détacha A se détacha de la branche] avec 76 III,V Didace. // D'un effort, le 82 V Amable, qui 83 VIII s'était embaucher IX s'était embauché comme <«fait embaucher» rétabli d'après III,IV,V,VI,VII> 83 III débardeur. Il avait le crâne fracturé. [A Il gisait, entre la vie et la mort, sur un lit d'hôpital.] // — Je V débardeur. Il avait le crâne fracturé. Il gisait

— Je veux savoir la vérité : il est pas mort toujours ?

85

— Pas encore.

Didace retrouva assez de force pour marcher seul jusqu'à la maison. La tête basse, un instant plus tard, il s'abandonna :

— Qui aurait cru qu'un jour Amable partirait !

— Ben quiens ! répliqua Pierre-Côme, silencieux jusque-là, c'est toujours sur les couteaux qui coupent pas qu'on se donne une entaille. Les autres, on s'en méfie.

90

— Ah ! vous savez, je l'ai provoqué. J'aurais dû m'en douter : on provoque pas un Beauchemin. Il était plus Beauchemin que je pensais.

95

L'un après l'autre, l'abbé Lebrun et Pierre-Côme se levèrent. Quand Didace les vit prêts à partir, debout à son tour et la voix éraillée de chagrin, il demanda bas à Pierre-Côme, afin que Phonsine n'entendît point :

— Gros-Gras, tu le sais, c'est ton vieux père et ta propre mère qui m'ont conduit au baptême⁴. Demain, il va falloir faire baptiser la petite. Moi, j'y serai pas. Je prendrai le premier train pour Montréal. Veux-tu être dans les honneurs, à ma place ?

100

Pierre-Côme avait contracté l'habitude de peser toute question avant de donner sa réponse. Mais cette fois, sans attendre, il fit signe que oui.

105

Un bref éclair de satisfaction anima le visage de Didace :

4. Cf. *le Survenant*, p. 289.

90 V quiens!... répliqua 90 III,IV,VI,VII,VIII,IX silencieux *jusque là*, <trait d'union rétabli d'après V et d'après l'usage> c'est 96 III levèrent *pour partir*. Quand Didace les vit prêts à partir, *il se leva* à son tour et, la 97 V debout, à 99 III point : // — *Grosgras*, tu IV,VI,VII,VIII,IX point : // — *Gras-gras*, tu <«Gros-Gras» rétabli d'après V et d'après les autres occurrences> 102 III prendrai le premier train pour [AR *les gras chars de bonne* <au-dessus de «le premier train pour» non raturé>] Montréal 105 III Mais sans V Mais, cette

— Dans ce cas-là, je te prête la Gaillarde. Tu sais si elle se comporte ben quand elle est de cérémonie !

110 Elle, au moins, ne lui faisait pas défaut. Dire que, la nuit précédente, il l'avait tassée contre l'entre-deux, dans l'étable, parce qu'elle ne quittait pas la litière assez vite. Il revoyait son grand œil liquide, étonné.

115 Bientôt il tomba dans un profond abattement. La main sur la clenche de la porte, Pierre-Côme cherchait quoi dire à Didace pour lui faire comprendre qu'il partageait son malheur. À vrai dire, lui et Didace n'avaient pas toujours marché la main dans la main. Mais que sont, entre voisins, quelques gros mots, des chicanes même, un affût brûlé⁵ et l'amende, quand les coups
120 portent franc et que le poing va plus de l'avant que la rancune du cœur ? Toutes choses de nature à renforcer plutôt qu'à affaiblir la véritable amitié.

Puis ils avaient eu la même enfance — Tit-Côme, Tit-Dace — la même jeunesse, ils avaient joué les mêmes tours, couru les
125 mêmes dangers. Ils s'étaient battus, sur le perron de l'église, le matin du jour de l'an⁶ — je m'appelle Provençal, je m'appelle Beauchemin. Ça ne s'oublie pas.

Sûrement Didace avait eu une heure malheureuse quand il avait accepté le Survenant, ce chef-d'œuvre, dans la maison.
130 Rien de bon n'en avait résulté pour la paroisse. Une si belle paroisse que les anciens avaient bâtie avec tant de cœur. Si l'on veut la garder ainsi entre soi, il ne faut pas laisser l'étranger y pénétrer et en faire une risée. Autrement on la voue à sa perte.

Mais plaindre Didace serait le ranger avec les vieux jars, les
135 caducs, ceux que le volier abandonne à leur sort, en route.

5. Cf. *le Survenant*, p. 90.

6. Cf. *le Survenant*, p. 166.

108 V la *Gaillarde* <italique>. Tu 110 VIII, IX que la <virgule rétablie d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 113 III étonné. // *Mais bientôt* il [R *re*] tomba dans [R *le même A un profond*] abattement 114 V Bientôt, il 127 V Beauchemin... Ça 129 III ce *chétif gars*, dans 131 V cœur ! Si 134 III Mais [R *accabler A plaindre*] Didace 135 III à [R *son A leur*] sort

Pierre-Côme toussota, puis il toussa à sa force. On eût dit qu'il allait s'arracher le gosier. Les six verres cliquetèrent autour de la carafe sur le buffet⁷. Puis il renâcla et, marchant droit au poêle, il en souleva un rond pour cracher.

Au bruit qu'il faisait, Phonsine geignit. Scandalisées d'un pareil vacarme, dans une maison où il y avait de la maladie grave, les femmes, qui se relevaient pour prendre soin de la jeune mère et de l'enfant que l'une d'elles tenait enroulée dans de l'ouate à l'entrée du fourneau, lui firent signe de baisser le ton. Mais lui, tout à son idée, éclata quand même : 140 145

— Coute donc, Didace, quoi c'est que t'attends pour réparer ton bout de chemin ? C'est une vraie honte, pour la paroisse, un devant de porte semblable.

Sans perdre de temps, Didace regimba :

— Non, mais ça prend-ti pas une maudite race de monde ! 150

Voyant son curé qui les regardait à pleins yeux, il se calma. La mère Salvail se pencha vers Angéлина :

— Quel cœur dur, ce gros Provençal-là ! Tu trouves pas ?

Ils n'avaient pas franchi le seuil de la maison que le curé Lebrun se tourna, tout ému, du côté de Pierre-Côme : 155

— Savez-vous, monsieur Provençal, que vous avez bien bon cœur !

7. Cf. *le Survenant*, p. 155.

136 III On eut dit 137 III verres [R aut] cliquetèrent autour de la carafe sur le buffet. Puis, il renâcla, et marchant 140 IV, VI, VII, VIII faisait Phonsine 140 III geignit dans la chambre du fond. Scandalisées 142-144 III femmes qui se relevaient pour prendre soin de [R Phonsine A la jeune mère] et de l'enfant enroulée dans de l'ouate que l'une d'elles tenait à l'entrée du fourneau, lui [D fa S firent] signe 144 IV, VI, VII, VIII fourneau lui 145 III, IV, V, VI, VIII, IX même : // — Coûte donc <« Coute » (aphérèse de « Écoute ») rétabli d'après VII et d'après le sens ; voir *supra*, p. 176, l. 461 > 149-152 III Didace se regimba : // — Non, mais ça prend-ti pas un.... // Mais il vit son curé qui les regardait à pleins yeux. La mère 155 III tourna [A tout ému] du 156 III Provençal que

* * *

Phonsine respirait à peine. Son sang trop clair s'échappait, telle l'eau d'une cruche fêlée. Elle luttait pour conserver ses forces. Une à une, comme un troupeau éparé, elle les rassemblait dès qu'elle reprenait connaissance.

— Je mourrai pas.

Non, elle ne mourrait pas. Si elle mourait, qui prendrait soin de sa petite ? Non, sa petite ne serait pas comme elle l'avait été, une orpheline, élevée par charité. Déjà elle la voyait grandir. Elle cherchait ce qu'elle pourrait bien lui donner. Une poupée ? Une belle ! Pour remplacer celle que Phonsine n'avait jamais eue. Puis elle la mettrait grand'pensionnaire au couvent de Sorel, pour cicatriser la blessure d'orgueil qu'elle gardait au cœur, d'avoir, enfant, servi d'autres enfants. Le dimanche, elle se ferait belle pour aller la demander au parloir. Sa fille aurait un uniforme large, à plis, les plis les uns sur les autres, — le nombre de plis ayant figuré dans son esprit d'enfant le symbole de la richesse. Plus tard, elle porterait de la soie. Elle ferait des ouvrages fins. Ça serait son mari, non pas un survenant, qui lui apporterait des bottes de foin d'odeur⁸. Quand elle aurait un enfant, sa mère, elle, Phonsine, l'assisterait au lieu d'une étrangère qui l'empêcherait de crier.

Au dehors, la merlette appelait. Phonsine la plaignit.

— Pauvre *merlèze*, pauvre petite mère, toi aussi t'es toute seule ? As-tu perdu ton compagnon ?

Puis Phonsine se sentit entraînée. La fièvre la dissolvait. Elle n'était plus qu'une feuille morte sur l'eau. Il faisait bon de n'avoir pas de poids à porter, de se laisser dériver avec le courant. Mais la feuille heurtait un caillou.

8. Voir *supra*, p. 109.

158 V s'échappait telle 162 V pas ! // Non 174 III tard elle 177 III elle Phonsine 177 VII l'assisterait, au 178 III crier. // *Au-dehors* la 180 III Pauvre *merlèze* <non souligné>, pauvre IV, V, VI, VII, VIII Pauvre *merlèze* <romain>, pauvre 185 III caillou. // [R *Avec effort*] Phonsine se retrouva [A *péniblement*] à

Phonsine se retrouva péniblement à la réalité de la chambre. Ah ! oui, elle avait une petite fille. La joie la fit palpiter. Avec la joie, le sang, par ondes chaudes, afflua en elle. Elle chercha à se calmer.

— Je mourrai pas.

190

Elle pensa : « Ça ferait trop plaisir à l'Acayenne. » Puis elle se mordit les lèvres, de contrition. Pour sa pénitence, quand elle serait plus forte, elle égrènerait deux dizaines de chapelet.

Sûrement Amable aurait préféré un garçon, mais lorsqu'il reviendrait, elle lui dirait : « Regarde comme elle est belle. C'est parce qu'elle ressemble aux Beauchemin. » De nouveau, la fièvre la mangeait. Amable était debout, à côté de la couchette. Il suppliait sa femme de lui mettre la petite dans les bras. Phonsine essayait bien. Elle voulait lui dire : « Tu vois pas que j'ai les deux mains attachées ? » Mais elle ne parvenait ni à parler, ni à lever un doigt. Alors il repartait.

195

200

Phonsine se réveilla, la tête baignant de sueur. Dans la cuisine, le ber criait, sous la poussée du gros pied de Didace.

— Je voyage, se plaignit-elle accablée.

Le père Didace entendit la plainte. Il entr'ouvrit plus grande la porte de chambre :

205

— As-tu besoin de quelque chose, Phonsine ?

Mais la malade ne remuait déjà plus. Elle semblait dormir. La petite dormait aussi. Ce petit paquet de chair, une fille, dire que c'était peut-être tout ce qui subsisterait d'Amable. Et pas longtemps, un jour ou deux. Les mains sur les yeux, blessé dans

210

187 III palpiter. *Mais avec la* 190 V pas ! // Elle 194 V mais, lorsqu'il III mais lorsqu'[D elle S il] reviendrait 195 V belle ! C'est 196 III Beauchemin. » [R *Aupr*] De 198 III dans [D ses S les] bras. Phonsine essayait bien. Elle voulait [A *lui*] dire 202 VIII, IX réveilla la <virgule rétablie d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 204 III voyage, [R *pensa-t A se plaignit*]-elle V voyage ! se plaignit-elle, accablée 205-208 III entr'ouvrit [A *plus grande*] la porte de chambre : [R « *as-t*] // — As-tu besoin de quelque chose, [R *la petite A Phonsine*] ? // Mais

sa chair et blessé dans son orgueil, il eut la vision d'Amable étendu sur le quai, la tête fracassée, dans une mare de sang. Et ici, à la maison, son enfant, cette figure grotesque, perdue dans
 215 un bonnet, ce corps maigrelet enroulé dans de l'ouate. Le dernier rejeton : un cœur bleu. Si ce n'était pas pénible !

Dieu donne les coups où ils portent. Rien ne sert de se rebeller. C'est aller contre le vent, l'abbé Lebrun l'a dit. Mais les coups portent...

220 La lumière de la lampe baissait. Elle ne reflétait plus qu'un demi-rond jaune, étroit. Courbaturé, les deux mains aux reins, Didace alla regarder au dehors. Autour de la maison, l'aube, calme et pure, étendait sa paix à l'infini. La journée serait belle. Didace revint lever le globe de la lampe. Entre son pouce et son
 225 index à la peau racornie, il moucha la mèche. Une clarté blancheâtre jaillit dans la pièce, fit danser des ombres et offusqua le sommeil de Z'Yeux-ronds.

L'enfant s'agita dans le ber. Didace ne l'avait pas bien regardée encore ; il avait attendu d'être seul. Il se pencha au-dessus
 230 du ber, une première fois d'abord. Puis, une deuxième, pour plus de certitude. Il se frotta les yeux. Un gros nœud se formait dans sa gorge. Mais oui, l'enfant avait le front bas, volontaire, des Beauchemin, avec les cheveux noirs et drus, et le nez large, incomparable pour prendre l'erre de vent. Comme lui ! À son
 235 image, elle était de la race !

À pas feutrés, sur ses chaussons, il avança dans la chambre. Chacun de ses pas résonna, comme des coups de marteau, aux
 240 S'il lui reprochait de lui avoir donné une fille au lieu d'un garçon ? Ou s'il lui demandait d'être debout, pour accueillir le compéragé ?

213 III sur *les quais*, la 216 III, IV, VI, VII, VIII, IX pénible. <point d'exclamation rétabli d'après V et d'après l'usage> // Dieu 221 V étroit. *Courbaturé*, les 222 III regarder *au-dehors*. Autour 225 V peau *racornie*, il 225 III clarté *blancheâtre* jaillit 227 III Z'Yeux-ronds. // *Soudain l'enfant remua*. Didace 229 V au-dessus, une 233 III avec *les cheveux noirs et drus* <Ces cinq mots sont soulignés au bas du f. 137 et repris au haut du f. 138.>, et 235 V image. *Elle était* 242 V compéragé ? // «J'aurai jamais la force», pensa-t-elle

— J'aurai jamais la force, pensa-t-elle.

Didace avait posé la main sur le pied de la couchette. Phon-
sine eut le vertige. Tout tangua dans la chambre. 245

— Phonsine, dors-tu ?

Elle fit signe que non. À grand'peine, elle parvint à formu-
ler deux syllabes : A-mab-? 250

Où est Amable ? On lui cache la vérité. Elle a entendu les
femmes parler à voix basse, dans la cuisine. Et on a fait deman-
der Marie-Amanda. 250

Dans un sursaut d'orgueil, Didace se redressa. Il y a une loi
pour tout dans le monde : une pour le temps, une pour les
plantes, une pour la famille. Seul le maître, et non le fils, doit
commander dans la maison. Amable n'avait qu'à obéir. 255

— Je suis son père, dit-il, la tête haute.

Dans la cuisine la petite geignit, la petite avec le front bas,
volontaire, avec le nez large des Beauchemin. Alors pour courir
au plus tôt consoler l'enfant, il voulut se hâter de tout dire, mais
les mots lui déchiraient la gorge. Le gros nœud se reformait plus
serré. 260

— Aujourd'hui, ma fille, tu vas faire baptiser. Mais j'y serai
pas. Plus tard tu sauras pourquoi. Prends pas d'inquiétude pour
ça. Dans notre famille, tu le sais, le plus vieux s'est toujours
appelé Didace. Pour ben faire, c'te petite-là, faudrait l'appeler
comme moi, comme Amable-Didace, comme tous les autres
Didace. 265

247 III grand'peine elle parvint à formuler deux syllabes : A-mab-
248 V syllabes : // — A-mab- ? // Où 257 V cuisine, la 258 III volon-
taire [R des Beauchemin], avec 258 V Alors, pour 258 III pour courir au
plus tôt <Ces quatre mots, transcrits au bas du f. 138, sont repris au haut du f.
139.> consoler 261 III,V serré. // — Demain, ma

Sa voix mourut :

— Appelle-la Didace, Didace. T'entends, Phonsine ?

270 Phonsine essaya de répéter le nom après lui, comme pour prêter serment : « Didace... Marie-Didace ». Mais elle n'y parvint pas.

275 En signe de vie, elle mit toutes ses forces à soulever un peu la main. Puis, impuissante, elle la laissa retomber dans la coulée de lumière que la lampe de la cuisine traçait sur la courtepointe. Dans l'ombre, son visage ruisselait de larmes et son corps continuait à trembler, non plus de crainte, mais de joie maintenant.

Maintenant, elle était vraiment Beauchemin.

DEUXIÈME PARTIE

Page laissée blanche

— Marie-Didace !

* * *

Marie-Didace, un souffle de vie, sans même la force de pleurer. Elle a un mois¹. À chaque visite, les voisines s'étonnent de la retrouver dans le ber.

5

— Ce petit pleur misérable !

— Elle est bleue comme un raisin !

— Mais elle geint sans larguer, reprend l'Acayenne, tandis que, de ses mains fortes, elle retourne l'enfant sur le ventre et la dodine à petits coups de genoux.

10

De la voir faire, Phonsine, qui relève mal de ses couches, frissonne, le cœur chaviré d'inquiétude, près du poêle surchauffé : « Elle va ben me la casser ! »

1. Nous sommes donc vers le milieu du mois de mai 1911.

1 III,IV,VI <pas d'indication de numéro de chapitre> 1 VIII,IX 1 // Marie-Didace <tiret rétabli d'après III,IV,V,VI,VII> 2 III — Marie-Didace ! // <dix-sept points de suspension> // <suite de quinze points marquant une division du texte> // Marie-Didace 9 III ventre, et le dodine 9 VII la *dodeline* à 11 III Phonsine qui 13 V surchauffé : // « Elle va

* * *

15 Marie-Didace, deux yeux noirs et pointus qui interrogent l'espace ou qui louchent, dans le ber, sur le poing qu'elle essaie de ronger. Une risette, un hoquet. Elle a trois mois². De nouveau, les voisines s'étonnent :

— Ma grand'foi, on dirait ben qu'elle veut profiter.

20 De semaine en semaine, de jour en jour, le mystère s'opère. Marie-Didace vit. Elle s'éveille à la connaissance des gens de la maison. Maman : un corsage noir et dur, où sa petite tête se heurte à chercher en vain un coin propice au sommeil. Me-mère : un vaste corsage fleuri, moelleux et chaud, qui se soulève en grandes vagues et en chansons.

25 Phonsine, déjà jalouse, veut reprendre l'enfant.

— Donnez ! dit-elle.

Mais Marie-Didace enfonce davantage sa tête dans le creux chaleureux, entre le bras et le sein de l'Acayenne.

30 — Tu vois ben qu'elle veut dormir. Elle fait sa niche. Ah ! la canaille de canaille !

La chaise fait entendre un craquement berceur :

— Berce... Berce... la petite... berce... berce...

Les yeux de Marie-Didace se ferment.

* * *

2. Juillet 1911.

17 V s'étonnent. // — Ma *gran'foi*, on 18 VII grand'foi on 22 III sommeil. *Mè-mère* : un VIII, IX sommeil. *Memère* : un <trait d'union rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 32 V Berce... berce... la

Mais le héros, le champion de la maison, c'est le père Didace. À un an et demi³, Marie-Didace le suit comme son ombre. S'il passe la porte sans l'emmener, elle trépigne, se jette par terre. 35

— Non, mais vous la voyez pas, la moutonne, qui fonce partout ? Viens-t'en, moutonne. Laisse pe-père tranquille.

— Elle se pâme ! crie Phonsine, affolée. 40

Vitement le père Didace revient sur ses pas. Voilà la petite consolée.

— Eh ! race de Beauchemin !

Pe-père : un gros parler fort, un visage plein de piquants.

Menton fourchu, 45
Bouche d'argent,
Nez cancan,
Joue rôtie,
Joue bouillie,
Petit œil, 50
Gros œil,
Sourcillon,
Sourcillette⁴...

... un pied magique qui soulève l'enfant dans l'espace

Petit trot, 55
Gros trot,

3. Ce qui nous situe vers le mois d'octobre 1912.

4. Célèbre formulette d'apprentissage, servant à l'inspection du visage. Voir Marc Soriano, *Guide de littérature pour la jeunesse*, p. 267-270.

44 V piquants : // Menton VIII piquants. // *Joue rôtie*, / *Petit œil*, / *Gros œil*, / *Sourcillon*, / *Sourcillette...* / *Menton fourchu*, / *Bouche d'argent*, / *Nez cancan*, / *Joue bouillie*, <romain> // ... un 45-53 III Menton [...] *Sourcillette* <non souligné> IV, VI Menton [...] *Sourcillette* <romain> 48 III, IV, V, VI, VII *Joue bouillie*, / *Joue rôtie*, / *Petit* 54 V l'espace : // *Petit* 55-58 III *Petit* [...] galop <non souligné> IV, VI, VIII *Petit* [...] galop <romain>

*Petit galop,
Gros galop,*

... deux grandes mains qui la hissent au plafond.

60 — Elle me fait des joies, dit le père Didace, les larmes aux yeux, à qui veut l'entendre.

Pe-père : deux grands bras qui l'emportent à l'autre bout du monde... à l'étable, parmi la vie des bêtes. Z'Yeux-ronds, la queue basse, suit, comme par obligation.

65 Guidée par la main du père Didace, la main de la petite plonge dans le quart. Une poignée de moulée aux petits cochons qui pleurent comme des enfants, se bousculent, se dressent, l'œil éveillé, le museau rose et frémissant. Une poignée de grain aux poules. Les doigts écartés et raidis de moulée,
70 Marie-Didace sourit de voir les poussins picorer à ses pieds.

Soudain le père Didace, las du vivant fardeau de l'enfant, s'engage vers la maison. La cour s'emplit des cris de Marie-Didace.

75 — Tu veux pas retourner à la maison ? Non ? Où c'est que tu veux donc aller ?

L'enfant pointe le bord de l'eau.

— Voir les canards au quai ? On y va. On y va...

De nouveau l'enfant se chagrine.

— Bon !

80 Du regard le vieux cherche alentour la cause de chagrin.

58 III galop, // ... *deux grandes* <Ces deux mots, transcrits au bas du f. 141, sont repris au haut du f. 142.> mains V, VII galop. // *Deux grandes* IV, VI, VIII IX galop, // *Deux grandes* <«... deux» rétabli d'après III> 62 III qui [R *la hissent*] l'emportent 64 III basse suit 77 V va ! On y va !... // De 77 III va... // *Mais de nouveau*

— C'est pourtant vrai, on a semé Z'Yeux-ronds en route.

Sans Z'Yeux-ronds qui couraille les canards, il n'y a guère de plaisir à avoir au quai.

— Z'Yeux-ronds !

Le chien abandonne à regret sa tache de soleil. Il clopine jusqu'auprès de son maître, puis prenant sa part du jeu, il s'élançe à la poursuite des canards. Phonsine paraît sur le seuil de la porte du fournil, le cœur ému : 85

— Vous allez me la rendre inserviable !

Puis, le cœur en alerte, elle crie : 90

— Surtout, penchez-vous pas avec, au-dessus de l'eau. Je vous le recommande, pour l'amour du bon Dieu !

* * *

— Marie-Didace !

.....

— Six ans faits ! et ça obéit pas plus qu'un petit enfant d'un an, s'impatienta l'Acayenne. 95

Marie-Didace, à plat ventre dans l'herbe haute, entendit sans broncher. À la voix de sa grand-mère, elle discerna qu'il n'était pas encore urgent de répondre. Les yeux mi-clos, comme une petite chatte, toute à sa vie secrète, l'oreille collée au sol, elle écoutait, par ce midi de juin⁵, sa première musique de la 100

5. Juin 1917 (voir *supra*, l. 95 : « Six ans faits ! »).

81 VIII, IX semé Z'Yeux-ronds en <graphie «Z'Yeux-ronds» rétablie d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 82 VIII, IX guère plaisir <«de» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 85 V clopine jusque auprès de son maître, puis, prenant 93-95 V Marie-Didace ! // — ... //— Six 96 V an ! s'impatiente l'Acayenne 98 III, V sa grand'mère, elle 101 III juin, [D la S sa] première

terre⁶. Alentour, une abeille butinait ; des anémones, de la verge-
rette, et, au fond, des violettes éclataient. Pour Marie-Didace,
elles étaient des fleurs éveillées. D'autres, à côté, dormaient
105 encore.

La cane blanche s'approcha, caquetant, le train lourd,
imposant. Toujours immaculée et toujours solitaire, son isole-
ment étonnait. Mais pas Marie-Didace qui en savait la raison : la
cane blanche ne voulait pas salir ses plumes. De crainte que le
110 secret de sa cachette ne fût révélé par le caquetage, Marie-
Didace éloigna la cane.

— Marie-Didace !

La voix, plus aiguë, déchira le silence. Cette fois l'enfant
jugea bon de répondre.

115 — Quoi c'est ?

— Cours vite au bord de l'eau. Va dire à pe-père que le man-
ger est paré à dresser. Et pile pas dans l'ortie.

Marie-Didace s'assit sans hâte. Elle cueillit une anémone et
en porta à ses lèvres la coupe minuscule. Une fourmi montait
120 sur son pied. Avant de se lever, tandis que du sable chaud coulait
entre ses orteils, elle laissa à l'insecte le temps de se poser à
terre. Une fois debout, Marie-Didace partit en courant. Soudain,
essoufflée, elle s'arrêta et leva la tête. Les liards, aux feuilles
lisses et soyeuses, bruissaient. Sur la branche maîtresse, un

6. Scène autobiographique. Voir Germaine Guèvremont, «Le tour du village» [2], *Paysana*, vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10: «Dis-nous, maman, ce que tu regardais avec tes yeux de petite fille... [...] J'écoutais la musique de la terre... [...] je regardais la route qui devait mener à des pays enchantés. Allongée sur l'herbe j'écoutais longtemps longtemps les sourds accents de la vie qui levaient de la terre [...]». Voir aussi *ibid.*, vol. 6, n° 4, juin 1943, p. 14: «[...] étendue sur l'herbe, j'écoutais tristement monter du cœur même de la terre l'appel ardent que les enfants entendent, les soirs d'été.»

102 V vergerette et 107 VII immaculée, et 108 V Marie-Didace, qui
108 III raison [D. La S : la] cane IV, V, VI, VII, VIII, IX raison. La cane <deux
points rétablis d'après III et d'après le sens> 109 III que [D so S le] secret de
sa cachette ne fût révélé, [A par le caquetage,] Marie-Didace 114 V répondre : //
— Quoi 116 III à pe-père que 122 III Soudain essoufflée

étourneau appelait. Un goglu⁷, plastron blanc, dos lustré, s'envola. Partout, d'un arbre à l'autre, les oiseaux s'affairaient, chacun à son nid. 125

Plutôt que de passer par la barrière ouverte, Marie-Didace enfila avec difficulté la clôture entre les fils de fer. Une mèche de ses cheveux y resta accrochée. Sur la route, tout près, un léger attroupement se formait. L'enfant y courut, ses pieds nus faisant lever, par plaisir, le plus de poussière possible. 130

Le dernier coup d'eau avait noyé les terres. Le bas du Chenal du Moine était inondé⁸. Depuis son mariage avec Bernadette Salvail, Odilon Provençal s'y était établi, en attendant de posséder le vieux bien paternel. Les propriétaires devaient laisser errer les animaux, qu'ils ne pouvaient encore mettre en pacage sur la commune, afin de permettre aux bêtes de chercher leur vie. 135

Odilon Provençal accourait, une poche à la main. Sa femme le suivait. Apercevant leur fils Tit-Côme, elle se mit à crier : 140

— Éloigne les enfants. Éloigne Tit-Côme, qu'il ait pas connaissance de rien.

— Quoi c'est ? demanda à Tit-Côme, Marie-Didace qui avait devancé le couple. 145

D'une voix flûtée trahissant déjà une légère suffisance, il expliqua avec condescendance :

7. Passereau chanteur de l'Amérique du Nord, du genre *dolichonyx*.

8. «Le profil topographique du rang du Chenal du Moine, de l'ouest à l'est, part de 24 pieds [7,30 m] au-dessus du niveau moyen des eaux, dans le haut du rang, à un niveau de cinq pieds seulement [1,50 m] dans les environs de l'île d'Embaras, mais à chaque printemps, le bas du rang et les îles avoisinantes sont assujetties aux inondations, tantôt bénignes, tantôt désastreuses» (Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 98).

126 VIII,IX s'affairaient, <virgule presque effacée> chacun 131 III courut, [A ses pieds nus] faisant 133 V du Chenal-du-Moine était 133 III Chenal du Moine restait inondé 141 III suivait. [R En] [D apercevant S Apercevant] leur 142 III qu'il [R n']ait pas 144 V Tit-Côme Marie-Didace 146 III voix flûtée qui trahissait déjà

— C'est la vache qui vient d'avoir son veau.

150 Dans l'herbe, près de la vache attentive à le lécher, le veau
luisait, filandreux, son œil bleuté interrogeant l'espace.

Odilon, énervé, tempêtait après sa femme.

— Poigne la chaîne, Bedette. Hou donc ! mène la vache à
l'étable. Remue-toi.

Bernadette leva les épaules de pitié.

155 — Pauvre Dilon ! pauvre homme que t'es ! Tu sais ben
qu'elle voudra pas grouiller tant que son veau sera icitte.

160 La vache partie, les enfants se dispersèrent⁹. Sur le quai, un
grand amas de laine séchait. Marie-Didace s'y jeta la tête la pre-
mière. Didace, qui réparait son canot de chasse, sous le gros
saule, pausa, le pinceau à la main, afin de mieux suivre les ébats
de l'enfant.

— Tu goudronnes ?

165 Didace sursauta à la voix de Pierre-Côme Provençal qu'il
n'avait pas entendu approcher. Lentement, posément, il
répondit :

— Je goudronne !

Dans un regard, les deux hommes se mesurèrent :

9. Comme il semble qu'il n'y ait là que deux enfants, Marie-Didace et Tit-Côme, « se dispersèrent » ne convient pas ; on attendrait « s'éloignèrent ».

148 III veau. // Près de 152 III la chaîne, Bedette 152 V Bedette, hou donc ! Mène la vache à l'étable ! Remue-toi ! // Bernadette III, IV, VI, VIII, IX Bedette, Hou <point rétabli d'après VII et d'après l'usage> 155 V Dilon ! Pauvre homme 156 III, IV, V, VI, VII, VIII, IX sera icite. // La <« icitte » rétabli d'après les autres occurrences> 157 III quai un 159 III Didace qui 167 III, IV, VI, VII, VIII, IX mesurèrent : // Tu <tiret rétabli d'après V et d'après l'usage>

— Tu goudronnes : tu prépares ton canot pour chasser avant le temps? Je te rejoindrai bien à la coulée des petits chenaux.

170

— Je goudronne : essaye de me faire payer l'amende si tu peux! Je placerai mon affût assez creux dans les joncs, que tu passeras à côté, sans même t'en douter.

— As-tu su la nouvelle? demanda Pierre-Côme, appuyé au saule.

175

— ... La nouvelle? demanda à son tour Didace.

— Le lard a encore monté. Il se vend .27. Tout monte sans bon sens, le beurre de table .47, les œufs. Tout¹⁰.

— Ouais?

— C'est écrit sur la gazette. Va ben falloir s'y mettre à notre tour?

180

— Ouais... répéta Didace en réfléchissant.

La guerre, une curieuse d'invention. Des hommes se battent, souffrent, perdent leurs biens. Ils meurent même sur le champ de bataille; pendant ce temps-là leurs frères, au loin,

185

10. La hausse des prix, consécutive au déclenchement des hostilités en Europe, avait fini, au cours des années 1914-1918, par créer une véritable inflation dont devait bénéficier l'agriculture canadienne. La dactylographie précise que les œufs se vendent 0,65 \$ la douzaine (voir la variante). Les chiffres que fournit Walter S. White pour le mois de décembre 1906 permettent de mesurer l'écart par rapport à juin 1917 : « Les œufs valent 30 ¢, les patates 40 ¢ le minot, le beurre 28 ¢ la livre, le bœuf 5 ¢ à 6 ¢, le lard 10 ¢ à 12 ¢, la volaille 12 ¢, l'avoine 50 ¢ le minot, le foin 11 \$ à 12 \$ le cent » (*le Chenal du Moine*, p. 166). Sur les hausses successives du prix du foin au cours de la Grande Guerre, on pourra se reporter à Ringuet, *Trente arpents*, édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major, p. 266, 276, 288 et 337.

170 III,IV,VI,VII,VIII,IX chenaux. // Je <tiret rétabli d'après V et d'après l'usage> 173 V côté sans 178 III œufs .65, le foin. Tout 183 VIII, IX hommes, se <virgule supprimée d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 184 III biens, ils meurent 185 V temps-là, leurs

mangent plein leur ventre et s'enrichissent. Oui, mais ceux du Chenal ont lutté, eux aussi. Dans les premiers temps de la colonie, par exemple, quand les Iroquois allaient tremper leurs armes au ruisseau Jean¹¹ et que les anciens ne pouvaient pas s'éloigner de la maison, au risque de se faire scalper¹², autrement qu'armés de mousquets; puis, quand les Sauvages enlevaient les femmes et les forçaient à vivre sous la tente comme des Sauvagesses¹³. Depuis, les Beauchemin ont-ils lutté pour abattre la forêt, pour acquérir, ensuite pour conserver le petit lopin de terre, la maison, lutté contre l'eau, lutté contre les glaces, contre toutes sortes d'ennemis, tandis que ceux des vieux pays jouissaient.

Marie-Didace tirait son grand-père par la manche :

— Pe-père, écoute !

— Quoi, ma fille ?

— Écoute : la grive demande de la pluie.

Didace sourit à sa petite-fille :

11. Le ruisseau Jean (ou «de Saint-Jean»), qui coulait à peu près parallèlement à l'actuel boulevard Fiset (ancienne rue Royale), se trouvait en quelque sorte à délimiter la ville de Sorel et le village de Sainte-Anne. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 111 (carte de 1880).

12. C'est pour «tenter d'arrêter les raids iroquois [que] le gouverneur de Montmagny [fit] construire, à la mi-août de 1642, un fort à l'embouchure de la rivière Richelieu, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Sorel» (Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 12). Brûlé par les Iroquois en 1646, le fort ne fut reconstruit qu'en 1665, par les soldats de Pierre de Saurel, capitaine dans le célèbre régiment de Carignan-Salières. Sur l'emplacement du fort s'élèvent depuis 1929 des silos à grains.

13. Le rapt d'une femme blanche par un Indien est un motif littéraire commun (voir, par exemple, James Fenimore Cooper, *le Dernier des Mohicans*), qui devait connaître une fortune considérable dans le western.

186 III ventre, et s'enrichissent. Oui, mais, ceux 188 III colonie, quand les Iroquois aller tremper V colonie par 192 V des sauvagesses. Depuis 193 III,V Depuis les 193-195 III pour rester dans les commencements, [A pour abattre la forêt,] puis pour acquérir, [A et] ensuite pour conserver le petit lopin de terre, pour garder la maison, lutté contre l'eau, lutté contre les glaces, lutté contre 198 III,V son grand-père par 201-203 III pluie. // [A <en interligne> Didace sourit à sa petite-fille :] // Pauvre 202 V petite-fille. // Pauvre

Pauvre petite ! Qui sait si ce n'était pas à la suite de toutes ces misères que le sang des Beauchemin avait fait un remous dans Amable. Didace pensa : « Notre guerre, on l'a eue ! L'un à la joie, l'autre à la peine, c'est le roule du monde ! » 205

— Il y a pas l'ombre d'un doute, conclut-il, on va hausser les prix.

Il tira une touche profonde, à sa pipe :

— Puis la guerre marche toujours ? Quoi c'est qu'ils en disent sur la gazette ? 210

— Pas ben... ben de quoi. Pour parler franchement...

À la vérité, Pierre-Côme effleurait d'un regard rapide les titres des nouvelles de guerre : SUS AUX VIEILLES MÉTHODES... GUERRE À OULTRANCE... COMME LLOYD GEORGE¹⁴... TROP GRAND NOMBRE DE MINISTRES EN ANGLETERRE. Son gros pouce humecté de salive tournait vite les feuilles pour arriver à la cote des denrées. À peine jetait-il un coup d'œil à la liste des morts au champ d'honneur¹⁵, des blessés, des disparus, des prisonniers de guerre parmi lesquels ne se trouvait aucun des siens. 215 220

— La France en regagne-ti ? demanda Didace.

— Des fois elle faiblit. D'autres fois on dirait qu'elle veut prendre de l'avance.

14. David Lloyd George (1863-1945), Premier ministre du gouvernement britannique de décembre 1916 à 1922.

15. Des 420 000 Canadiens qui se battirent outre-mer durant la Grande Guerre, environ 60 000 furent tués.

207 VIII, IX Il n'y a <«n'» supprimé d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 214-217 V guerre : «*Sus aux vieilles méthodes*»... «*Guerre à outrance*»... «*Comme Lloyd George*»... «*Trop de ministres en Angleterre*». Son 216 VIII GEORGE... <Le troisième point est presque effacé.> TROP IX GEORGE.. TROP 218 III des [R *prix des denrées* A *denrées*.] À 220 V guerre, parmi 222 III, V en *regagne-t-il* ? demanda

225 — Ils vont pourtant finir par avoir la paix. Qu'ils doivent donc languir après !

Pierre-Côme se rengorgea pour protester :

230 — La paix, tu y penses pas ? Aux chantiers, à Sorel, ils viennent d'obtenir un gros contrat, vingt steamboats de cent quatre-vingts quelques pieds¹⁶ de long. Les gros culs-ronds achèvent pas de traverser de l'autre bord. Puis les obus, à c't'heure ? Joinville dit qu'ils en fabriquent des huit cent mille par semaine, rien que dans le pays. C'est un signe, il me semble.

Didace perça le mobile des paroles de Pierre-Côme :

235 — T'es ben, toi !

— Quoi, j'sus ben ?

240 — T'es pas à plaindre ! Tu fais de l'argent comme de l'eau : une terre qui rapporte ; tes quatre garçons proches de toi. Trois établis, Joinville, aux obus, qui gagne des huit, dix piastres par jour.

— Mais va pas craire qu'il en dépense pas là-dessus...

245 Joinville était l'écharde plantée au cœur de Pierre-Côme. Dans l'espoir de le rattacher à la maison et à Rose-de-Lima Bibeau qui l'eût volontiers épousé, et plutôt que le voir s'éloigner pour tout de bon du Chenal, il avait consenti à le laisser travailler à Sorel. Puis, d'après les apparences, dans quelques semaines la conscription serait un fait accompli¹⁷.

16. Soit environ 54 mètres.

17. Annoncée au Parlement le 18 mai 1917 par le Premier ministre R. Borden, la loi, controversée, sur le service militaire devait être adoptée le 24 juillet, sanctionnée le 29 août et mise en vigueur le 1^{er} janvier 1918.

229 III, IV, VI, VII, VIII cent *quatre-vingt* quelques 232 III par *semaines*, rien 238 III Trois, établis 239 V établis ; Joinville 239 III par *jours*. // — Mais 241 V là-dessus !... // Joinville 244 III qui l'*eut* volontiers épousé, et plutôt que le voir s'éloigner [R *d'avantage* A *pour tout de bon du Chenal*], il 246 III Sorel. [A *Puis*] [D *D'après* S *d'après*] les

Voyant Didace qui travaillait le bras gauche collé au corps, il lui demanda :

— As-tu attrapé un effort¹⁸ ? 250

— Je sais pas trop si je me serai déplacé un petit os, ou ben tressailli un nerf, mais j'ai mal au bras l'yâble. On dirait que la viande veut laisser les os.

— Il a dû se former un câlus. Va donc voir Coq. Avec ses gros pouces il va te ramancher ça le temps de le dire. 255

— Ah ! ça va se replacer tout seul.

Ils fumèrent en silence. Au bout d'un certain temps, Pierre-Côme demanda :

— C'est-il le canot que le Survenant t'avait fait que tu répa-
res là ? 260

— Le même. Avant qu'une branche vinssît tomber dessus, il avait pas un brin de mal. Il était comme flambant neuf. Heureusement qu'elle a tombé dret sur la pince, là où est la force.

— En effet, reprit Provençal, comme il se préparait à partir ; j'ai vu sur la gazette le portrait d'un gars qui ressemblait ben gros à ton Survenant. Mais ça peut pas être lui, parce qu'il était costumé en soldat¹⁹. 265

Didace ne broncha pas. Longtemps il avait espéré, et craint à la fois, le retour du Survenant, parce qu'en revenant au

18. C'est-à-dire « douleur musculaire ». En ce sens le mot a vieilli.

19. C'est très vraisemblablement sur cette même photo qu'Angéline tombera trois mois plus tard, au magasin général de Sainte-Anne (voir *infra*, p. 341).

254 V un *calus*. Va donc voir Coq. Avec ses gros pouces, il 256 V seul !
// Ils 259 III canot [A que] [D du S le] Survenant 264 III Provençal
comme il se préparait à partir, j'ai 265 III,V d'un *gâs* qui 266 III,V était
habillé en 269 V Survenant : en revenant au *Chenal-du-Moine*, malgré

270 Chenal du Moine, malgré la joie que le père Didace en eût éprouvée spontanément, le grand-dieu-des-routes aurait triché.

— Marche te coucher ! cria soudain Didace, au chien des Provençal qui harcelait Z'Yeux-ronds, haletant, la langue sortie.

275 — Ton chien est pas raisonnable, Gros-Gras. Il est toujours rendu icitte à faire la loi au mien. Tu sais comment c'est que ce pauvre Z'Yeux-ronds était de quart, puis travaillant, quand il était plus jeune. Aujourd'hui, il a p'us la force. Si ton maudit jappeux continue, j'vas me grèyer d'un chien, son garçon à lui — montrant Z'Yeux-ronds — il est en élève su' un habitant de
280 Saint-Ours²⁰. Et tu vas voir que le tien va manger sa ronde, ça sera pas long.

Le vent tourna. Au loin la Pèlerine sonnait. Des bribes d'angélus volèrent dans le ciel bleu et blanc.

285 Pierre-Côme s'éloigna, le chien à ses trousses. Marie-Didace se souvint subitement de la commission qu'elle devait faire.

Au même instant la voix de l'Acayenne s'éleva pour appeler l'enfant. Puis, celle de Phonsine, angoissée :

— Mon Dieu ! pourvu qu'elle soit pas tombée dans le puits.

— Oui... oui... vous êtes pas à l'agonie, leur cria Didace.

290 Puis il dit à l'enfant :

20. Sur la rive droite du Richelieu, à dix-sept kilomètres au sud de Sorel.

270 III en eut éprouvée spontanément, le grand-dieu-des-routes l'aurait triché 270 VII eût éprouvé spontanément 271 III triché. // [R Le [R tourna A vent] tourna. Au loin la Pèlerine sonnait. Des bribes d'angélus [R volaient A volèrent] dans le ciel bleu et blanc. // Pierre-Côme s'éloigna. Marie-Didace se souvint subitement de la commission qu'elle devait faire. <cf. infra, l. 282 s.>] // — Marche 274 III raisonnable, Gros-gras. Il 275 III, IV, V, VI, VII, VIII, IX rendu icite à <«icitte» rétabli d'après les autres occurrences> 275 III loi [R à] au 277 VIII, IX Aujourd'hui il <virgule rétablie d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 282 V bribes d'Angélus volèrent 284 III s'éloigna, [D so S le] chien 288 VII pas tombé dans 288 V puits ! // — Oui... oui... vous êtes pas à l'agonie ! leur 290 III Puis, il

— Réponds vite. Ta mère s'inquiète.

— Quoi c'est ? demanda Marie-Didace.

L'Acayenne cria :

— Tu vas manger la meilleure volée que les fesses vont te chauffer longtemps. 295

— Oui, touchez-y donc et vous aurez à faire au père Didace. On dirait que vous prenez plaisir à envoyer la petite au bord de l'eau.

Les deux femmes se querellaient près du fournil.

— Si le mois de septembre peut donc arriver, continua Phonsine, que j'vas donc vous l'entrer à la petite école ! Là au moins elle trottera pas. 300

— Ça serait ben un vrai crime, protesta l'Acayenne. Une enfant qui a pas encore l'âge de raison.

Marie-Didace se mit à pleurnicher, collée à son grand-père. 305

— J'y vas pas à l'école. J'y vas pas. J'sais pas lire, pas écrire. J'sais rien faire. Quoi c'est que j'aurai l'air, à l'école ?

— T'apprendras.

— J'ai pas l'âge de raison, me-mère l'a dit. Puis, dans les grosses tempêtes, j'm'écarterai dans la neige. 310

— Crains pas, je te battraï le chemin s'il le faut. Puis, après la classe, j'irai au-devant de toi. Tu te colleras à ras moi et je te cacherai le vent.

296 V aurez *affaire* au 297 III à [R !]envoyer [A la *petite*] au 301 III vous l'[R *envoyer* A *entrer*] à 303-305 V crime ! protesta l'Acayenne. Une enfant qui a pas encore l'âge de raison ! // Marie-Didace 305 III, V son *grand-père*. // — J'y 306 V l'école ! J'y vas pas ! J'sais pas lire, pas écrire ! J'sais rien faire ! Quoi

Il s'arrêta :

315 — Regarde, regarde vite ce qui vole au-dessus de la commune.

Un héron battait l'air de ses grandes ailes. Les pattes verticales, il se posa sur la grève opposée.

320 — Si t'es bonne fille, continua Didace, après-midi p't'être ben que je te mènerai voir un nid de sarcelles.

— Où ça ? demanda l'enfant sur un ton de doute et de joie à la fois.

— Vis-à-vis l'Île à la Croix²¹.

325 Marie-Didace battit des mains. Entre toutes les îles, elle aimait l'Île à la Croix dont la pointe verte représentait à ses yeux la proue d'un bateau paré de verdure.

— La petite mère sera-ti sur le nid ? demanda-t-elle.

330 — Oui, mais faudra que tu te tiennes tranquille pour pas l'effaroucher. Il lui reste presquément pas de plume. Elle les a toutes arrachées pour en garnir son nid. Les petits doivent pourtant être à la veille d'éclore.

— Il y en a combien ?

— Treize. Une vraie belle nichée. Le petit père se tient autour. Il y a rien de plus fin.

21. Ou « Île Lacroix », s'étirant entre l'Île d'Embaras et la pointe nord-est de l'Île du Moine.

317 III verticales il 322 III fois. // — *Vis à vis l'Île* 325 V l'Île à la Croix, dont 325 III représentait [R *pour l'enfant A à ses yeux*] la 328 VII pour *ne pas* 332 VIII, IX y a <« en » rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage>

Du pied le père Didace écrasa un brandon fumant, parmi les herbes folles. Il le recouvrit de terre. Avec précaution, il plaça le pinceau dans la chaudière de goudron. Puis il prit l'enfant par la main. 335

Seule, dans la grand'maison, Phonsine venait à peine de s'étendre à la fraîche quand elle dut se lever. On frappait à coups répétés à l'entrée. Tout en s'y rendant, elle jeta un coup d'œil à
 5 l'horloge. Il était une heure. Elle avait juste eu le temps de s'assoupir.

À la porte, une bouffée d'air torride lui arriva au visage. Deux chasseurs attendaient.

— Vous dormez dur ! dit l'un sur le ton du badinage que
 10 Phonsine confondit avec celui du reproche.

Phonsine toisa l'étranger. Qu'en savait-il pour se mêler de parler ?

— On cogne depuis cinq grosses minutes, continua-t-il.

L'autre expliqua :

15 — On cherche le père Didace pour qu'il nous conduise à la chasse.

Mécontente du dérangement qu'ils lui causaient, et de leurs remarques, elle ne leur offrit pas d'entrer. Elle se contenta de leur parler à travers la porte de grillage métallique.

1 III -II- 11 III Phonsine [R *le*] toisa [R *de la tête aux pieds* A *l'étranger*]. Qu'en 17 V causaient et 18 III remarques *également*, elle 19 V porte du grillage métallique. // — Vous le *cherchez* en

— Vous le cherchez en pure perte, murmura-t-elle. Il est aux champs et il peut pas laisser. Les foins sont commencés rien que d'à matin. 20

— Ah ! firent l'un et l'autre.

— Puis, vous pensez pas, continua Phonsine, qu'il est de bonne heure, au mois d'août, pour chasser le canard ? 25

— Plus il est jeune, plus il est tendre. Puis Pierre-Côme fait ses foins. Vous comprenez ? C'est en plein le bon temps.

Devant leur insistance, elle finit par céder, surtout de crainte que le père Didace n'apprît plus tard son refus.

Un large chapeau de paille rabattu sur les yeux, afin de se garantir des coups de soleil, Phonsine laissa la cour, où des torchons de vaisselle blanchissaient sur l'herbe. Assis sur le bord de la galerie, les hommes, la pipe au bec et les jambes pendantes, la suivirent des yeux. Soudain ils se sourirent, étonnés de la voir, plutôt que de prendre le sentier de raccourci longeant le puits, s'allonger, malgré la chaleur, et contourner les bâtiments, d'un pas nerveux et vif, en contraste avec son peu d'empressement précédent. Une fois les communs dépassés, elle retrouva son allure somnolente. À longs pas indolents, elle se dirigea vers le haut de la terre, ses pieds comme d'eux-mêmes, sans qu'elle s'y appliquât, évitant de fouler le foin encore debout. 30
35
40

* * *

La première fois que Phonsine, en rêve, était tombée dans le puits, c'était le surlendemain de la mort d'Amable¹. D'abord, elle rêvait qu'en cherchant à l'ôter à l'Acayenne, sa tasse lui

1. Cette analepse nous ramène en avril 1911. Voir *supra*, première partie, chapitre XV.

24 V Puis vous pensez, continua 27 III comprenez. [A ?] C'est
28 III insistance elle 35 III de raccourcis longeant 35 V longeant les
puits 37 III pas [R furtif.] nerveux 43 III D'abord elle
44 V l'Acayenne sa

45 échappait des mains. Comme elle se penchait au-dessus du puits pour essayer de la reprendre, elle s'apercevait que ce n'était plus sa tasse, mais sa petite fille qui tombait. Elle-même, happée par le vide, tournoyait dans l'abîme sans fond, en poussant un cri qui lui écorchait la gorge. Elle s'était éveillée trempée de sueurs, la gorge à vif, et en palpitations comme si son cœur voulait bondir hors de la poitrine. Sûrement, on allait accourir à elle, lui porter secours, ou tout au moins la questionner. Encore pantelante, elle attendit. Mais non. Dans la pièce voisine, on veillait au corps. Une femme, d'une voix morne, spectrale, récitait l'oraison² pour Amable :

— Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré...

— Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur...

— Délivrez, Seigneur...

60 Phonsine avait essayé de se lever : elle n'était pas même parvenue à dégager sa jambe des couvertures reployées sur son corps. Par la fenêtre, une aube blafarde repoussait la nuit, la dernière qu'Amable passait sur la terre. Et la peine repoussait en Phonsine les images de leur bref bonheur. Elle revoyait le visage 65 d'Amable, si désolé, qui cherchait le sien, à travers la vitre ; puis ses épaules affaissées, puis son dos qui disparaissait à jamais du Chenal du Moine³.

— Pardon, Amable !

2. Les versets qui suivent sont extraits de l'une des oraisons ou prières que l'on récitait au moment de l'extrême-onction : « [...] Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Hénoch et Élie de la mort commune aux hommes. Amen. / Délivrez, Seigneur, l'âme de votre serviteur, comme vous avez délivré Noé du déluge. Amen. »

3. Voir *supra*, p. 219-220.

54 III l'oraison, pour 62 III fenêtre une 63 V dernière d'Amable passait 63 III Et [R un regret cuisant A la peine] repoussait 66 V du Chenal-du-Moine. // — Pardon

Secouée de sanglots, la tête dans l'oreiller, elle s'était mise à pleurer.

70

* * *

Le mois suivant, le rêve de Phonsine s'était renouvelé par deux fois. Dès qu'elle avait eu la force d'entreprendre le voyage, elle était allée consulter le médecin à Sorel.

— Cries-tu fort ? lui avait-il demandé.

— Je dois. La gorge me brûle quand je me réveille.

75

— Quoi c'est que t'éprouves quand tu tombes dans le puits ?

— D'abord, ça m'attire. Après... ben c'est la mort. Je meurs à tout coup.

— Puis le lendemain ?

— Je sens une fatigue, une pesanteur par tout le corps. J'ai mal à tous les membres. Je vous dis, je reste moulue comme après une grosse journée de battage au moulin.

80

Le docteur caressa sa barbe pensivement. Se renversant dans son fauteuil à bascule, les mains jointes sur son ventre qu'un pantalon serré rendait plus proéminent, l'œil vague, il se perdit en réflexion. Seul remuait parfois le gland du bonnet grec dont il se coiffait dans la maison, même l'été, afin de protéger son crâne chauve contre les courants d'air. Soudain, apercevant une charge de bois qui pénétrait dans la cour, il se précipita au dehors pour diriger le charretier vers la remise. Puis il revint à son attitude méditative, sur son siège, non sans avoir relevé les pans du frac noir qu'il portait, d'une année à l'autre, plutôt par respect pour sa profession que par vanité, car, fils d'habitants, il était demeuré familier avec eux. Phonsine attendit qu'il parlât.

85

90

77-79 V mort ! Je meurs à tout coup ! // — Puis 81 III dis je 88 III
Soudain apercevant 89 III précipita *au-dehors* pour 93 III car fils

95 — Je vois rien de grave dans ton cas, conclut-il. Il y en a qui font des sauts en l'air dans leur lit quand ils s'endorment. Toi, c'est le contraire : tu tombes, à la place. Pour te guérir, il te faudrait un vrai choc.

100 — Journée de la vie ! Vous trouvez pas que j'en ai eu assez, docteur ?

Il la regarda avec compassion :

— Je comprends, ma fille, t'as été éprouvée. T'as passé à la mortalité et t'as eu les fièvres lentes, après avoir acheté. Mais les fièvres lentes...

105 Petit à petit sa voix s'enflammait. Il grimaça. Son visage se couvrit de mépris :

— Les fièvres lentes, il ne faut pas m'en parler. Une maladie sournoise s'il y en a une, et qui laisse son poison dans le sang pendant des années.

110 De plus en plus bourru, il apostropha la jeune femme, comme si elle fût responsable de son état :

115 — Regarde-toi donc. T'es maigre comme un pic ! T'as les yeux dans le fond de la tête. T'as même pas été capable de nourrir ta petite. Sais-tu ce qu'il te faudrait ? Quelque bonne maladie qui t'empêcherait de penser. Ça te nettoierait les idées avec le sang. Après, t'aurais une santé à toute épreuve. En attendant, il te faut de la tranquillité.

99 III assez, *Docteur*? // II 102 VIII,IX comprends ma <virgule rétablie d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 104 VIII,IX lentes,... // Petit <virgule supprimée d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 106 III de {D m S l'} *expression du mépris* 108 VIII,IX y a <<en>> rétabli d'après III,IV,V,VI, VII et d'après l'usage> 109 III années. // *Soudain* bourru 111 III elle fut responsable 114 V petite ! Sais-tu 115 VIII,IX te nettoierait les <<nettoierait>> rétabli d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 116 III Après t'aurais une santé à toute épreuve. En attendant il te faut de la [A tranquilité]. // Ce

Ce qu'elle ne pouvait dire au médecin, c'était ce qui la rongeaît : l'incurable rancune qu'elle gardait à l'Acayenne d'avoir poussé Amable à partir ; de l'avoir remplacée, elle, comme reine et maîtresse dans la maison ; et, au-dessus de tout, la crainte de perdre sa petite. « Je suis déjà assez punie comme c'est là. Il y aura donc jamais de paix pour moi », se dit-elle, tandis que le médecin passait à l'officine. Par la porte entr'ouverte, elle le vit glisser les panneaux de verre d'une armoire occupant un pan de mur, puis en tirer, l'un après l'autre, deux bocalux qu'il approcha de ses yeux myopes, les lunettes levées, afin de lire sur l'étiquette la nature du contenu. 120 125

— Allez-vous me préparer un vin, fer et bœuf ? demanda Alphonsine. 130

— Non, un remède meilleur que ça, pour calmer tes nerfs, et qui va te renforcer en même temps, répondit le docteur, tout en enlevant, avec la queue de son frac, la poussière sur la bouteille.

Plus tard, son cauchemar se répétant par périodes de plus en plus rapprochées, elle en avait de nouveau entretenu le docteur. Mais lui-même en avait parlé à l'Acayenne qui, jouissant d'une bonne santé, ne pouvait admettre les malaises des autres. 135

— Elle crie pas plus que ma botte, avait-elle répondu. Vous savez ben, docteur, que c'est toutes des imaginations qu'elle se fait. 140

Plus pour la rassurer que pour la railler, le docteur avait dit à Phonsine :

— Sais-tu, ma fille, si j'étais que toi, je me remarierais. Ça te guérirait sûrement. 145

L'indignation de Phonsine avait été à son comble. Dès qu'une veuve contractait le moindre bobo, tout le monde, même

118 V pouvait *pas* dire 120 III remplacée comme 121 III et au-dessus
 123 V moi ! » se VII moi, » se 124 III entr'ouverte elle 126 III mur
entier, puis en tirer, l'un après l'autre, [R *afin*] deux 137 V l'Acayenne,
 qui

le médecin, était prêt à en attribuer la cause à l'absence
d'homme dans sa vie. Après elle n'en avait plus soufflé mot à per-
150 sonne. Mais à mesure que son cauchemar revenait, sa nervosité
augmentait avec la terreur de la nuit. Elle veillait tant qu'elle
pouvait, faisant des efforts pour ne pas succomber au sommeil.

Et jamais elle ne passait près du puits.

* * *

Depuis le matin Didace Beauchemin fauchait.

155 Il avait, selon sa coutume, une fois la rosée tombée, entamé
le champ du premier coup de faux, tel qu'il appartient au maître
du bien. Puis il avait continué à faucher à la main, de façon à ne
rien laisser perdre des lisières, le long de la coulée, le long des
haies où courait le liseron⁴.

160 Maintenant, Didace manœuvrait la faucheuse mécanique.
Seule la rareté des hommes, depuis la guerre, l'y avait décidé. De
loin, Phonsine le vit avancer, col ployé, du même mouvement
que les chevaux qu'il conduisait, comme s'il participait à leur
peine.

165 Andain après andain, le foin doré à la tête, bleu près de la
tige, se couchait, et, parmi, le mil sauvage, le trèfle d'odeur, le
laiteron⁵, la faverolle⁶. À mesure, l'air se chargeait des plus pures
odeurs.

4. Plante herbacée, à tige volubile et à fleurs campanulées de diverses couleurs.

5. Plante parfois appelée lait d'âne et dont les tiges et les feuilles contiennent une sorte de latex ou suc visqueux.

6. Pour « faverole » (ou « féverole »), variété de fève à petit grain utilisée pour l'alimentation du bétail.

149 III vie. // *Plus jamais elle n'avait parlé à personne de son cauchemar.* Mais à mesure *qu'il* revenait 149 VII Après, elle 150 V Mais, à 152 III, IV, VI, VII, VIII, IX pouvait faisant <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 160 III Maintenant Didace 162 III loin Phonsine le vit avancer col 166 V couchait et 166 VII parmi le

Depuis le midi, l'Acayenne retournait le foin coupé. Sa robe d'indienne rose vif se voyait à distance. Orgueilleuse de la blancheur de sa peau, elle portait des menottes de fil noir. Phonsine la regarda manier la fourche, secouer le foin et le faire sécher, mieux que le jeune journalier, à l'emploi des Beauchemin. Elle lui envia sa force. 170

Délogés de la fraîcheur de la terre, les maringouins laissaient entendre un bruissement agaçant. Parfois, une claque en faisait éclater un dont le dard venait de piquer l'un ou l'autre. Mais, avec les foins, leur temps achevait : ils iraient se réfugier dans les marais. 175

Un gros nuage couvrit le firmament au-dessus du Chenal. La prairie s'emplit d'ombre. Puis le soleil reparut, plus brillant. Le champ, fauché, montrait ses taches. Il apparut à Phonsine comme le pelage d'un animal frais tondu. 180

* * *

Marie-Didace et Tit-Côme avaient d'abord glané le foin, à petites brassées, avec la ferme volonté de se rendre utiles, l'après-midi entier. Peu à peu le jeu les avait entraînés soit à égrener du plantain⁷ pour la capture des oiseaux, soit à cueillir des framboises à l'orée du bois, selon le désir de Marie-Didace. 185

Chaque fois que Phonsine voyait la petite ordonner les jeux ou tenir tête à tout le monde, elle se réjouissait de trouver dans sa fille les attributs qui lui avaient tellement fait défaut. « Elle s'amuse, se dit-elle, émue. À son âge, j'étais déjà inquiète. » 190

La voix claire de Marie-Didace lui arriva avec la brise :

— Tit-Côme, veux-tu on va jouer à la femme qui a perdu son mari? 195

7. Plante herbacée très commune, dont la tige porte un épi chargé d'une multitude de petites semences servant à nourrir les oiseaux captifs.

176 III Parfois une 177 III, IV, V, VI, VII, VIII, IX éclater dont « un » rétabli d'après l'usage> 182 V champ fauché montrait 186 VII peu, le 186 III à égrener du 192 III s'amuse », se dit-elle, émue. « À [D mon S son] âge 194 V veux-tu, on

— Sais pas zouer, dit Tit-Côme qui parlait sur le bout de la langue.

Phonsine, un dard au cœur, s'écrasa dans l'herbe, hors de leur vue, pour les écouter parler dans leur cruelle innocence.

200 — Sais pas zouer, se moqua Marie-Didace. J'vas te montrer. Moi j'suis la femme, toi l'homme, mon mari. Il est arrivé des méchants. Ils nous ont fait embarquer chacun sur un gros bateau et ils nous ont emmenés loin... loin... loin... On s'est perdu. Ça fait cent ans qu'on se cherche.

205 — Mets trente ans, ça va suffire, dit l'Acayenne qui reconnaissait une histoire d'Acadiens⁸ qu'elle avait racontée à la petite. Phonsine la reconnut aussi et elle souffrit de voir la place que sa belle-mère occupait dans l'esprit de l'enfant.

210 — Trente ans d'abord, corrigea Marie-Didace. Tu frappes à toutes les maisons. «A vous vu ma Julie?» Moi je demande : «A vous vu mon Julot?» Commence!

Tit-Côme, en sautillant comme un moineau, s'adressa aux piquets de clôture, aux arbres, au foin : «A vous vu ma Didace?»

La petite, mécontente, le reprit de nouveau :

215 — Non, ma Julie!

8. Épisode de la déportation des Acadiens par les troupes anglaises entre 1755 et 1762. Le martyr des Acadiens a été immortalisé par Henry W. Longfellow dans son poème *Évangéline* (Boston, 1847).

196 III pas [D *jouer* S *zouer*], dit IV, V, VI, VII, VIII, IX pas *jouer*, dit <«zouer» rétabli d'après III et d'après le sens> 196 VIII, IX dit *Ti-Côme* qui <«Tit-Côme» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 200 III pas [D *jouer* S *zouer*], se IV, V, VI, VII, VIII, IX pas *jouer*, se <«zouer» rétabli d'après III; voir l'avant-dernière variante> 200 V Marie-Didace, j'vas te montrer. Moi j'suis la femme; toi 207 V aussi, et 210 III vu *mon Julot?* » Moi je demande : «A vous vu mon Julot?». Commence. // Tit-Côme en sautillant comme un moineau s'adressa 210 VII Moi, je 213-216 III Didace ?» // — Non, ma Julie! le reprit la petite, mécontente. D'un <sans alinéa>

D'un ton grave et triste, pour donner l'exemple à son compagnon, elle alla demander à Didace, à l'Acayenne, à l'engagé :
« A vous vu mon Julot ? »

— Après ? questionna Tit-Côme qui ne s'amusait pas.

— Écoute. Un dimanche, c'est la procession⁹. Je porte un grand voile de veuve. 220

Elle ramassa une guenille et s'en couvrit la figure. Puis elle prit un bout de bois qu'elle remit à Tit-Côme.

— Toi, t'es vieux. Tu boites. Tout d'un coup, tu m'aperçois. Tu t'en viens me trouver. 225

Les enfants mimèrent l'histoire.

— Eh ! madame, là, troussiez votre voile, ordonna Tit-Côme.

— Pas de même, protesta Marie-Didace.

Et se tournant du côté de l'Acayenne :

— Comment, me-mère ? 230

L'Acayenne leur expliqua :

— Il s'approche tranquillement de la femme et, pour pas lui faire peur, il lui parle doucement : « Je voudrais pas vous offenser, ma chère dame, mais vous me faites assez penser à une personne de ma connaissance que j'ai perdue depuis des années ! Ce serait-il un effet de votre bonté de relever votre voile et de me montrer 235

9. Les processions ou défilés religieux avaient traditionnellement lieu le dimanche des Rameaux et le jour de la Fête-Dieu, c'est-à-dire le jeudi (avec le plus souvent report au dimanche) après la Sainte-Trinité. Mais d'autres processions pouvaient être organisées à l'initiative du clergé local.

216 III triste pour 224 III Tu boites. Tout 227 III madame là 229 III l'Acayenne : // — [R *Pas de même, p*] Comment, *mè-mère*? // L'Acayenne 232 VII pour *ne pas* 235 VIII, IX que *j'ai* perdue <«j'ai» rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage>

les traits de votre visage ? » Là, les deux se reconnaissent — c'était ben la Julie Arsenault — et ils se mettent à pleurer.

— C'est pas un jeu, dit Tit-Côme, en refusant de continuer.

240 Marie-Didace se fâcha contre lui.

— Eh ! crasse de Provençal !

— Marie-Didace, que j't'entende ! lui cria l'Acayenne.

Mais Didace, en riant, l'encouragea tout bas :

245 — Dis-le, dis-le, mais dis-le comme il faut : race de Provençal !
pas crasse : race de Provençal !

« Il me la gâte », pensa Phonsine.

Au bout de quelques instants, comme Marie-Didace ramassait des petites grenouilles et qu'elle semblait s'amuser, Tit-Côme alla la rejoindre. Un cri de la petite fit lever la tête de Didace :

250 — Pe-père, tu coupes les pattes des grenouilles avec ton moulin.

255 Didace arrêta sans peine les chevaux dont l'ardeur se modérait peu à peu depuis le matin. Il en profita pour aller casser une hart de plane : elle lui servirait d'aiguillon. Comme il écorçait la branchette, il aperçut Phonsine, à quelques pas. En voulant se relever, le genou de la jeune femme heurta un objet ; elle y porta

237 III reconnaissent [D . C'était S — c'était] ben la Julie Arsenault [D , S —] et V reconnaissent. C'était ben la Julie Arsenault, et 239 VIII, IX dit Tit-Côme, en <« Tit-Côme » rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après les autres occurrences> 239-241 III continuer. // [A <en interligne> Marie-Didace se fâcha contre lui] // — Eh [A ?] crasse 244 III faut : Race de Provençal ! // [A <en interligne> « Il me la gâte », pensa Phonsine] // Au 247 III comme [R la petite A Marie-Didace] ramassait 252 III arrêta [A sans peine] les 256 III relever, son genou avait heurté un

la main : c'était la poupée¹⁰ qu'elle avait achetée à Marie-Didace ; le son s'échappait du corps de chevreau. Le visage décoloré n'avait plus d'yeux. L'enfant n'y attachait aucun prix ; elle l'abandonnait, à la pluie, n'importe où.

260

— Marie-Didace !

La petite crut que sa mère venait la chercher ; elle courut se réfugier auprès de l'Acayenne.

— Cours pas tant, lui dit Phonsine, le cœur serré. Et regarde ta poupée si elle a bonne mine !

265

Puis elle dit à son beau-père :

— Deux hommes vous demandent à la maison, ils veulent que vous les meniez à la chasse.

— Les connais-tu ?

— Sûrement ! Pas par leur nom, mais de visage. Autrement, je leur aurais jamais ouvert...

270

— Pourquoi que tu les laissais pas venir faire leurs arrangements eux autres mêmes ? Ça t'aurait épargné un voyage.

— Ils me l'ont offert, mais, des fois que vous auriez voulu vous donner quelque défaite... je savais pas...

275

L'Acayenne planta la fourche en terre.

10. Voir *supra*, p. 258, l. 166-168.

257-260 III avait [R *donnée*] achetée à Marie-Didace, [A <en interligne> [R *elle avait perdu ses premières couleurs.*] *le son s'échappait* [D de S du] [R *son*] *corps de chevreau.*] [R à grand] L'enfant n'y attachait aucun prix ; elle l'abandonnait n'importe 264-267 III serré. // [A <en interligne> *Puis elle dit à son beau-père.*] // — Deux hommes vous demandent à la maison, [R *dit-elle à son beau-père.*] *Ils veulent* 270 III Autrement je 272-274 III laissais [A *pas*] venir faire leurs arrangements eux autres *même* ? [A *Ça l'aurait épargné un voyage.*] // [R <au bas du f. 162> — *Ils me l'ont ben offert*] / [f. 163] — Ils me l'ont offert mais, des fois, que 273 IV, VI, VII autres *même* ? Ça

— Tu vois ? dit-elle au père Didace. Si t'étais pas tant tête-de-pioche et si tu consentais à faire venir le garçon de mon Varieur, t'aurais de l'aide et tu serais libre de chasser comme t'aimerais.

280 Elle ne perdait jamais une occasion de faire valoir les avantages que la présence du fils Varieur apporterait à chacun. La conscription lui fournissait un argument précieux¹¹.

285 Mais le père Didace y restait insensible. Sans répondre il conduisit les chevaux à l'ombre des jeunes planes. Déjà les feuilles pâlissaient. À leur déclin, elles perdaient le vert altier du plein été. Il commença à dételer. Quand l'Acayenne s'en aperçut, il achevait.

290 — Tu peux pas laisser la pièce à moitié fauchée ? Le temps est chargé, on va avoir de l'orage. Regarde : il se forme une peau sur le firmament, au nord.

Didace rangea en silence la faucheuse mécanique. La faux miroita au soleil, à travers la feuillée. Il plaça un tapon de paille sur le siège. L'Acayenne, d'une voix irritée, reprit :

295 — Didace, tu vas pas abandonner le moulin à faucher ? Tu vas pas laisser les foins ? Les foins passent avant tout.

— Les foins, les foins ! on n'attend pas après pour manger. Je m'en vas à la chasse. C'est ça qui est la vie. Que l'yâble emporte les foins !

300 Il hissa Tit-Côme sur un cheval, Marie-Didace sur l'autre, et, Phonsine à la suite, ils se dirigèrent vers la maison.

11. La conscription raréfie la main-d'œuvre masculine, tout en épargnant les fils de paysans, double prétexte pour tenter d'arrimer le beau-fils à la terre.

277 VII tant tête de pioche et 280 III occasion [D à S de] faire 283 V répondre, il 285 III déclin elles 288 III moitié [A fauchée] ? Le temps est chargé. on 288 V fauchée ! Le 295 III, IV, VI, VII, VIII, IX foins. Les <point d'interrogation rétabli d'après V et d'après l'usage> 296 V Les foins ! les

Tantôt sautant à cloche-pied, tantôt allongée sur l'herbe à surveiller le vol des oiseaux, Marie-Didace guettait depuis le matin le retour de son grand-père. La première elle vit approcher du Chenal le canot que montaient les deux chasseurs, et, à la traîne, un deuxième canot, le canot du père Didace, qui paraissait allège. 5

Elle courut le dire à l'Acayenne occupée à coucher les plants de tomates, dans le potager¹. Du fournil, Phonsine entendit. 10

— Quoi c'est que ça peut vouloir dire? Y serait-il arrivé quelque accident?

1. C'est traditionnellement fin juin ou début juillet que l'on repique les plants de tomates. Cette activité coïncide alors avec la fenaison, comme on le voit dans «Un malheur»: «Et ce fut l'été dans tout son accomplissement, l'été qui, par les journées venteuses, glissait son odeur de foin coupé jusque dans la maison. // Le jardin était en fête: déjà les iris avaient fait place aux pivoines. [...] avant longtemps Mathilde Beauchemin coucherait sur la terre les plants de tomates, afin d'en hâter la maturité» (*En pleine terre*, 1^{re} éd., p. 57). Or le présent chapitre se situe dans le sillage du chapitre précédent, où il est précisé que nous sommes «au mois d'août» (p. 283, l. 25; et la narratrice ajoutait: «Déjà les feuilles pâlissaient. À leur déclin, elles perdaient le vert altier du plein été» (p. 294, l. 284-286). La toute première version du chapitre III, intitulée «Une dernière passée» et publiée dans *Gants du ciel* dès juin 1945, situait plus justement l'épisode de la mort de Didace en «juillet» (voir variante 99-106). C'est donc par inadvertance que Germaine Guèvremont montre ici l'Acayenne «occupée à coucher les plants de tomates» en plein mois d'août.

1 III CHAPITRE [R 10] TROIS 4 III première [R fois] elle 5 III chasseurs [R étrangers] et 8 III courut [A le] dire 9 V tomates dans 9 III fournil Phonsine entendit [R la petite]. // — Quoi

Les bras éloignés du corps, la tête dans les épaules et les traits si tirés que Phonsine fit le saut en le voyant, Didace, soutenu par deux étrangers², s'appuya au chambranle de la porte, avant d'entrer dans la maison.

— Vite ! Arrachez-moi mon butin ! J'étouffe !

L'Acayenne, satisfaite d'avoir raison, commença à le narguer :

— Hein, t'as pris du mal ? Je te l'avais-ti prédit, hier ?

Mais elle le trouva si changé qu'elle se tut. Didace ferma les yeux.

Le père Beauchemin avait eu une attaque d'angine, au milieu de la nuit. Les chasseurs l'avaient couché sur la paille, au fond de son canot, à l'abri du vent, sous le prélat de chasse. Mais ils avaient dû attendre la clarté pour sortir de l'affût et retrouver leur chemin parmi les chenaux. Au jour, les appelants levés et le canot attaché à leur embarcation, l'orage avait éclaté³. Vent devant, le canot à la touée, ils avaient lentement remonté le courant. Le soleil brillait haut quand ils arrivèrent à la maison.

— Voulez-vous qu'on vous envoie le docteur ? proposèrent les chasseurs qui retournaient à Sorel.

— Oui, oui, allez chercher le docteur Casaubon, s'empressa de répondre Phonsine.

— C'est ce maudit bras gauche qui veut plus ramer, expliqua Didace.

2. On attendrait « par les deux étrangers », que le lecteur connaît déjà.

3. Ainsi que l'Acayenne l'avait prédit la veille (voir *supra*, p. 294).

14 III Didace soutenu par deux étrangers s'appuya 15 V porte, venant d'entrer 20 III te l'avais-ti prédit 21 III se tut. Didace 28 III levés, et 28 V à l'embarcation, l'orage 29 VII la touée, ils 32 III Sorel, [R ?] après avoir installé le père Didace dans son fauteuil. // — Oui 33 V le D^r Casaubon

— T'auras pris de la fraîche, dit l'Acayenne. Moi-même, je t'ai une douleur qui me tient dans l'épaule.

Phonsine pensa : « C'est à croire qu'elle ne cherchera pas à attirer l'attention sur elle. » À genoux aux pieds du père Didace, la jeune femme lui dit : 40

— Grouillez pas. J'vas vous enlever vos bottes.

Elle essaya de les tirer, sans en venir à bout. Elle tirait mollement comme en rêve. Où avait-elle accompli le même geste auparavant ? Peu à peu, par petites touches, des images se dessinaient, précises, dans sa mémoire : agenouillée auprès du Survenant, un soir qu'il avait bu, Phonsine lui enlevait ses bottes⁴. Au milieu de phrases incohérentes, — il danse le soleil, le matin de Pâques il danse⁵ ! — il lui révélait les amours du père Didace avec l'Acayenne. La tête de l'homme ivre retombait sur la table. Deux flaques d'eau grise maculaient le plancher frais lavé. Phonsine avait eu le pressentiment de tout ce qui lui serait dérobé de sécurité, de paix. Parmi les avoines ardentes et soleilleuses, elle ne serait plus que l'humble grain noir qu'une main dédaigneuse rejette loin du crible⁶. 45 50 55

Le Survenant n'avait pas porté bonheur aux Beauchemin. Vrai, sa puissance magnétique n'avait plus guère de reflet sur eux ; mais le sillon de malheur qu'il avait creusé inconsciemment autour de leur maison, six ans plus tard le temps ne l'avait pas encore comblé. Cette femme, l'Acayenne, elle n'était pas des leurs, elle les frustrait d'une part du vieux bien et sans cesse elle les menaçait de la présence du fils de son Varieur ; cette femme, qui prenait toujours la part de Marie-Didace et qui se faisait aimer de l'enfant au détriment de Phonsine, c'était le 60

4. Cf. *le Survenant*, p. 198 s.

5. Cf. *le Survenant*, p. 200, n. 1.

6. Cette métaphore est empruntée presque textuellement au *Survenant*, p. 204.

39 VII cherchera qu'à attirer 39 V pas attirer l'attention sur elle ». À 41 III femme dit à son beau-père: // — Grouillez 43 V mollement, comme 47 III bottes. Soudain, au milieu 61 V bien, et 62 III Varieur, cette

65 Survenant qui l'avait présentée au père Didace. Sans elle, sans son œuvre sournoise, Amable n'aurait jamais quitté le Chenal du Moine, et il ne serait pas mort. Chaque nuit, Phonsine ne retrouverait pas la sombre hantise de voir sa petite tomber dans le puits.

70 Si c'était à recommencer ! Qu'il en vienne donc un Survenant frapper à la porte des Beauchemin ! Phonsine le recevrait de la plus belle façon ! Ses forces, elle les exerçait toujours en rêve, elle les épuisait en rêve. Dans la réalité...

75 Deux larmes roulèrent sur les joues amaigries de Phonsine. Elle tirait, tirait...

— Tire, tire fort !

La gorge serrée, elle murmura : « J'ai peur de vous faire mal. »

80 À la fêlure dans la voix de la bru, Didace ouvrit les yeux. Il ne vit que sa tête penchée, sa chevelure châtain clair que des fils blancs striaient.

— Tu grisonnes ? dit-il doucement étonné.

La tendresse inaccoutumée du père Didace acheva de bouleverser Phonsine.

85 — Quiens ! elle fait encore sa lippe, dit l'Acayenne en prenant sa place. À croupetons sur le plancher, elle empoigna d'une main le cou-de-pied du père Didace, de l'autre elle saisit le talon et, en un rien de temps, lui enleva ses bottes.

90 Elle voulut lui envelopper les genoux dans une chape de laine, mais il rejeta la couverture en disant :

66 V le *Chenal-du-Moine*, et 73 III,V épuisait toutes en 74 V Phonsine. // Elle 77-79 V murmura : // — J'ai peur de vous faire mal ! // À 79 III la *fêlure* dans la voix de [D sa S la] bru 90 III,V il la *rejeta* en

— Faites-le dire... à...

— À Pierre-Côme ?

Il fit signe que oui.

— Puis... à... Marie-Amanda...

Marie-Didace, heureuse de se rendre utile, courut chez les 95
Provençal.

* * *

Le curé Lebrun prit place, dans la voiture légère, à côté de 100
Pierre-Côme Provençal. Aussitôt la petite jument rousse détala,
un nuage de poussière à la suite, sur le chemin du Chenal du
Moine.

Au passage du cortège, des hommes aux récoltes, çà et là 105
dans les champs, s'immobilisèrent, dressés comme des cierges
sur quelque immense autel. Pénétrés à la fois du regret de voir
l'un des leurs sur le point de mourir et pénétrés de la secrète
satisfaction de ne pas être encore, eux, le choix de la mort...
Dans la paroisse, on savait déjà que Didace, fils de Didace, rece-
vait une dernière fois la visite du prêtre.

La gorge nouée de chagrin, le curé Lebrun se taisait. Lui et 110
Didace avaient souvent fait le coup de fusil ensemble. Un passé
de plus de trente ans remontait mélancoliquement à sa

97 I <début de I, précédé du titre > *UNE DERNIÈRE PASSÉE* //
Le 99 I à sa suite 99 V du *Chenal-du-Moine*. // Au 99-106 I Chenal du
Moine. *Une seconde voiture portant Jacob Salvail escorta la première. // De la baie de
Lavallière jusqu'au fleuve, la plaine se dorait, au grand soleil de juillet. Dressés comme des
cierges sur quelque immense autel, çà et là dans les champs, des hommes, au passage du
cortège, s'immobilisèrent, pénétrés du regret de voir l'un des leurs sur le point de
mourir et pénétrés aussi de la secrète satisfaction de ne pas être encore, eux, le
choix de la mort. Des femmes en larmes accoururent au seuil des maisons; et, sur le bord
de la route, une vieille et trois ou quatre enfants, un bout de prière aux lèvres, se jetèrent
à genoux: partout, dans la paroisse, on savait que chez les Beauchemin,
Didace 103 III autel. [R Ils étaient pénétrés A Pénétrés à la fois] du regret de voir
l'un des leurs sur le point <Ces trois mots, raturés au bas du f. 168, sont repris au
haut du f. 169.> de*

mémoire : les merveilleuses chasses d'autrefois⁷, les vents violents franc nord, les voyages de misère à la baie de Lavallière⁸, les passes à la queue des îlets⁹. Et les affûts de branches de saule si durs à planter... Et les mares qu'il fallait faucher à la grand-faux... Et les retours périlleux sur les bordages en novembre, quand les hommes revenaient tout faits de glace au Chenal du Moine...

Il tressauta. La voiture venait de s'arrêter devant la maison des Beauchemin.

120 Ému et gêné à la fois, le prêtre dit à Didace :

— Je viens vous faire visite en passant.

Didace comprit pourquoi son curé était là. Il voulut lui donner un coup de main. Tout était bien ainsi. L'un aidant l'autre, ils haleraient ensemble pour une dernière passée¹⁰ :

125 — Décapotez-vous, décapotez-vous, monsieur le curé, on va jaser une petite escousse.

Didace parlait difficilement. Chaque fois qu'il respirait, on eût dit qu'une charrue lui labourait la poitrine.

7. Cf. *le Survenant*, p. 291.

8. Située au sud-est du Chenal du Moine, entre le chenal et la rivière Yamaska. Cf. *le Survenant*, p. 134, n. 8.

9. Voir *supra*, p. 147, n. 11.

10. Titre de la première version du récit de la mort de Didace, publiée dans *Gants du ciel* (n° 8, juin 1945, p. 41-46), deux mois seulement après la parution du *Survenant* et plus de deux ans avant la publication de *Marie-Didace*.

114 I si dures à planter. Et 114 VIII, IX planter.. Et <troisième point de suspension rétabli d'après III, IV, V, VI, VII et d'après l'usage> 114 I la grand'faux. Et III, V la grand'faux... Et 115 I bordages, en novembre, quand les hommes revenaient, tout faits de glace, au Chenal. Il <sans alinéa> 116 V au Chenal-du-Moine... // Il 120 I fois, il dit en entrant : // — Je 120 III prêtre en entrant dit 121 V faire une visite 121 I visite, un instant. // Didace 124 I haleraient, tous deux, pour une dernière passée : // — Décapotez-vous! décapotez-vous 125 V le Curé, on

— Quoi c'est qui ne va pas? demanda l'abbé Lebrun, en enlevant son cache-poussière¹¹ d'alpaca. 130

Angéline, l'Acayenne et Phonsine entouraient le malade, dans son fauteuil, près de la fenêtre.

— Il est navré tout bonnement, répondit l'Acayenne.

L'œil bas sous ses gros sourcils, Didace trouva le tour de sourire. Faisant bâiller la chemise grossière, il frappa sa poitrine velue où saillaient, éparées ou par grappes, des taches de vieillesse : 135

— La coque est bonne. La coque est encore bonne, monsieur le curé. C'est le deux-temps qui marche p'us.

— Le docteur doit pourtant être à la veille de ressourdre? questionna Alphonsine, plus pour rassurer son beau-père que par besoin de savoir. 140

Le curé fit signe aux femmes de se retirer. Il alla fermer la fenêtre.

— Le temps de vous confesser, expliqua-t-il à Didace. 145

Puis il revint s'asseoir et demanda au malade :

— Avez-vous quelque chose qui vous reproche ?

— Ah! fit le vieux simplement, je sais pas trop comment j'm'en vas accoster de l'autre bord. J'ai souvent dégraissé mon

11. Mot vieilli désignant un manteau en tissu léger destiné à protéger de la poussière les voyageurs en voiture à cheval et les premiers automobilistes.

129-133 I demanda *le prêtre* en enlevant son cache-poussière. // Angéline Desmarais, l'Acayenne et Alphonsine entouraient le malade. Elles l'avaient installé parmi les oreillers, dans son fauteuil, près de la fenêtre donnant sur la commune et le chenal. // — Il 133 VII est navré tout 135 I frappa à petits coups sa 137 I vieillesse, et dit : // — La coque est bonne. La coque est encore bonne. C'est 139 V le Curé. C'est 140 I de ressourdre? questionna III de resourdre? questionna 141 I beau-père, que par besoin de savoir. // — Mon Varieur, lui, commença l'Acayenne... // Mais le curé fit signe aux femmes de se retirer. Lui-même alla

150 fusil avant le temps et ça me forçait pas de chasser avec des
appelants en tout temps. Seulement... quand la chasse était
bonne... et que j'avais des canards de trop... j'en ai ben porté
aux Sœurs pour régaler les orphelins¹²...

À peine s'était-il reposé qu'il s'empressa de poursuivre :

155 — À part de ça, quand j'étais jeune, je buvais comme un
trou...

L'abbé Lebrun eut beau lui demander de baisser la voix,
Didace n'en continua pas moins à se confesser tout haut :

— Je buvais comme un trou...

160 Didace Beauchemin n'avait rien à cacher. Sa fin ressemblerait
à sa vie : il partirait, face aux quatre vents, par le chemin du
roi¹³ :

— ... je manquais rarement un coup. Et quand j'étais chaud,
je cherchais rien qu'à me battre. Je me battais, un vrai yâble ! Et
165 j'étais un bon homme un peu rare. J'ai donné des rondes, c'est
vrai, mais j'en ai mangé des rôdeuses. Je sacrais comme un
démon. À tout bout de champ. Pour rien. J'allais voir les femmes
des autres. J'm'en cachais pas. Mais je me confessais tous les
premiers vendredis. Aujourd'hui, je prends rarement un coup.
170 Je sacre presque p'us et je couraille jamais. Seulement, je
vas pas souvent à confesse.

12. Voir *supra*, p. 105, n. 8.

13. L'expression «chemin du roi» désigne au Québec tout chemin public qui conduit d'un village à un autre, autant dire la grand-route. L'attitude altièrre de Didace rappelle celle du Survenant: «Mais quand je serai arrivé sur la fin de mon règne, vous me trouverez pas au fond des fossets, dans la vase. Cherchez plutôt en travers de la route, au grand soleil : je serai là, les yeux au ciel, fier comme un roi de repartir voir un dernier pays» (*le Survenant*, p. 265).

151-154 I temps. // À peine 153 III régaler leurs [A les <au-dessus de « leurs » non raturé>] orphelins 162 V roi : // — ... Je manquais 165 I J'ai mangé des rondes, c'est vrai, mais j'en ai donné des 168 III les [A premiers] vendredis 169 I,III Aujourd'hui je 170 I jamais. Mais je 170 III Seulement je

Didace se tut. Le prêtre lui demanda :

— Est-ce tout ?

Après avoir réfléchi, Didace répondit :

— J'haïrais pas... prendre la tempérance¹⁴ pour la vie. 175

— Je veux dire : tout ce que vous avez sur la conscience ?

— Quant au reste, monsieur le curé, j'ai toujours fait pour bien faire, au meilleur de ma connaissance...

Le curé se recueillit avant de représenter Dieu, la vérité éternelle, auprès de l'homme simple qui se mourait, son ami. Il chercha au plus profond de sa foi et de son amitié les mots avisés afin de toucher ce cœur franc, mais pas facile d'accès. Les paroles coulèrent paisibles et fortes, de la bouche du prêtre, comme l'eau, patiente et sereine, d'une belle rivière, tantôt sinueuse, tantôt droite, sans tumulte, sans remous, assurée de se confondre bientôt à la mer. Didace ne sentait plus son mal. D'abord ramassé sur lui-même, il écouta. Peu à peu, un baume purificateur se répandit en lui, l'allégeant du poids de ses fautes. Puis il devint semblable à un tout petit enfant dont la main repose dans la main d'un plus grand que lui et qui se laisse conduire en toute tranquillité, sans s'inquiéter de la route. Soudain, il se redressa. Le front haut, il semblait humer l'erre de vent, en 180 185 190

14. Le «mouvement pour la tempérance», fondé au début du XIX^e siècle et destiné à l'origine à limiter la consommation d'alcool, devait déboucher sur la prohibition dans toutes les provinces canadiennes-anglaises en 1915 et 1916, puis au Québec en 1919, pour une courte durée. L'abstinence a au Québec une longue tradition remontant à la fondation en 1840 de la «Société de tempérance» par l'abbé Chiniquy. Les membres s'engageaient solennellement et publiquement à ne consommer aucune boisson alcoolique. Dans les maisons où le maître avait adhéré à la Société, une «Croix de tempérance» était accrochée au mur de la cuisine ou du salon. Voir Graeme Decarie, «Mouvement pour la tempérance», *l'Encyclopédie du Canada*, t. II, p. 1284, et Gaston Dulong, *Dictionnaire des canadianismes*, s.v. *tempérance*, p. 424.

172 I,III tut. Et le prêtre 177 V le Curé, j'ai 187 I,III peu un baume purificateur se répandit en lui l'allégeant 191 III toute [A tranquillité], sans 191 I,III Soudain il 192 V l'erre du vent

contemplation devant une volée d'oiseaux voyageant vers le nord. Didace Beauchemin voyait le bon Dieu, Dieu le Père, des
 195 saintes images dans le livre de prières et, à sa droite, la Sainte
 Vierge, drapée dans un pan de ciel clair, avec des étoiles d'or
 piquées en auréole. Un peu à l'écart, c'était Mathilde qui lui
 souriait ? Sûrement ! Non plus une Mathilde couleur de terre et
 toujours soucieuse de dérober aux regards ses vieilles mains,
 200 mais une belle jeune femme entre Amable et Éphrem¹⁵, le fils
 noyé dans une jonchaie, un midi de juillet, réunis comme sur la
 petite Sainte-Famille¹⁶ de faïence qui ornait le chiffonnier.

Soudain, Dieu prit la figure d'un divin garde-chasse à qui
 Didace aurait joué quelques vilains tours dans ce bas monde,
 205 mais qui fermait les yeux sur les fredaines des humbles gens. Un
 divin garde-chasse qui lui permettait bien de tirer un ou deux
 coups de fusil et de donner quelque rafale aux oiseaux dans les
 mares célestes.

Comment Didace avait-il pu craindre un Dieu si grand de
 210 bonté, et se tenir éloigné de lui aussi longtemps ?

Après l'absolution, Didace n'était plus le même homme.
 Un ange, de son aile miraculeuse, l'avait transfiguré. Douce-
 ment, il supplia :

— Partez pas, monsieur le curé. Restez. Le soleil est haut.
 215 Beau-Blanc ira vous reconduire.

Il suffoquait.

15. Voir *supra*, p. 213, n. 15.

16. Groupe de l'enfant Jésus avec la Vierge et saint Joseph.

193 V le Nord. Didace 195 I,III à Sa droite, la sainte Vierge 196 III en
 [R aurèle] auréole 197-203 I l'écart, cette humble femme, couleur de terre, sou-
 cieuse de dérober aux regards ses vieilles mains noueuses, n'était-ce pas sa première
 épouse ? Sûrement, c'était Mathilde. Et à ses côtés, Éphrem, le fils noyé dans une jon-
 chaie, un midi de juillet. // Soudain Dieu 201-203 III petite sainte-famille de
 faïence qui ornait le chiffonnier. // Soudain Dieu 204 I,III monde
 mais 206 I,III,IV,V,VI,VII lui permettrait bien 207 III oiseaux des les mares
 V oiseaux des mares <cf. III> 210 V bonté et 210 I,III de Lui aussi
 212 I,III Doucement il 214 V le Curé. Restez

— J'sus avide d'air, depuis à matin.

Le curé ouvrit la fenêtre; Didace se calma. Il aurait voulu causer de nouveau de l'au-delà et de la vie éternelle, mais trop de souvenirs de leur temps de chasseurs l'assaillaient de toutes parts et le rattachaient à la terre. Malgré un halètement pénible, il se hâtait de tout dire :

— Vous souvenez-vous, monsieur le curé, de la fois de votre fusil français, quand vous étiez jeune prêtre? Votre père vous avait fait cadeau d'un saint-Étienne¹⁷, un douze, un fameux de beau fusil. Et vous pensiez qu'il suffisait d'un bon fusil pour faire un bon chasseur. Comme vous étiez tout nouveau dans la paroisse, on vous avait conduit au banc de sable¹⁸, une belle après-midi d'automne. Tout d'un coup on voit venir à nous une grosse bande d'alouettes. Le ciel en était noir. L'un de nous autres vous crie : « Exercez-vous! monsieur le curé, c'est le temps. » Je vous vois encore tirer dans le tas. V'lan! V'lan! Mais pas un oiseau tombe. Pas un. On n'osait pas rire, comme de raison, vous étiez notre curé et on vous connaissait à peine. Mais on se tordait par en dedans. Quand vous vous êtes déviré devers notre bord, en nous voyant près d'éclater, vous avez dit d'un grand sérieux : « Il tire ce fusil-là ! » Pas un mot. Personne bronchait. Les yeux pointus, on attendait que vous vinssiez¹⁹ parler. Vous nous avez demandé : « Avez-vous vu comment je m'suis exercé à passer les plombs entre chaque alouette sans en frapper une seule ? » Là on a ri à notre goût. Et on vous a adopté du

17. Fusil français de calibre douze, fabriqué à la célèbre manufacture d'armes de Saint-Étienne, chef-lieu du département de la Loire.

18. Île située à l'est de l'Île Plate, à l'entrée du lac Saint-Pierre.

19. Voir *supra*, p. 171, n. 24.

217 I,III matin, *se défendit-il.* // Le 218 I fenêtre et Didace III fenêtre, Didace 221 I terre. *Et il se hâtait, malgré un halètement pénible,* de 223 V le Curé, de 224 I prêtre. Votre 225 V d'un Saint-Étienne, un 231 I crie : // — Exercez-vous! monsieur le curé, c'est le temps. // Je III crie : // <alinéa supprimé par un trait rattachant « crie : » à « Exercez-vous »> [R — A «] Exercez-vous 231 V le Curé, c'est 232 I V'lan! v'lan! Mais III V'lan! [D v'lan S V'lan]! Mais 235 VIII,IX tordait en <« par » rétabli d'après I,III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 237 I sérieux : // — Il tire ce fusil-là! // Pas 237 V tire, ce 239 I demandé : // — Avez-vous 241 I seule? // Là 241 V Là, on

coup. On avait compris que vous seriez peut-être ben jamais un fameux chasseur, mais qu'on aurait de la misère à vous accoter sur les histoires de chasse.

245 Le curé Lebrun s'efforça de sourire. Le prêtre se sentait réjoui de remettre une si belle ouaille au bon Pasteur mais l'homme pleurait son ami. Après s'être mouché bruyamment, il se leva pour de bon. Les femmes l'aidèrent à endosser son cache-poussière, puis s'agenouillèrent pour la bénédiction. À
250 voix basse il leur dit :

— Je reviendrai lui porter la communion.

Le malade, accablé, ne parut pas entendre. Après quelques instants de silence, les yeux égarés, il demanda, d'une voix saisie :

255 — J'vas recevoir le bon Dieu ?

Le prêtre fit signe que oui.

— Retardez pas, monsieur le curé. En tout cas, si je vous revois pas, vous pourrez vous servir de mon affût... à... la baie²⁰...

260 Cependant Didace n'acheva pas. Tout le temps que son curé s'apprêta à partir, pas une fois il ne leva la vue sur lui. D'un air bourru, il semblait examiner soigneusement l'Île du Moine, les

20. Baie de Lavallière. Voir *supra*, I, 112 ; cf. aussi *le Survenant*, p. 134.

243 III accoter [A sur] les 245-248 I sourire *mais il se sentait infiniment triste*. Après III sourire. [R *Après s'être mouché bruyam-* A <dactylographié directement sur la copie au carbone> *Le prêtre se sentait réjoui de remettre une si belle ouaille au bon Pasteur, mais l'homme pleurait son ami. Après s'être mouché bruyam-*]ment, il se leva pour de bon. [R *Mais il ne savait pas comment quitter son vieil ami.*] Les 246 V au *Bon Pasteur*, mais 248 I bon. *Il ne savait pas comment quitter son vieil ami*. Les 249 I,III cache-poussière. *Puis il les bénit*. À voix basse il dit 249 V bénédiction. // À 257 V le *Curé*. En 258 I à... // Cepend-
dant 261 I,III,V soigneusement *l'île du Moine*

vastes champs communaux qui rougeoyaient de salicaires²¹ jusqu'au fleuve, l'immense pâturage où les bêtes broutaient l'herbe riche. Aucune main familière, pas même celle d'un Survenant, ne les rentrerait à l'étable, la Saint-Michel²² sonnée. 265
 Sous le poil jaune et rude de ses sourcils embroussaillés perla une grosse larme qui, après être restée suspendue un moment à la courte frange des cils, se mit à rouler sur le vieux visage ravagé de douleur.

* * *

Après le départ du prêtre, Didace ne voulut point se cou- 270
 cher avant d'avoir vu son fusil²³ accroché à la poutre du plafond. Ensuite, il se laissa encanter dans le lit, parmi les oreillers. Les femmes lui passèrent une chemise propre. Au-dessus du linge blanc, la grosse face brûlée de soleil et de vent parut encore plus brune. Puis il demanda à rester seul. Mais à tout instant, elles 275
 entrebâillaient la porte pour s'enquérir de ce dont il pouvait avoir besoin.

À la cachette, Marie-Didace alla le retrouver sur la pointe des pieds.

— Beau pe-père! dit-elle en lui passant les mains sur la 280
 figure. T'es beau, pe-père, mais t'as le visage cordé!

21. Plantes herbacées à fleurs rouges, qui poussent près de l'eau et qui abondent dans les îles de Sorel.

22. Fête de l'archange saint Michel, célébrée le 29 septembre. Cf. *le Survenant*, p. 229.

23. Symbole du passé héroïque des « six générations » de Beauchemin, ainsi que des années de bonheur à chasser (cf. *le Survenant*, p. 135).

262 III qui [R,] rougeoyaient I qui, *bientôt, rougeoieraient de fleurs*, jusqu'au fleuve, l'immense *pacage où le printemps prochain, il ne mènerait pas les bêtes familières paître l'herbe riche, les bêtes qu'une main étrangère rentrerait* 269 I douleur. // *La larme de la mort, songea Angéline*. <fin de I, suivi de la mention : *Germaine GUÉVRE-MONT* // «*Marie-DIDACE*.»> VIII,IX douleur. // Après <astérisques marquant une division rétablis entre ces deux lignes d'après III,IV,V,VI,VII> 273 III propre. *Au dessus* du 274 III vent [R,] parut 275 III elles *entrebâillaient* la V,VII elles *entre-bâillaient* la 276 III,IV,V,VI,VIII,IX ce qu'il <«*dont*» rétabli d'après VII et d'après l'usage> 278 III cachette Marie-Didace

Puis elle s'en fut à la grange et en revint avec un petit canard éclos, la veille, d'une deuxième couvée, la première ayant manqué.

285 — Regarde, pe-père, il mange des petites mouches. Il réchappe déjà sa vie.

Didace le prit dans ses mains arrondies en forme de nid; mais le caneton ayant laissé sa carte sur le drap net, il le remit à l'enfant.

290 — Tu vas te faire gronder. Va jouer, la petite. Laisse la porte ouverte.

Un instant après, on entendit le père Didace qui parlait tout haut :

295 — C'est toi, un ami de cinquante ans, qui me trahis? C'est toi?

Angéline s'approcha. Par la fente de la porte, elle le vit qui fixait son fusil.

— Il fait des reproches à son fusil, expliqua-t-elle la voix basse.

300 — Vous voyez? dit l'Acayenne en se tournant vers les femmes. Il l'avoue qu'il a pris du mal à la chasse. Son fusil a pu repousser, on sait jamais.

— S'il bourrasse, c'est bon signe, dit Phonsine, pour s'encourager.

305 — En tout cas, je voudrais pas pour ben de quoi qu'il passe le dimanche sur les planches, dit Laure Provençal, parce qu'un

mort sur les planches, le dimanche, c'est de la mortalité dans l'année²⁴.

Phonsine entra dans la chambre :

— Avez-vous besoin de quelque chose, père Didace ? Voulez-vous que je redresse vos oreillers ? Vous devez être mal, la tête basse, de même ? 310

Dans sa hâte de devancer la bru, l'Acayenne s'accrocha au coin du chiffonnier. L'angle du meuble entra dans les chairs de sa hanche. On entendit l'étoffe qui craquait, puis un faible cri de douleur, puis : 315

— Ce chiffonnier-là, une bonne fois, je le mettrai de bisc-en-coin. Et avant longtemps, je me le promets.

— Pour faire vos changements, attendez, madame Varieur, dit Phonsine, étonnée elle-même de son audace subite. 320

Le père Didace, des yeux, lui signala de se taire et de fermer la porte. Quand ils furent seuls, il la fit se pencher près de lui.

— Tâchez de vous arrimer pour pas trop vous chicaner. Faut pas trop lui en vouloir. Elle a mangé de la grosse misère, ça l'a endurcie. Puis elle aime ben à mener. Mais patiente ! T'auras ton tour. 325

Peu de temps après la mort d'Amable, Didace avait fait un testament en faveur de Marie-Didace.

— T'auras ton tour !

24. Sur cette croyance populaire, voir Pierre DesRuisseaux, *Magie et sorcellerie populaires au Québec*, p. 72.

313 III de la devancer, l'Acayenne 318 III longtemps. // — Pour 321 III yeux lui signala de se taire, et 322 III la [D vit S fit] se pencher près de lui. // — À vous deux, tâchez de 326-330 III tour. // II

330 Il s'arrêta, crispé de douleur, la main sur la poitrine. À pas feutrés, Phonsine s'éloigna du lit. Aussitôt il la rappela :

— Fais-toi aimer de la petite.

Elle attendit qu'il en dît davantage, mais en vain.

L'après-midi traîna, malgré les allées et venues des voisins.
335 Les heures, lourdes de chaleur et d'anxiété, n'avaient pas de fin. Quand l'horloge jetait ses coups précipités, dans la cuisine, on tressautait. Le silence et l'oisiveté rendaient ce jour d'angoisse semblable à un dimanche. Le vent était tombé. De nouveau, les mouches collaient à tout. Dans l'herbage la cigale chantait.

340 Un yacht amena Marie-Amanda sur le coup de six heures. Les yeux cernés et mouvant péniblement son corps massif alourdi d'un huitième enfant²⁵, elle se dirigea, son chapeau encore à la main, à la chambre du père Didace.

345 À la vue de sa fille, un faible sourire anima le regard du malade.

— Je t'attendais, dit-il. Approche que je te parle !

Puis, après un effort, il reprit :

— J'm'en vas. J'en ai pas pour longtemps.

Marie-Amanda voulut l'encourager :

350 — Pourtant vous avez pas l'air d'être au bout de votre fusée ?

25. Le troisième est né en mai 1910 (cf. *le Survenant*, p. 222) et nous sommes en août 1917.

332 III,IV,V,VI,VII de *la petite* 335 III d'anxiété n'avaient 338 III nouveau les mouches collaient [D au S à] tout 339 V mouches, molles, collaient partout. Dans 340 III Un yacht amena 341 III cernés, et mouvant péniblement son corps massif alourdi d'un huitième enfant elle 347 III Puis après

De la main il l'arrêta. Les autres pouvaient le tricher. Pas Marie-Amanda.

— Approche encore: je veux te parler, te demander pardon...

355

— Pardon ?

— Oui, pardon des offenses que j'ai pu te faire, à toi, puis à tous les autres. Même sans le vouloir, des fois on peut faire mal au cœur.

Sa voix était de plus en plus rauque :

360

— Je veux te remercier également de toutes tes bontés pour moi, pour la famille. T'as toujours été bonne, comme ta mère. Je l'ai pas toujours reconnu comme j'aurais dû.

Il s'arrêta pour tousser. Marie-Amanda, fort émue, se retenait de pleurer. L'enfant en son sein remua. «La vie... la mort... si proches, si loin !» pensa-t-elle.

365

Un sifflement entre les lèvres, Didace reprit :

— Les commencements ont été durs. Ben durs. Le premier Beauchemin est arrivé au Chenal en petit capot. Aujourd'hui, regarde ! La maison pièce sur pièce, les champs... Mon père me l'a toujours dit: sans les créatures qui les encourageaient à rester, les hommes seraient repartis, tous, les uns après les autres. Ma mère²⁶, ma mère à moi, ça c'était vaillant ! Levée avec le jour à travailler jusqu'aux étoiles. Ça mangeait, mais ça travaillait.

370

26. Voir « Le coup d'eau » (*En pleine terre*).

358 III autres [D, même S. Même] sans 358 VII peut *darder* au 365 V remua: «La 366 VIII, IX loin! <guillemets presque entièrement effacés> pensa-t-elle 368 III été *ben durs*. Le 370-372 III regarde! Mon père me l'a toujours dit [D; S—] *lui-même le tenait de son propre père* [D: S—]: sans [D des S les] créatures qui les encourageaient à rester, les hommes seraient *tous* repartis 373 III vaillant! *Tu l'as connue?* Dans l'eau [A *glacée*] jusqu'à

375 Dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, au printemps, pour arracher un morceau de butin à la rivière !

Didace ferma les yeux, les traits étirés. Un peu plus tard, il dit, en montrant de la tête Phonsine et l'Acayenne, dans la cuisine :

380 — Tâche que le bien dure et que la concorde règne entre les deux.

L'Acayenne passa la tête par l'entrebâillement de la porte :

385 — Comment c'est que tu trouves notre malade, Marie-Amanda ? Il est pas pire, hein, pour un homme qui a eu le prêtre dans la journée ?

Marie-Amanda, la figure en larmes, sortit de la chambre avec sa belle-mère. Elle fit signe à celle-ci de se taire :

— C'est inutile, son sacrifice est fait.

390 À la porte de devant, le dos tourné aux autres, elle resta debout, à tâcher de se composer un visage plus serein. Au delà de l'Île de Grâce, le soleil se couchait. Sur la commune, une caravane, cheval blanc en tête²⁷, se formait, impatiente de remonter vers la berge du nord. Au-dessus des salicaies, le dos des moutons ondulait, par vagues courtes et drues.

395 En retournant auprès de son père, Marie-Amanda s'arrêta, stupéfaite, au seuil de la chambre. Sur la courtepoinTE, un rayon d'ambre et d'or dansait. À la lueur du couchant, la tête de

27. On sait que le cheval blanc est « doué du don de se faire suivre de ses semblables » (voir *supra*, p. 151, l. 65).

376-382 III butin, à la rivière ! // Didace ferma les yeux, la figure torturée. [A Un peu] [D Plus S plus] tard, il dit : // — Tâche que le bien dure et que la concorde règne entre les deux, en montrant de la tête Phonsine et l'Acayenne, dans la cuisine. // L'Acayenne 382 V, VII par l'entre-bâillement de 386 III Marie-Amanda sortit de la chambre [A avec sa belle-mère.] La figure en larmes, elle lui fit signe de 390 V debout à 390 III serein. Au-delà de 391 V de l'île de Grâce 392 VII caravane cheval 393 V du Nord. Au-dessus 396 III chambre. [R Un rayon d'ambre et d'or] Sur

l'ancêtre flamboyait. Les traits affinés, le regard levé vers le ciel en feu, Didace semblait ébloui. Un volier de canards noirs traversa le rectangle lumineux. Aucun muscle ne vibra sur le visage du mourant. Marie-Amanda comprit que son père ne voyait plus clair. 400

— Venez, venez vite, dit-elle aux autres, en allant chercher Marie-Didace. Mais l'enfant, qui tremblait, se dégagea pour donner la main à l'Acayenne. 405

D'une voix ferme que démentait sa figure tourmentée, la fille aînée des Beauchemin commença :

— Mon père, on est tous avec vous, Marie-Didace... la femme d'Amable...

Le reste se perdit dans les cris de Phonsine : 410

— Non ! non ! non !

Angéline l'entraîna dans la cuisine :

— Laisse-le partir en paix. Il entend tout, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Laure Provençal alluma un cierge : 415

— Prière pour les agonisants !...

Didace, fils de Didace, avait cessé de vivre.

403 V vite ! dit-elle 404 III l'enfant qui tremblait se 411-415 III non ! // — Laisse-le partir en paix. Il entend tout, lui souffla à l'oreille Angéline en l'entraînant dans la cuisine. // Laure 415 VIII, IX cierge. <deux points rétablis d'après III, IV, V, VI, VII> // — Prière

Phonsine allait rarement à l'Île de Grâce. À peine si elle s'y rendait deux fois l'an. Et toujours par nécessité.

5 Marie-Amanda reconnut de loin le pas nerveux de sa belle-sœur et, à côté, la démarche sautillante de Marie-Didace. Une inquiétude s'empara d'elle : quelque chose allait mal encore au Chenal du Moine.

10 Les enfants coururent au-devant de Marie-Didace et lui firent des joies. Une fois dans la maison, les deux femmes s'abordèrent du regard, puis elles échangèrent, en guise de salutations, les remarques ordinaires, sans rien dire toutefois de ce qui les préoccupait, comme mues par une complicité, en présence des enfants.

15 Phonsine ne tenait pas en place. Elle allait d'une chaise à l'autre, pressée de repartir.

— Reste, on t'enverra reconduire, dit Marie-Amanda.

— Tu y penses pas : les vaches !

1 III QUATRIÈME CHAPITRE 2 V à l'île de Grâce 4 III loin la démarche nerveuse de 6 V au Chenal-du-Moine. // Les 8 III enfants allèrent au-devant de Marie-Didace et lui firent des joies. [A Une fois dans la maison <Des traits d'union rattachent cette addition à la suite de la phrase, laquelle introduisait un nouveau paragraphe.>] [D Les S les] deux

— La belle-mère y verra. Puis vous avez de l'aide.

Mais Phonsine ne voulut rien entendre :

— Je suis venue par occasion. Ils doivent m'attendre sur la grève. Il faut qu'on retourne avant la noirceur. 20

Les enfants insistèrent :

— Restez, ma tante !

— Je peux pas : j'ai laissé le cheval et la voiture chez le commerçant de Sainte-Anne. 25

Voyant que Phonsine avait à lui parler, Marie-Amanda s'offrit à la reconduire, un bout, vers le bord de l'eau. Elle avançait lentement, avec précaution, afin de ne pas trébucher dans les trous que les rats musqués avaient creusés au printemps. À tout moment, Phonsine se retournait ou faisait un bond, comme une bête traquée. 30

Un engoulement se laissa choir, rapide, vertical, pour mieux happer sa proie. Puis, de la tête des ormes, une nuée d'étourneaux s'envola.

Marie-Didace battit des mains : 35

— Ma tante ! un mariage d'oiseaux !

Marie-Amanda lui sourit :

— Ils s'abandonnent pour partir.

Puis, se tournant vers Alphonsine et montrant l'enfant :

— Tu pourrais bien nous la laisser une couple de jours. Ludger ira la ramener à Sainte-Anne. 40

37 III,IV,VI,VII,VIII,IX Marie-Amanda, lui <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage> 38 III partir. [R Puis, se tournant vers Alphonsine et montrant l'enfant :] // Puis

Marie-Didace fut la première à protester :

— Non, j'aime mieux aller retrouver me-mère.

45 — Tu vois ? dit amèrement Phonsine. Il y a pas à l'éloigner du Chenal. J'ai eu toutes les peines du monde à l'amener.

Marie-Amanda fronça les sourcils. Les lamentations allaient recommencer. Elle se hâta d'envoyer l'enfant.

50 — Cours vite rejoindre mon oncle Ludger. Pauvre mon oncle, il s'ennuie tout seul dans la chaloupe. Cours à lui. Il va être fier de te voir.

Lorsque Marie-Didace eut dégringolé le talus, Marie-Amanda s'arrêta :

55 — J'y pense. J'aurais pu t'offrir des noix longues. Les enfants sont allés aux noix hier. En aurais-tu apporté ? Il y a un tour pour les casser : tu les échaudes, la veille. Le lendemain tu les casses sur une roche ou ben sur un fer à repasser. Ça fait une belle culotte.

Phonsine s'arrêta aussi pour regarder la figure placide de Marie-Amanda. Des noix ? Pourquoi faire des noix ? Sans répondre, comme si celle-ci ne lui eût rien offert, elle commença :

60 — C'est elle, la...

Marie-Amanda, sachant que Phonsine parlait de l'Acayenne, l'interrompt :

— Quoi c'est qui se passe encore ? Écoute, Phonsine, oublie pas, avant de parler, qu'elle porte notre nom !

43 III retrouver *memère*. Elle m'a promis de quoi de beau. // — Tu 44 V vois ? répondit Phonsine 45 III l'amener. Tu sais pourquoi ? // Marie-Amanda 54 III sont [R allées <rature à peine visible>] aux V sont allées aux 54-57 III apporté ? // Phonsine 55 V lendemain, tu 58 III noix ? Pour quoi faire 59 III lui [R avait A eul] rien 61 III Marie-Amanda sachant 63 III Phonsine, [A avant de parler, <au-dessus des dernières lettres de « Phonsine, » et de « oublie pas »] oublie pas qu'elle

— Oui, mais seulement parce qu'elle peut pas faire autrement. Elle est ben plus Varieur que Beauchemin et je vas te le prouver tout de suite. Pas plus tard qu'à matin, elle a fait demander à Marie Provençal¹ de lui composer une lettre au garçon de son Varieur. Et sais-tu ce qu'elle lui demande ? De s'en venir rester avec nous autres, au Chenal, comme le garçon de la maison. Roi et maître, c'est pas de valeur ! Quoi c'est que je vas devenir dans tout ça ? 65 70

— Vous avez Beau-Blanc pour vous aider ?

— En attendant, oui. Mais il se fie que les hommes sont rares, pour nous menacer tout le temps de retourner aux obus. L'Acayenne en profite. 75

— La lettre est pas partie ?

— Pas encore. Marie l'a apportée pour la montrer à son père avant.

— Comme ça il y a rien de fait ? Prends pas peur avant le temps. Tu sais ben que Pierre-Côme permettra jamais à un étranger de s'établir au Chenal. Surtout... après le Survenant... 80

— Oui, parlons-en de celui-là, le beau chef-d'œuvreux ! Il nous aura attiré assez de malheur.

Un sens de justice fit protester Marie-Amanda : 85

— Dis donc pas ça. Après lui, il y a eu l'accident d'Amable, c'est vrai ; mais s'il fallait faire le partage des torts, le Survenant

1. L'une des quatre filles de Pierre-Côme et Laure Provençal. Cf. *le Survenant*, p. 118 et 179.

66 V Beauchemin, et 74 V rares pour 77 III partie [D . S ?] // —
 Pas 80 III fait [D . S ?] Prends 81 V sais bien que 83 III celui-là : il
 nous 83 VIII,IX beau *chef-d'œuvre* ! Il <« chef-d'œuvreux » rétabli d'après IV,
 V,VI,VII ; cf. *supra*, p. 126 et 256> 84 V malheur ! // Un 87 III vrai,
 mais 87 V mais, s'il

serait pas le seul à prendre sa charge. Puis il y a eu la mort de mon père, il y a trois semaines, c'est vrai...

90 Une flamme brève durcit le regard de Phonsine.

— D'après toi, c'est pas des malheurs ?

— C'est des malheurs, sûrement. Des grands malheurs. Mais des malheurs... je sais pas trop comment dire... des malheurs naturels, qu'on peut pas exempter : tôt ou tard, toi, moi, on ira tous sur le coteau². Des malheurs qui se supportent, qu'on peut porter devant le monde, tu sais ce que je veux dire ; pas des malheurs qui font honte et qu'il faut cacher, comme le déshonneur, par exemple...

95

— Il manquerait p'us que ça ! s'indigna Phonsine. Pour en revenir à l'Acayenne... tout ce qu'elle peut faire pour attirer la petite, elle le fait. T'as vu tantôt ? Encore hier soir, par le vent qu'il faisait, Marie-Didace se plaignait d'avoir peur. C'était pas vrai. — La voix de Phonsine prit un ton de fierté. — Elle a peur de rien. Pour la dompter, je voulais qu'elle reste tranquille dans son lit. Ben, à matin, je l'ai trouvée couchée avec l'Acayenne. Tout en est ainsi.

100

105

Elle se tut, attendant de Marie-Amanda le secours d'une bonne parole.

Au ciel, un long nuage gris en forme de bateau voguait vers le port du couchant, nacré de rose et d'ambre. Sur le fleuve, un trois-mâts naviguait vers la mer.

110

2. C'est-à-dire au cimetière, situé derrière l'église de Sainte-Anne-de-Sorel, l'un et l'autre bénits en juillet 1879. Voir Walter S. White, *le Chenal du Moine*, p. 122 (photo p. 143).

88 III,IV,V,VI,VII Puis, il 91 III toi c'est 91 III,V malheurs? *questionna-t-elle la voix agressive.* // — C'est 93 V sais trop 93 VIII,IX dire.. des <troisième point de suspension rétabli d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 96 III dire, pas 100 VIII,IX l'Acayenne.. tout <troisième point de suspension rétabli d'après III,IV,V,VI,VII et d'après l'usage> 102-104 III peur. [A —] C'était pas vrai. [A —] La voix de Phonsine prit un ton de fierté. Elle a peur de rien. [R *Le*] Pour 105-107 III lit. [A *Ben,*] [D À S à] matin, je l'ai trouvée couchée avec l'Acayenne. // Elle 108 III parole. [R *Sa voix se fit suppliante :* // — *Tâche donc d'inventer un moyen de la faire partir, Marie-Amanda.*] // Au 110 III fleuve un

— Regarde, regarde le bateau, s'il est calé, il s'en va à la guerre, dit Marie-Amanda.

— J'ai pas besoin de le regarder, il en passe à tous les jours, répondit Phonsine que rien de l'extérieur ne pouvait soustraire à sa détresse. 115

Sa voix se fit suppliante :

— Tâche donc d'inventer un moyen de la faire partir, Marie-Amanda. Il le faut, il le faut à tout prix. Je peux p'us la souffrir !

— Mais, Phonsine, t'es dans l'obligation de la garder. Même de la soigner, si elle tombait malade. 120

Phonsine s'arrêta net, les yeux agrandis comme devant une image de terreur :

— Moi, la soigner ? Jamais ! Je pourrais pas !

— Pourquoi faire ? 125

La voix sourde, haineuse, Phonsine répondit :

— Parce que je la respecte pas.

— Quand t'en parles, on dirait que c'est le yâble tout pur qui t'apparaît. Pourtant, elle me semble d'un bon cœur... et don-
nante... 130

— D'un bon cœur, elle ? Donnante, elle ?

La voix comble d'amertume, Phonsine dit :

112 III calé. *Il s'en V calé ! Il s'en* 115 III rien [A de l'extérieur <Un trait vertical, sans doute destiné à biffer le «e» final, surmonte le «r» final.>] ne pouvait soustraire à [D la S sa] détresse 125-127 III faire? // Sa voix devint sourde, haineuse : // — Parce que 129 III Pourtant elle me paraît [A semble <au-dessus de «paraît» souligné>] d'un

— Elle est de c'te race de monde qui ont toujours l'air de tout donner, pendant qu'ils vous arrachent le sang du cœur.
 135 Bonne ? Une femme qui m'a pris ma tasse ! ma place ! mon mari !

Phonsine criait.

— Pas si fort ! lui dit Marie-Amanda. Ils vont t'entendre.

— Ben, qu'ils m'entendent ! Tant mieux !

Maintenant rien ne pouvait l'arrêter de parler :

140 — Puis elle veut m'ôter ma petite ! la terre ! tout mon butin !
 T'entends ? J'm'en vas à la besace. Toute seule. Dans le chemin.
 Je serai renvoyée.

— Troubles-tu ? demanda Marie-Amanda. Tu sais ben que la terre appartient à Marie-Didace ? L'Acayenne peut rien dessus.
 145 Brode donc pas d'histoires.

— Tu penses ça ? Si tu savais comme elle a la maîtrise sur tout. Je sais p'us de quel bord me tourner. Des fois, c'est ben simple, je me demande ce que le bon Dieu peut vouloir de moi...

150 Une vive douleur aux reins cambra Marie-Amanda. Son huitième enfant ne tarderait guère à naître. La voix entrecoupée, elle dit :

— Au lieu de toujours trouver à redire sur elle, si tu t'arrimais pour pas te chicaner. On dirait que tu le fais exprès. Après tout, t'as ni maux, ni mal...

155 Phonsine pâlit. Ainsi c'était toute l'aide qu'elle pouvait attendre de Marie-Amanda : des reproches, des reproches, puis des noix longues.

133 III de [A *tout*] donner 141 III chemin. [A *Je serai renvoyée.*] // —
 Troubles-tu 143 V sais *bien* que 152 III tu [A *t'*]arrimais pour 155
 III Ainsi [D *c'es* S *c'était*] toute

— On voit ben que t'as pas souci de rien, dit Phonsine en s'élançant.

À sa grande surprise, Marie-Amanda la vit franchir la butte de terre forte, le banc de marée moelleuse et, sans ralentir le pas, atteindre le sable de la grève, puis embarquer dans la chaloupe où Marie-Didace l'attendait. 160

— Phonsine, pars pas de même, lui cria Marie-Amanda, incapable de la suivre. 165

Par le vent contraire, sa voix mourut à la première touffe d'aulnages.

— Phonsine !

Déjà la chaloupe s'éloignait du rivage. L'embarcation coupa la vague, puis gagna l'eau étale du large. L'enfant envoyait, à deux mains, des baisers à sa tante, mais Phonsine tournait le dos à l'île. 170

Atterrée, Marie-Amanda resta immobile, au sommet de la berge. « Ils me disent bonne », pensa-t-elle avec remords. « Phonsine venait à moi avec sa peine et j'ai pas su la consoler. » 175

Aussi pourquoi était-ce toujours son tour de consoler les autres, jamais son tour d'être consolée ? Au moment où elle aurait senti le besoin de s'épancher, Phonsine arrivait avec ses tracas, ses déboires. La pauvre Phonsine ! Marie-Amanda avait cru l'aider en ne s'apitoyant pas trop sur son sort. Puis le père Didace lui avait tellement recommandé de faire régner la concorde entre les deux femmes. 180

161 III, V forte, puis le 162-164 III grève. // — Phonsine 165 III suivre. // Mais par le 172 III à l'île. // Atterrée 174 V bonne, pensa-t-elle avec remords. Phonsine VII bonne, » pensa-t-elle 175 V consoler ! » // Aussi 180 V sort. Le père 180 III Puis [R son père A le père Didace] lui

Souci de rien, Marie-Amanda ? Sept enfants à vêtir, à nourrir puis à accorder ; un huitième à mettre au monde ; une maison à entretenir ; un mari à encourager et à remonter. Souci de rien ?
185

Au loin un enfant pleurait. Marie-Amanda écouta. Croyant reconnaître la voix de l'un des siens, elle se hâta de retourner à la maison.

* * *

Au bout du village de Sainte-Anne, Phonsine dut ralentir l'allure de Gaillarde : le conducteur d'une voiture approchant en sens contraire lui faisait signe d'arrêter. Elle reconnut le docteur Casaubon.
190

— J'arrive du Chenal du Moine, Phonsine. De chez vous, même.

195 — De chez nous, comment ça ?

— La belle-mère n'est pas bien.

L'Acayenne, malade ? Phonsine ne le crut pas.

— Je te parle sérieusement. Elle a fait une crise.

— Quoi c'est qu'elle peut tant avoir ?

200 — Je peux pas dire encore.

Il hésita.

— ... Mais j'aime pas le cœur de cette femme-là. C'est un cœur mou !

— Qui c'est qui en a soin ? Elle est pas toute seule ?

190 V de *Gaillarde* <italique>: le 191-193 V le *D^r Casaubon*. // — J'arrive du *Chenal-du-Moine*, Phonsine. De chez *vous-même*. // — De 193 III,IV, VI,VII De *chez-vous*, même 197 V L'Acayenne malade

— Non, les femmes se sont cotisées pour la soigner, en t'attendant. 205

— Elle souffre-ti, pensez-vous?

— Elle a dû souffrir, avant que j'arrive.

— Et j'étais pas là. La tricheuse !

Le docteur, étonné, regarda Phonsine. 210

— En tout cas je lui ai laissé des remèdes à prendre. Mais...
— Il se reprit pour insister davantage. — Mais... faudra la surveiller, ne pas la laisser manger. Elle a beau dire qu'elle ne mange pas, tu sais je la connais, c'est une grosse mangeuse. Elle n'est pas grasse de rien... 215

— Si elle mangeait, elle souffrirait-ti? demanda encore Phonsine.

Cette fois, le docteur l'examina plus attentivement.

— Regarde-moi donc droit dans les yeux.

Il s'inclina, le corps à demi projeté hors de la voiture, et prit le bras de Phonsine, l'obligeant à se tourner vers lui. La pupille de l'œil lui parut se dilater, puis se rétrécir de façon anormale. Mais la lumière du jour déclinait rapidement. Une brume se formait et il n'y voyait pas bien. 220

— Cries-tu toujours, la petite ? 225

— Laissez-moi. Je suis pas malade. Vous me l'avez déjà dit.

208 III que [D je S j]arrive. // — Et 211 V cas, je lui ai laissé des remèdes à prendre. Mais... — il se reprit pour insister davantage — mais... faudra 211 III,IV,VI,VII,VIII,IX Mais ... Il se reprit pour insister davantage. Mais <tirets rétablis d'après V et d'après le sens> 212 III faudra [D pa S la] surveiller [A ,] ne 214 V sais, je 220 III,IV,VI,VII,VIII,IX voiture et <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 222 III anormale. [R Une brume se formait.] Mais

— Quand tu viendras à Sorel, rends-toi à mon office. Je voudrais te parler. Et retarde pas trop, c'est mieux.

— J'ai rien, je vous le dis. Quant à l'autre ?...

230 — Demain, je serai chez vous de bonne heure. Si ça va pas mieux, je lui appliquerai les sangsues.

Marie-Didace grimaça :

— Les sangsues, pouah !

* * *

Avant même d'avoir détélé, Phonsine courut à la cuisine.

235 Les mains jointes lâchement entre ses genoux, l'Acayenne était assise, pliée en deux, près du poêle.

— Souffrez-vous ? lui demanda Phonsine.

Elle leva un peu la tête, avec effort, pour répondre :

— Pas là, mais tantôt !

240 Phonsine ne pouvait détacher ses yeux du visage de sa belle-mère qui lui parut vieillie de dix ans. C'était elle et ce n'était pas elle, comme une sœur plus âgée qui lui ressemblerait.

Les voisines eurent connaissance de l'étonnement de Phonsine. Laure Provençal prit la parole :

229 III dis. [A —] Quant à l'autre [R ?]... // — Demain, <Un trait conduit les mots « — Quant à l'autre... » au début de la réplique suivante, où ils semblent devoir remplacer « — Demain, » raturé.> je 230 III heure [D , S .] Si 231 V appliquerai *des* sangsues. // *Phonsine* grimaça 233-234 VIII,IX pouah ! // Avant <astérisques marquant une division rétablis entre ces deux lignes d'après III,IV,V,VI,VII> 234 III cuisine. // [R — *Souffrez-vous ? lui demanda Phonsine.*] // Les mains jointes [R *en*] lâchement 237 III Phonsine. // [A <en interligne> *Elle leva un peu la tête, avec effort, pour répondre :*] // — Pas 240 V belle-mère, qui

— T'aurais dû être icitte quand elle s'est pâmée. Elle venait pas à bout de se dépomper. Je te dis qu'elle était pas belle à voir. Je rentre, sans toquer à la porte, comme de coutume. Je la trouve-ti pas effalée dans sa chaise, après étouffer bleu. 245

— Quiens ! reprit la mère Salvail, elle était toujours pas pour étouffer rouge rien que pour faire plaisir aux Provençal. 250

— Je lâche un cri, continua Laure. Heureusement qu'Odilon s'adonnait à passer. Il fallait faire demander le docteur.

— Je sais, reprit Phonsine. Je l'ai rencontré sur mon chemin. Il vous a laissé des remèdes ?

L'Acayenne jeta un regard de dédain vers la commode : 255

— Quelques petites pilunes bleues. Je me demande l'effet que ça peut avoir, une pilune de la grosseur d'une tête d'épingle, dans le corps d'une grosse personne comme moi. Au moins, si j'en mettais pour la peine, dans le creux de ma main, mais rien qu'une, si je venais qu'à trop souffrir?... 260

— Quoi c'est que vous ressentez ? demanda Alphonsine.

— Ah ! ce que je sens?... Elle poussa un soupir... C'est comme si j'avais une tête d'enfant qui me pèserait sur le cœur.

— Il faut pas qu'elle mange, tu le sais ?

Phonsine ne répondit pas. 265

— Elle est p'us jeune, comme de raison. Elle vieillit à son tour, affirma la mère Salvail, d'un accent où perçait la satisfaction.

245 III,V,VII être *icite* quand 247 V rentre sans 249 III Quiens ! [A reprit la mère Salvail,] elle était toujours pas pour étouffer [R bleu] rouge 261 V demanda Phonsine. // — Ah 264-266 III sais [D . S ?] // [A <en interligne> Phonsine ne répondit pas.] // — Elle 266 V est *pus* jeune 266 III raison, [R dit la mère Salvail,] Elle vieillit à son tour [D . S .] [A affirma la mère Salvail, d'un accent où perçait la satisfaction.] // — C'est IV,VI,VII raison... Elle

— C'est pas de ce que je vieillis, corrigea l'Acayenne, comme
270 je raidis.

Maintenant que Phonsine était de retour, les femmes abandonnèrent l'Acayenne à ses soins et retournèrent à leur maison. Elle mit le ragoût à chauffer. Bientôt un fumet de porc épicé et de farine grillée se répandit dans la cuisine. Elle trempa une
275 miche de pain dans la sauce et la servit à Marie-Didace. L'Acayenne prit la louche et se tira du ragoût qu'elle mangea jusqu'au fond de l'assiette. Phonsine la laissa faire sans prononcer une parole. «Après, si elle souffre, se dit-elle, elle l'aura bien voulu.»

Beau-Blanc en entrant la fit sursauter. Elle chercha aussitôt à
280 dérober l'assiette que l'Acayenne venait de vider. Quand l'engagé fut sorti, elle se versa du thé, mais elle n'en but qu'une gorgée. Une lassitude l'empoignait à la nuque. Où était sa rancune? Quelqu'un avait soufflé dessus et l'avait éteinte. Au moment de l'assouvir il n'y avait plus dans sa tête qu'un grand
285 trou noir, le vide. Elle aida l'Acayenne à se coucher. Puis elle plaça la boîte de pilules à portée de la main, sur le chiffonnier, et elle suspendit une chape de laine grise à la fenêtre.

— Souffrez-vous? lui demanda-t-elle.

L'Acayenne fit signe que non.

290 — Mais, si tu voulais, ma fille...

La voix était faible, pitoyable :

269 III l'Acayenne, mais je 272 III soins. [A et retournèrent à leur maison.] Elle 276 III se versa [A tira <au-dessus de «versa» non raturé>] du ragoût [R dans une assiette creuse] qu'elle 276 V ragoût, qu'elle 277 III la regarda faire 278-280 III souffre», se dit-elle, «elle l'aura bien voulu». // Beau-Blanc en entrant lui fit faire [R le A un] saut. Elle 281 III se [R versa A versa] du 283 III éteinte. [A Au moment de l'assouvir,] [D Il S il] n'y 284 V l'assouvir, il 285-287 III vide. [R L'Acayenne avait mangé] Elle aida l'Acayenne à se coucher. [A Puis] [D Elle S ale] [A <en interligne> place la boîte de pilule à portée de sa main, sur le chiffonnier et elle] [R accrocha A suspendit] une 286 V de sa main 286 III, IV, VI, VII, VIII, IX chiffonnier et <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 290 III voulais ma

— ... si tu voulais, tu me masserais dans le dos. J'ai les chairs hachées. Tu dois avoir la main douce, il me semble.

Une grimace de répugnance sur la figure, Phonsine retraits d'un pas. « Je peux pas », se dit-elle. Elle se pencha sur ses mains, et les examina comme jamais auparavant : ses mains nerveuses et maigres, pas belles, ni délicates — comment les garder fines et blanches à faire les gros travaux du ménage? — mais loyales, ses mains qui n'avaient jamais rien profané. 295

« Je peux pas », se dit-elle encore. 300

Mais mue par une impulsion plus forte que sa volonté, elle les appliqua subitement au dos de l'Acayenne. L'autre échappa un cri de surprise. Au contact de la peau étrangère, les longs doigts gauches refusèrent d'obéir; ils s'immobilisèrent, impuissants. 305

— Pèse fort, plus fort, implora l'Acayenne.

De nouveau la main enfila l'ouverture. Les yeux fermés, la jeune femme, frémissante de dédain, recommença à frotter le dos nu. Elle frictionnait à sa force la peau que l'âge avait épaissie. Le grain en était lâche, et la graisse molle, sans résistance, formait de petites boursoufflures. Une odeur fade s'en dégagait. 310

D'un mouvement d'épaule, l'Acayenne signifia qu'elle en avait assez. Phonsine se sentit malade. Le cœur sur les lèvres, elle courut au dehors.

293-295 III semble. // [R Phonsine,] [D une S Une] grimace de répugnance sur la figure, [A Phonsine] retraits d'un pas. [A <à l'encre noire> « Je peux pas », se dit-elle] Elle 295 IV,V,VI,VII,VIII,IX pas. Elle <« Je peux pas », se dit-elle> rétabli d'après III et d'après le sens (cf. l. 300: «[...] se dit-elle encore.») > 295 V mains et 298 III blanches [R à faire les gros travaux du ménage? A <à la main en interligne> au pis des vaches, au jardinage, à tout —,] — mais 299 III,V profané. « Je <sans alinéa> 300 VII pas, » se 301 V Mais, mue 304 III doigts [R frêles A gauches] refusèrent 306 V plus fort ! implora 309-312 III épaissie et asséchée. Le grain en était lâche [A ,] et la graisse molle, sans résistance, formait de petites boursoufflures. Une odeur fade s'en [R dégagait]. // D'un 313-315 III lèvres elle courut au-dehors. // <division du chapitre marquée par une suite de dix points> Durant la nuit Phonsine 314 VII dehors. // Dans la

* * *

315 Durant la nuit, Phonsine fit deux fois son mauvais rêve : elle tombait dans le puits, avec sa tasse, et Marie-Didace que l'Acayenne poussait. Plutôt que d'avoir de nouveau le cauchemar, elle resta assise sur son lit, en pleine obscurité, le cœur faible, à demi inconsciente, à attendre le jour. Lorsque les premières lueurs
320 dansèrent à l'orient, Phonsine se recoucha.

À son réveil, le soleil brillait. Elle eût volontiers dormi encore, mais il lui fallait se lever. Dans sa tête lourde, elle dut chercher pourquoi. Ah ! oui, l'Acayenne était malade. Sans bruit, afin de ne pas éveiller Marie-Didace, elle se rendit à la chambre de sa
325 belle-mère.

— Êtes-vous mieux ? demanda-t-elle, par l'entrebâillement de la porte.

Seul le cliquetis de l'horloge emplissait la cuisine. Phonsine alluma le poêle. Tout lui demandait un effort. Au lieu d'aller
330 droit au bûcher, à la boîte à allumettes, elle tâtonnait pour venir à bout de les trouver.

— Prendriez-vous une bouchée ?

L'Acayenne devait entendre. Elle devait être éveillée.

Intriguée, Phonsine pénétra dans la chambre. Bien qu'il n'y
335 fit pas clair, l'ordre lui parut y régner, sauf qu'un bas noir gisait par terre, près du lit ; l'autre, gardant l'empreinte du pied large et épais de l'Acayenne, pendait encore au montant de la chaise.

318 V faible, *demi-inconsciente*, à 318 III à *demi-inconsciente*, à 319 III lueurs, *par nappes multicolores*, dansèrent à l'orient, Phonsine se recoucha. // [R *Quand Phonsine s'éveilla* A À son réveil], [R *la tête lourde*,] le soleil brillait. Elle eut volontiers 322 III elle [A *dut*] [D *chercha* S *chercher*] pourquoi 326 V, VII par l'entrebâillement de 329 III poêle et [R *attendit qu'il prit*. A *s'assit en attendant qu'il prit*. Tout 330 III elle avait [D *tatonner*. S *tatonné*,] pour 332 III bouchée ? *demanda-t-elle, de sa place*. // L'Acayenne 334 III chambre. [A *Malgré qu'il n'y fit pas clair*,] [D L' S l'] ordre [R y *régnait*,] [R *semblait A lui parut*] y régner, sauf 336 III, IV, VI, VII, VIII, IX l'autre gardant <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 336 III l'empreinte [R *du* A *d'un*] pied large et épais de l'Acayenne <ces deux mots soulignés d'un double trait ondulé>, pendait

— Dormez-vous ?

Pas l'ombre d'un souffle.

— Vous dormez ?

340

Prise de panique devant le silence effrayant, Phonsine chercha à arracher la chape à la fenêtre, mais sa main affolée ne réussit qu'à en décrocher un pan. La lumière que les liards jaunissants³ rendaient éblouissante entra brusquement dans la pièce. Aveuglée par la clarté brutale, Phonsine ne vit rien. Mille soleils étincelèrent devant elle, lui firent fermer les yeux. Lorsqu'elle les ouvrit, l'Acayenne allongée, droite sous les couvertures, paraissait reposer, magnifique dans sa chair. Sur son visage calme et légèrement penché, comme dans un moment de réflexion, la bouche gardait le pli du sourire. Une teinte rosée persistait aux joues et à la gorge. Des frisons, qu'une dernière sueur avait dû provoquer, ornaient le front lisse d'une frange d'or fané. Aucune trace d'agonie.

345

350

Hypnotisée, sans comprendre, Phonsine ne quittait pas des yeux le visage immobile. Soudain, elle abaissa la vue. Sur la courtépointe rouge feu, les mains jointes formaient un nœud dur et grisâtre, comme un nœud de bouleau. Du bout des doigts, elle les effleura puis recula jusqu'au mur. L'Acayenne était morte. Seule. Sans le prêtre. En pleine nuit.

355

Toute la paroisse accuserait Phonsine d'avoir tué l'Acayenne parce qu'elle la haïssait. Beau-Blanc témoignerait devant le corps de jury qu'elle l'avait laissée manger, la veille. Elle était la honte,

360

3. Trois semaines se sont écoulées depuis la mort du père Didace (voir *supra*, l. 89) ; nous sommes maintenant en septembre, saison des labours (voir *infra*, p. 336).

346 III soleils [R étincelaient A étincelèrent] devant 351 III frisons qu'une dernière sueur avait *du* provoquer, ornaient le front lisse, d'une 355 III Soudain elle 356 V courtépointe rouge-feu, les 357 III doigts elle 361 III la haïssait. Beau-Blanc témoignerait [A devant le corps de jury] qu'elle l'avait *laissé* manger

le déshonneur⁴ de Marie-Didace, des Beauchemin, de la paroisse...

365 Ce fut la fin du monde. Un chaos épouvantable. Des mains monstrueuses happèrent Phonsine ; elles l'entraînèrent dans une cavalcade infernale que menait l'Acayenne, escortée de Pierre-Côme Provençal. Angéline galopait à côté en riant comme une folle. Tout le temps, la Pèlerine sonnait. Et chaque fois le timbre heurtait la tempe de Phonsine. Des quatre coins de la paroisse, les gens, à la face de démon, accouraient, fourche en main, pour l'entraîner en enfer, pendant l'éternité.

370 Phonsine voulut fuir. Sans un cri, elle s'écrasa près du lit. Sa tête, heurtant le chiffonnier, fit rouler la boîte de pilules que
375 l'Acayenne avait vidée durant la nuit.

4. Ce mot « déshonneur » fait écho à celui que prononçait Marie-Amanda un peu plus haut (l. 97) et qui suscitait l'indignation de Phonsine.

369 III folle. *Et tout* le temps, la Pèlerine sonnait *à toute volée*. Et chaque fois le timbre heurtait [R Phonsine à] la 369 V la Pèlerine <italique> sonnait 369 IV,V,VI,VII,VIII,IX Et, chaque <virgule supprimée d'après III et d'après l'usage> 371 III de [R démons], accouraient 373 III cri elle 374 III chiffonnier fit 375 III nuit. <fin de III>

Assise près de la fenêtre, un plat de grès sur les genoux, Angéline pelait des pommes. Elle passait si adroitement le couteau entre la peau et la pulpe que la pelure, mince et rouge, retombait en spirale. À côté, un jeune chat en jeu, couché sur le dos et la patte levée, guettait le moment d'en saisir une à la volée. Allongée sous le poêle, sa mère, la chatte blanche, paraissait sommeiller. Une raie d'or furtive sous les paupières mi-closes révélait seule l'indulgente surveillance qu'elle exerçait sur ces ébats puérils.

Au bruit de la clenche agitée, Angéline leva les yeux. Elle aperçut, par la vitre, le visage de Marie-Didace tout en larmes.

— Entre donc, le taquet est jamais mis, tu le sais ?

La sévérité de sa voix jurant avec la tendresse de son regard, elle alla ouvrir :

— Me déranger ainsi pour rien ! T'as fait quelque mauvais coup encore ?

À la vue de l'enfant, les cheveux dans la figure et la robe dégrafée, elle se tut, étonnée. Marie-Didace avait dû courir et tomber en chemin : le sang coulait sur sa jambe déchirée et souillée de terre.

4 IV,VI,VII,VIII,IX rouge retombait <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 12 V la *porte*, le

— D'où c'que tu sors, pour l'amour du ciel ?

Au lieu de répondre, l'enfant se remit à pleurer. David Desmarais entra.

25 — Brâille pas, ma fille. Dis-nous ce que t'as.

Marie-Didace se décida à parler.

— Venez vite à la maison ! Venez m'aider !

David l'encouragea :

— Ben oui, on va y aller.

30 Rassurée, Marie-Didace continua :

— Me-mère veut pas se réveiller. Elle me répond pas. Puis maman reste assise, sans grouiller, sur le bord du puits. Il y a personne pour faire le train.

— Beau-Blanc y est pas ?

35 — Il y a personne, répéta Marie-Didace.

— C'est donc ça que les animaux se lamentaient tant, réfléchit David.

— Courez vite, dit Angéline à son père. Je vous suis.

40 David partit aussitôt. Angéline mit hâtivement les pommes à cuire avec de l'eau et un peu de sucre à l'arrière du poêle. Puis elle sortit de la maison, avec Marie-Didace qu'elle tenait par la main.

45 Sur le seuil même, elle dut s'arrêter, éblouie. Après la bruine de la veille, le Chenal étincelait au soleil. L'or scintillait de partout ; dans les clairières, sur les berges, parmi les chaumes, de

26 V parler : // — Venez 29 IV, VI, VII, VIII, IX oui on <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 42 V main. // *Mais, sur le*

touffe en touffe, d'une île à l'autre, à la cime d'un liard, comme aux plus basses branches de saule, l'or jaune des trembles, l'or fauve du cornouiller fin, l'or blond emmêlé aux longs cheveux des rouches. Au loin la Pèlerine tinta.

— Quoi c'est que t'écoutes? demanda Marie-Didace. Les globes qui sonnent? 50

— Pas des globes, corrigea Angéline, la voix étranglée, des glas. Oui. Encore des glas.

— Courons, dit l'enfant, qui cherchait à l'entraîner.

L'infirmes n'avancait pas aussi rapidement qu'elle l'eût voulu. Elle n'osait questionner Marie-Didace de peur de raviver son chagrin. À chaque pas, elle priait : « Mon Dieu, épargnez-nous un nouveau malheur. » Près de la palissade, dans le jardin, aux rosiers un bouton solitaire, qui ne serait jamais rose, se mourait. Le mystère de ces humbles destinées la rendait toujours mélancolique. Elle se reprocha d'avoir négligé la plante moins belle que les autres. À la première journée libre, elle transplanterait le rosier en meilleure terre. 55 60

Une haie de tournesols, avec quelques soleils secs parmi les fanes, cachait les alentours de la maison des Beauchemin. Quand l'infirmes et l'enfant l'eurent dépassée, Angéline resta stupéfaite : assise au bord du puits, Phonsine tenait pressé contre son cœur un objet qu'elle berçait comme la tête d'un bien-aimé. S'étant approchée, Angéline vit que c'était la tasse, la tasse que Phonsine aimait tant et qu'elle n'emplissait jamais jusqu'au bord. 65 70

Le docteur, qui était déjà rendu¹, vint soulever la paupière de Phonsine. David Desmarais le suivait. Les uns après les autres, attirés peu à peu par le rassemblement, quelques hommes, et des

1. Le docteur avait la veille annoncé sa visite. Voir *supra*, p. 324, l. 230 : « Demain, je serai chez vous de bonne heure. »

49 V loin, la *Pèlerine* <italique> tinta 53 V glas ! // — Courons 58 V malheur ! » Près 68 V qu'elle *pressait* comme 69 IV, VI, VII approchée Angéline 73 III, IV, VI, VII, VIII, IX hommes et <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage>

75 femmes surtout, accouraient. Ils se tenaient ensemble, à l'écart, plongés dans la consternation.

« Il est arrivé un grand malheur, leur dit le docteur, en enlevant son gilet : l'Acayenne est morte. Rien de surprenant, elle a avalé une grosse dose de médicament. Peut-être qu'elle aurait duré une semaine ou deux, mais pas plus : elle était marquée. 80 Quant à la petite femme, elle est bien ébranlée. Elle a eu un vrai choc. J'attendais ça depuis longtemps. Elle a saigné à la tempe, ça peut la sauver. Deux hommes vont la transporter dans la maison. — Il baissa la voix —. Je veux lui appliquer les sangsues dans la figure. »

85 Il fit signe d'éloigner Marie-Didace, mais elle n'y consentit pas.

Vincent et Joinville Provençal s'avancèrent pour soulever Phonsine. Pierre-Côme les recula et enleva la jeune femme dans ses bras.

90 — Elle pèse moins qu'une plume, dit-il.

Quand il revint au dehors, quelqu'un demanda :

— Qui c'est qui va faire le train ? Qui c'est qui va voir à tout ?

Une voix fluette partit du groupe :

— Moi puis Tit-Côme.

95 — Cré petite Beauchemin ! s'exclama Pierre-Côme plus ému qu'il ne voulait le paraître.

Il se cambra, puis toussa, les épaules renversées :

— Chacun va y mettre du sien, c'est ben le moins. Les Beauchemin nous ont toujours assez fait honneur.

74 V l'écart, et semblaient plongés dans la consternation. // — Il 77 VII gilet ; l'Acayenne 82 V maison. Il baissa la voix. Je 83 VII voix. — Je 84 V figure. // Il

— Mais il doit leur rester des parents parmi les Antaya²? 100
 protesta Odilon.

Pierre-Côme toisa son garçon.

— On n'est pas pour aller demander de l'aide ailleurs. À
 peine de sonner le tocsin pour obtenir du secours de tout un 105
 chacun dans la paroisse. Moi je m'occupe de l'Acayenne, de
 l'enquête, de l'enterrement, de tout le grément. Puis j'ai assez de
 créatures à la maison, deux vont s'en venir avoir soin de
 Phonsine.

— Je me charge de Marie-Didace, dit Angéline. Je l'emmène 110
 avec moi, le temps qu'il faudra.

— Bon, approuva Pierre-Côme.

— Moi, je... dit David Desmarais.

— Moi, je... dit Jacob Salvail.

— Moi, je... dit un autre.

C'était à qui offrirait ses services. 115

— Chacun votre tour, leur dit Pierre-Côme satisfait. Toi,
 Dâvi?

— Je reste proche. Je prendrai charge des bâtiments.

— Toi, Jacob?

— Moi, je suis le premier voisin, je soignerai les animaux. 120

2. Famille maternelle d'Amable. Cf. *le Survenant*, p. 232: «Du côté des Antaya, il y avait rien que Mathilde de vaillante. Les autres, les frères, les sœurs, tous des flancs mous.»

107 V maison ; deux 111 IV,VI,VIII,IX Bon approuva <virgule rétablie
 d'après V, VII et d'après l'usage> 113 V Moi je 114 V Moi je

Voyant qu'Odilon se taisait, Pierre-Côme l'apostropha :

— On va se relever pour faire les labours. Odilon, tu vas les commencer.

125 — Ben, je sais pas trop, renâcla Odilon. Il y a ma grange que j'suis en train de remonter.

— Laisse faire ta grange, dit Pierre-Côme en serrant les poings. Ta grange attendra. Elle partira toujours pas au vol ? La paroisse passe avant.

Se tournant du côté de l'assemblée, il grossit la voix :

130 — Et que j'en voie pas un dérober seulement la moitié d'une pomme de cheval, parce que je le ferai hiverner à la paille.

Une légère distance sépare, au cœur même du village, l'église, le presbytère et le magasin de Sainte-Anne de Sorel. D'eux-mêmes les chevaux ralentissent, par habitude, auprès de la palissade à laquelle on les attache, à l'heure des offices.

5

Le cheval qu'Angéline conduisait de Sorel au Chenal fit ainsi. Le soleil venait de se cacher. L'ombre d'un grand nuage trembla puis s'abattit sur la lande. Aussitôt l'or des liards se ternit. Trois ou quatre feuilles pâles virevoltèrent dans l'air mort. Mais au delà, la cime de quelques planes, encore ensoleillée, continua de flamber. Un frisson parcourut le dos de l'infirmes.

« En automne, le temps est traître », se dit-elle, en descendant du boghei. « On pense qu'on brûle. On n'a pas la tête revirée, qu'on gèle. L'automne! !... »

10

Mais elle bannit vite de son idée toute mélancolie. Puisqu'elle avait oublié d'acheter du fil à Sorel, elle en prendrait chez le commerçant de Sainte-Anne. Et elle en profiterait pour arrêter au presbytère. Désappointée de ne pas trouver le curé Lebrun à fumer, en arpentant la galerie, comme il en avait l'habitude après le repas du midi, elle hésita avant de se diriger vers le magasin.

15

20

1. Saison que déteste par-dessus tout Angéline, car c'est à l'automne 1910, sept ans plus tôt, que le Survenant a disparu du Chenal du Moine. D'où le double sens des mots employés ici.

6 IV,VI,VII,VIII,IX Chenal, fit <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage> 10 V delà la 12 V,VII traître, » se 12 V du boghei <italique>. « On

À côté une auto — la sirène de cuivre en forme de cornet astiquée à fond, la capote luisante de laque noire — étincelait. Objet d'orgueil pour le commerçant de Sainte-Anne, la voiture restait à la vue, les jours de beau temps, à une juste distance du chemin, afin de permettre aux passants de l'admirer, sans toutefois encourir le risque d'effrayer les chevaux des clients. D'ailleurs, même lorsque les routes étaient sèches, elle lui servait rarement.

Angéline regarda le fleuve, avant de pénétrer dans le magasin. Au large, un transatlantique camouflé, tranchant à peine sur la couleur de l'eau, descendait le grand chenal². « Quelque bateau de soldats », songea Angéline, indifférente.

Haussant le pied, afin de ne pas s'accrocher au défaut du seuil qu'elle connaissait, Angéline entra dans le magasin. Le carillon de trois clochettes s'agita : l'une, claire, prenait toujours les devants ; les deux autres, plus graves, résonnaient plus longtemps. Il n'y avait personne. Angéline s'assit sur le banc, le long de l'unique comptoir. L'atmosphère chargée d'odeurs lui plaisait ; des odeurs poivrées, lourdes d'épices, lui arrivaient, par bouffées, de l'arrière-magasin ; d'autres odeurs plus fines, plus sucrées, l'entouraient.

La femme du commerçant, grosse, courte, les chairs affaissées, s'avança dans la porte, entre la cuisine et le magasin. Elle prit place derrière le comptoir, sans s'asseoir toutefois. Les deux femmes se mirent à causer. Pas plus que l'une n'était pressée de vendre, l'autre ne montrait d'empressement à acheter. Les nouvelles de la paroisse d'abord.

— Tant de mortalités dans une famille, ça se voit pas, dit la femme du commerçant qui faisait allusion aux Beauchemin.

2. Le grand chenal se fraye une voie entre l'Île de Grâce et l'Île aux Ours.

22 IV,V,VI,VII,VIII,IX auto, — la <virgule supprimée d'après l'usage> 23 IV,V,VI,VII,VIII,IX noire, — étincelait <virgule supprimée d'après l'usage> 33 V,VII soldats, » songea 42 IV,VI,VII,VIII,IX sucrées l'entouraient <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 47 V vendre l'autre

— Rarement, admit Angéline.

— Et tout du grand monde ! Puis Phonsine si malade !

— Si vous la voyiez !

— Elle est changée tant que ça ? Pas reconnaissable, je gage ?

— Comme de raison, après deux semaines au lit, elle est pas vigoureuse, mais c'est de son caractère que je parle. Elle est p'us la même personne. On voit ben qu'elle était rongée par en dedans. 55

— Et la petite ?

Le visage d'Angéline s'anima d'un sourire : 60

— Je l'ai toujours avec moi. Elle doit m'attendre. Avant que je parte pour Sorel, à matin, elle m'a dit : « Tu me feras signe de loin. Je t'attendrai grimpée sur le four à pain. Puis je courrai au-devant de toi. »

Elles continuèrent à causer. La marchande, ainsi que pour ponctuer ce qu'elle disait, laissait sa main morte s'abattre sur le comptoir. Cela faisait un bruit mat, comme des coups de marteau dans la conversation. 65

La clientèle ne les dérangeait guère. Un petit garçon vint demander à acheter du bonbon. Le nez écrasé sur la vitre du comptoir, il examina chaque boîte, sans arrêter son choix. Il prit une pipe de tire rouge à la cannelle, mais aussitôt des souris de jujube reliées par un élastique, à deux pour un sou, lui parurent une aubaine. Pour les atteindre, la marchande dut sortir une boîte non entamée de cochons de guimauve trempés dans le 70 75

71 VII chaque *boîte*, sans 72 V de *tire-rouge* à 72 IV,V,VI,VII la *cannelle*,
mais 74 IV,V,VI,VII les *aveindre*, la

chocolat³, dont le museau seul demeurait en sucre rose. L'enfant tremblait d'excitation :

— Des petits cochons de tirasse qui s'étirent, puis qui s'étendent, j'en veux un.

80 Mais à peine en possession du bonbon, la convoitise le fit loucher sur un sifflet de réglisse. La marchande y mit le holà.

— Décide-toi. J'ai pas rien que ça à faire que d'attendre tes appoints.

85 L'enfant s'élançait au dehors, le cochon de guimauve à la main. D'un cri la marchande l'arrêta :

— Aïe, Tit-gars, t'oublies de donner ta cenne !

— C'est pour marquer !

— As-tu un billet de ta mère ?

90 L'enfant commença à pleurnicher. La marchande ne se laissa pas attendrir :

— Avance icitte. Donne-moi ton bonbon. Tu l'auras quand tu m'apporteras un billet. Pas avant.

95 Il s'enfuit en pleurant, tandis que la marchande expliquait à Angéline, tout en retassant la guimauve avant de retourner le bonbon à la boîte :

— Les petits bougres ! Si on les laissait faire, ils nous videraient le magasin tout rond.

3. Il est également fait allusion à ces « petits cochons en guimauve recouverts de chocolat, sur lesquels les enfants [s'exerçaient autrefois] à « faire boucherie » dans *Trente arpents* de Ringuet (édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major, p. 129).

80 V Mais, à 81 IV, VI, VIII, IX le *hola*. // — Décide-toi <« holà » rétabli d'après V, VII et d'après l'usage> 85 V l'arrêta : // — *Aie, Tit-gars, t'oublies* 94 V guimauve *du bonbon*, avant de le retourner à

Les deux femmes n'avaient plus rien à se dire. Angéline demanda du fil en rouleau. Quand elle en eut choisi de la teinte qu'elle cherchait, elle fit mettre deux souris de jujube dans un sac, pour Marie-Didace, et elle paya. 100

— C'est tout ? lui demanda la commerçante, en pensant que ce n'était pas Angéline qui faisait vivre le magasin.

Tandis qu'elle s'apprêtait à partir, les yeux d'Angéline tombèrent sur le bout de journal qui enveloppait le fil. Saisie, elle défit le paquet et défroissa le papier à moitié déchiré, afin de mieux l'examiner. Un portrait d'homme dont on ne voyait que la tête et les épaules, en uniforme militaire, apparut sous l'en-tête «Glorieux disparu». Le Survenant ! Pour Angéline il n'y avait aucun doute, c'était lui, un soldat, vieilli, plus marqué par la vie, sûrement, mais c'était ses yeux, plus tristes qu'auparavant peut-être, c'était sa bouche moqueuse, sa belle bouche d'où le rire s'échappait, riche et facile, c'était son nez large, aux ailes mobiles, c'était sa chevelure, qui flambait comme un feu de forêt, mais qu'on avait coupée. À peine une courte vague dépassait-elle le front. C'était bien lui. 105 110 115

— Où avez-vous eu cette gazette-là ? demanda Angéline.

— Je serais ben en peine de te le dire, pauvre enfant. Mon vieux la ramasse d'un bord et de l'autre, dans les caves, comme ça adonne. 120

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez ?

— C'est comme je te dis : ça peut faire un an, ça peut faire quelques jours.

— Oui, mais le reste de la page, insista Angéline, vous devez l'avoir ? 125

101 V sac pour 108 IV,VI,VII,VIII,IX militaire apparut <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 109 V Angéline, il 111 VII mais *c'étaient* ses 113 V facile ; c'était 114 V forêt mais 118 V enfant ! Mon

— Ben, ma fille, si tu veux chercher une aiguille dans un voyage de foin, t'as beau : la gazette est pêle-mêle dans le *backstore*.

Levant la vue, elle aperçut Angéline, la figure allongée :

130 — T'es ben blême ! Je gage que t'as pas mangé. Prendrais-tu une bolée de bouillon ? J'en ai du chaud sur le poêle. Sans gêne ?

L'infirmes fit signe que non. Elle posa sur le comptoir le morceau de journal :

— À qui c'est que cet homme-là vous fait penser ?

135 — Je vois pas la ressemblance...

La femme du commerçant le retourna sous un autre angle :

— Peut-être ben au père Didace quand il était jeune⁴... Pourtant non !

140 L'enfant revenait, un billet à la main, qu'il remit à la marchande, rougissante d'indignation à mesure qu'elle le déchiffrait : « Commence donc par arranger ton bas de porte, la grosse, avant de te mêler de rire des autres devant le monde... ! »

Elle prit Angéline à témoin de l'injustice dont elle était victime :

145 — Hein, tu vois pas ça, ma fille ? C'est de même. On fait du bon à ça. On vend à crédit à ça. Et ça nous invictime des pires bêtises.

Les poings sur les hanches, se tournant du côté du petit garçon, elle lui cria :

4. On sait en effet que, par sa grand-mère, le Survenant est probablement « du même sang que les Beauchemin » (cf. *le Survenant*, p. 228 et variante du chapitre XIX, p. 301-305).

127 IV,VI,VII le *back-store* <romain>. // Levant V le *back-store* <italique>. // Levant 129 V figure *étirée* : // — T'es 142 V,VII monde !..» // Elle

— Va dire à ta mère que j'y fais dire que c'est rien qu'une... 150

Avant d'en entendre davantage, Angéline, étourdie, et malheureuse, se hâta de sortir.

«Glorieux disparu!» Le Survenant était mort. Et pas même un nom à mettre sur sa figure. Peut-être qu'en faisant les recherches nécessaires? Une voix interrogea Angéline: 155

«Pour que ceux du Chenal du Moine recommencent à lui trouver tous les vices de la création? Pour qu'on reprenne le procès de ses moindres agissements? Pour qu'on s'empare de sa mort comme d'une proie grotesque et qu'on l'examine en tous sens? Aïe! neveurmagne! Quoi c'est que ça te donnerait?» 160
Rien, puisque pour Angéline, il n'aurait toujours qu'un nom: le Survenant.

Sans s'en apercevoir elle avait marché jusqu'au presbytère.

— Monsieur le curé? demanda-t-elle.

— Tu t'adonnes mal, pauvre Angéline, répondit la ménagère 165
qui était aussi la sœur du prêtre, mon frère le curé est allé donner un coup de main au curé de Saint-Aimé⁵ qui est malade — répète-le pas, — mais pas mal malade. Je l'attends pas avant tard dans la soirée. Tu peux toujours t'asseoir. Amuse-toi, amuse-toi, insista la ménagère contente d'avoir quelqu'un avec qui causer. 170

Angéline s'assit sur le bord du fauteuil, se raidissant de toute sa volonté pour ne pas trahir son chagrin.

— Avais-tu affaire à lui privément? Parce que si c'est pour la dîme, je peux la recevoir aussi ben comme lui.

5. Village situé à une quinzaine de kilomètres au sud-est de Sorel.

150 V qu'une !... // Avant 156 V du *Chenal-du-Moine* recommencent 161 V Angéline il 163 V apercevoir, elle 165 V Angéline ! répondit la ménagère qui était aussi la sœur du prêtre; mon 168 VII pas — mais 173 V Parce que, si

175 — Non, je voulais faire dire une basse messe⁶ pour l'Acayenne.

— Tu te reprendras, si t'aimes mieux ?

Angéline réfléchit.

— Je pense que... après tout je vas vous laisser l'argent.

180 — Il y a pas de soin, tu sais, j'ai encore une bonne mémoire. Puis, pour plus de précaution, je marque tout.

L'infirmes tira de son porte-monnaie deux billets d'un dollar qu'elle posa sur la table. En même temps le morceau de journal se trouva à sortir.

185 — En effet, demanda-t-elle à la ménagère, reconnaissez-vous cet homme-là ?

La ménagère examina de près le bout de gazette.

190 — Un soldat... oué ! Ça serait-il pas un petit Latraverse⁷ qui s'est fait tuer à la guerre ? Tu sais celui que je veux dire : un des garçons à Noé, la grosse tête à Latraverse ?

Angéline ferma les yeux. Comme elle restait sans rien dire, la vieille femme cessa de porter attention au portrait pour prendre l'argent sur la table.

— Mais tu m'en donnes de trop !

195 — Non, dit Angéline. Je voudrais aussi faire chanter une grand'messe pour un ami défunt.

6. Ou « messe basse », messe lue par opposition à la messe chantée, ou « grand-messe » (voir *infra*, l. 195-196).

7. Il était déjà question d'un « petit Latraverse » dans *En pleine terre*, mais il s'agissait là du « fils de Grégoire Latraverse » (« Vers l'automne », p. 74).

— Un ami défunt!... Attends un petit brin. Je vas tout t'entrer ça, à la mode, dans mon petit calepin, pour pas qu'il y ait de mélange: «une grand'messe pour un ami défunt, recommandée par...» Par qui ? 200

Angéline hésita :

— Mettez: «par un particulier».

Intriguée, la ménagère mordilla le crayon. Ses lunettes abaissées, elle devisagea l'infirme :

— T'aimerais pas au moins inscrire le nom de l'ami défunt ? 205

— C'est pas nécessaire, murmura Angéline.

— T'as l'air malade ! s'apitoya la ménagère. Tu veux pas prendre un petit verre de quelque chose, pour te remettre en train, avant de partir ?

— Merci, dit Angéline tout bas. Seulement je voudrais obtenir une faveur de monsieur le curé : qu'il dise les deux messes lui-même, la grand'messe la première. J'aimerais pas qu'elles fussent chantées le même jour. 210

Angéline voulait bien prier pour l'Acayenne et pour le Survenant, mais séparément. Un vieux fonds de rancune⁸ l'empêchait de les réunir, même dans la prière. 215

La ménagère toussota. Elle posa sa main tiède et sèche sur la main froide d'Angéline :

— Tu sais, ma fille, dans la vie, tu traverses de bien vilaines bourrées. Mais, on les passe... on... les... passe ! 220

8. Voir *supra*, p. 165-166.

199 VII mélange: « Une grand'messe 200 V par... ». Par 202 VII particulier. // Intriguée 203 IV, VI, VII, VIII, IX Intriguée la <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 212 IV, VI, VII, VIII, IX grand'messe, la <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage> 220 V passe !... on

L'infirmes dégagea doucement sa main et s'en alla.

Le Survenant était mort ! À qui le dire ? Avec qui en parler ?
 Un mois auparavant⁹, il y aurait eu le père Didace. Lui aurait
 reconnu le Survenant, au premier coup d'œil. Marie-Amanda ?
 225 Marie-Amanda était à l'Île de Grâce. C'était tout de suite, si elle
 ne voulait pas mourir là, qu'Angéline devait laisser saigner son
 cœur, ses larmes couler. Tout de suite. Tout de suite.

Sans même une gémulation, les yeux fermés, elle s'écroula
 sur un banc de côté, dans l'église, près de la huitième station¹⁰
 230 du chemin de la croix. Il était temps. Elle n'avait plus ni bras, ni
 jambes. Seuls deux mots vivaient en elle : glorieux disparu. Ils
 battaient à ses tempes au même rythme que le sang de son cœur :
 glorieux disparu, glorieux disparu...

Une épave entraînée par la peine, Angéline s'abandonna.
 235 Elle pleura comme s'il n'y eût plus sur la terre ni hommes, ni
 femmes, ni champs, ni bois, rien qu'une immense détresse : la
 sienne. Elle était moulue de douleur, moulue menu ; un grain de
 blé sous les roues de la volonté divine.

Une infinie lassitude lui venait aux épaules, à la poitrine,
 240 d'avoir tant pleuré. Soudain, sans que rien n'eût changé autour
 d'elle, Angéline sentit qu'elle n'était plus seule. Comme les
 saintes femmes du chemin de la croix, elle accompagnait quel-
 qu'un, d'un accompagnement muet et sympathique. Tout de
 suite elle comprit. Le Survenant était revenu au Chenal du
 245 Moine, pour une suprême consolation, lui porter le message de

9. Cinq semaines, pour être plus précis. Voir *supm*, p. 318, l. 89 et 339, l. 55.

10. La huitième station du chemin de la croix, située à main droite, juste à l'entrée de l'église, représente Jésus consolant les saintes femmes, avec lesquelles Angéline s'identifie quelques lignes plus bas. La variante « quatrième station » de l'édition du *Monde français* ne convient ni par sa situation (au milieu de l'église, à gauche) ni par son sujet : « Jésus rencontre sa très sainte mère ».

225 V à l'île de Grâce 229 V la quatrième station 229 IV,VI station,
 du 230 V bras ni 233 V disparu !... glorieux disparu !... // Une 235
 IV,VI,VIII,IX n'y eut plus <«eût» rétabli d'après V, VII et d'après l'usage>
 240 IV,VI,VIII,IX rien n'eut changé <«eût» rétabli d'après V,VII et d'après
 l'usage 244 V au Chenal-du-Moine, pour

sa mort. Ce n'était pas par pur hasard qu'elle, si précautionneuse, avait oublié d'acheter du fil à Sorel. Peut-être aussi pour lui demander une prière ?

Angéline s'agenouilla et pria. Peu à peu, au-dessus de sa peine, la buée d'amertume se dissipait, dégageant par larges ondes claires une pieuse résignation et le secret soulagement de savoir le Survenant délivré de la hantise et des embûches de la route. 250

« Enfin », pensa-t-elle, « il a trouvé son chemin. Il est rendu. » Un grand soupir lui échappa. Et elle pensa encore : « Il sait maintenant comment je l'ai aimé ! » Aussitôt elle se chagrina d'avoir pensé à lui au passé. Et elle se sentit veuve. Un sentiment de fierté lui fit redresser la tête. Désormais, au lieu de l'humiliation de la vieille fille déjetée, elle porterait en sa personne la dignité d'une veuve. 255 260

Sa peine, elle ne la confierait à aucun. Pas même à Marie-Amanda. Depuis qu'elle était au monde, elle avait pu partager avec son amie toutes ses joies, toutes ses peines, ses grands secrets d'enfant, ses petits secrets de jeune fille. Mais Marie-Amanda, avec ses huit enfants — le huitième venait de naître —, avait ses soucis. Et puis, on change. L'une mariée à l'Île de Grâce, l'autre, fille au Chenal du Moine, certes elles se retrouveraient toujours avec plaisir, mais elles n'avaient plus la même vie. 265

Non, cette peine-là était à la fois trop vive et trop délicate pour permettre à de vaines paroles de la flétrir, même de l'effleurer. Angéline la protégerait. Inconsciemment, ses mains refaisaient le geste maternel de mettre une plante à l'abri, de l'entourer. 270

246 V mort : *ce* n'était 254 V Enfin, pensa-t-elle, il VII Enfin, » pensa-t-elle 255 IV, VI, VIII, IX encore « Il <deux points rétablis d'après V, VII et d'après l'usage> 265 IV, V, VI, VII, VIII, IX enfants, — le <virgule supprimée d'après l'usage> 265 V, VII naître, — avait 266 V à l'Île-de-Grâce, l'autre fille au Chenal-du-Moine, certes 269 IV, VI, VII, VIII, IX délicate, pour <virgule supprimée d'après V et d'après l'usage> 271 IV, VI, VII la protégerait. Inconsciemment

275 Tout de même, l'infirmes eût aimé proclamer à tous les vents, au Chenal du Moine, que le Survenant avait fait sa part, qu'il était mort à la guerre, « les yeux au ciel, fier de repartir voir un dernier pays », en glorieux, comme il l'avait promis, non pas en trimpe, tel qu'on le lui avait prédit¹¹. Elle se tairait. On ne saurait rien de lui. Son silence serait sa revanche sur le vaste monde...

280 — Mes rosiers ! pensa Angéline.

Ses rosiers qu'elle devait transplanter¹², l'après-midi même, avant les grandes gelées d'automne. Puis Marie-Didace devait l'attendre. À l'image de l'enfant grimpée sur le four à pain, Angéline eut un faible sourire.

285 Les yeux dans l'eau, elle plia avec précaution le portrait du grand-dieu-des-routes, prenant bien soin de ne pas faire de plis à la figure de l'homme, et elle l'enfouit en son corsage, dans le petit sac de coton jaune, avec son scapulaire.

Après un signe de croix, la tête haute, elle sortit de l'église.

11. Cf. *le Survenant*, p. 265.

12. Voir *supra*, p. 333, l. 62-63.

275 V au *Chenal-du-Moine*, que 277 VII pays, » en 279 V monde. // — Mes 285 IV, VI, VII, VIII, IX l'eau elle <virgule rétablie d'après V et d'après l'usage> 289 IV, VI l'église. // FIN V l'église. // Germaine GUÉVREMONT. // FIN VII l'église. // FIN <suivi d'un GLOSSAIRE, p. 237-239>

APPENDICES

I

L'édition de Marie-Didace, publiée en feuilleton dans Le Monde français, à partir de novembre 1947, est précédé, p. 178, d'une brève présentation des «COLLABORATEURS DE CE NUMÉRO». Voici le texte consacré à notre auteur :

Germaine GUÈVREMONT. — Après avoir passé son enfance dans une région montagneuse, — sa mère était peintre et son père un écrivain du terroir, — son mariage l'obligea d'aller vivre à Sorel, petite ville au confluent du Richelieu et du fleuve Saint-Laurent, à cinquante milles de Montréal. Elle y demeurait depuis quelques années, sans s'enthousiasmer pour cette plaine, de terre et d'eau, qu'est la vallée richeloise, quand, à la mort d'un de ses jeunes enfants, des amis journalistes, au courant de son deuil et de son désarroi, lui offrirent de devenir *reporter* correspondant d'un grand journal anglais de Montréal. Elle accepta, non sans inquiétude, mais convaincue que «rien ne se passait» à Sorel. Une heure après avoir signé le contrat, l'église Notre-Dame de Sorel flambait. Sans aucune expérience, avec l'aide unique d'un *vade-mecum* de quelques instructions, elle dut faire son premier reportage. *Reporter* pendant neuf ans, et de toutes les rubriques, elle découvrit que «tout se passe» dans une petite ville. (Elle en fera d'ailleurs le sujet de son prochain roman.)

En 1942, devant écrire des contes pour une revue d'artisanat, *Paysana*, sans plus d'expérience que pour ses débuts dans le journalisme, elle revit à distance la plaine sorelloise, dans toute sa

beauté et sa tranquillité et surtout le Chenal-du-Moine, si immuable, si fidèle. Elle esquissa ainsi les premiers traits de la famille Beauchemin et des Provençal, et ces contes parurent ensuite en volume : *En pleine terre*.

Un soir, mise au défi d'écrire un roman, elle songea à ce que le passage d'un «enchanteur pourrissant» ferait lever de poussière sur la vie paisible du Chenal-du-Moine. Et c'est ainsi qu'elle écrivit *Le Survenant*, puis *Marie-Didace*.

M^{me} Guèvremont s'est vu décerner le Prix Duvernay en 1945, le premier prix de littérature de la Province de Québec (Prix David) et le prix Sully-Olivier de Serres en 1946.

II

L'édition de *Marie-Didace*, publiée chez Plon en 1949 (l'achèvement d'imprimer est de 1948 [p. 242], mais le dépôt légal est du « 1^{er} trimestre 1949 » [p. 241]), est précédée, p. I-V, d'un résumé du *Survenant*. En voici le texte :

Bien que Marie-Didace constitue un roman en soi, on y retrouve les mêmes personnages que dans l'ouvrage précédent du même auteur : Le Survenant, que nous avons publié en 1946. Nous avons donc jugé utile de donner ci-dessous une brève analyse de ce roman à l'usage des lecteurs de Marie-Didace qui n'auraient pas eu la chance de lire Le Survenant (Prix Olivier de Serres 1946).

Au pays de Québec où le fleuve Saint-Laurent forme à l'entrée du lac Saint-Pierre cinquante-deux îles, se trouve le Chenal du Moine. Sur la rive sud s'échelonnent, loin du chemin, une vingtaine de maisons. Une seule est près de la route : la maison des Beauchemin.

Les habitants aux mœurs quasi-patriarcales y mènent une vie paisible. Un sol alluvial, grâce aux fréquentes inondations qu'ils déplorent hautement mais qu'ils bénissent en leur cœur, rend la culture facile. Un gibier à plume abondant agrmente leur vie. Ils sont maîtres de leur temps et ils possèdent la satisfaction et la fierté de suffire.

Si Pierre-Côme Provençal, maire de la paroisse et garde-chasse représente au Chenal l'autorité suprême, (Quoi c'est que Pierre-Côme va penser ?) Didace Beauchemin — Didace, fils de Didace, tel qu'il se nomme parce que six générations ont porté le même nom — est aussi un chef. Il a la stature et le calibre d'un chef. Braconnier à l'occasion, volontiers batailleur, à soixante ans il prend encore plaisir à affronter Provençal et ses quatre garçons.

Autrefois les habitants se réunissaient chaque soir à la maison des Beauchemin. Mais depuis la mort de Mathilde, l'épouse de Didace, et le départ de Marie-Amanda, leur fille aînée, héritière des qualités de la lignée, qui a épousé un Aubuchon de l'Île de Grâce, la maison n'a plus la même vertu chaleureuse. Didace y vit seul, vieillissant entre son fils unique, Amable-Didace et la jeune bru Phonsine. Celle-ci malade et gauche traîne au lit, le matin. Tout s'en va à l'abandon. La nourriture est fade, Didace se rend compte que son fils est faible et lâche à l'ouvrage. Qui donc, après lui, prendra soin du bien des Beauchemin?

Un soir d'automne un étranger frappe à la porte et demande à manger. «Approche de la table. Approche sans gêne, Survenant,» lui crie Didace. L'homme s'attable en riant. Comme il ne parle pas de partir, au bout de deux jours le père Didace lui demande s'il restera longtemps avec eux. «Quoi! je resterai le temps qu'il faut!» répond l'étranger. Le vieux réfléchit: l'homme est habile à l'ouvrage, fort et jeune. Il connaît le vaste monde, des trucs et des chansons. Pourquoi le renvoyer? Didace le garde. Et peu à peu l'influence du Survenant transforme la paroisse.

Aussitôt la maison s'anime. De nouveau chaque soir les voisins, hommes et femmes, jeunes et vieux, y accourent. Phonsine rit du Survenant qu'elle appelle Fend-le-vent. Mais à la première attention qu'il a pour elle — il lui a rapporté une botte de foin d'odeur — elle s'exerce à tout ranger dans la maison et à préparer une meilleure cuisine. Les bâtiments blanchis, les clôtures redressées, la ferme reprend vie.

Une infirme Angéline Desmarais qui a toujours dédaigné l'amitié des beaux gars du Chenal du Moine donne à jamais son cœur au Survenant. Pour s'éprendre follement de lui dès la première rencontre elle n'a eu qu'à apercevoir sa chevelure rousse «qui flambe pire qu'un feu de forêt». Sans scrupule le Survenant lui emprunte de petites sommes qu'il ne lui rend jamais; mais par contre il l'aide aux travaux de la ferme. Il se bat même avec Odilon Provençal pour la protéger contre les agaceries des garçons.

Didace découvre dans le Survenant les qualités et les défauts qu'il avait rêvé trouver en son propre fils. Les deux hommes ne

se quittent pas. Souvent ils se rendent à Sorel sous prétexte d'y livrer quelque meuble. On les a vus entrer chez une étrangère, une Acayenne qui héberge des navigateurs. Ils reviennent au Chenal gais et éméchés.

Malgré le mépris que les femmes affichent pour le Survenant, elles le chérissent en secret. Les hommes tout en raillant son amour des routes — ils le nomment Grand-dieu-des-routes — lui envient son habileté, sa force et sa connaissance des choses. Même Z'Yeux-ronds, le chien des Beauchemin, s'attache à ses pas. Seul Amable le déteste.

Un jour le Survenant rentre ivre à la maison. Il révèle à Phonsine que Didace veut épouser l'Acayenne. Affolée Phonsine cherche à en savoir davantage mais vainement. Elle-même se tait de crainte d'attiser la haine d'Amable pour le Survenant.

L'influence du Survenant grandit de jour en jour. Quand il ne se moque pas de Pierre-Côme Provençal, il fait miroiter le vaste monde aux yeux des jeunes gens, réveillant en eux la nostalgie des anciens coureurs de bois. Il les entraîne à s'enivrer et à dépenser, mais il leur enseigne aussi à augmenter les revenus de la ferme.

Un beau matin, le Survenant est parti. Les premiers jours Angéline Desmarais semble maîtriser sa peine; mais lorsqu'elle a passé de maison en maison pour acquitter les dettes du Survenant, elle s'enferme seule avec sa peine. Jamais elle ne se consolera.

Sans le Survenant la maison des Beauchemin retombe vite dans l'ennui. De nouveau Phonsine traîne au lit, le matin, et laisse tout à l'abandon. Didace après avoir attendu en vain le Survenant s'en va au presbytère, sans savoir que la bru attend un enfant, mettre les bans pour son mariage avec l'Acayenne qui pourrait bien, explique-t-il à son curé, lui donner quelque fils fort comme lui, un vrai Didace, fils de Didace.

III

Le texte qui suit représente l'unique chapitre de ce qui devait constituer la suite de Marie-Didace. L'action se situe en 1931.

LE PLOMB DANS L'AILE¹

par

Germaine Guèvremont

de l'Académie canadienne-française

— Trois marches. Trois marches à monter. Et tu seras rendue.

Pressé de mettre fin à une entrevue pénible, le notaire Descheneaux précisa :

— Te voilà au *Journal de Sorel*. Tu demandes le directeur. Et c'est fait.

Gêné par le silence de Marie-Didace Beauchemin qu'il reconduisait à la porte et à qui il venait de refuser un emploi, il ajouta :

— Tu vois que c'est simple. Simple et facile. Trois marches de rien.

Sans un mot, la jeune fille partit.

1. *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 4: *Contes et nouvelles*, 1959, p. 69-75.

Par l'entrebâillement, un vent chaud, humide courut sur le crâne du notaire. Il se hâta de refermer la porte, délivré et repentant à la fois d'avoir menti à Marie-Didace Beauchemin, de la lignée des Beauchemin, du Chenal du Moine. Pourquoi, après avoir mérité la confiance du grand-père Didace Beauchemin, du père Amable-Didace, fallait-il que la petite-fille Beauchemin, qui commençait à être grandette, lui demandât une chose impossible : du travail, alors que chaque jour, à Sorel, le nombre des chômeurs grandissait. Pour motiver son refus, il n'avait qu'à ouvrir le cahier des actes, où aucune entrée n'apparaissait sous l'en-tête de septembre, mil neuf cent trente-et-un — un mois au-delà. Mais son prestige ? Il y tenait.

Peut-être aurait-il dû engager Marie-Didace à retourner au Chenal du Moine ? Ou encore l'exhorter à faire confiance à l'avenir ? Quand il n'y croyait pas lui-même ? L'avenir ! Un mur sans issue. Une surface lisse, sans le moindre relief où s'agripper pour attendre la fin de la crise. Un mirage.

Le notaire éternua. Il mit la faute sur le vent chaud, humide et ne pensa plus qu'à sa santé compromise.

Fidèle aux instructions du notaire Descheneaux, Marie-Didace Beauchemin dépassa le Carré Royal, suivit la rue Georges, longea les maisons jusqu'à ce qu'elle distingua l'une d'elles, à sa carrure, à son allure commerciale. Puis à ses trois marches.

Arrivée au bas du perron, la jeune fille pausa, inquiète ; curieuse aussi de ce monde nouveau où elle allait pénétrer ; un journal, une imprimerie. Plus inquiète que curieuse.

Le matin même, en quittant le Chenal du Moine, Marie-Didace affirmait à tous qu'elle serait copiste chez le notaire Descheneaux, «notre notaire de famille», tel que le nommait avec fierté Angéline Desmarais, comme s'il se fût agi d'une possession unique. Déjà là-bas des jeunes filles de son âge devaient l'envier, elle, la copiste du notaire, installée près de la fenêtre, à copier sans relâche, entre le spectacle divers de la ville et les odeurs intimes, les bruits rassurants de la maison du notaire, attendant à l'étude.

Au lieu de l'étude, une imprimerie. Aux fenêtres, sur fond noir des inscriptions en lettres dorées : *impressions de toutes sortes*. Par la porte de grillage, le rythme mécanique des presses accompagné de senteurs lourdes d'encre et de cambouis.

La prophétie d'Angéline Desmarais, à l'heure de la séparation, la veille, s'accomplissait-elle déjà : « Tu pars avec du plomb dans l'aile ! »

Pourtant le notaire disait que tout était simple. Trois marches. Trois marches à monter. Sur la première marche un jeune chat égaré miaulait, l'œil agrandi de peur, une transparence mauve au fond de ses oreilles en alerte.

Le cœur serré, Marie-Didace reprit à marcher.

* * *

La veille, Angéline Desmarais et Marie-Didace pêchaient la perchaude en chaloupe, dans la baie de l'Île de Grâce où un poissonnier les avait laissées, quitte à les reprendre après avoir visité ses verveux. Une douce et somnolente lumière de septembre pénétrait les deux femmes. Soudain Marie-Didace, debout nu-pieds dans la chaloupe, sa petite jupe rouge collant à la peau moite de ses jambes, décida :

— On hâle l'ancre.

À l'autre bout de la barque, Angéline tressauta. Deux crapets-soleil seulement gisaient au fond de la chaudière. À peine deux bouchées.

— Pas déjà ?

— Oui, déjà, trancha Marie-Didace.

Sa voix vibra de défi accentué par l'espace. Elle remonta sa jupe trop ample qui glissait jusqu'aux hanches.

— Allons plus loin. Là-bas.

Du doigt elle indiqua une touffe d'arbres à la tête des îlets. Mais son regard les dépassa. Sans attendre le consentement de sa compagne, Marie-Didace arc-boutée, sa jeune poitrine dressée sous la blouse de cotonnade, tira amarre, puis l'ancre qu'elle replongea à l'eau. De longues herbes aquatiques s'en détachèrent. Molles et d'un vert vif, elles flottèrent un instant. Puis l'eau, brouillée un instant par l'agitation, redevint limpide.

Pour mieux reprendre haleine, Marie-Didace leva la tête. Elle vit que le soleil étendait ses rayons sur toute la lande. Bientôt il annoncerait son déclin. Elle sut qu'elle devait se hâter de parler. Vitement elle enfonça les rames dans les tolets et se mit à ramer vers la grève.

Angéline se méprit.

— Tu commences à avoir faim. Accoste à la première éclaircie où il y a un platin de sable.

Angéline prenait de l'âge, de plus elle boitait. Marie-Didace dut l'aider à atteindre la terre. Quand la vieille fille se décoiffa, son chapeau laissant une marque rouge à son front, le grand jour accusa la maigreur terreuse du visage, les sillons creux au coin de la bouche, la dureté des traits que n'atténuait même pas la tristesse du regard.

Avec soin elle étala la collation sur un linge de toile bise, après en avoir effacé les plis. Puis elle versa dans des verres grossiers jusqu'à deux doigts du bord, un sirop de framboise, attentive à n'en point perdre une goutte.

Outrée de tant de docilité aux choses, d'une telle application en tout, Marie-Didace l'observait, le cœur en révolte. « Si je reste, je finirai par lui ressembler. »

Inconsciente de l'exaspération qu'elle provoquait, Angéline mangeait, sans déguster, plus préoccupée de cueillir les miettes égarées sur son corsage.

« Mon Dieu, supplia Marie-Didace, je veux pas devenir semblable à Angéline. Accordez-moi la force de parler. »

Les larmes aux yeux, elle arracha à pleines dents la mie d'un quignon de pain, puis lança le tout à l'eau.

Sans qu'Angéline eût le temps d'exprimer un reproche, la jeune filla éclata :

— Faut que je te parle, Angéline.

— Mais... parle, pauvre enfant ! De quoi c'est que tu veux tant me dire ?

— Laisse-moi parler. Après tu me diras tout ce que tu voudras.

Elle chercha son souffle, puis baissa la voix :

— Demain, je pars.

Un pâle sourire effleura les lèvres de l'infirmes. Elle avait dû mal comprendre. On ne part pas ainsi, du jour au lendemain. Du moins, pas du Chenal du Moine.

— Demain, je pars, répéta Marie-Didace, plus fermement cette fois.

— Partir ? Pour où aller ?

— Gagner ma vie. Loin du Chenal du Moine.

— Toi ! L'enfant de la maison !

Gagner sa vie ! L'explication ne tenait à rien. Sans être riche, Angéline possédait des moyens suffisants pour garder Marie-Didace qu'elle avait recueillie près de quinze ans plus tôt. Un matin, on avait découvert sa mère, Phonsine Beauchemin, assise au bord du puits. Elle tenait près de son cœur une tasse qu'elle berçait comme la tête d'un bien-aimé. Phonsine, privée de sa raison, mourait peu après.

— De plus, Marie-Didace, quand t'auras tes vingt-et-un ans...

Mais l'autre ne voulait pas de calcul.

— Je m'ennuie, Angéline.

Un espoir vogua dans l'esprit de la vieille fille.

— Si c'est de Côte Provençal que tu t'ennuies...

Depuis quelques semaines, Côte Provençal faisait son apprentissage de pilote branché.

— Il peut bien courir les sept mers du monde, quant à moi. Je ne m'ennuie pas de lui.

— De qui c'est... donc ?

— Je m'ennuie... de tout.

Un autre appel véhément déchira l'air. Une jeune cane sauvage clamait elle aussi sa nostalgie. De marais plus cléments ? Ou d'un compagnon leurré par des roseaux trompeurs ? Mystère !

Profitant de la diversion qu'apportait le passage de l'oiseau solitaire, Angéline chercha à attirer l'attention de Marie-Didace :

— Les canards noirs sont pas encore parés à s'arouter vers le sud.

Tout à sa plainte, Marie-Didace ne l'entendit pas.

— J'm'ennuie, Angéline.

— J'ai pourtant voulu te faire une belle vie ! soupira l'infirmier.

— Oui, une vie d'obéissance.

Aussitôt, elle chercha à dissiper l'amertume qui levait en elle :

— T'as été la bonté même pour moi !

Elle alla poser sa petite tête fiévreuse sur les genoux de l'aînée.

— J'en peux plus de rester au Chenal du Moine. Je veux partir. Aide-moi, Angéлина.

L'aider ! L'aider à retirer le glaive qu'elle venait de lui enfoncer dans le cœur ? Sans un cri surtout. Une mèche tombait sur le front moite, Angéлина eût voulu l'enrouler sur son doigt, caresser les tempes et peut-être chasser la magie du départ. Mais trop fort et trop ancré en elle était le partage d'un monde simple, capable de grandes preuves d'affection au besoin, rarement de marques puériles. Elle s'accusa : « J'ai manqué de vigilance. J'ai voulu l'élever au-dessus de moi. Aujourd'hui, je la perds par ma faute. » Angéлина resterait seule, tel était son destin. La main levée pour un geste de tendresse se referma sur un éphémère aveuglé par la lumière du jour.

— Pars, puisque tu le veux, Marie-Didace. Mais je serais coupable de pas t'avertir. À Sorel, il y a un monde que tu connais pas. Y a du danger. La crise. Tu pars avec du plomb dans l'aile.

* * *

Où était Marie-Didace ?

De l'eau frémissait à ses pieds. De l'eau captive entre des berges pontées. Elle était donc près des quais. Sur l'autre rive, la pinède de la Pointe à la Misère dominait le village de Saint-Joseph de Sorel. Plus près sur le ciel clair, l'échancrure de toits noirs, de cheminées : des chantiers maritimes, une fonderie.

Une mère appela sans joie sa petite fille qui jouait à la marelle dans le voisinage : c'était l'heure de manger.

— Pain, lait, sucre, scanda avec dégoût une voix d'enfant.

Aussitôt d'autres voix enchaînèrent comme pour une ren-gaine :

— Pain, lait, sucre. Pain, lait, sucre.

Le jeu prenait fin.

Marie-Didace sentit sur elle le poids d'un regard. Des chômeurs, allongés près d'une grange, l'examinaient à loisir, plus par désœuvrement que par effronterie. Son désarroi, en les apercevant, déclencha leur rire.

Elle se hâta de retourner sur ses pas. Près du perron, le chat égaré miaulait encore, une transparence mauve au fond de ses oreilles en alerte.

Marie-Didace monta les trois marches en courant.

Page laissée blanche

NOTES LINGUISTIQUES

ET

GLOSSAIRE

I- NOTES LINGUISTIQUES

Dans les dialogues, l'auteur a cherché à respecter les particularités de la langue parlée au Canada français, et dans la région de Sorel en particulier, au début du siècle. Il s'agit pour l'essentiel d'archaïsmes et de dialectalismes encore courants en France à la fin du XIX^e siècle, surtout dans les régions de l'Ouest, du Nord-Ouest et du Centre.

1) Phonétique

a) Vocalisme

- Allongement, vélarisation et fermeture de [a] atone ou accentué en [ɑ], noté â : *brâille, câlus, Dâvi, flâmes, frâlic, nâvré, yâble*. [ɑ] postérieur peut s'assombrir en [ɔ], d'où l'étymologie populaire *globes* (p. 333, l. 51) pour *glas*, sans doute prononcé [glɔ].
- L'ancienne diphtongue [ɔj], aujourd'hui prononcée [wa], se maintient à un stade archaïque [we] ou [wɛ], souvent réduit à [e] ou [ɛ] : *craire* pour *croire*, *crèyez* pour *croyez*, *dret* pour *droit*, *fret(te)* pour *froid*.
- Réduction des groupes [jɛ] et [yi] à [ɛ̃] et [y] ou [i] respectivement : *ben* pour *bien*, *j'sus* (mais *j'suis* p. 202, l. 195) pour *je suis*, *pis* pour *puis*.

- Désonorisation et disparition de voyelles inaccentuées : à *c't'heure* pour à *cette heure*, *c't'année* pour *cette année*, *c't'automne* pour *cet automne*, *c'te* pour *cette*, *on n'n'a pas* pour *on n'en a pas*, *p'y'être* pour *peut-être*, *sur c't'erre-là* pour *sur cette erre-là*, *tit-femme* pour *[pe]tite femme*, *v'là* pour *voilà*. Mais *cette gazette-là* (p. 341, l. 117).
- Élisio des pronoms de conjugaison *je* (devant consonne) et *tu* (devant voyelle ou devant *h* aspiré traité comme un *h* muet) : *j'lui*, *j'm'en*, *j'sais*, *j'suis*, etc. ; *t'appelles*, *t'aperçois*, *t'arrêtes*, *t'auras*, *t'avais*, *t'es*, *t'hurlais*, etc. Voir aussi *je m'suis*, *d'où c'que tu sors*, etc.
- Réduction par haplogogie : *a vous* pour *avez-vous* (p. 290, l. 210).
- Réduction par aphérèse : *Cayen* pour *Acayen* (p. 154, l. 149 ; p. 195, l. 41 ; etc.), *coute donc* pour *écoute donc* (p. 176, l. 461 ; p. 257, l. 146), *Dilon* pour *Odilon* (p. 272, l. 155), *Maska* pour *Yamaska* (p. 149, l. 23 ; etc.).

b) Consonantisme

- Maintien de [t] final, étymologique dans *dret* pour *droit*, *fret/frette* pour *froid*, *nuitte* pour *nuit*, probablement analogique d'anciennes terminaisons adverbiales dans *icitte* pour *ici* et *celle-citte* pour *celle-ci* (p. 176, l. 474).
- Maintien de la forme ancienne sans *d* final du nom hébraïque *David* : *Dâvi* (p. 129, l. 22 ; etc.).
- Amuïssement de consonnes finales : *avè* pour *avec*, *y* pour *il*, *quéri/qu'ri* pour *quérir*, *su'* pour *sur* (ou *sus* [?]).
- Absence de disjonction devant *h* aspiré : *j'haïrais* (p. 303, l. 175), *t'hurlais* (p. 196, l. 44).
- Simplification de groupes consonantiques : *p'us* pour *plus*, *piasse* pour *piastre*, *tit-femme* pour *petite femme* (p. 137, l. 73), *Tit-gars* pour *petit gars* (p. 340, l. 86). Voir aussi *Tit-Côme* et *Tit-Dace*.

- Palatalisation de [t] et de [d] devant [j] et relâchement subséquent de la palatale : *l'Acayenne* pour *l'Acadienne*, *Cayen* pour *[A]cadien*, *quiens* pour *tiens*, *yâble* pour *diable*, *yé* pour *Dieu*.
- Fausse liaison (pour éviter l'hiatus) : *loin-z-à-loin* (p. 242, l. 213).
- Dissimilation : *pilune* pour *pilule* (p. 325, l. 256 ; etc.).

2) Morphologie

a) Substantifs

- Genre : emploi du féminin pour le masculin : *une belle automme, de grosses gages, une harmonica, des ouvrages fortes*.
- Nombre : agglutination de [z], marque du pluriel, devant un substantif à initiale vocalique : *Z'Yeux-ronds*.
- Emploi des suffixes *-age* et *-eux* : *grainages, larmoyage, renotage; faiseux, jappeux*.

b) Adjectifs

- Emploi des suffixes *-able* et *-eux* : *battable, disable, domptable, inserviable, sacrable; fantiseux, rôdeux*.

c) Pronoms

- Maintien de l'ancien pronom atone *li* (aujourd'hui *lui*) sous la forme de *y*. Mais *j'lui* (p. 205, l. 31).
- Formes fortes des pronoms personnels pluriels : *nous autres, vous autres, eux autres*.
- Réduction du pronom neutre *il* en *y* (p. 157, l. 44 ; etc.).

d) Verbes

- Emploi de l'auxiliaire *avoir* pour l'auxiliaire *être*: *les canards ont resté* (p. 150, l. 37), *elle a tombé* (p. 277, l. 263).
- Formes analogiques : *je vas/j'vas* pour *je vais* (analogique des 2^e et 3^e personnes du singulier), *envoye* pour *envoie* (p. 118, l. 159) et *soye* pour *soit* (analogiques des 1^{re} et 2^e personnes du pluriel), *vinssît* pour *vînt* (p. 171, l. 338 ; p. 277, l. 261) (analogique de la 3^e personne du singulier des subjonctifs imparfaits de la plupart des verbes en *-ir*).
- Maintien d'un parfait dialectal en *-i* : *mangit* pour *mangea* (p. 100, l. 34) et d'une forme ancienne du passé simple de *luire* : *luirent* pour *luisirent* (p. 141, l. 149).

e) Adverbes

- Formes analogiques construites sur le modèle des adverbes en *-ment* : *presquement* pour *presque*, *privément* pour *en privé*, *vitement* pour *vite*.
- Maintien d'une forme féminine ancienne de l'adverbe *fin* s'accordant avec l'adjectif : *quand je me suis vue fine seule* (p. 169, l. 304).
- Substitution de l'adverbe *puis* à la conjonction de coordination *et*, selon une tendance du français populaire.
- Emploi de *comment* pour *comme* (p. 278, l. 275) ou *combien* (p. 347, l. 256).

3) Syntaxe

a) Articles

- Emploi de l'article défini dans un syntagme verbal : *j'ai pas l'idée* pour *j'ai pas idée* [= *je n'ai pas la moindre idée*] (p. 243, l. 218).

- Emploi de l'article défini comme interpellatif (marque de déférence) : *la Blanche* (p. 210, l. 153), *la Noire* (p. 171, l. 348 ; etc.), *le père* (p. 186, l. 160). Parfois l'article défini se substitue à l'adjectif possessif : *la belle-mère* pour *ma/ta/sa belle-mère* (p. 102, l. 65 ; etc.), *le mien* pour *mon homme/mon mari* (p. 109, l. 227 ; p. 210, l. 147 ; p. 212, l. 195), *au père* pour *à mon père* (p. 190, l. 253).
- Emploi de l'article indéfini devant un nom ayant valeur d'attribut : *je me la figurais une grande élinguée* pour *je me la figurais grande et élinguée* (ou *je me figurais une grande élinguée*) (p. 228, l. 150).
- Omission de l'article indéfini devant un complément déterminé : *parler bon français* pour *parler un bon français* (p. 140, l. 135).

b) Adjectifs

- Adjectifs pris adverbialement : *correct* pour *d'accord* ou *parfaitement* (p. 181, l. 70 ; p. 240, l. 165), *creux* pour *profondément* (p. 273, l. 172).
- Lexicalisation de l'adjectif possessif : *mon oncle* (expression figée) pour *oncle* (p. 316, l. 48).
- Emploi fréquent (y compris dans la narration) de l'adjectif possessif au lieu de l'article défini devant un nom désignant une partie du corps : *elle voulait [...] lui jeter ses bras autour du cou* (p. 105, l. 132), *un petit châle serré sur sa poitrine* (p. 245, l. 259), *dont le jus coulait sur son menton* (p. 245, l. 268), etc.
- Emploi absolu de l'adverbe *après-midi* pour *cet après-midi* (p. 280, l. 319) (à moins qu'il ne s'agisse d'une forme de réduction par haplogogie de la locution adverbiale **à après-midi*, sur le modèle de *à matin*, *à soir*?).
- Emploi de la tournure ancienne *quel temps qu'il fait* pour *quel que soit le temps qu'il fait* (p. 182, l. 83).

c) Pronoms

- Absence fréquente du pronom neutre sujet *il* devant le verbe impersonnel *falloir*: *faut que* (p. 150, l. 45; p. 199, l. 126; p. 230, l. 191), *faudrait ben que* (p. 150, l. 49), etc. Voir aussi *va (ben) falloir que* (p. 195, l. 39; p. 273, l. 180) et *manquerait plus que ça* (p. 112, l. 21). Mais *il manquerait p'us que ça* (p. 150, l. 47; p. 318, l. 99).
- Emploi du pronom indéfini *un* comme nominal, sans article, avec le sens de «quelqu'un»: *un, c'était pour...* (p. 182, l. 88); *une ne marchait pas* (p. 227, l. 141).
- Emploi du pronom indéfini *aucun* comme nominal, avec valeur négative: *elle ne la confierait à aucun* (p. 347, l. 261).
- Emploi du pronom relatif *qui* comme nominal («relatif prégnant»), avec le sens de «si l'on, si quelqu'un»: *qui me promettrait...* (p. 231, l. 212), *qui saurait qu'elle...* (p. 237, l. 103).
- Emploi du pronom relatif adverbial *que* pour *où*: *l'après-midi même que l'Acayenne...* (p. 115, l. 94), *le jour que ton père se réveillera* (p. 121, l. 30), *l'automne qu'on a perdu deux vaches* (p. 152, l. 84), *du train qu'elle va là* (p. 218, l. 60), *dans le temps que...* (p. 245, l. 264).
- Substitution populaire du relatif *que* au relatif sujet *qui*, avec reprise du pronom sujet: *pas pour nous autres qu'on lit...* (p. 198, l. 103).

d) Interrogation

- Généralisation de *-ti* (écrit *ti* ou *t-il*) comme particule interrogative. *-tu* se substitue occasionnellement à *-ti*: *j'vas-tu me mettre...* (p. 207, l. 80).
- Emploi de tournures périphrastiques après un mot interrogatif et généralisation de la béquille *que*: *quand c'est que, qui c'est qui/que, à qui c'est que, de qui c'est que, quoi c'est qui/que, comment c'est que, combien que, pourquoi que, où c'est que, d'où c'que*, etc.

e) Verbes

- Accord sylleptique : *c'te race de monde qui ont [...] pendant qu'ils...* (p. 320, l. 133-134).
- Emploi archaïque de *de* après des verbes se construisant normalement avec un infinitif sans préposition : *elle pensa de l'aiguillonner* (p. 96, l. 120), *il pensait de le punir* (p. 143, l. 190), *il me semble de le voir* (p. 164, l. 216 ; p. 172, l. 377).
- Emploi transitif (ou factitif) de verbes intransitifs : *déambuler le talus* (p. 220, l. 94), *échapper une parole* (p. 136, l. 49 ; etc.), *entrer quelqu'un ou quelque chose* (p. 279, l. 301 ; p. 345, l. 198), *glisser les panneaux de verre* (p. 287, l. 125), *monter un canot* (p. 295, l. 5), *passer les plombs* (p. 305, l. 240), *reculer quelqu'un* (p. 334, l. 88), *retourner (quelque chose) pour remettre* (p. 140, l. 132 ; p. 340, l. 94), *traverser un troupeau* (p. 148, l. 16), *tricher quelqu'un* (p. 212, l. 198 ; p. 311, l. 352), *trotter l'Afrique* (p. 190, l. 252), etc. Voir aussi *arrête-les de bouger (tes yeux) pour cesse de les faire bouger* (p. 211, l. 174), *hâter le fruit de mûrir pour hâter le mûrissement du fruit* (p. 249, l. 366), *reprandre à naviguer pour reprandre la navigation (ou recommencer à naviguer)* (p. 234, l. 33).
- Emploi intransitif de verbes transitifs ou pronominaux : *ses pieds balançant dans le vide* (p. 237, l. 98), *comme si la chair [...] voulait déverser* (p. 226, l. 107), *Didace regimba* (p. 257, l. 149), *le fit retourner* (p. 226, l. 116), *bien qu'il eût tassé* (p. 207, l. 70), etc.
- Emploi pronominal de verbes transitifs ou intransitifs : *s'appareiller pour se préparer* ou *s'habiller* (p. 216, l. 16), *se déchiqueter pour se déchirer* (p. 147, l. 276), *se frôler à pour se frotter contre* ou *se coller à* (p. 167, l. 281), *se tressaillir un nerf* (p. 277, l. 252).
- Emploi du conditionnel au lieu du subjonctif dans une subordonnée dépendant d'un conditionnel : *manquerait plus que ça que tu te laisserais mourir de faim* (p. 112, l. 21), *il manquerait p'us que ça que le père se mêlerait de...* (p. 150, l. 47), *faudrait pas qu'elle retiendrait de sa mère* (p. 163, l. 187).

- Propositions finales négatives introduites par la locution populaire *pour pas que*: *pour pas que la musique arrête pour pour que la musique ne s'arrête pas* (p. 160, l. 128), *pour pas qu'il y ait de mélange pour pour qu'il n'y ait pas de confusion* (p. 345, l. 198).
- Propositions corrélatives introduites par la conjonction *comme* et commandées par la locution ancienne *de ce que*, plutôt que par la conjonction *que* appelée par l'adverbe de degré *tant*: *c'est pas de ce que j'ai faim, comme j'ai l'estomac faible pour ce n'est pas tant que j'ai faim que j'ai l'estomac faible* (p. 112, l. 28), *c'est pas de ce que je grossis, comme j'appesantis* (p. 224, l. 66), *c'est pas de ce que je vieillis [...], comme je raidis* (p. 326, l. 269). Voir aussi *aussi ben comme lui pour aussi bien que lui* (p. 343, l. 174).
- Propositions subordonnées introduites par un infinitif (précédé ou non d'une préposition) plutôt que par un pronom relatif ou par une conjonction: *s'il y en a un à avoir honte pour s'il y en a un qui doit/deurait avoir honte* (p. 118, l. 162), *être grasse... pour si j'étais grasse...* (p. 122, l. 51), *avoir une femme... pour si j'avais une femme...* (p. 128, l. 16), *savoir qu'elle vivrait... pour si je savais (ou si on savait)* (p. 237, l. 92; voir aussi p. 237, l. 97), *mais sans le vouloir de ma part pour mais sans que de ma part je l'aie voulu* (p. 173, l. 394), *même sans le dire, ces choses-là se devinent pour même si on ne les dit (ou même si/même quand elles ne sont pas dites), ces choses-là se devinent* (p. 211, l. 167), *... ce que c'était de le soigner pour ... ce que c'était que (de [facultatif]) le soigner* (p. 181, l. 60). Voir aussi *faudra que t'en prennes bien soin, lui donner...* (p. 230, l. 183), où l'on attendrait deux complétives ou deux infinitives plutôt qu'une complétive juxtaposée à une infinitive.

f) Prépositions

- Compléments déterminatifs introduits par *à*: *la femme au père Didace* (p. 99, l. 10; p. 187, l. 193), *Tit-Pierre à Grand'Paul* (p. 129, l. 36), *la chatte à mon oncle Barthélémy* (p. 143, l. 194), etc.
- Emploi archaïque ou dialectal de la préposition *à* pour

marquer un rapport de temps : *à tous les jours, à certains jours, à toutes les nuits*, etc. Voir aussi *à matin, à soir pour ce matin, ce soir*.

- Confusions fréquentes (y compris dans la narration) dans l'emploi des prépositions : *se diriger à l'armoire pour vers l'armoire* (p. 101, l. 47), *prendre son rang aux gradins pour dans les gradins* (p. 105, l. 139), *par contraste au tour pour avec le tour* (p. 107, l. 178), *s'esquinter sur l'ouvrage pour à l'ouvrage* (p. 128, l. 9), *égarée du volier pour loin du volier* (p. 147, l. 278), *donner de retour pour en retour/en échange* (p. 149, l. 32), *leur fuite des glaces pour loin des glaces* (p. 153, l. 106), *par instinct pour d'instinct* (p. 156, l. 28), *pointes à diamant pour de diamant* (p. 159, l. 96), *un regard au clou pour sur le clou* (p. 222, l. 18), *appuyer au tronc pour contre le tronc* (p. 254, l. 72), *demandeur pardon des offenses pour pour les offenses* (p. 311, l. 357), *trouver à redire sur elle pour à son sujet* (p. 320, l. 152), *arracher la chape à la fenêtre pour de la fenêtre* (p. 329, l. 342), etc.

g) Négation

- Omission presque générale de la négation *ne* au profit du seul adverbe *pas* : *c'est pas pour ce n'est pas, t'entends pas pour tu n'entends pas, il y a pas pour il n'y a pas*, etc.
- Emploi d'une double négation : *j'ai pas besoin de rien* (p. 140, l. 123), *je le trouve pas nulle part* (p. 198, l. 96), *y a pas personne de malade* (p. 200, l. 142), *j'ai jamais été [...] nulle part* (p. 207, l. 84), *c'est pas personne qui...* (p. 240, l. 155), *qu'il ait pas connaissance de rien* (p. 271, l. 142), *t'as pas souci de rien* (p. 321, l. 158).

II- GLOSSAIRE

On n'a enregistré ici, à quelques exceptions près, que les mots et les sens absents du *Petit Robert* 1993. La plupart des définitions sont tirées du *Glossaire du parler français au Canada (GPFC)* (préparé par la Société du parler français au Canada) ou du glossaire que Germaine Guèvremont a joint à l'édition Plon de *Marie-Didace*. Ont également été mis à contribution Gaston

Dulong, *Dictionnaire des canadianismes* et André Clas, Émile Seutin et al., *Richesses et particularités de la langue écrite du Québec*. Les numéros renvoient aux pages du texte de *Marie-Didace*.

abander (s'...) v. pron. 201, 315, s'unir, se joindre à un groupe, à une bande.

accoter v. tr. 306, égaler, tenir tête à.

acheter v. intr. 286, accoucher, «avoir un enfant» (Glossaire de *Marie-Didace*).

acquêt n. m. 176, avantage, profit.

acre n. m. 130, mesure agraire valant 40,47 ares (voir la note).

adonner v. intr. 155, 341, convenir, se présenter; **s'adonner** v. pron. 325, 343, arriver à propos, se trouver à (faire quelque chose).

adoucir v. tr. 102, sucrer; **s'adoucir** v. pron. 221, devenir plus doux (en parlant du temps).

advenant que loc. conj. 235, dans l'hypothèse où, supposé que.

affalé part. passé 190, affaissé.

affoler (s'... de) v. pron. 126, s'enticher de, s'amouracher jusqu'à la folie de.

aîtres n. m. plur. 101, êtres, disposition des lieux.

allège adj. 295, lège, sans charge, vide.

allonger (s'...) v. pron. 283, s'imposer un chemin plus long (plutôt que d'emprunter un raccourci).

alpaca n. m. 145, 146, 301, alpaga; tissu mixte, autrefois à base de laine d'alpaga.

amour (pour l'... de) loc. prép. 193, à cause de.

- appareiller** (s'...) v. pron. 216, se préparer, s'habiller, s'apprêter.
- apparence que** loc. conj. 150, 186, 214, apparemment que, il paraît que.
- appelant** n. m. 296, 302, oiseau de leurre, oiseau qui sert (à la chasse) à attirer les autres.
- appesantir** v. intr. 224, devenir plus pesant, plus lourd.
- appoints (attendre les ... de quelqu'un)** loc. verb. 340, attendre la décision, la détermination, le bon vouloir de quelqu'un.
- après (être ...)** loc. verb. 325, être en train de, occupé à.
- arcançon** n. m. 136, résine (gomme de sapin) servant à la préparation du savon de ménage ou savon domestique.
- argent (faire de l'... comme de l'eau)** loc. verb. 276, gagner de l'argent très facilement.
- arrêter de** v. tr. indir. 211, cesser de faire.
- arrière-magasin** n. m. 191, 338, entrepôt, arrière-boutique, arrière-salle d'un magasin. Voir **backstore**.
- arrimer** (s'...) v. pron. 309, 320, s'arranger, se mettre d'accord.
- attisée** n. f. 100, bon feu.
- aulnages** n. m. plur. 94, 321, aulnaie, branchage des aulnes.
- avè** prép. 238, avec.
- avents** n. m. plur. 155, l'avent, période de quatre semaines précédant Noël.
- aviron (à l'...)** loc. adv. 201, en pagayant.
- backstore** n. m. 342, de l'anglais *back* et *store*. Voir **arrière-magasin**.

- balises** n. f. plur. 157, petits arbres coupés et placés, l'hiver, aux bords des routes pour en indiquer le tracé.
- banc de neige** n. m. 196, amas de neige formé par le vent, congère.
- barauder (se ...)** v. pron. 169, 202, flâner, se promener en flânant, « aller d'un bord et de l'autre » (Glossaire de *Marie-Didace*).
- barbe (faire la ... à quelqu'un)** loc. verb. 150, l'emporter sur quelqu'un.
- barre du jour** n. f. 171, aube, point du jour.
- bas de porte** n. m. 342, pas (de la porte), seuil.
- batêche !** interj. 128, 241, juron populaire. Euphémisme pour *baptême*.
- bâti (mal ...)** adj. 199, mal fait, taré.
- bâtiments** n. m. plur. 196, 248, 283, 335, grange, étable et autres bâtiments dépendant d'une ferme.
- battre le chemin / la route** loc. verb. 199, 279, ouvrir, tracer un chemin dans la neige l'hiver.
- batture** n. f. 135, 151, « haut-fond de sable et de rocher (vieux terme de marine) » (Glossaire de *Marie-Didace*).
- beau (avoir ...)** loc. verb. 207, 342, avoir belle occasion. Voir *belle (avoir en ...)*.
- beigne** n. m. 155, 159, 179, 180, 184, beignet.
- belle (avoir en ...)** loc. verb. 174, 175, avoir beau jeu, avoir l'occasion favorable. Voir *beau (avoir ...)*.
- ben (être ...)** loc. verb. 276, être à son aise, avoir de la fortune.

ber n. m. 232, 259, 260, 265, 266, berceau.

berçante (chaise ...). Voir **chaise berçante**.

berceau n. m. 161, arceau d'une berceuse, patin.

besace (s'en aller à la ...) loc. verb. 320, s'en aller à la ruine, être réduit à la misère.

bêtise n. f. 342, injure.

bisc-en-coin (de ...) loc. adv. 309, «de biais, en coin» (Glossaire de *Marie-Didace*).

blé d'Inde n. m. 106, maïs.

bleu n. et adj. 149, partisan du Parti conservateur. Voir **rouge**.

bleu-de-vaisselle adj. 228, nuance de bleu (voir la note).

blonde n. f. 176, 191, bonne amie (au sens fig. en 176: «passion»).

bois mou n. m. 236, bois tendre.

boisson (en ...) loc. adv. 143, 171, ivre.

bolée n. f. 342, contenu d'un bol.

bombe n. f. 224, bouilloire.

bon (faire du ...) loc. verb. 141, 342, accorder un avantage, une faveur, une réduction de prix.

bonnette n. f. 230, bonnet.

bord n. m. 165, 305, 320, côté; **de bord en bord** 185, de part en part, complètement, entièrement; **d'un bord et de l'autre** 341, de tous côtés; **de l'autre bord** 276, outre-Atlantique; **accoster de l'autre bord** 301, arriver au ciel.

- bordages** n. m. plur. 300, glace qui adhère aux rives des lacs, des rivières.
- bordée** n. f. 197, forte chute (en parlant de neige).
- botte (ne pas crier plus que sa ...)** loc. verb. 287, ne pas crier du tout.
- bouchée (prendre une ...)** loc. verb. 328, manger un morceau, prendre un repas léger.
- bouquet** n. m. 229, plante d'intérieur.
- bourgot** n. m. 195, «sirène» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- bourrasser** v. intr. 234, 308, être de mauvaise humeur, «disputer, maugréer» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- bourrée** n. f. 345, espace de temps, période d'intense activité.
- bout (y avoir un ...)** loc. verb. 216, y avoir une limite ; **bout pour bout** loc. adv. 246, sens devant derrière, à l'envers ; **dormir le gros bout dans l'eau** 94, dormir d'un sommeil profond.
- brâiller** v. intr. 332, pleurer.
- bretter** v. intr. 205, «paresser, musarder» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- brin** n. m. 148, 156, 194, 198, flocon (de neige) ; **un petit brin** loc. adv. 211, 345, un peu.
- brique de lard** n. f. 186, gros morceau de lard.
- broche** n. f. 148, fil de fer.
- brûlé** n. m. 174, partie de forêt incendiée, brûlis.
- butin** n. m. 164, 182, 296, linge, vêtements ; 312, avoir, biens ; 320, ensemble des biens appartenant à un individu.

- ça (c'est donc ... que)** loc. conj. 332, c'est donc pour cela, à cause de cela que.
- cabanon** n. m. 201, «cabaneau», petit placard, petite armoire pratiquée le plus souvent dans un mur, sous un escalier, une fenêtre, entre le plancher des mansardes et le comble.
- cachier le vent (à quelqu'un)** loc. verb. 279, garantir du vent, des intempéries.
- cachette (à la ...)** loc. adv. 307, en cachette.
- caduc** adj. 200, abattu, triste; 158, 256, cassé, vieux.
- calé** part. passé 319, enfoncé dans l'eau.
- câlus** n. m. 277, cal.
- cambuse** n. f. 100, «cabane» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- campions** n. m. plur. 96, «gens qui vivent sous la tente et dans les roulottes, qui campent» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- canton** n. m. 228, région, coin de pays.
- capot (petit ...)** n. m. 311, pardessus, manteau léger; **revirer son capot** loc. verb. 149, changer d'allégeance politique, tourner casaque.
- carré** n. m. 168, 169, «de l'anglais *square*, place publique, jardin» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- carreauté** adj. 164, à carreaux (en parlant d'une étoffe).
- carte (laisser sa ...)** loc. verb. 308, fienter.
- casque** n. m. 242, terme générique désignant toute espèce de coiffure d'homme; **gros casque de Maska** 186, personnage important, gros bonnet d'Yamaska (par dérision).

casquette à oreilles. Voir **oreilles.**

catalogne n. f. 194, grosse pièce d'étoffe faite au métier avec des retailles ou des bandes de tissus généralement multicolores, servant de couverture de lit ou de tapis. Voir **tailler.**

cauchemar (avoir le ...) loc. verb. 328, faire un cauchemar, cauchemarder.

cavalier n. m. 228, amoureux, prétendant.

cenne n. f. 141, 175, 191, 245, 340, la centième partie du dollar, cent, sou. Voir **piasse / piastre.**

cérémonie (être de ...) loc. verb. 256, participer à la cérémonie du baptême. Voir **honneurs (être dans les ...).**

cerises de terre n. f. plur. 162, «cerises communes. Les vraies cerises sont appelées "cerises de France"» (*Marie-Didace*, éd. du *Monde français*, déc. 1947, p. 395, n. 2).

c'était de loc. verb. 198, 244, il fallait.

chacun (tout un ...) pron. indéf. 335, chacun.

chagriner (se ...) v. pron. 268, devenir maussade; 347, s'attrister, éprouver du chagrin, du regret.

chaise berçante n. f. 186, berceuse, chaise berceuse.

chaland n. m. 96, 128, 130, 132, 234, bateau, petite embarcation à fond plat.

chaloupe n. f. 115, 116, 316, 321, barque, petit bateau à rames.

chance (ne pas prendre de ...) loc. verb. 243, ne pas courir le risque de, ne pas se hasarder. De l'anglais *to take a chance.*

chanson à répondre n. f. 187, chanson à refrain ou dont l'on reprend en chœur les couplets ou partie des couplets.

chape, n. f. 160, 166, 230, 298, 326, 329, châle.

chapeau de leghorn. Voir **leghorn**.

charge n. f. 318, part de responsabilité; **prendre charge** loc. verb. 335, s'occuper de, prendre la responsabilité de; **à morte charge**. Voir **morte charge**.

charretier n. m. 244, cocher.

châssis n. m. 143, fenêtre.

chat sauvage n. m. 199, raton laveur.

chaud adj. 143, 186, 302, « ivre » (Glossaire de *Marie-Didace*).

chaudasse adj. 143, « éméché » (Glossaire de *Marie-Didace*).

chaudière n. f. 281, seau en métal, surtout en fer-blanc.

chaudière n. f. 128, contenu d'une **chaudière** (voir ce mot), récipient, seau.

chaussons n. m. plur. 199, 260, gros bas de laine, chaussettes.

chef-d'œuvreux n. m. 126, 256, 317, ingénieux, inventif; « par ironie celui qui se croit capable d'accomplir des merveilles » (Glossaire de *Marie-Didace*).

chemin du roi n. m. 302, chemin public conduisant d'un village à un autre (voir la note).

cheminée n. f. 244, fourneau (en parlant d'une pipe).

ciel (à plein ...) loc. adv. 156, beaucoup, abondamment.

clairer la place loc. verb. 177, « faire place nette » (Glossaire de *Marie-Didace*). De l'anglais *to clear*.

colique cordée n. f. 246, occlusion de l'intestin par lui-même.

- comme** conj. 343, que; **comme c'est là** loc. adv. 287, ainsi, comme cela.
- comment** adv. 278, comme; 347, combien.
- commune** n. f. 94, 95, 114, 115, etc., pâturage commun (désigne ici l'Île du Moine).
- compéragé** n. m. 223, 260, groupe de personnes qui assistent au baptême d'un enfant.
- comté** n. m. 148, circonscription électorale.
- contre (n'avoir rien à dire de ...)** loc. verb. 187, n'avoir rien à dire contre, ne pas avoir de mal à dire de.
- coq** n. m. 139, huppe, crête de cheveux à la Tintin.
- coqueron** n. m. 236, logement, maison plus que modeste.
- cordé** adj. 307, ridé. Voir aussi **colique cordée**.
- cordons de bois** n. m. 235, quart de corde de bois de chauffage.
- corneilles (hiver des ...)** n. m. 221, tempête de neige tardive alors que les corneilles sont déjà de retour.
- corps (prier le bon Dieu au ...)** loc. verb. 203, faire une visite au défunt exposé; **veiller au corps** 284, prier pour le disparu et offrir ses condoléances aux proches lors d'une veillée funéraire.
- correct** adv. 181, très bien, parfaitement; 240, d'accord.
- corvée** n. f. 134, travail en commun, entre voisins ou amis, occasionnel et gratuit (désigne ici la « corvée » annuelle de fabrication du savon de ménage).
- corvette** n. f. 181, bateau de pêche.

costumé adj. 277, habillé.

cotiser (se ...) v. pron. 323, contribuer chacun pour sa part à une tâche.

coucher aux noirs/à l'affût loc. verb. 129, 240, «passer la nuit sur place afin d'être à l'affût pour chasser le [...] canard noir» (Claude-Henri Grignon, «Germaine Guèvremont», *le Digeste français*, mars 1951, p. 71); **coucher les plants de tomates** 295, repiquer, mettre en terre les plants de tomates provenant d'une «couche chaude».

coulée n. f. 172, 288, ravin; **à la coulée des petits chenaux** 273, au débouché des petits chenaux [?].

coup d'eau n. m. 244, 271, masse d'eau arrivant à la fois dans une rivière à la suite de grandes pluies ou à la fonte des neiges.

couple n. f. 315, deux ou trois; un petit nombre, un certain nombre.

courailer v. tr. 269, courir, chercher à attraper; v. intr. 302, courir la prétentaine.

courouge n. m. 201, milouin à cou rouge (voir la note).

couteau à ressort n. m. 138, 139, couteau de poche dont la lame est maintenue ouverte ou fermée par un ressort. Voir aussi **croche**.

coute donc ! interj. 176, 257, écoute donc ! dis donc !

craire v. tr. 190, 197, 218, 276, croire. Voir **crèyez**.

cré ! adj. 334, sert d'épithète pour qualifier une chose ou un être qui provoque une réaction spontanée; **cré yé !** interj. 150, 191, juron populaire. Euphémisme pour *sacré* et *Dieu*.

créature n. f. 118, 129, 132, 163, 165, 186, 211, 238, 311, 335, personne du sexe féminin (sans connotation péjorative).

creux adv. 273, profondément.

crèyez 2^e pers. plur. du verbe *croire* 242. Voir **craire**.

criée n. f. 148, annonce à haute voix et vente aux enchères se déroulant à la porte de l'église paroissiale, à l'issue de la grand-messe. Voir **crier (faire ...)**.

crier (faire ...) loc. verb. 228, faire annoncer à haute voix lors de la vente aux enchères qui se déroulait sur le perron de l'église et dont les revenus servaient à payer des messes pour les âmes des défunts (voir la note). Voir **criée**.

croche adj. 213, qui n'est pas droit; **couteau croche** 226, couteau à lame recourbée. Voir aussi **couteau à ressort**.

croûte n. f. 158, première ou dernière planche sciée dans une bille de bois et dont une face conserve son écorce, dosse; 219, surface de la neige durcie.

cuite n. f. 136, quantité de savon de ménage que l'on fait bouillir en une seule fois, chaudronnée.

culotte n. f. 316, teinte brunâtre provenant du brou de la noix.

cul-rond n. m. 276, «grand paquebot (expression locale)» (Glossaire de *Marie-Didace*).

d'abord loc. adv. 230, 290, alors, en ce cas.

dalot (se rincer le ...) loc. verb. 104, se rincer la dalle, boire.

dans (de ...) loc. prép. 177, de dedans.

dardé part. passé 153, poussé, entraîné; 231, fixé.

déambuler v. tr. 220, dégringoler, dévaler.

décapoter (se ...) v. pron. 300, enlever son manteau, son **capot** (voir ce mot).

- décoستر** v. intr. 164, quitter la côte, le port; au fig. : partir, s'en aller.
- défaite** n. f. 96, 293, prétexte, excuse, mauvaise raison.
- dégraisser son fusil** loc. verb. 301, tirer, faire feu.
- dégreyer** v. intr. 177, débarrasser, dégager, enlever.
- déjeté** part. passé 347, rejeté, repoussé, répudié, méprisé.
- demander (faire ... quelqu'un)** loc. verb. 217, 219, mander, prier quelqu'un de venir, de revenir; **c'est pas à demander** 129, inutile de demander.
- demeure (à ...)** loc. adv. 212, complètement, tout à fait.
- démon (en ...)** loc. adv. 177, beaucoup, extrêmement.
- dépomper (se ...)** v. pron. 325, cesser de haleter, reprendre haleine. Voir **pomper**.
- déverser** v. intr. 226, déborder, se répandre.
- dévirer (se ...)** v. pron. 305, se tourner.
- disable (pas ...)** adj. 135, indicible, ineffable.
- dispos** adj. 235, bien disposé, de bonne humeur.
- dommage (ne pas se faire grand ...)** loc. verb. 200, être de force à peu près égale, de manière à ne pas l'emporter l'un sur l'autre.
- donaison** n. f. 115, 117, 118, 239, «donation» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- donnant** adj. 163, 319, qui aime à donner, généreux.
- double (atteler en ...)** loc. verb. 248, utiliser un attelage de deux chevaux.

- doux (mon ... !)** exclamation 191, 210, mon Dieu ! Voir aussi **sainte bénite !**
- doux temps** n. m. 204, 209, période de temps relativement doux qui suit un grand froid.
- dret** adv. 130, 201, 277, immédiatement, justement, exactement.
- dur à son corps** loc. adj. 181, peu sensible à la souffrance.
- eau** n. f. 221, eau d'érable, sève que l'on fait bouillir pour en faire du sirop, du sucre; **faire de l'argent comme de l'eau**. Voir **argent**.
- écarté (être ...)** loc. verb. 214, être perdu, divaguer (fig.).
- écarter (s' ...)** v. pron. 279, s'égarer, se perdre.
- écho (être ...)** loc. verb. 168, être propice à la production de l'écho (en parlant du temps).
- éclater (s'... de rire)** v. pron. 172, éclater de rire.
- école (petite...)** n. f. 279, école primaire.
- écu** n. m. 224, 226, pièce de monnaie valant cinquante cents.
- écurer** v. tr. 102, 236, laver, nettoyer, frotter.
- effalé** adj. 325, décolleté, la poitrine non couverte. Voir **fale**.
- effet (en ...)** loc. adv. 277, 344, au fait.
- élève (être en ...)** loc. verb. 278, être en élevage, être élevé.
- élingué** adj. 228, de taille élevée et mince, maigre, grand et fluet.
- emmalicer (s'...)** v. pron. 164, devenir méchant.
- encanter** v. tr. 307, pencher, incliner.

- enfaler** (s'...) v. pron. 111, s'étouffer, avaler de travers. Voir **fale**.
- engagé** n. m. 248, 291, 326, employé de ferme (désigne ici Beau-Blanc).
- entailler** v. intr. 209; v. tr. 221, mettre une «sucrierie» en exploitation en faisant une entaille aux érables pour en recueillir l'eau sucrée. Voir **eau** et **sucre d'érable**.
- entame** n. f. 244, premier coup de faux.
- entre-deux** n. m. 249, 256, cloison entre deux stalles dans l'écurie ou l'étable.
- entregelé** adj. 251, à demi gelé.
- entrer** v. tr. 345, inscrire, noter. Voir aussi **marquer**.
- envisager** v. tr. 129, 211, regarder (une personne) au visage, dévisager.
- épingle à couches** n. f. 138, épingle de nourrice.
- époitraillé** adj. 164, « débraillé » (Glossaire de *Marie-Didace*).
- ergot** n. m. 197, tubercule (en parlant de «patates» ou pommes de terre).
- erre de vent** n. f. 134, 260, 303, direction du vent; **sur c't'erre-là** loc. adv. 203, «de ce train-là» (*Marie-Didace*, éd. du *Monde français*, déc. 1947, p. 417, n. 1).
- escousse (une bonne ...)** n. f. 96 [depuis] un bon moment; **une petite escousse** 300, un petit moment, quelque temps; **par escousses** 132, par intervalles, de temps en temps.
- estampille** n. f. 191, « timbre-poste » (Glossaire de *Marie-Didace*).
- estomac (gros ...)** n. m. 132, poitrine féminine généreuse, plan-tureuse (par euphémisme).

été des Sauvages n. m. 134, été des Indiens, période de chaleur assez brève au milieu de l'automne.

exempter v. tr. 318, empêcher, éviter.

façon ([avoir] belle ...) loc. verb. 141, être affable, avenant, gai; **ne pas avoir de la façon à en revendre** 169, ne pas être poli, ne pas avoir des manières agréables.

faiseux d'almanach n. m. 209, «vantard» (Glossaire de *Marie-Didace*).

fait (comme de ...) loc. adv. 169, en effet; **du fait** loc. adv. 235, de ce fait, pour cette raison.

fale ([avoir] la ... basse) loc. verb. 250, être mécontent, avoir le moral bas («fale» désignant au sens propre le jabot d'une volaille). Voir **effalé** et **enfaler (s'...)**.

famille (être en ...) loc. verb. 206, 211, être enceinte.

fantiseux adj. 196, «rempli de fantaisies, de caprices» (Glossaire de *Marie-Didace*).

fatiguer v. intr. 161, éprouver un sentiment d'impatience.

faverolle n. f. 288, faverole ou féverole (voir la note).

fend-le-vent n. m. 93, 126, fendant, personne qui prend des airs arrogants, qui marche la tête haute (désigne ici le Survenant).

fesser v. tr. indir. 207, frapper, donner des coups.

fête (en ...) loc. adj. 143, 171, 181, «ivre» (Glossaire de *Marie-Didace*).

fier (être ... de) loc. verb. 316, avoir plaisir à.

fièvres lentes n. f. plur. 286, anémie, chlorose [?].

filée (en ...) loc. adv. 228, à la file.

flâme n. f. 242, flamme.

foin adj. 129, 182, écervelé.

fois (la ...) n. f. 305, le jour.

force (à sa ...) loc. adv. 257, 327, de toutes ses forces, le plus fort possible.

fournée (perdre un pain de sa ...) Voir **pain**.

fournil n. m. 107, 138, 174, 232, 269, 279, 295, appentis, bas côté ou cuisine d'été (par opposition au haut côté ou «grand-maison» [cf. 282]).

fraîche (prendre de la ...) loc. verb. 297, prendre froid.

frâlic n. m. 160, «de l'ang[lais] *frolic*, fête, repas, festin» (Glossaire de *Marie-Didace*). Voir **fricot**.

fret/frette n. m. 151, 199, froid.

fricot n. m. 160, festin, repas extraordinaire. Voir **frâlic**.

frivolant adj. 194, tourbillonnant.

fusée n. f. 310, quantité de fil enroulée sur le fuseau d'une fileuse (au sens fig. ici).

galerie n. f. 283, 337, long balcon généralement couvert qui longe la façade des maisons.

garçonnière adj. f. 165, qui s'intéresse aux garçons.

garouages (avoir fini ses ...) loc. verb. 141, avoir fini de «vagabonder ou flâner. Viendrait de loup-garou» (*Marie-Didace*, éd. du *Monde français*, nov. 1947, p. 205, n. 2).

garrocher (se ...) v. pron. 143, se précipiter, se jeter.

gazette n. f. 273, 275, 277, 341, 342, 344, journal.

goule n. f. 150, gueule, bouche.

grain n. m. 232, fil (en parlant du bois); **avoir le grain fin** loc. verb. 138, être intimidé, embarrassé.

grainages n. m. plur. 191, grains de semence.

graine de thé n. f. 188, feuille de thé.

graisaille n. f. 136, premier état de la transformation des corps gras, au cours de la fabrication du savon domestique.

grément [pour *gréement*] n. m. 335, arrangements, formalités.

gréyer (se ...) v. pron. 232, se préparer; 278, se munir de, se pourvoir de ce dont on a besoin.

guenille (**natter de la ...**). Voir **natter**.

guetter les Sauvages loc. verb. 150, attendre le moment de l'accouchement.

gypsy n. f. 166, bohémienne. De l'anglais *gipsy*.

habitant n. m. 148, 150, 193, 213, 278, 285, paysan, cultivateur.

hart n. f. 292, branche dégarnie de ses feuilles et employée comme fouet.

haut (de la terre) n. m. 283, partie d'une terre la plus éloignée de la maison.

herse (**passer en ...**) loc. verb. 153, voler en formation triangulaire (en parlant des **outardes** [voir ce mot]).

heure (**à c't'...**) loc. adv. 98, 143, 164, 167, etc., à présent, maintenant, dorénavant.

hiver des corneilles. Voir **corneilles**.

honneurs (être dans les ...) loc. verb. 255, être parrain ou marraine. Voir **cérémonie (être de ...)**.

horloge n. f. 223, 282, 310, 328, pendule.

idée n. f. 113, 133, 337, esprit.

inquiétude (ne pas prendre d'...) loc. verb. 261, ne pas s'inquiéter.

inserviable adj. 269, gâté, dont on ne peut venir à bout.

intentionné adj. 161, 180, occupé, attentif.

interboliser v. tr. 171, «faire des remontrances» (*Marie-Didace*, éd. du *Monde français*, déc. 1947, p. 399, n. 2).

inventionner (s'... de croire) loc. verb. 165, s'imaginer, s'aviser.

invictimer v. tr. 342, injurier, accabler d'injures, invectiver.

jambette n. f. 187, croc-en-jambe.

jappeux n. m. 192, qui a l'habitude de «japper» (fig.), de parler pour ne rien dire.

jaser v. intr. 300, bavarder, causer entre amis.

jeu (en ...) loc. adv. 167, 331, en action, agité.

jeunesse n. f. 186, personne jeune (de l'un ou l'autre sexe).

joies (faire des ...) loc. verb. 268, 314, faire des signes de joie, marquer sa joie.

jongler v. tr. indir. 131, songer, réfléchir.

journée de la vie ! 286, exclamation de surprise.

- lâcher** v. tr. 247, cesser de s'occuper de, cesser d'importuner avec.
- laisser** v. intr. 150, 283, s'en aller, s'éloigner, partir. De l'anglais *to leave*.
- lard** n. m. 223, 251, 273, viande de porc; **faire son lard** loc. verb. 216, engraisser à ne rien faire, s'enrichir. Voir aussi **brique de lard**.
- larguer** v. intr. 265, cesser.
- larmoyage** n. m. 232, larmolement, pleurnicherie, action de larmoyer, de pleurnicher.
- leghorn (chapeau de ...)** n. m. 169, « chapeau de paille d'Italie ou "panama" » (*Marie-Didace*, éd. du *Monde français*, déc. 1947, p. 399, n. 1). De l'anglais *Leghorn*, « Livourne ».
- liard** n. m. 158, 195, 214, 244, 270, 329, 333, 337, « peuplier noir » (Glossaire de *Marie-Didace*).
- lichette** n. f. 111, petit morceau, petite quantité (d'un mets). De « licher », variante de *lécher*.
- livre** n. f. 240, unité de poids valant seize onces, ou 0,453 kg.
- loin-z-à-loin (de ...)** loc. adv. 242, de loin en loin.
- long (du ... de)** loc. prép. 151, le long de.
- mafflé** adj. 148, mafflu.
- maganner** v. tr. 217, maltraiter, « malmener » (Glossaire de *Marie-Didace*).
- maladie** n. f. 248, accouchement (par euphémisme).
- malheur (avoir le ...)** loc. verb. 164, 175, avoir la mauvaise idée; 213, avoir la malchance; **ne pas avoir le malheur** 110, 143, ne pas avoir l'audace.

- mangeaille** n. f. 186, nourriture (sans connotation péjorative).
- manger**. Voir **misère**, **ronde** et **volée**; *mangit* [parfait dialectal], 100, «mangea» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- marcher** v. intr. 278, aller; **marcher sur** 214, approcher de, aller vers, aller sur.
- mariage d'oiseaux** n. m. 315, volée, bande d'oiseaux (voir aussi **volier**); **mariage de veufs** n. m. 161, mariage sans cérémonies, célébré dans la plus stricte intimité.
- maringouin** n. m. 289, moustique.
- marquer** v. tr. 340, porter au compte d'un client; 344, écrire, noter. Voir aussi **entrer**.
- masse (en ...)** loc. adv. 160, 177, 247, suffisamment, autant qu'il faut, beaucoup, en abondance, en grande quantité.
- matin** adj. 114, «matinal» (Glossaire de *Marie-Didace*); à **matin** loc. adv. 114, 204, 283, 305, 317, 318, 339, ce matin (voir aussi **soir** (à ...)); **de chaud matin** loc. adv. 232, de bonne heure, très tôt, de bon matin.
- maudire dehors** v. tr. 208, mettre à la porte.
- mauve** n. f. 158, «mouette» (*Marie-Didace*, éd. du *Monde français*, déc. 1947, p. 393, n. 2).
- méchant** adj. 242, mauvais, dénué de valeur.
- mélange** n. m. 240, bonbons assortis.
- mêlant** adj. 230, compliqué.
- même (de ...)** loc. adv. 122, 127, 128, etc., ainsi, de cette façon.
- me-mère** n. f. 266, 279, 291, 316, 332, grand-mère. Voir aussi **pe-père**.

ménagère n. f. 343, 344, 345, servante de curé.

menoirs n. m. plur. 199, «brancards [entre lesquels on attelle le cheval]» (Glossaire de *Marie-Didace*).

menotte n. f. 289, mitaine, petit gant de femme qui ne couvre qu'une partie de la main.

mer et monde (accomplir ...) loc. verb. 190, accomplir des prodiges.

merle (beau ...) n. m. 98, homme habile, fin merle (par antiphrase). (Cf. 165 : *un bel oiseau !*)

merlèze n. f. 258, merlette, femelle du merle.

mil n. m. 288, fléole des prés.

misère (avoir de la ...) loc. verb. 306, avoir de la difficulté, du mal; **manger de la misère** 208, 212, 309, subir des épreuves, être dans le malheur, dans la gêne; **voyage de misère** 300, voyage pénible; **misère à poil !** interj. 186, exclamation qui marque l'étonnement, la surprise, l'incrédulité.

mitaines n. f. plur. 188, moufles.

moindrement (le ... de) loc. adv. avec valeur de déterminant 182, tant soit peu de.

monde (grand ...) n. m. 339, grandes personnes, adultes; **dans le monde !** 142, exclamation ayant le sens de « pour l'amour du ciel ! »; **accomplir mer et monde**. Voir **mer et monde (accomplir ...)**.

mon oncle n. m. 316, oncle.

mortalité n. f. 103, 200, 286, 309, 338, mort, décès. Voir **passer**.

morte charge (à ...) loc. adv. 232, à pleine charge.

mouiller v. impers. 92, pleuvoir.

moulée n. f. 268, grain moulu destiné à l'alimentation des animaux.

moulin n. m. 285, batteuse; 292, faucheuse; **moulin à faucher** 294, faucheuse.

moutonne n. f. 267, femelle du bélier (au sens fig. ici, pour désigner la petite Marie-Didace).

musique à bouche n. f. 140, harmonica.

nage (être à la ...) loc. verb. 199, être plongé, s'enfoncer (dans la neige).

natter de la guenille loc. verb. 194, natter ou tresser des bandelettes de chiffon afin d'en faire des petits tapis ou des descentes de lit.

nâvré (être ...) 301, suffoquer, haleter.

négliger v. intr. 120, 121, être ou se montrer négligent, faire preuve de négligence.

net (à ...) loc. adv. 178, tout à fait, complètement, entièrement.

neveurmagne! 152, 171, 209, 343, «n'importe! laisse faire!» (Glossaire de *Marie-Didace*). De l'anglais *never mind!*

noirceur n. f. 315, obscurité de la nuit.

noirs (coucher aux ...). Voir **coucher aux noirs**.

noix longues n. f. plur. 162, 163, 316, 320, noix oblongues, pacanes.

nomination n. f. 193, investiture. De l'anglais *nomination*.

nuage de laine n. m. 160, cache-nez en laine tricotée.

- occasion (trouver une ...)** loc. verb. 235, trouver quelqu'un qui vous fait monter gracieusement dans sa voiture; **venir par occasion** 315, venir avec quelqu'un qui vous fait monter gracieusement dans sa voiture.
- office** n. m. 324, bureau, cabinet de consultation.
- oiseau blanc** n. m. 158; **oiseau de neige** n. m. 158, plectrophane des neiges.
- ombrage** n. m. 267, ombre.
- ordinaire** n. m. 156, 186, cuisine.
- oreilles (casquette à ...)** n. f. 156, casquette munie de rabats (ou oreillettes) protégeant les oreilles contre le froid.
- orgueil (pousser en ...)** loc. verb. 227, pousser, produire des surgeons ou drageons (au sens fig. ici).
- ouache** n. f. 128, 134, 194, « hutte de joncs et de paille que les rats musqués bâtissent sur l'eau » (Glossaire de *Marie-Didace*). (Au sens fig. en 128 : « cabane, endroit où l'on est caché ».)
- ouateux** adj. 196, de la consistance de l'ouate (en parlant de la neige).
- ouè** adv. 344, oui.
- outarde** n. f. 153, 154, bernache du Canada.
- pacager** v. intr. 133, partager la vie (de quelqu'un).
- paillasse (la tête tout en ...)** loc. adj. 172, la tête emmêlée comme la paille d'une paillasse, ébouriffé, échevelé.
- pain (perdre un ... de sa fournée)** loc. verb. 200, avoir une déception.

- papparmanne/papparmane** n. f. 188, 240, « pastille de menthe » (Glossaire de *Marie-Didace*). De l'anglais *peppermint*.
- pâque (faire ... avant rameaux)** loc. verb. 150, prendre une avance sur le mariage.
- paqueton** n. m. 126, 217, paquet, balluchon.
- paré** adj. 130, 141, 270, prêt.
- part (à ... de)** loc. prép. 126, 302, excepté, outre (cela); **prendre la part de** loc. verb. 185, 297, prendre le parti, la défense de.
- pas (de)** adv. 198, sans.
- passée** n. f. 300, passage, traversée.
- passer à la mortalité** loc. verb. 286, être éprouvé par la mort d'un être cher. Voir **mortalité**.
- pauser** v. intr. 141, 156, 272, faire une pause, interrompre momentanément son activité.
- payer la traite**. Voir **traite (payer la ...)**.
- pays (les vieux ...)** n. m. plur. 140, 274, les pays d'Europe.
- peddleur** n. m. 138, 139, 144, 146, « colporteur » (Glossaire de *Marie-Didace*). De l'anglais *peddler*.
- peine (à ... de)** loc. prép. 110, 115, 219, 335, sous peine de, à moins de.
- pe-père** n. m. 267, 268, 270, 274, 292, 307, 308, grand-père. Voir aussi **me-mère**.
- pesant (avoir le ...)** loc. verb. 195, faire un cauchemar à la suite d'un repas trop lourd.
- petit-blanc** n. m. 185, 193, « whisky » (Glossaire de *Marie-Didace*).

peur (partir en ...) loc. verb. 117, prendre peur, s'emporter.

piasse/piastre n. f. 140, 145, 240, 276, dollar. Voir **cenne**.

pic (maigre comme un ...) loc. adj. 286, très maigre.

pichenotte n. f. 209, « pichenette » (Glossaire de *Marie-Didace*).

pièce sur pièce loc. adj. 311, construit selon un procédé consistant à monter les murs à l'aide de billes de bois équarries se chevauchant les unes les autres.

pied n. m. 276, unité de mesure de longueur valant 12 pouces ou 0,30 m. Voir **verge**.

pierre douce n. f. 159, pierre tendre servant à aiguiser.

piler v. intr. 270, « passer, marcher » (Glossaire de *Marie-Didace*).

pilune n. f. 325, pilule (par dissimilation).

pince n. f. 115, 277, bout d'une barque ou d'un canot.

pire (pas ...) adj. 312, pas mal, assez bien; **pire que** 126, 209, plus que.

place n. f. 125, 173, 190, 209, lieu, endroit; **place de banc à l'église** 239, place réservée sur un banc d'église.

planches (être sur les ...) 103, 308, 309, se dit d'un mort exposé sur un lit de parade formé de planches posées sur deux chevalets.

plane n. f. 221, 292, 294, 337, érable rouge appelé aussi « plaine ».

plein (en ...) loc. adv. 239, 283, justement, exactement.

poche n. f. 271, sac.

poêlonne n. f. 186, poêle à frire généralement plus épaisse et plus grande que la poêle ordinaire.

poigner v. tr. 135, 272, empoigner, saisir, prendre.

poignet (tirer au ...). Voir **tirer**.

poisson armé n. m. 202, lépidostée osseux, poisson à museau très allongé des grands cours d'eau d'Amérique du Nord, de l'ordre des ganoïdes.

pomme de cheval n. f. 336, crottin de cheval.

pomper v. intr. 210, respirer vite et péniblement, haleter. Voir aussi **dépomper (se ...)**.

pont de glace n. m. 233, glace formée sur une rivière, un fleuve, d'une rive à l'autre, et sur laquelle on passe comme sur un pont solide.

porte de cave n. f. 241, trappe (de la cave).

postcarte n. f. 189, «carte postale» (Glossaire de *Marie-Didace*). De l'anglais *postcard*.

postillon n. m. 190, facteur qui recueille et distribue le courrier à la campagne.

poudrerie n. f. 158, neige fine et sèche que le vent fait tourbillonner.

pousser en orgueil. Voir *orgueil*.

prélart n. m. 296, toile, bâche (d'un abri de chasse), linoléum.

presquement adv. 92, 111, 125, 126, 176, 231, 280, 302, presque.

presse n. f. 247, urgence.

prier le bon Dieu au corps. Voir **corps**.

privément adv. 343, en privé, en particulier.

- quart** n. m. 224, 268, variété de tonneau en bois ou en métal utilisé comme contenant de liquides ou de solides.
- quartier (ne pas demander ...)** loc. verb. 118, ne pas demander d'argent (voir la note).
- quérir/quéri/qu'ri (aller ...)** v. tr. 128, 200, 239, 248, aller chercher, avec mission d'amener, de rapporter.
- quiens!** interj. 138, 154, 164, 198, 205, 255, 298, 325, tiens!; sert à marquer l'étonnement, à attirer l'attention ou à introduire une évidence.
- quoi (de ...)** pron. indéfini (non suivi d'un infinitif) 94, 104, 137, 163, 187, 211, 308, quelque chose; **pas ben... ben de quoi** 275, pas grand-chose; **c'est en quoi** 175, à plus forte raison; **quoi c'est?** 270, 271, 279, qu'est-ce [que c'est]?, de quoi s'agit-il?; **quoi c'est que...** 279, de quoi est-ce que...
- rafale** n. f. 304, volée (de coups de fusil).
- rafaler** v. intr. 195, 244, souffler en rafales (en parlant du vent).
- ramancher** v. tr. 277, réparer, remettre en état, rebouter.
- rameaux (faire pâque avant ...)**. Voir **pâque**.
- rang** n. m. 190, alignement d'exploitations agricoles s'étendant en bandes parallèles, perpendiculaires à un cours d'eau, à une route; par ext., chemin qui dessert ces exploitations (désigne ici le *rang* du Chenal du Moine); **rang de Rimbault** 150 (voir la note).
- rapport (par ... à)** loc. prép. 245, à cause de.
- rare** adj. 302, superlatif.
- ras (à ...)** loc. prép. (avec ellipse de la prép. *de*) 226, 279, tout près de, à une petite distance de.
- rasade (à la ... de)** loc. prép. 201, à ras de, au plus près de la surface.

- rat d'eau** n. m. 134, rat musqué. (Cf. *rat musqué* 194, 315).
- ravagnard** adj. 126, «grognon» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- raz de marée** n. m. plur. 113, nausées.
- réchapper sa vie** loc. verb. 182, 308, (réussir de peine et de misère à) gagner sa vie, survivre.
- réciprocité** n. f. 149, 150, projet de libre-échange négocié en 1910-1911 avec les États-Unis (voir la note).
- regagnant (être ...)** loc. verb. 238, y gagner.
- regagner (en ...)** v. intr. 275, reprendre l'avantage, rétablir ses affaires.
- regorgeant** adj. 174, qui regorge, déborde.
- relève (à la ...)** loc. adv. 187, à tour de rôle.
- remous (faire un ...)** loc. verb. 275, refouler (fig.).
- rencontre** n. f. 157, voie latérale qui, dans les chemins d'hiver, permet à une voiture de croiser ou de doubler une autre voiture.
- renforcer** v. tr. 287, fortifier, renforcer.
- renotage** n. m. 232, rabâchage, action de rabâcher, de répéter inutilement, de faire des remarques assez négatives.
- renverser (se ...)** v. pron. 285, s'incliner en arrière.
- répondre (chanson à ...)**. Voir **chanson**.
- repousser** v. intr. 308, reculer (en parlant d'une arme à feu).
- repoussis** n. m. 213, rejet, nouvelle pousse (fig.).

- reprocher** v. intr. 301, donner du regret.
- résonnement** n. m. 234, résonance, écho, retentissement.
- ressourdre** v. intr. 97, 301, arriver, survenir, «revenir soudainement» (Glossaire de *Marie-Didace*).
- reste (tirer au ...)** loc. verb. 134, tirer à sa fin.
- retarder** v. intr. 306, 324, tarder, être lent à faire quelque chose.
- retourner** v. tr. 140, 340, remettre, replacer.
- retraiter** v. intr. 327, battre en retraite, reculer.
- revenger (se ... sur)** v. pron. 161, se venger de, prendre sa revanche sur.
- revirer** v. tr. 337, tourner, détourner; **revirer son capot**. Voir **capot**.
- revoler** v. intr. 181, être lancé, projeté.
- riche** adj. 127, remarquable, excellent en son genre [?].
- rôleux** adj. 302, exprime le superlatif : fameux.
- rond** n. m. 177, 257, rondelle (d'un poêle à bois); **rond de tapis** 185, tapis natté de forme circulaire.
- ronde (manger sa ...)** loc. verb. 278, recevoir des coups, se faire rosser (voir aussi **volée**) ; **donner des rondes** 302, donner des coups, battre, rosser.
- rouches** n. f. plur. 333, roseaux.
- rouge** n. et adj. 149, partisan du Parti libéral. Voir **bleu**.
- roule** n. m. 275, règle, loi. (Cf. ancien français *riule* <lat. *regula*).

routin n. m. 157, sentier, allée, entrée.

sacrabable adj. nominalisé (en apposition indirecte inverse) 117, sert à renforcer une affirmation. Équivaut à l'adj. *sacré*.

sagamité n. f. 106, bouillie d'origine amérindienne, à base de farine de maïs.

sainte bénite ! exclamation 227, espèce de juron. Voir aussi **doux** (mon ... !).

sapinage n. m. 157, 158, branches de sapin.

satine n. f. 144, satinette.

saut (faire le ...) loc. verb. 141, 296, avoir un mouvement de surprise, sursauter.

Sauvages. Voir **été** et **guetter**.

savon d'odeur n. m. 144, 205, savon de toilette parfumé (par opposition au savon domestique, ou savon de ménage).

sens (sans bon ...) loc. adv. 151, 273, beaucoup, à l'excès.

sérieux (d'un grand ...) loc. adv. 305, le plus sérieusement du monde.

serpent (avoir du ... dans le corps) loc. verb. 150, avoir le diable au corps.

sirop d'érable n. m. 113, 210, 221, sève d'érable à sucre, bouillie et concentrée.

six-pâtes n. m. 160, 179, 182, 185, 186, pâté à la viande (voir la note, p. 160).

soin (il y a pas de ...) loc. verb. 95, 344, il n'y a pas d'inquiétude, de souci à se faire; c'est certain.

soir (à ...) loc. adv. 184, 199, ce soir. Voir aussi **matin** (à ...).

soleilleux adj. 297, gorgé de soleil.

sort (**y avoir ben du ... là-dedans**) loc. verb. 238, être le diable, être tout à fait extraordinaire.

souleur n. f. 127, peur, appréhension.

souliers mous n. m. plur. 202, chaussures sans semelles faites de peau d'original, de caribou ou de chevreuil; mocassins.

steamboat n. m. 276, bateau à vapeur, steamer (cf. 254).

su' [pour **sur** ou **sus**] prép. 159, 278, chez.

sucre d'érable n. m. 221; **sucre du pays** 92, sucre fait avec l'eau (la sève) de l'érable ou **plane** (voir ce mot); (**faire les sucres** 209, 221, mettre une érablière en exploitation pour la fabrication du sucre, du sirop (voir **entailler**); **saison des sucres/les sucres** 217, 221, saison où l'on fabrique le sucre d'érable.

surette n. f. 240, bonbon acidulé.

survenant/survenante n. m. et f. 187, 190, 258, personne inconnue qui arrive à l'improviste et dont on ignore la provenance.

tailler de la catalogue loc. verb. 194, couper en bandes étroites toutes sortes de menus restes d'étoffes pour en faire, au métier, de la catalogue en les cousant (ou *piquant*) bout à bout. Voir **catalogue**.

tantôt adv. 156, 184, dans un temps prochain, dans un proche avenir; 318, 324, il y a un instant, un moment.

tard (**pas plus ... qu'à matin**) loc. adv. 317, encore ce matin.

tâtinner v. intr. 161, lambiner, «tâtonner» (Glossaire de *Marie-Didace*).

taule n. f. 225, sou. Voir **cenne**.

taupin n. m. 182, homme gros et fort.

tel que loc. conj. 115, 235, 288, 348, ainsi que, comme. De l'anglais *as*.

tempérance (prendre la...) loc. verb. 303, s'engager à ne pas boire de boisson alcoolique (voir la note).

temps (le ... de le dire) loc. adv. 277, en un instant, en un rien de temps; **temps (doux ...)**. Voir **doux temps**.

terre (être à la ...) loc. verb. 234, s'enfoncer dans la glace et la neige jusqu'au sol (en parlant d'une ornière).

terrinée n. f. 163, contenu d'une terrine.

tête-de-femme n. f. 174, grosse souche.

tête-de-pioche adj. et n. f. 294, têtù, personne entêtée.

thé (graine de ...). Voir **graine**.

tirasse n. f. 340, bonbon de **tire** (voir ce mot).

tire n. f. 339, ce terme désigne à la fois la *tire d'érable*, à base de **sirop d'érable** (voir ce mot), et la *tire à la mélasse* ou *tire Sainte-Catherine*.

tirer v. tr. 118, traire; **tirer au poignet** 187, jouer au bras-de-fer, jeu de force où les deux partenaires assis face à face, mains empoignées et coudes appuyés sur une table, essaient de renverser le bras de l'adversaire; **tirer au reste**. Voir **reste**. **Tirer une touche**. Voir **touche**.

toileté adj. 169, paré, bien habillé.

tôle adj. 186, blindé (litt. recouvert de tôle).

tombe n. f. 200, cercueil, bière.

tonne (sentir la ...) 104, empester l'alcool.

toquer v. intr. 325, frapper.

torquette de tabac n. f. 163, « feuilles de tabac mises en rouleau » (Glossaire de *Marie-Didace*).

torriâble ! interj. 203, 205, 243, « juron, corruption de mort-diable, tord-diable, tord-yâble » (Glossaire de *Marie-Didace*).

touche (tirer une ...) loc. verb. 130, 157, 275, « fumer la pipe » (Glossaire de *Marie-Didace*).

touée (à la ...) loc. adv. 296, en remorque.

toujours ben loc. adv. 175, en tout cas, du moins.

tour (trouver le ...) loc. verb. 186, 301, trouver le moyen, l'occasion.

tourloutte n. f. 162, routine, train-train, chanson, rengaine, turlute. Voir **turelure**.

tout un chacun. Voir **chacun**.

traille (à la ...) loc. adv. 156, en tirant (le monde) après soi [?].

train n. m. 194, 332, 334, soins donnés aux animaux à l'étable.

trait (avoir le ... sur quelqu'un) loc. verb. 218, avoir l'avantage, l'emporter sur quelqu'un.

traite (payer la ...) loc. verb. 184, « offrir une consommation » (Glossaire de *Marie-Didace*).

trâlée (à la ...) loc. adv. 182, en grand nombre.

tranchées n. f. plur. 246, contractions, douleurs (en parlant de l'accouchement).

travaillant adj. 114, 278, travailleur, vaillant.

travers (d'un ... à l'autre) loc. adv. 245, de part en part.

trèfle d'odeur n. m. 288, mélilot blanc.

trente-sous n. m. 225, pièce de vingt-cinq cents (voir la note).
Voir **cenne**.

tressaillir (se ...) v. pron. 277, léser (en parlant d'un nerf).

tricher v. tr. 212, 311, tromper, bernier (quelqu'un).

trimpe n. m. 348, «vagabond» (Glossaire de *Marie-Didace*). De l'anglais *tramp*.

troubler v. intr. 320, perdre la tête.

trousser v. tr. 291, retrousser, relever.

turelure n. f. 193, 194, routine, train-train, chanson, rengaine, turlute. Voir **tourloutte**.

valeur (c'est de ...) loc. verb. 176, 200, fâcheux, regrettable, dommage; **c'est pas de valeur!** 317, c'est chose facile! (par antiphrase).

veiller au corps. Voir **corps**.

venir qu'à (suivi d'un infinitif) loc. verb. 325, venir à, se trouver en train de.

verge n. f. 145, unité de mesure de longueur valant trois pieds (0,914 m), introduite au Canada après 1760. Voir **ped**.

veufs (mariage de ...). Voir **mariage**.

viande n. f. 277, chair vive.

vin, fer et bœuf n. m. 287, potion contenant du fer et du sang de bœuf [?].

vitement adv. 93, 267, vite.

volée (manger la ...) loc. verb. 279, recevoir des coups, être battu.
Voir aussi **ronde**.

volier n. m. 147, 158, 256, 313, volée, troupe d'oiseaux qui volent ensemble. Voir aussi **mariage d'oiseaux**.

voyage n. m. 342, charge d'une voiture, d'un chariot.

voyager v. intr. 259, avoir des hallucinations.

vrai (pour ...) loc. adv. 205, 223, tout à fait.

yâble n. m. 143, 196, 242, 243, 294, 302, 319, diable; **l'yâble** loc. adv. 277, beaucoup, fort, extrêmement, en diable; **l'yâble!** loc. adv. 199, en diable, diablement, rudement, très.

BIBLIOGRAPHIE

A — ŒUVRES DE GERMAINE GUÈVREMONT¹

I — *Marie-Didace*

1. Dactylographie

Germaine Guèvremont, «*Marie-Didace*». Copie au carbone d'une dactylographie, [s.d.], ANQ-S, fonds Alfred DesRochers (P 0006, série 2, article 10), 195 f. (21,5 x 36 cm). Nombreuses corrections de Germaine Guèvremont; quelques corrections et interventions d'Alfred DesRochers.

2. Fragments publiés dans des revues

«Une dernière passée», *Gants du ciel*, n° 8, juin 1945, p. 41-46 [première version du chapitre III de la deuxième partie de *Marie-Didace*].

«Tout s'en va avec le temps», *Liaison*, vol. 1, n° 1, janvier 1947, p. 3-8 [première version du chapitre VIII de la première partie de *Marie-Didace*].

3. Éditions

Marie-Didace. Roman, Montréal, Éditions Beauchemin, 15 août 1947, 282 p. [second tirage : 15 décembre 1947].

1. La présente bibliographie reprend, avec quelques additions, celle que j'ai publiée dans mon édition critique du *Survenant* (1989).

Marie-Didace. Scènes de la vie canadienne, dans le Monde français, vol. 8, n° 26, novembre 1947, p. 179-212 [1^{re} partie, chap. 1-7]; vol. 8, n° 27, décembre 1947, p. 391-417 [1^{re} partie, chap. 8-10]; vol. 9, n° 28, janvier 1948, p. 34-65 [1^{re} partie, chap. 11, 12 (= 12, 13 et 14), 13 (= 15)]; vol. 9, n° 29, février 1948, p. 244-270 [2^e partie, chap. 1-3]; vol. 9, n° 30, mars 1948, p. 454-473 [2^e partie, chap. 4-6].

Marie-Didace. Roman, 2^e éd. revue et corrigée, Montréal, Éditions Beauchemin, [1948], 282 p. [second tirage : 1953].

Marie-Didace. Roman, Paris, Librairie Plon, [1949], 239 p. [édition précédée d'une brève analyse du *Survenant* et suivie d'un glossaire].

Marie-Didace. Roman, Montréal et Paris, Fides, «Nénuphar, 16 », [1956], 210 p., linogravures de Maurice Petitdidier.

Marie-Didace. Roman, Montréal et Paris, Fides, «Nénuphar, 16 », [1958], 210 p., linogravures de Maurice Petitdidier [réimpression avec corrections de l'édition précédente; deuxième tirage : 28 mai 1965; autres tirages : 1968, 1969, 1971, 1974 et 1976].

Marie-Didace, chronologie, bibliographie et jugements critiques d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, «Bibliothèque québécoise», [1980], 229 p. [reproduction, en format réduit, du tirage de 1976 de l'édition précédente].

Marie-Didace, présentation de Jean-Pierre Duquette, Montréal, BQ, [1992], 235 p.

4. Traductions (*le Survenant* et *Marie-Didace* en un seul volume)

a) Traduction anglaise

Monk's Reach, trad. par Eric Sutton, Londres, Evans Bros., 1950, 320 p.

b) Traduction américaine

The Outlander, trad. par Eric Sutton, New York, Londres, Toronto, Whittlesey House, McGraw-Hill Book Company, [1950], 290 p.

The Outlander, trad. par Eric Sutton, avec une introduction d'Anthony Mollica, Toronto, McClelland and Stewart Limited, «New Canadian Library, 151», [1978], xv, 290 p.

II — *Autres écrits*1. **Livres**a) *En pleine terre*

En pleine terre. Paysanneries. Trois contes, Montréal, Éditions Paysana, 1942, 159 p.

En pleine terre, [Montréal], Éditions Paysana, 1946, 156 p., illustrations de Cécile Chabot [addition d'un quatrième conte : «Le petit bac du père Drapeau»].

En pleine terre, Montréal et Paris, Fides, «Rêve et Vie», 1955, 125 p., linogravures de Maurice Petitdidier.

En pleine terre, Montréal, Fides, «Goéland», 1976, 140 p., illustrations d'André Bergeron.

b) *Le Survenant*

«*Le Survenant* (1942-1944) de M^{me} G.-G. Guèvremont. Édition pré-originale». Copie au carbone d'une dactylographie, [s.d.], ANQ-S, fonds Alfred DesRochers (P 0006, série 2, article 10), 209 f. (21,5 x 28 cm).

Le Survenant. Roman, Montréal, Éditions Beauchemin, 1945, 262 p.

Le Survenant. Roman, [Paris], Librairie Plon, «L'Épi», [1946], 244 p. [édition précédée d'un vocabulaire].

Le Survenant. Roman, Paris, Librairie Plon, [1948], 246 p. [réimpression de l'édition précédente, avec quatre corrections ; le vocabulaire est placé à la fin du roman].

Le Survenant. Roman, Montréal et Paris, Fides, «Nénuphar, 22», [1959], 198 p., illustrations de Gabriel [de Beney].

Le Survenant. Roman, Montréal et Paris, Fides, «Alouette bleue», [1962], 286 p.

Le Survenant, précédé d'une chronologie, d'une bibliographie et de jugements critiques, Montréal-Paris, Fides, «Bibliothèque canadienne-française», [1966], 248 p.

Le Survenant. Roman, édité par Anthony S. Mollica et Gilles P. Deslauriers, Toronto, Copp Clark Publishing Company, [1969], xvi, 283 p. [édition scolaire ; reproduction photographique de l'édition du Nénuphar, 1959, sans les illustrations de Gabriel].

Le Survenant. Roman, version définitive, Montréal, Fides, «Nénuphar, 45», [1974], 213 p.

Le Survenant, Montréal, Fides, 1977, 27 feuilles pliées, 52 cm, dix lithographies en couleurs d'André Bergeron [édition de luxe tirée à 175 exemplaires ; texte de la version définitive].

Le Survenant, chronologie, bibliographie et jugements critiques d'Aurélien Boivin, Montréal, Fides, «Bibliothèque québécoise», [1982], 233 p.

Le Survenant, édition critique par Yvan G. Lepage, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1989, 367 p.

Le Survenant, introduction de Yvan G. Lepage, Montréal, BQ, [1990], 223 p. [nouveaux tirages : 1992 et 1994].

2. Articles

a) Sous le pseudonyme « Janrhève »

[Sans titre], *le Canada*, 11 octobre 1913, p. 9 («Coin des étudiants»).

«Trouvé : un journal», *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 12, 6 février 1914, p. 3 (« Le monde féminin »).

«Un cœur passa...», *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 14, 20 février 1914, p. 3 (« Le monde féminin »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 15, 27 février 1914, p. 4 («Le monde féminin »).

«Lettre au grand-père», *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 17, 13 mars 1914, p. 4 («Le monde féminin »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 18, 20 mars 1914, p. 4 (« Le monde féminin »).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 19, 27 mars 1914, p. 4 (« Le monde féminin »).

«Un conte», *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 20, 2 avril 1914, p. 6 (« Le monde féminin »).

«Le monde où l'on s'amuse. Aux sucres», *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 22, 24 avril 1914, p. 6.

«La jeunesse», *l'Étudiant*, 3^e année, n^o 23, 1^{er} mai 1914, p. 6 («Le monde féminin »).

«Le garde», *la Patrie*, 17 octobre 1914, p. 15 («Le royaume des femmes»).

«Novembre», *la Patrie*, 28 novembre 1914, p. 19 («Le royaume des femmes»).

[Sans titre], *l'Étudiant*, 4^e année, n^o 1, 4 décembre 1914, p. 4 («Chronique féminine»).

«À quel âge ? », *l'Avenir du Nord*, 1^{er} septembre 1933, p. 2.

«Propos littéraires. *Un homme et son péché*», *le Droit*, 3 mars 1934, p. 4.

«Écrivons-nous. La semaine de la lettre », *Paysana*, vol. 2, n^o 9, novembre 1939, p. 22.

b) Sous le pseudonyme «La Passante», en collaboration avec Françoise Gaudet-Smet

«Pays-Jassettes», *Paysana*, vol. 1, n^o 1, mars 1938, p. 28 ; vol. 1, n^o 2, avril 1938, p. 28-29 ; vol. 1, n^o 3, mai 1938, p. 28-29 ; vol. 1, n^o 5, juillet 1938, p. 24-25 ; vol. 1, n^o 6, août 1938, p. 23-24 ; vol. 2, n^o 2, avril 1939, p. 28-29 ; vol. 2, n^o 3, mai 1939, p. 14-15 ; vol. 2, n^o 4, juin 1939, p. 24-25 ; vol. 2, n^o 5, juillet 1939, p. 14 ; vol. 2, n^o 10, décembre 1939, p. 20 ; vol. 2, n^o 12, février 1940, p. 24, 31 ; vol. 3, n^o 10, décembre 1940, p. 18 ; vol. 4, n^o 1, mars 1941, p. 6, 24 ; vol. 4, n^o 2, avril 1941, p. 2 ; vol. 4, n^o 3, mai 1941, p. 5 ; vol. 4, n^o 4, juin 1941, p. 14 ; vol. 4, n^o 7, septembre 1941, p. 24 ; vol. 4, n^o 12, février 1942, p. 21-22 ; vol. 5, n^o 2, avril 1942, p. 2.

«Pour vous saluer», *Paysana*, vol. 5, n^o 10, décembre 1942, p. 4 ; vol. 5, n^o 11, janvier 1943, p. 4 ; vol. 6, n^o 1, mars 1943, p. 4.

«L'arbre devant la maison », *Paysana*, vol. 6, n^o 2, avril 1943, p. 16 [déjà publié, avec variantes, dans *l'Œil*, vol. 1, n^o 10, 15 mai 1941, p. 25, sous le pseudonyme «La Femme du Postillon»].

c) Sous le pseudonyme «La Femme du Postillon »

«La raison d'un pseudo », *l'Œil*, vol. 1, n^o 5, 15 décembre 1940, p. 27 («Courrier extraordinaire»).

«Un quêteux sans pareil », *l'Œil*, vol. 1, n^o 6, janvier 1941, p. 32 (« Courrier extraordinaire »).

«La petite "campe" de l'Enfant Jésus», *l'Œil*, vol. 1, n° 7, 15 février 1941, p. 19 («Courrier extraordinaire»).

«Soleil», *l'Œil*, vol. 1, n° 8, 15 mars 1941, p. 25 («Courrier extraordinaire»).

«Propos de printemps», *l'Œil*, vol. 1, n° 9, 15 avril 1941, p. 26 («Courrier extraordinaire»).

«L'arbre devant la maison», *l'Œil*, vol. 1, n° 10, 15 mai 1941, p. 25 («Courrier extraordinaire») [repris, avec variantes, dans *Paysana*, vol. 6, n° 2, avril 1943, p. 16, sous le pseudonyme «La Passante»].

«À la manière de...», *l'Œil*, vol. 1, n° 11, 15 juin 1941, p. 30 («Courrier extraordinaire»).

«La gloire d'une débutante», *l'Œil*, vol. 1, n° 12, 15 juillet 1941, p. 32 («Courrier extraordinaire»).

«Monique en vacances», *l'Œil*, vol. 2, n° 1, 15 août 1941, p. 26 («Courrier extraordinaire»).

«La dame de journée moyen-âge», *l'Œil*, vol. 2, n° 2, 15 septembre 1941, p. 24 («Courrier extraordinaire»).

«Plus précisément...», *l'Œil*, vol. 2, n° 3, 15 octobre 1941, p. 21 («Courrier extraordinaire»).

«Portés disparus», *l'Œil*, vol. 2, n° 4, 15 novembre 1941, p. 25 («Courrier extraordinaire»).

«Thémis versus Diane», *l'Œil*, vol. 2, n° 5, 15 décembre 1941, p. 26 («Courrier extraordinaire»).

«En marge de la guerre», *l'Œil*, vol. 2, n° 6, 15 janvier 1942, p. 23 («Courrier extraordinaire»).

d) Sous le nom de *Germaine Guèvremont*

«Un bon jérômien : Joseph-J. Grignon», *l'Avenir du Nord*, 17 août 1934, p. 7.

«Les survenants», *Paysana*, vol. 1, n° 1, mars 1938, p. 11-12 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «Chauffe, le poêle!»].

«Le départ», *Paysana*, vol. 1, n° 2, avril 1938, p. 12, 32 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «La glace marche»].

«Sa prière», *Paysana*, vol. 1, n° 3, mai 1938, p. 22 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «Prière»].

«La noce», *Paysana*, vol. 1, n° 4, juin 1938, p. 19, 32 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «Une grosse noce»].

«Un malheur», *Paysana*, vol. 1, n° 5, juillet 1938, p. 13 [repris sous le même titre dans *le Canada*, 13 août 1938, p. 2, puis dans *En pleine terre*].

«Quand l'été s'en va...», *Paysana*, vol. 1, n° 6, août 1938, p. 11 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «Vers l'automne»].

«La femme du médecin de campagne», *Paysana*, vol. 1, n° 8, octobre 1938, p. 17-18.

«Le rêve d'un chef», *Paysana*, vol. 1, n° 8, octobre 1938, p. 19.

«La fille à De-Froi», *Paysana*, vol. 1, n° 11, janvier 1939, p. 10-11 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «L'ange à De-Froi»].

«Ode à son cheval», *Paysana*, vol. 2, n° 1, mars 1939, p. 25 [repris dans *En pleine terre*, sous le titre «Accord»].

«Quand ils questionnent», *Familia*, vol. 6, n° 3, mars 1939, p. 14-16.

«Tu seras journaliste», *Paysana*, vol. 2, n° 2, avril 1939, p. 12-13; vol. 2, n° 3, mai 1939, p. 28-29; vol. 2, n° 4, juin 1939, p. 13, 20; vol. 2, n° 5, juillet 1939, p. 7, 11; vol. 2, n° 6, août 1939, p. 10-11; vol. 2, n° 7, septembre 1939, p. 8-9; vol. 2, n° 8, octobre 1939, p. 6-7; vol. 2, n° 9, novembre 1939, p. 6, 7, 13; vol. 2, n° 11, janvier 1940, p. 5-7; vol. 2, n° 12, février 1940, p. 6-7; vol. 3, n° 1, mars 1940, p. 18-19; vol. 3, n° 1^{bis},

avril 1940, p. 22-23 ; vol. 3, n° 2, mai 1940, p. 24, 25, 32 ; vol. 3, n° 3, juin 1940, p. 20-22 ; vol. 3, n° 4, juillet 1940, p. 9, 24 ; vol. 3, n° 5, août 1940, p. 19, 24 ; vol. 3, n° 6, septembre 1940, p. 20-21 ; vol. 3, n° 7, octobre 1940, p. 22-24.

«Le 3^e centenaire de Racine», *la Revue populaire*, vol. 32, n° 11, novembre 1939, p. 7.

«Un petit Noël», *Paysana*, vol. 2, n° 10, décembre 1939, p. 3 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*].

«Louis Fréchette», *Paysana*, vol. 2, n° 10, décembre 1939, p. 6.

«Un ami des livres», *la Revue populaire*, vol. 33, n° 5, mai 1940, p. 9, 62, 67.

«La Société des écrivains canadiens», *Culture*, vol. 1, n° 3, septembre 1940, p. 362-363.

«Un vrai taupin», *Paysana*, vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 7, 20 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*].

«C'est notre fête», *Paysana*, vol. 4, n° 1, mars 1941, p. 24.

«Les demoiselles Mondor», *la Revue moderne*, vol. 22, n° 1, mai 1941, p. 9, 36 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*, puis dans *Amérique française*, vol. 7, n° 4, juin-août 1949, p. 23-29].

«Le tour du village», *Paysana*, vol. 4, n° 3, mai 1941, p. [6] ; vol. 4, n° 4, juin 1941, p. 10 ; vol. 4, n° 5-6, juillet-août 1941, p. 10 ; vol. 6, n° 4, juin 1943, p. 14.

«Le bouleau d'argent», *Paysana*, vol. 4, n° 8, octobre 1941, p. 5, 17 [repris sous le même titre dans *En pleine terre*].

«Une femme et son métier», *Paysana*, vol. 4, n° 10, décembre 1941, p. 4.

«La femme, péril ou salut de la terre», *Paysana*, vol. 4, n° 11, janvier 1942, p. 6 [repris dans *le Monde rural. Almanach-*

Magazine, Montréal, Éditions de la Jeunesse agricole catholique, 1942, p. 83-86].

«Paysana présente... Marie-Claire Daveluy», *Paysana*, vol. 4, n° 12, février 1942, p. 8.

«Une famille au service de l'agriculture», *Paysana*, vol. 5, n° 1, mars 1942, p. 14-15.

«Une belle carrière : Florine Phaneuf», *Paysana*, vol. 5, [n° 3], mai 1942, p. 9.

«Le 3^e centenaire de Sorel», *le Samedi*, vol. 54, n° 12, 15 août 1942, p. 4, 5, 31.

«Un bon quêteux», *Paysana*, vol. 5, n° 7, septembre 1942, p. 4 [également paru dans *En pleine terre*].

«Nos grandes femmes. Une jeunesse de 83 ans», *Paysana*, vol. 5, n° 10, décembre 1942, p. 9.

«Un sauvage ne rit pas», *la Revue moderne*, vol. 24, n° 11, mars 1943, p. 10-11.

«De fil en aiguille», *Paysana*, vol. 6, n° 1, mars 1943, p. 7.

«Un maître artisan : Moïse Beauchemin, pionnier de l'industrie des machines aratoires dans la province de Québec», *Paysana*, vol. 6, n° 2, avril 1943, p. 8-9.

«Lettre morte», *Paysana*, vol. 6, n° 3, mai 1943, p. 8-9.

«La peur», *Paysana*, vol. 6, n° 5-6, juillet-août 1943, p. 7, 14.

«L'enfant, notre espoir...», *Paysana*, vol. 6, n° 7, septembre 1943, p. 9.

«Le petit bac du père Drapeau», *Paysana*, vol. 6, n° 8, octobre 1943, p. 5-6 [repris dans la 2^e édition d'*En pleine terre*, 1946].

«La découverte de Sorel en 1926», *Paysana*, vol. 6, n° 9, novembre 1943, p. 6-7 [texte d'une conférence donnée le 21

septembre 1943 au congrès de la Chambre de commerce des jeunes de la province de Québec, à Sorel].

«L'arrivée de Venant» et «L'abandon», *Gants du ciel*, n° 2, décembre 1943, p. 21-32 [première version des chapitres I et XVII du *Survenant*].

«Figures de femmes. "Il y a soixante ans"», *Paysana*, vol. 6, n° 10, décembre 1943, p. 8 [compte rendu de l'ouvrage d'Alice Lévesque-Dubé].

«Figures de femmes. Madeleine Huguenin», *Paysana*, vol. 6, n° 10, décembre 1943, p. 8.

«En ce temps-là: le premier baptisé canadien», *Paysana*, vol. 6, n° 11, janvier 1944, p. 6, 13.

«Fidélité», *Paysana*, vol. 6, n° 12, février 1944, p. 3.

«... des mains ingénieuses...», *Paysana*, vol. 6, n° 12, février 1944, p. 8.

«Avec un grain de sel...», *Paysana*, vol. 7, n° 1, mars 1944, p. 6, 12.

«Un chapeau se penche sur une femme», *Paysana*, vol. 7, n° 2, avril 1944, p. 7, 18.

«L'Académie canadienne-française», *la Revue populaire*, vol. 38, n° 2, février 1945, p. 7.

«Marguerite Lemieux, "fille de France, née au Canada"», *Paysana*, vol. 8, n° 1, mars 1945, p. 8-9.

«Une dernière passée», *Gants du ciel*, n° 8, juin 1945, p. 41-46 [première version du chapitre III de la deuxième partie de *Marie-Didace*].

«L'artisanat et nos artisans. Georgette DuPerré», *Paysana*, vol. 8, n° 5-6, juillet-août 1945, p. 8-9.

«Quand le Survenant arrive... chez les Beauchemin au Chenal du Moine», *Paysana*, vol. 8, n° 7, septembre 1945, p. 8 [chapitre premier du *Survenant*].

«Préface» de la «Bio-bibliographie de Vieux Doc» de Juliette Beaudoin, thèse présentée à l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1946, 40 f.

«Tout s'en va avec le temps», *Liaison*, vol. 1, n° 1, janvier 1947, p. 3-8 [première version du chapitre VIII de la première partie de *Marie-Didace*].

«Goût de la lecture : richesse insurpassable !», *Paysana*, vol. 9, n° 12, février 1947, p. 4.

«Vers l'automne», *Paysana*, vol. 11, n° 8, octobre 1948, p. 9, 21 [déjà paru dans *En pleine terre*].

«La langue paysanne du Canada», *Liaison*, vol. 3, n° 25, mai 1949, p. 274-278.

«Faites votre possible. Il n'y a pas de recette de roman», *le Petit journal*, 30 septembre 1951, p. 55.

«Le chambreur (conte drolatique inscrit au concours littéraire)», *Amérique française*, vol. 3, n° 5, septembre-octobre 1951, p. 12-17.

«Avant-propos» de *Montréal qui disparaît* de Clayton Gray, Montréal, J.-A. Pony, 1952, 198 p., p. [7].

«L'émeraude, nouvelle sentimentale», *la Revue moderne*, vol. 34, n° 1, mai 1952, p. 8, 17, 21.

«Les lettres. Mes personnages», *l'Autorité*, 9 mai 1953, p. 6.

«Préface» d'*Étranges domaines*, recueil de poésies d'André Brochu, J.-André Contant et Yves Dubé, Montréal, Éditions de la Cascade, 1957, [s.p.], p. [3-4].

«Au pays du Survenant», *la Revue moderne*, vol. 39, n° 1, mai 1957, p. 12, 14.

«Le plomb dans l'aile», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 4: *Contes et nouvelles*, 1959, p. 69-75.

«Un homme habité», *le Nouveau journal*, 9 septembre 1961, p. 21 («3 minutes avec») [à l'occasion de la mort d'Ernest Hemingway].

«Le chemin des roses», *le Nouveau journal*, 16 septembre 1961, p. 18 («3 minutes avec») [éloge de Mazo de la Roche].

«Cocktail et fantaisie», *le Nouveau journal*, 23 septembre 1961, p. 20 («3 minutes avec»).

«Anatomie d'un faire-part», *le Nouveau journal*, 30 septembre 1961, p. 20 («3 minutes avec»).

«La maison de ma tante [Alzire Grignon-Lachaine]», *le Nouveau journal*, 7 octobre 1961, p. 23 («3 minutes avec») [reproduit dans Rita Leclerc, *Germaine Guèvremont*, p. 103-106].

«Sur trois échos», *le Nouveau journal*, 14 octobre 1961, p. 20 («3 minutes avec»).

«Ma vie est un roman», *le Nouveau journal*, 21 octobre 1961, p. 22 («3 minutes avec»).

«Aimez-vous... Schopenhauer ?», *le Nouveau journal*, 28 octobre 1961, p. 19 («3 minutes avec»).

«Découpages», *le Nouveau journal*, 4 novembre 1961, p. 20 («3 minutes avec»).

«Onze novembre», *le Nouveau journal*, 11 novembre 1961, p. 22 («3 minutes avec»).

«Ne me donnez, Seigneur...», *le Nouveau journal*, 18 novembre 1961, p. 21 («3 minutes avec»).

«Le premier scoop du monde», *le Nouveau journal*, 25 novembre 1961, p. 19 («3 minutes avec»).

«Où allons-nous?», *le Nouveau journal*, 2 décembre 1961, p. 22 («3 minutes avec»).

«Ce vice puni... la lecture», *le Nouveau journal*, 9 décembre 1961, p. 23 («3 minutes avec»).

«Information-minute», *le Nouveau journal*, 16 décembre 1961, p. 20 («3 minutes avec») [réflexions sur le séparatisme].

«Noël approche», *le Nouveau journal*, 23 décembre 1961, p. 22 («3 minutes avec») [souvenirs d'enfance].

«Les visiteurs du Jour de l'An», *le Nouveau journal*, 30 décembre 1961, p. 21 («3 minutes avec»).

«D'une étrenne à l'autre», *le Nouveau journal*, 6 janvier 1962, p. 21 («3 minutes avec»).

«Sur un air connu», *le Nouveau journal*, 13 janvier 1962, p. 23 («3 minutes avec») [Sorel en 1926].

«Bon à tirer», *le Nouveau journal*, 20 janvier 1962, p. 21 («3 minutes avec»).

«Nouvellement révolution», *le Nouveau journal*, 27 janvier 1962, p. 23 («3 minutes avec») [nouvelles réflexions sur le séparatisme].

«Voyage au pays de la bonne fourchette», *le Nouveau journal*, 3 février 1962, p. 23 («3 minutes avec»).

«La dame errante», *le Nouveau journal*, 10 février 1962, p. 21 («3 minutes avec») [présentation de Marcelle Auclair].

«Un coup de fil», *le Nouveau journal*, 17 février 1962, p. 21 («3 minutes avec»).

«À la croque au sel», *le Nouveau journal*, 24 février 1962, p. 23 («3 minutes avec»).

«Enfants de la nuit», *le Nouveau journal*, 3 mars 1962, p. 20 («3 minutes avec»).

«Connaissez-vous Annie?», *le Nouveau journal*, 10 mars 1962, p. 25 («3 minutes avec») [sur l'épouse du cosmonaute John Glenn].

«Deux nouvelles», *le Nouveau journal*, 17 mars 1962, p. 23 («3 minutes avec») [les trains d'autrefois].

[«Portrait de mon père, Joseph-Jérôme Grignon»], *Société royale du Canada, Présentations*, n° 16, 1961-1962 (séance du 14 avril 1962), p. 93-98.

«Jamais je n'oublierai...», *Présence de Victor Barbeau*, Montréal, Pierre DesMarais, 1963, cahier n° 2, p. 23-26.

«Marie Mauron», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 11 : *Reconnaisances littéraires*, 1967, p. 144-150.

«À l'eau douce. Extraits des Mémoires de Germaine Guèvremont», *Châtelaine*, vol. 8, n° 4, avril 1967, p. 34, 35, 74, 76, 78, 80, 82.

«Le premier miel. Un chapitre inédit de Germaine Guèvremont», *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. XXI.

«Préface» de *Pomme-de-Pin* de Louis Pelletier-Dlamini, Montréal, Éditions de l'Homme, 1968, 134 p., p. [5]-7. [«Le dernier écrit de M^{me} Germaine Guèvremont avant sa mort» — *Note de l'éditeur*, p. 7].

III — *Varia*

1. Conférences non publiées

«Les petites joies d'un grand métier», conférence donnée à l'automne [?] 1945 à la Bibliothèque municipale de Montréal, dans la série «Votre auteur préféré» [texte dactylographié de 19 pages (21,5 x 28 cm), ANQ-S, fonds Alfred DesRochers].

«Les prix Nobel et les femmes», conférence donnée à la Société d'étude et de conférences de Montréal, le 28 février 1950 [résumé de G. B. dans *le Devoir*, 1^{er} mars 1950, p. 5].

«Le Survenant, homme ou dieu?», conférence donnée à l'Université de Montréal, le 24 novembre 1965 [résumé de R. Barberis dans *le Quartier latin*, 2 décembre 1965, p. 6; extraits dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 18 et 34].

2. Pièce de théâtre inédite

«Une grosse nouvelle», pièce en un acte jouée les 26 et 27 janvier 1939, à la section française du *Montreal Repertory Theatre*, dans une mise en scène de Mario Duliani [voir aussi *infra*, 4. Téléthéâtres].

3. Radioromans

En collaboration avec Claude-Henri Grignon, «Le Déserteur. Les belles histoires des Pays d'en Haut», textes radiophoniques diffusés à CBF, du 30 septembre 1938 au 29 avril 1939; hebdomadaire, 15 minutes: 30 septembre 1938 - 9 décembre 1938; tri-hebdomadaire, 15 minutes: 12 décembre 1938 - 29 avril 1939. Réalisation: Guy Mauffette.

«Le bouleau d'argent», texte diffusé à CBF, dans la série «Les Voix du pays», le 5 octobre 1945. Réalisation: Judith Jasmin. 30 minutes.

«Les étrennes du curé Labelle», adaptation d'un conte de J.-J. Grignon diffusée à CBF, dans la série «Les Voix du pays», le 30 décembre 1945. Réalisation: Joseph Beauregard. 30 minutes.

«Tout s'en va avec le temps», texte diffusé à CBF, dans la série «Les Voix du pays», le 8 juin 1947. Réalisation: Armand Plante. 30 minutes.

«Un coup de main au petit Jésus», conte diffusé à CBF, dans la première série des «Contes des enfants sages», le 2 janvier 1951. Réalisation: Guy Beaulne. 15 minutes.

«Le conte du lièvre, des deux glaçons et des trois boules de neige», conte diffusé à CBF, dans la deuxième série des

«Contes des enfants sages», le 28 décembre 1951. Réalisation : Guy Beaulne. 15 minutes.

«Le Survenant», radioroman diffusé à CBF, du 10 novembre 1952 au 6 mai 1955 ; quotidien, 15 minutes. Réalisation : Paul Leduc. Repris à CKVL, du 24 septembre 1962 au 29 juin 1965.

«Les demoiselles Mondor», conte diffusé à CBF, dans la série «Contes de mon pays», le 25 juillet 1954. Réalisation : Guy Beaulne. 30 minutes.

4. Téléthéâtres

«Une grosse nouvelle», pièce diffusée à CBFT, dans la série «Théâtre d'été», le 23 juin 1954. Réalisation : Jean Léonard. 30 minutes [voir aussi *supra*, 2. **Pièce de théâtre inédite**].

«Les demoiselles Mondor», conte dramatisé par Yves Thériault et diffusé à CBFT, le 13 août 1955 [voir *la Semaine à Radio-Canada*, 7-13 août 1955, p. 7].

5. Téléromans

«Le Survenant», téléroman diffusé à CBFT, du 30 novembre 1954 au 9 juillet 1957 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Maurice Leroux.

«Au Chenal du Moine», téléroman diffusé à CBFT, du 17 octobre 1957 au 10 juillet 1958 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Jo Martin.

«Marie-Didace», téléroman diffusé à CBFT, du 25 septembre 1958 au 25 juin 1959 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Jo Martin.

«Le Survenant», téléroman diffusé à CBFT, du 1^{er} octobre 1959 au 23 juin 1960 ; hebdomadaire, 30 minutes. Réalisation : Denys Gagnon.

6. Scénarios de films

«L'Homme aux bonbons», adaptation canadienne, Montréal, Renaissance-Films, 1948.

« L'adieu aux îles », scénario de Germaine Guèvremont, réalisation de Jean-Paul Fugère pour la série « Provinces ». Diffusé à CBFT le 4 juin 1968 et le 9 septembre 1968 [voir le texte de ce scénario dans Anthony Mollica, « Germaine Guevremont : from *En pleine terre* to "L'Adieu aux îles" », thèse de maîtrise, Université de Toronto, 1972, Appendice].

B — ÉTUDES CONSACRÉES À MARIE-DIDACE

I — Thèses

BULGER, Sœur Mary Clarence, « Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne canadienne-française », thèse de maîtrise, Université Laval, 1962, 97 f.

COMEAU, Gérard, « Le héros et la notion d'héroïsme dans quelques romans régionalistes canadiens du vingtième siècle [*Maria Chapdelaine, Menaud, maître-draveur, le Survivant, Marie-Didace*] », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1972, xxv, 167 f.

DION, Denis, « La Terre et l'Eau dans l'œuvre romanesque de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université McGill, 1973, 131 f.

GIROUARD, Pierre, « La culture dans l'œuvre journalistique de Germaine Guèvremont », mémoire de maîtrise en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, 1982, 241 f.

GORDON, Guy, « La contradiction dans l'œuvre de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université McGill, 1972, 109 f.

GUÉRIN, Germaine, « Bio-bibliographie de Madame Germaine Guèvremont », thèse présentée à l'École des bibliothécaires de l'Université de Montréal, 1945, VIII, 27 f.

LAMY, Jean-Paul, « L'univers romanesque de Germaine Guèvremont », thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1968, 142 f.

MILLER, Willard M., «Les canadianismes dans le roman canadien-français contemporain», thèse de maîtrise, Université McGill, 1962, 332 f.

MOLLICA, Anthony, «Germaine Guevremont : from *En pleine terre* to "L'Adieu aux îles"», thèse de maîtrise, Université de Toronto, 1972, [II], 89 f. [en appendice, texte du scénario de « L'adieu aux îles »].

RENAUD, Benoît, «Les techniques littéraires de Germaine Guèvremont», thèse de maîtrise, Université d'Ottawa, 1971, 126 f.

ROY, Paul-Émile, «L'évolution religieuse du Québec d'après le roman de 1940 à 1960», thèse de Ph.D., Université de Montréal, 1980, XIII, 307 f. (en particulier «L'extinction de la dynastie des Beauchemin», f. 137-181) [voir aussi *infra*, p. 428].

RUBINGER, Catherine, «Germaine Guèvremont: portrait de la femme dans le roman canadien-français», thèse de maîtrise, Université McGill, 1967, [IV], 112 f.

SAINTE-MARIE-ÉLEUTHÈRE, Sœur [Marie-Thérèse Laforest], «La mère dans le roman canadien-français contemporain, 1930-1960», thèse de Ph.D., Université de Montréal, 1961, XIX, 220 f. (en particulier f. 49-55) [voir *infra*, p. 428].

II — Livres

CIMON, Renée [pseudonyme de Madeleine Bellemare], *Germaine Guèvremont*, Montréal, Fides, «Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française, 5», 1969, 56 p.

DOSSIERS DE PRESSE, *Germaine Guèvremont : dossier de presse 1945-1980*, Sherbrooke, Bibliothèque du Séminaire de Sherbrooke, 1981, [s.p.].

DUQUETTE, Jean-Pierre, *Germaine Guèvremont : une route, une maison*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Lignes québécoises», 1973, 79 p.

GIROUARD, Pierre, *Germaine Guèvremont et son œuvre cachée*, Tracy, Cégep de Sorel-Tracy, 1984, 64 p. (2^e éd. revue et corrigée, Saint-Ours, Les Éditions de Neveurmagne, 1985, 64 p.).

LECLERC, Rita, *Germaine Guèvremont*, Montréal, Fides, «Écrivains canadiens d'aujourd'hui, 1», 1963, 188 p.

III — Parties de livres

BAILLARGEON, Samuel, «Madame Germaine Guèvremont (1893-1968)», dans *Littérature canadienne-française*, Montréal, Fides, 1959, p. 420-426.

BENAZON, Michael, «Germaine Guèvremont», dans *Dictionary of Literary Biography*, vol. 68 : *Canadian Writers, 1920-1959; First Series*, Detroit, Gale, 1988, p. 160-163.

BESSETTE, Gérard, GESLIN, Lucien et PARENT, Charles, «Germaine Guèvremont (née en 1896)», dans *Histoire de la littérature canadienne-française par les textes*, Montréal, Centre éducatif et culturel, 1968, p. 443-450.

CAGNON, Maurice, «Germaine Guèvremont (1896-1968)», dans *The French Novel of Quebec*, Boston, Twayne, 1986, p. 31-34.

CHARBONNEAU, Robert, «Germaine Guèvremont», dans *Romanciers canadiens*, Québec, Presses de l'Université Laval, «Vie des lettres canadiennes», 1972, p. 47-53.

DUCROCQ-POIRIER, Madeleine, «Marie-Didace de Germaine Guèvremont», dans *le Roman canadien de langue française de 1860 à 1958. Recherche d'un esprit romanesque*, Paris, Nizet, 1978, p. 487-491 [voir aussi la biographie de Germaine Guèvremont, p. 769-771].

DUHAMEL, Roger, «Germaine Guèvremont (née en 1900)», dans *Manuel de littérature canadienne-française*, Montréal, Éditions du Renouveau pédagogique, 1967, p. 120-121.

- GAY, Paul, «Germaine Guèvremont (1896-1968)», dans *Notre littérature*, Montréal, HMH, 1969, p. 137-138.
- HAMBLET, Edwin, «Germaine Guèvremont 1893-1968», dans *la Littérature canadienne francophone*, Paris, Hatier, «Profil littéraire», 1987, p. 89-91.
- HAMEL, Réginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, «Guèvremont, Germaine», dans *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 326-327.
- HAMEL, Réginald, HARE, John et WYCZYNSKI, Paul, «Guèvremont, Germaine [La Passante, La Femme du Postillon] (1893-1968)», dans *Dictionnaire des auteurs de langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 648.
- LAMONDE, Yvan, «Guèvremont, Germaine (1893-1968)», dans *Je me souviens. La littérature personnelle au Québec, 1860-1980*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, «Instrument de travail, 9», 1983, p. 135.
- LEBEL, Maurice, «Le roman de 1930 à 1955», dans *D'Octave Crémazie à Alain Grandbois*, Québec, Éditions de l'Action, 1963, p. 237-247 (en particulier p. 240).
- LEPAGE, Yvan G., «Du manuscrit au livre imprimé : le cas du *Survenant* de Germaine Guèvremont», dans *l'Édition littéraire en quête d'autonomie : Albert Lévesque et son temps*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 25-38.
- LEPAGE, Yvan G., «L'illusion réaliste dans le *Survenant* de Germaine Guèvremont», dans *Mélanges Réjean Robidoux*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1992, p. 152-163.
- MAILHOT, Laurent, «La terre avare et l'appel de la route», dans *la Littérature québécoise*, Paris, Presses Universitaires de France, «Que sais-je ?», n° 1559, 1974, p. 55-58 (en particulier p. 57-58).
- MARCOTTE, Gilles, «Brève histoire du roman canadien-français», dans *Une littérature qui se fait*, nouvelle édition, Montréal, BQ, 1994, p. 58-59 (1^{re} éd. 1962, p. 36-37).

- MAY, Cedric, « [Germaine Guèvremont] », *Breaking the Silence : the Literature of Québec*, Birmingham, University of Birmingham, Regional Studies Centre, 1981, p. 50-53.
- O'LEARY, Dostaler, « Germaine Guèvremont », dans *le Roman canadien-français. Étude historique et critique*, Montréal, Cercle du Livre de France, 1954, p. 62-66.
- PARADIS, Suzanne, « Alphonsine Beauchemin, Marie-Amanda Beauchemin, Angéline Desmarais », dans *Femme fictive, femme réelle. Le personnage féminin dans le roman canadien-français, 1884-1966*, Québec, Garneau, 1966, p. 30-43.
- ROBIDOUX, Réjean et RENAUD, André, « *Le Survenant* et Marie-Didace », dans *le Roman canadien-français du vingtième siècle*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1966, p. 49-57.
- ROY, Paul-Émile, « L'extinction de la dynastie des Beauchemin », dans *Études littéraires : Germaine Guèvremont, Réjean Ducharme, Gabrielle Roy*, Montréal, Méridien/Littérature, 1989, p. 11-47 [voir aussi *supra*, p. 425].
- SAINTE-MARIE ÉLEUTHÈRE, Sœur [Marie-Thérèse Laforest], *la Mère dans le roman canadien-français*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres canadiennes, 1 », 1964, p. 41-47 [voir aussi *supra*, p. 425].
- SERVAIS-MAQUOI, Mireille, « Germaine Guèvremont », dans *le Roman de la terre au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, « Vie des lettres québécoises, 12 », 1974, p. 189-238 [voir aussi *infra*, p. 438, MAQUOI, Mircille].
- SMART, Patricia, « Germaine Guèvremont ou la maison ouverte à l'autre », dans *Écrire dans la maison du père : l'émergence du féminin dans la tradition littéraire du Québec. Essai*, Montréal, Québec/Amérique, 1988 (nouvelle éd. revue et augmentée, 1990), p. 135-166.
- SYLVESTRE, Guy, CONRON, Brandon et KLINCK, Carl F., « Germaine Guèvremont », dans *Écrivains canadiens / Canadian Writers*, Montréal, HMH, 1964, p. 67.

TOUGAS, Gérard, « Germaine Guèvremont », dans *Histoire de la littérature canadienne-française*, 5^e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1974 (1^{re} éd. 1960), p. 181.

URBAS (Jeanette), « Undermining the Myth », dans *From Thirty Acres to Modern Times : the Story of French-Canadian Literature*, Toronto, McGraw-Hill Ryerson, 1976, p. 25-31.

VIAU, Robert, « La folie dans le roman québécois de 1940 à 1959 », dans *les Fous de papier*, Montréal, Méridien/Littérature, 1989, p. 165-198 (en particulier p. 166-171).

IV — Articles et comptes rendus

ANONYME, « Marie-Didace », *Notre temps*, 13 septembre 1947, p. 1.

ANONYME, « Un prix à M^{me} G. Guèvremont. L'Académie canadienne-française couronne son roman, "Marie-Didace" », *la Presse*, 17 décembre 1947, p. 9.

ANONYME, « Nouveaux académiciens », *le Quartier latin*, 10 décembre 1948, p. 4.

ANONYME, « Notre Académie reçoit deux nouveaux membres. M^{me} Germaine Guèvremont et M. Roger Duhamel ont pris possession, samedi [23 avril], des 20^e et 21^e fauteuils à l'illustre compagnie », *la Presse*, 25 avril 1949, p. 14.

ANONYME, « Deux nouveaux académiciens », *Notre temps*, 30 avril 1949, p. 3.

ANONYME, « Madame Guèvremont raconte les angoisses de l'auteur-éditeur », *le Canada*, 28 juin 1950, p. 6.

ANONYME, « Marie-Didace, l'enfant du bonheur », *le Droit*, 21 juillet 1951, p. 12, et *la Semaine à Radio-Canada*, vol. 1, n^o 41, 22-28 juillet 1951, p. 3.

ANONYME, « Une démission au Cercle du Livre de France », *le Devoir*, 1^{er} mars 1952, p. 8.

ANONYME, « M^{me} Guèvremont définit à Toronto la formule du succès littéraire », *le Soleil*, 8 avril 1952, p. 8.

ANONYME, [Sans titre], *la Semaine à Radio-Canada*, 7-13 août 1955, p. 7 [à propos du téléthéâtre « Les demoiselles Mondor »].

ANONYME, « Arts et lettres. Marie-Didace », *la Presse*, 20 octobre 1956, p. 66 [repris dans la *Revue de l'Université Laval*, vol. 11, n^o 3, novembre 1956, p. 274-275 (sous le pseudonyme « Amable ») et dans *l'Enseignement secondaire*, vol. 36, n^o 2, novembre 1956, p. 89].

ANONYME, « C'est à Sorel que Germaine Guèvremont a trouvé "Le Survenant" et "Marie-Didace" », *la Presse*, 13 juillet 1957, p. 50.

ANONYME, « Au Chenal du Moine », *la Semaine à Radio-Canada*, 12-19 octobre 1957, p. 11.

ANONYME, « Guèvremont, Germaine », *Vedettes (Who's who en français)*, 2^e éd., Montréal, Société nouvelle de publicité, 1958, p. 138-139 (3^e éd. 1960, p. 143 ; 4^e éd. 1962, p. 171-172).

ANONYME, « Mme Guèvremont. "J'ai tué Amable et pour toujours" », *le Petit journal*, 11 janvier 1959, p. 81.

ANONYME, « Germaine Guèvremont, romancière du terroir sorelois », *la Terre de chez nous*, 26 octobre 1960, p. 13.

ANONYME, « La Société royale a reçu Claude-H. Grignon et Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 16 avril 1962, p. 6.

ANONYME, « Cinq hommes nous racontent leurs souvenirs sur nos deux plus prestigieuses romancières : Gabrielle Roy et Germaine Guèvremont », *le Devoir*, 19 avril 1965, p. 7.

ANONYME, « Le Conseil des Arts du Canada octroie des bourses de travail libre à 48 artistes canadiens », *le Devoir*, 26 avril 1966, p. 10, et *le Soleil*, 27 avril 1966, p. 30.

- ANONYME, «Nos écrivains au Pen Club international», *la Presse*, 7 août 1967, p. 19.
- ANONYME, «Guèvremont, une parente éloignée», *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. IX.
- ANONYME, «La mère du Survenant sera fêtée jeudi [20 juin] au Chenail du Moine!», *Dernière heure*, vol. 3, n° 38, 16 juin 1968, p. 31.
- ANONYME, «Hommage à Germaine Guèvremont», *le Courrier Riviera*, 25 juin 1968, p. 5.
- ANONYME, «Mort de l'écrivain Germaine Guèvremont», *la Presse*, 22 août 1968, p. 11.
- ANONYME, «Le "Chenal du Moine" a perdu son âme», *le Québec en bref*, vol. 2, n° 9, septembre 1968, p. 16.
- ANONYME, «Hommage à G. Guèvremont», *Ici Radio-Canada*, vol. 2, n° 37, 7 septembre 1968, p. 8.
- ANONYME, «Musée de l'écriture au pays du Survenant», *le Droit*, 1^{er} novembre 1986, p. 64.
- ADAM, Marcel, «La trilogie de M^{me} Guèvremont. Une génération plus tard : Marie-Didace», *le Petit journal*, 26 octobre 1958, p. 43.
- ALLAIRE, Émilie B., «Germaine Grignon-Guèvremont», *Têtes de femmes (Essais biographiques)*, Montréal, Éditions de l'Équinoxe, 1963, p. 159-168.
- B., G., «Les prix Nobel et les femmes. M^{me} Germaine Guèvremont à la Société d'étude», *le Devoir*, 1^{er} mars 1950, p. 5.
- B., J., «Création de quatre pièces canadiennes. "Une grosse nouvelle"», *la Presse*, 27 janvier 1939, p. 12.
- B[AILLARGEON], P[ierre], «La vie littéraire. Germaine Guèvremont : Marie-Didace», *la Patrie du dimanche*, 9 novembre 1947, p. 86, 97 [repris sous le titre «Germaine Guèvremont : Le Survenant [sic]», dans *Amérique française*,

vol. 7, n° 1, septembre-octobre 1948, p. 80-82, et en partie dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 37-38].

BARBEAU, Victor, «Interview: "Janrhève"», *le Nationaliste*, 13 décembre 1914, p. 5.

BARBEAU, Victor, «Les livres. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace* [...]», *Liaison*, vol. 1, n° 10, décembre 1947, p. 599-602 [repris dans *la Face et l'envers. Essais critiques*, Montréal, Publications de l'Académie canadienne-française, 1966, p. 76-79].

BARBEAU, Victor, «Germaine Guèvremont, romancière», *Notre temps*, 6 juin 1953, p. 3.

BARBERIS, Robert, «Sa voix parlait au cœur», *le Quartier latin*, 2 décembre 1965, p. 9.

BÉGIN, Émile, voir SOUMANDE, François.

BENOÎT, Fernande, «Un des plus grands romanciers de notre époque. Germaine Guèvremont chez elle», *la Revue populaire*, vol. 45, n° 7, juillet 1952, p. 7, 38.

BERTRAND, Théophile, «Appréciation d'ouvrages. Germaine Guèvremont, "interprète de l'âme paysanne"», *Revue de l'Institut Pie XI*, vol. 19, n° 28, 14 juin 1958, p. 7-12.

BOUFFARD, Odoric, «Prose de chez nous (La Minuit - Marie-Didace)», *l'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 28, n° 5, mai 1949, p. 382-386 (en particulier p. 384-386).

BOULAY, Gérard, «Germaine Guèvremont répond à dix questions», *le Sorelois*, 5 novembre 1953, p. 4.

BOUTHILLETTE, Jean, «Germaine Guèvremont. Elle a écrit pour échapper à la peur», *Photo-journal*, 17-24 janvier 1959, p. 7.

BROSSEAU, Cécile, «On rend hommage à la Fée des Îles de Sorel: Germaine Guèvremont», *la Presse*, 21 juin 1968, p. 19.

- CHAPUT-ROLLAND, Solange, «Kaléidoscope littéraire», *l'Action universitaire*, vol. 17, n° 3, avril 1951, p. 42-54 (en particulier p. 44).
- COINDREAU, Maurice-E[dgar], «Brelan de dames [Colette; Marcelle Auclair; Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*]», *France-Amérique* [New York], 22 février 1948, p. 7.
- COLLECTIF, «En hommage à Germaine Guèvremont», *l'Écho de Sorel-Tracy*, 3 septembre 1968, p. 9-21.
- COLLET, Paulette, «Les romancières québécoises des années 60 face à la maternité», *Atlantis*, vol. 5, n° 2, printemps 1980, p. 131-141.
- C.-TURGEON, Nelida, «Ça vaut le coup. Réflexions face à la mort de Germaine Guèvremont», *le Journal des vedettes*, 7 septembre 1968, p. 14.
- DAIGNEAULT, Yvon, «Germaine Guèvremont s'était faite la confidente attentive des siens», *le Soleil*, 31 août 1968, p. 30.
- DEACON, William Arthur, «Germaine Guevremont. An Interview», *The Globe and Mail*, 13 avril 1946, p. 9.
- DÉSILETS-LEDoux, Rosaline, «Pages du foyer. Germaine Guèvremont. Un grand écrivain, une femme simple, une mère douce...», *la Terre de chez nous*, 9 octobre 1968, p. 16.
- DION-LÉVESQUE, Rosaire, «Quinze minutes avec Germaine Guèvremont. Cette femme de lettres éminente du Canada français s'arrête à Nashua, N.H., en se rendant au Cap Cod», *le Travailleur*, 27 juillet 1950, p. 1, 4.
- DUHAMEL, Roger, «Courrier des lettres. "Marie-Didace"», *Montréal-Matin*, 26 septembre 1947, p. 5.
- DUHAMEL, Roger, «Réflexions et images. Germaine Guèvremont parmi nous», *le Droit*, 15 février 1964, p. 19.
- DUQUETTE, Jean-Pierre, «Étude. Germaine Guèvremont et le roman de l'Eau», *le Devoir* (suppl.), 14 novembre 1970, p. XVII.

- DUQUETTE, Jean-Pierre, « Marie-Didace, roman de Germaine Guèvremont (née Grignon) », *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. III, 1940-1959, Montréal, Fides, 1982, p. 609-614 [partiellement repris dans Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*, Montréal, BQ, 1992, p. 7-11].
- D[UVERNE], R., « Guèvremont (Germaine) : *Marie-Didace*, Plon [...] », *Livres et lectures*, avril 1949, p. 175.
- ÉTHIER-BLAIS, Jean, « Les Carnets de Jean Éthier-Blais », *le Devoir*, 18 octobre 1980, p. 22.
- [G., L.], « Marie-Didace », *le Droit*, 4 octobre 1947, p. 2.
- G., L., « Notes bibliographiques. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace* [...] », *Revue de l'Université Laval*, vol. 2, n° 6, février 1948, p. 552-553 [extraits du compte rendu précédent].
- GABOURY, Jean-Marie, « Idéal et principes. Triomphe féminin. Deux romans de Germaine Guèvremont : *le Survenant*, *Marie-Didace* », *Lectures*, vol. 4, n° 2, mars 1948, p. 65-69.
- GARNEAU, René, « Beaucoup plus qu'un roman paysan. *Marie-Didace* par Germaine Guèvremont », *le Canada*, 22 septembre 1947, p. 5 [repris dans *la Tribune*, 11 octobre 1947, p. 4].
- GARNEAU, René, « La langue paysanne dans "Marie-Didace" », *le Canada*, 20 octobre 1947, p. 5 [repris dans Renée Cimon, *Germaine Guèvremont*, p. 38].
- GAY, Paul, « À la devanture de Fides », *le Droit*, 24 octobre 1956, p. 6.
- GAY, Paul, « *Le Survenant* et *Marie-Didace* », *le Droit*, 11 août 1962, p. 7.
- GOULET, Élie, « Vos lectures. *Marie-Didace* par Germaine Guèvremont », *l'Action catholique*, 27 octobre 1956, p. 4.

- GREEN, Mary Jean, «Gabrielle Roy and Germaine Guèvremont : Quebec's Daughters Face a Changing World», *Journal of Women's Studies in Literature*, vol. 1, n° 3, 1979, p. 243-257.
- GRIGNON, Claude-Henri, «Notre personnalité du mois : Germaine Guèvremont», *le Digeste français*, vol. 23, n° 138, mars 1951, p. 66-72.
- GRIGNON, Claude-Henri, «Germaine Guèvremont», *le Journal des Pays d'en Haut*, vol. 2, n° 27, 30 août 1968, p. 8.
- HAMELIN, Jean, «Quelques minutes avec M^{me} Guèvremont. Seul le Survenant ne sera pas au rendez-vous du "Chenal-du-Moine"», *le Petit journal*, 6 octobre 1957, p. 79.
- HAMELIN, Jean, «Nous avons vu cette semaine [...]. Au Chenal-du-Moine», *le Petit journal*, 23 mars 1958, p. 91.
- HOULE, Jean-Pierre, «Les livres. *Marie-Didace*: un grand roman», *le Devoir*, 27 septembre 1947, p. 8.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], «Les lettres. Le nouveau roman de Germaine Guèvremont», *le Droit*, 16 janvier 1948, p. 3.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], «G. Guèvremont, du Chenal du Moine», *le Droit*, 1^{er} juin 1966, p. 7.
- L'ILLETTRÉ [pseudonyme de Harry Bernard], «Les lettres. La mort imprévue de Germaine Guèvremont», *le Bien public*, 20 septembre 1968, p. 2 [repris sous le titre «Les lettres. Germaine Guèvremont», dans *le Droit*, 27 septembre 1968, p. 6].
- LABELLE, Paul, «À l'écoute de la petite histoire. Germaine Guèvremont une Jérômiennne», *l'Écho du Nord*, 7 avril 1976, p. B-5.
- LABELLE, Paul, «À l'écoute de la petite histoire. Une grande romancière», *l'Écho du Nord*, 17 mars 1982, p. B-4.

- LABELLE, Paul, «À l'écoute de la petite histoire. Germaine Guèvremont», *l'Écho du Nord*, 13 juin 1984, p. 70.
- LAFLEUR, Bruno, «*Le Survenant et Marie-Didace*», *Revue dominicaine*, vol. 54, janvier 1948, p. 5-19.
- LAMARCHE, Gustave, «Leurs figures. Germaine Guèvremont», *Liaison*, vol. 3, n° 25, mai 1949, p. 270-271.
- LAMARCHE, Marc-Antonin, «L'esprit des livres. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*», *Revue dominicaine*, vol. 53, novembre 1947, p. 249-250.
- L[AMARCHE], [MARC-]A[NTONIN], «L'esprit des livres. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*», *Revue dominicaine*, vol. 62, décembre 1956, p. 314 [reprise partielle du compte rendu précédent].
- LANGÉVIN, André, «Nos écrivains. Madame Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 12 juillet 1947, p. 1, 3.
- LAURENDEAU, Arthur, «Essai pour situer un roman canadien. L'homme canadien, cet inconnu», *l'Action nationale*, vol. 32, n° 1, septembre 1948, p. 36-47.
- LAUZIÈRE, Arsène-E., «Coups de sonde dans le roman canadien», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 26, n° 1, janvier-mars 1956, p. 306-316 (en particulier p. 313).
- LAVOIE, Raymond, «Germaine Guèvremont. *Marie-Didace*», *Campus estrien*, avril 1968, p. 7.
- LE BOURDAIS, Isabel, «Germaine Guevremont: a Canadian worth celebrating», *Saturday Night*, 17 mai 1952, p. 14.
- LECLERC, Rita, «Après "Le Survenant" : "Marie-Didace"», *Lectures*, nouvelle série, vol. 3, n° 1, 1^{er} septembre 1956, p. 21.
- LECLERC, Rita, «Littérature canadienne. Étude d'auteur. Germaine Guèvremont», *Lectures*, nouvelle série, vol. 4, n° 2, 15 septembre 1957, p. 19-20.

- LEFEBVRE, Guy, «Les livres. *Marie-Didace*, par Germaine Guèvremont», *l'École canadienne*, vol. 23, n° 8, avril 1948, p. 583.
- LÉGARÉ, Céline, «Confidences "filmées" d'une romancière. Germaine Guèvremont doit à Balzac l'art de situer ses personnages», *la Presse*, 19 mars 1959, p. 18 [à propos du film de l'ONF, réalisé par Pierre Patry et diffusé à CBFT, le dimanche 22 mars 1959].
- LÉGARÉ, Romain, «Les livres canadiens. Guèvremont, Germaine, *Marie-Didace*», *Culture*, vol. 9, n° 1, mars 1948, p. 96-98.
- LÉGARÉ, Romain, «Les livres canadiens. Ringuet, *Trente arpents* [...] ; Guèvremont, Germaine, *Marie-Didace*», *Culture*, vol. 18, n° 3, septembre 1957, p. 348-349.
- LENT, Peter van, «Absence and Departure : the Male Mystique in French-Canadian Literature before 1950», *American Review of Canadian Studies*, vol. 16, n° 1, 1986, p. 17-23 (en particulier p. 18-20).
- LEPAGE, Yvan G. «Germaine Guèvremont», *The Canadian Encyclopedia*, Edmonton, Hurtig Publishers, t. II, 1985, p. 780-781, et *l'Encyclopédie du Canada*, Montréal, Stanké, t. I, 1987, p. 510.
- LEPAGE, Yvan G., «"Cher Survenant..." : Germaine Guèvremont — Alfred DesRochers (1942-1951)», *Voix et images*, vol. 16, n° 1, automne 1990, p. 64-78.
- LEPAGE, Yvan G., «Genèse d'un mythe», introduction au *Survenant* de Germaine Guèvremont, Montréal, BQ, 1990 (nouveaux tirages : 1992 et 1994), p. 7-17.
- LÉTOURNEAU, Armand, «Les deux romans de Mme Guèvremont [*sic*]», *le Foyer rural*, vol. 9, n° 9, juin 1950, p. 8, 9, 22.
- LUCE, Jean, «Littérature canadienne 1947. Les grands écrivains sont régionalistes, dit Germaine Guèvremont», *la Presse*, 26 avril 1947, p. 34.

- M[AJOR], A[ndré], «Radio télévision. "Provinces". L'Adieu aux îles», *le Devoir*, 6 juin 1968, p. 11.
- M[AJOR], A[ndré], «Germaine Guèvremont est morte. Un écrivain simple et fier», *le Devoir*, 23 août 1968, p. 12.
- MAJOR, André, «L'œuvre de Germaine Guèvremont. Toute de familiarité et de bonté», *le Devoir*, 31 août 1968, p. 9.
- MAJOR, André, «Souvenir de Germaine Guèvremont», *Digeste éclair*, vol. 5, n° 11, novembre 1968, p. 50-54 [partiellement repris dans *Liberté 164*, vol. 28, n° 2, avril 1986, p. 103-104].
- MAJOR, André, «L'œil sur les livres. G. Guèvremont, la critique et Anne Hébert», *le Devoir*, 10 janvier 1970, p. 14.
- MAJOR, André, «Journal d'un hypnotisé», *Liberté 164*, vol. 28, n° 2, avril 1986, p. 102-106 (en particulier p. 103-104).
- MAJOR, Robert, «*Le Survenant* et la figure d'Éros dans l'œuvre de Germaine Guèvremont», *Voix et images*, vol. 2, n° 2, décembre 1976, p. 195-208.
- MAQUOI, Mireille, «Un "révéléateur" de la société québécoise: le roman de la terre», *Lettres romanes*, vol. 26, n° 1, février 1972, p. 44-78 (en particulier p. 72-78) [voir aussi *supra*, p. 428, SERVAIS-MAQUOI, Mireille].
- MARCHAND, Clément, «Dans l'œuvre de Germaine Guèvremont. Conflits et dualités», *Notre temps*, 20 mars 1948, p. 4.
- MARCOTTE, Gilles, «Guèvremont et Duhamel reçus à l'Académie canadienne-française. La cérémonie a eu lieu à l'Université [de Montréal], samedi dernier», *le Devoir*, 25 avril 1949, p. 3.
- MARCOTTE, Gilles, «Le roman», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 3 : *Essais critiques*, 1958, p. 44-80 (en particulier p. 67-68) [repris dans *Une littérature qui se fait*, Montréal, BQ, 1994, p. 58-59 (1^{re} éd. 1962, p. 36-37)].

- MARCOTTE, Gilles, «La littérature, la sociologie, Germaine Guèvremont», *la Presse*, 7 mars 1964, p. 6.
- MARION, Séraphin, «Les classiques canadiens. "Marie-Didace"», *le Travailleur*, 4 juillet 1957, p. 1, 3.
- MAUREL, Charles [pseudonyme de Maria Pouliot], «Entretien avec Germaine Guèvremont», *le Droit*, 1^{er} mars 1952, p. 2.
- MONGEAU, Nicole, «Les goûts de M^{me} Germaine Guèvremont. Du métier d'écrivain au champ de courses, à la table de poker», *la Presse*, 10 juin 1961, p. 6.
- PARADIS, Suzanne, «Germaine Guèvremont et le vertige des îles», *Cahiers de l'Académie canadienne-française*, 14 : *Profils littéraires*, 2^e série, 1972, p. 33-43.
- PARIZEAU, Alice, «Germaine Guèvremont, écrivain du Québec», *la Presse* (suppl.), 3 février 1968, p. 12, 14, 15 [repris dans *la Frontière*, 19 juin 1968, p. 113, 115, 117].
- PELLETIER-DLAMINI, Louis, «Germaine Guèvremont. Rencontre avec l'auteur du *Survenant*», *Châtelaine*, vol. 8, n^o 4, avril 1967, p. 32, 33, 84, 86, 88.
- PERRON, Marc-André, «Les livres et leurs auteurs. *Marie-Didace*», *l'Action nationale*, vol. 30, n^o 4, décembre 1947, p. 313-317.
- PILOTTE, Gaston, «Victor Barbeau et le régionalisme», *Études françaises*, vol. 7, n^o 1, février 1971, p. 23-47 (en particulier p. 42 et 45).
- PINSONNEAULT, Jean-Paul, «Idéal et principes. Germaine Guèvremont, peintre de l'âme paysanne et poète terrien», *Lectures*, vol. 10, n^o 3, novembre 1953, p. 97-107.
- PLOUFFE, Adrien, [«Présentation de Madame Germaine Guèvremont»], *Société royale du Canada, Présentations*, n^o 16, 1961-1962, p. 87-91.

- PRÉVOST, Arthur, «Germaine Guèvremont, la grande dame des îles de Sorel», *la Librairie illustrée*, vol. 4, n° 3, mars 1979, p. 2, 5, 6.
- RACICOT, Paul-Émile, «Livres récents. Littérature canadienne. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*», *Relations*, 7^e année, n° 84, décembre 1947, p. 381.
- RICARD, François, «Relire G. Guèvremont», *Courrier Riviera*, 21 septembre 1977, p. 70.
- RICHER, Julia, «La suite du *Survenant*. *Marie-Didace* de Germaine Guèvremont», *Notre temps*, 20 septembre 1947, p. 4.
- RICHER, Julia, «Germaine Guèvremont», *l'Action*, 11 septembre 1964, p. 19.
- RIOUX, Gaston, «Bibliographie. Germaine Guèvremont, *Marie-Didace*», *Revue de l'Université d'Ottawa*, vol. 31, n° 4, octobre-décembre 1961, p. 597-598.
- ROBERT, Lucette, «Ce dont on parle», *la Revue populaire*, vol. 41, n° 5, mai 1948, p. 9.
- ROBERT, Lucette, «Ce dont on parle», *la Revue populaire*, vol. 43, n° 2, février 1950, p. 8.
- ROURE, Yvonne, «Chez l'auteur du *Survenant* au Chenal du Moine», *le Bien public*, 30 octobre 1959, p. 6.
- ROY, Gabrielle, «Germaine Guèvremont, 1900-1968», *Mémoires de la Société royale du Canada*, 4^e série, vol. 7, 1969, p. [73]-77.
- RUBINGER, Catherine, «Germaine Guèvremont et l'univers féminin», *le Devoir* (suppl.), 31 octobre 1967, p. XXII.
- SOUMANDE, François [pseudonyme d'Émile Bégin], «Vos lectures. Les romans de Madame Guèvremont», *l'Action catholique*, 15 septembre 1956, p. 4.

SYLVESTRE, Guy, «Réflexions sur notre roman», *Culture*, vol. 12, n° 3, septembre 1951, p. 227-246 (en particulier p. 239-240).

TREMBLAY, Denis, «Des arts et des hommes. Germaine Guèvremont rédige ses mémoires d'enfance», *Montréal-Matin*, 25 juin 1968, p. 4.

VALOIS, Marcel [pseudonyme de Jean-V. Dufresne], «Les lettres et les arts. *Marie-Didace*», *la Presse*, 20 septembre 1947, p. 61.

VALOIS, Marcel [pseudonyme de Jean-V. Dufresne], «Germaine Guèvremont... ces nomades que nous sommes», *la Presse*, 31 août 1968, p. 29.

VINCENT, Jean, «Cinq minutes avec Germaine Guèvremont», *le Devoir*, 14 février 1948, p. 2.

WILLIAMSON, Richard C., «The Stranger Within : Sexual Politics in the Novels of Germaine Guèvremont», *Quebec Studies*, vol. 1, n° 1, printemps 1983, p. 246-256.

C — FILMS CONSACRÉS À GERMAINE GUÈVREMONT

Germaine Guèvremont romancière, film de l'ONF, réalisé par Pierre Patry, dans la série « Profils et paysages », 1959, 30 minutes [Germaine Guèvremont y est interrogée par Gérard Pelletier ; suivent quelques scènes du téléroman «Le Survenant»].

Germaine Guèvremont, vidéo réalisé par Mireille Dansereau pour Radio-Québec, dans la série « Visage », 1980, 28 minutes ; recherche et entrevues : Jean-Pierre Duquette ; montage : Pierre Viau [portrait de G. Guèvremont ; témoignages de Françoise Gaudet-Smet, Louis Pelletier-Dlamini, Cécile Chabot, André Major, Jean Coutu et Béatrice Picard ; extraits du film de Pierre Patry et scènes tirées du téléroman, dont un extrait du chapitre VIII de la première partie de *Marie-Didace*, rejoué pour la circonstance par B. Picard et J. Coutu].

D — AUTRES OUVRAGES DOCUMENTAIRES

- ANONYME, *les Cent plus belles chansons*, La Prairie, Les Entreprises culturelles Enr., 1982, 141 p.
- Annuaire du commerce et des adresses de la Cité de Sorel pour l'année 1944*, Sorel, 1944, 3 vol.
- Annuaire Polk de Sorel, Tracy et St-Joseph (Québec), incluant Ste-Anne - St-Pierre*, R.L. Polk & Co. Ltd. Éditeurs, 1965-...
- APPLETON, Thomas E., *Usque ad mare. A History of the Canadian Coast Guard and Marine Services*, Ottawa, Department of Transport, 1968, XIII, 318 p.
- BEAULIEU, André et HAMELIN, Jean, *la Presse québécoise des origines à nos jours*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1973-1990, 10 vol.
- BRUNOT, Ferdinand et BRUNEAU, Charles, *Précis de grammaire historique de la langue française*, 5^e éd., Paris, Masson, 1961, XXXVII, 642 p.
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles*, éd. revue et corrigée, Paris, R. Laffont/Jupiter, « Bouquins », 1982, XXXII, 1060 p.
- CLAS, André, SEUTIN, Émile *et al.*, *Richesses et particularités de la langue écrite du Québec*, Université de Montréal, « Observatoire du français contemporain », 1979-1982, 8 fascicules.
- COLLECTIF, « Deux siècles de navigation de passagers à Sorel: les bateaux blancs », *le Carignan* [numéro thématique], vol. 5, n^o 3, [printemps 1992], 48 p.
- COLLECTIF, « La vie musicale [à Sorel] », *le Carignan* [numéro thématique], vol. 5, n^o 1, [1991], 41 p.
- COLLECTIF, « Les correspondants littéraires d'Alfred DesRochers », *Voix et images*, vol. 16, n^o 1, automne 1990, p. 4-78.

- COLLECTIF, *Sorel et son histoire*, [Sorel], 1984, 52 p.
- COOPER, James Fenimore, *le Dernier des Mohicans*, trad. par A.J.B. Defauconpret, Paris, Presses Pocket, 1992, 509 p.
- COUILLARD DESPRÉS, Azarie, *Histoire de Sorel, de ses origines à nos jours*, Sorel, Éditions Beaudry & Frappier, 1980 (reproduction de l'éd. 1926), 343 p.
- DESROCHERS, Jeanne, *Françoise Gaudet-Smet*, Varennes, Éditions de Varennes, 1992, 197 p.
- DESRUISSEAU, Pierre, *le Livre des pronostics, dictons, croyances et conjurations du temps au Québec*, Montréal, Hurtubise HMH, 1982, 249 p.
- DESRUISSEAU, Pierre, *Magie et sorcellerie populaires au Québec*, Montréal, Triptyque, 1976, 205 p.
- DOYON-FERLAND, Madeleine, *Jeux, rythmes et divertissements traditionnels*, Montréal, Leméac, 1980, 191 p.
- DULONG, Gaston, *Dictionnaire des canadianismes*, Larousse Canada, 1989, xvi, 461 p.
- Encyclopédie du Canada (L)*, [traduit de l'anglais], Montréal, Stanké, 1987, 3 vol.
- FOUCHÉ, Pierre, *Morphologie historique du français, le verbe*, Paris, Klincksieck, 1967, xvi, 449 p.
- GRAVEL, Olivar, *Histoire de Saint-Joseph-de-Sorel et de Tracy, 1875-1975. Volume souvenir*, [s.l., s.é.], 1980, 479 p.
- GRENON, Hector, *Us et coutumes du Québec*, Montréal, Éditions «La Presse», 1974, 334 p.
- HAMELIN, Jean, HUOT, John et HAMELIN, Marcel, *Aperçu de la politique canadienne au XIX^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1965, 154 p.

- LONGFELLOW, Henry W., *Évangeline*, nouvelle traduction, préface de Paul Morin, Montréal, Éditions de l'Académie canadienne-française, [1939], 88 p.
- PAGÉ, Pierre et LEGRIS, Renée, *Répertoire des dramatiques québécoises à la télévision, 1952-1977*, Montréal, Fides, 1977, 252 p.
- PROVENCHER, Jean, *les Quatre Saisons dans la vallée du Saint-Laurent*, Montréal, Boréal, 1988 (nouveau tirage : 1990), 607 p.
- RINGUET [pseudonyme de Philippe Panneton], *Trente arpents*, édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1991, 521 p.
- RIVARD, Adjutor, *Chez nous*, Québec, Garneau, 1976 (1^{re} éd. 1914), 264 p.
- Société du parler français au Canada, *Glossaire du parler français au Canada*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1968 (1^{re} éd. 1930), XIX, 709 p.
- SORIANO, Marc, *Guide de littérature pour la jeunesse*, Paris, Flammarion, 1975, 568 p.
- WHITE, Walter S., *le Chenal du Moine, une histoire illustrée*, Sorel, Éditions Beaudry & Frappier, 1980, 236 p.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Introduction	9
Note sur l'établissement du texte	55
Chronologie	65
Sigles et abréviations.....	81
Carte de la région du Chenal du Moine.....	85
<i>Marie-Didace</i>	
Première partie	
Chapitre 1	91
Chapitre 2	99
Chapitre 3	111
Chapitre 4	120
Chapitre 5	128
Chapitre 6	134
Chapitre 7	148
Chapitre 8	155
Chapitre 9	179
Chapitre 10	194
Chapitre 11	204
Chapitre 12	216
Chapitre 13	221
Chapitre 14	233
Chapitre 15	251
Deuxième partie	
Chapitre 1	265
Chapitre 2	282
Chapitre 3	295
Chapitre 4	314
Chapitre 5	331
Chapitre 6	337

Appendices

I : Présentation de G. Guèvremont.....	349
II : Analyse du <i>Survenant</i>	351
III : « Le plomb dans l'aile »	354
Notes linguistiques et glossaire	363
Bibliographie.....	407

Page laissée blanche



- Cap-Saint-Ignace
- Sainte-Marie (Beauce)

Québec, Canada
1996